

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ!

2 Thess. III, 5:

Septième année

1866.

VEVEY

P. RECORDON.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Christ, notre Avocat.*1 Jean II, 1-2.*

Le commencement du chapitre sur lequel j'appelle votre attention se lie au chapitre qui précède. Jean avait parlé de la manifestation de cette vie éternelle qui était auprès du Père, et de la révélation de la lumière parfaite en Dieu, en Celui dont l'Évangile nous dit que : « la vie était la lumière des hommes » (Jean I, 4). Il avait montré que, marchant dans la puissance de cette vie, nous avons communion avec le Père et avec le Fils, car cette vie est dans le Fils. Mais Dieu est lumière ; et si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité (1 Jean I, 6) ; mais dans la lumière, par la vie que nous avons, le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché.

L'apôtre avait donc exposé ces trois choses, dans le premier chapitre : d'abord, le chrétien est dans la lumière

comme Dieu est dans la lumière ; ensuite, le chrétien a communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ : et cette communion est possible et se réalise en effet, parce que, en troisième lieu, le sang de Christ purifie de tout péché. Tous ces privilèges sont liés à la possession de la vie éternelle, et caractérisent, dans ses grands traits essentiels, la position du chrétien.

A la suite de cela, les deux premiers versets du chapitre second nous présentent les ressources du chrétien envisagé comme placé dans cette lumière, pour le cas où comme ici-bas, nous le faisons tous, il a péché. Dieu pourvoit en grâce, et d'une manière différente, à ce qu'exige notre faiblesse pratique ici-bas, en présence de nos glorieux privilèges : « *Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père !* » Le chrétien n'est pas seulement possesseur d'une nature divine, qui le rend capable, par le Saint-Esprit et par l'efficacité du sang de Christ, d'avoir communion avec le Père et avec le Fils ; mais il est dans sa vie, d'ici-bas, exposé aussi à pécher : « *Si quelqu'un a péché...* » Le chrétien a cette nouvelle nature au moment où il pèche ; il est fait une fois pour toutes participant de la nature divine ; mais quand il pèche, il n'a pas marché dans la puissance de cette nature, et il a besoin d'un « *avocat auprès du Père.* »

La grâce se montre ici sous un autre aspect que dans la communion : il ne s'agit pas de la joie en Dieu, la véritable condition du chrétien, mais de l'intervention de Dieu en grâce dans la personne d'un médiateur, de quelqu'un qui se place entre Dieu et nous. Toutefois il faut bien remarquer qu'il n'est question ici en aucune manière de notre justification. Si nous sommes chré-

tiens, il n'est pas possible que quoi que ce soit nous soit imputé. Christ a été fait péché pour nous, et son œuvre nous a placés dans la présence de Dieu sans qu'aucune question puisse s'élever encore relativement à la justice; et cette position nous ne la perdons jamais (voyez 2 Cor. V, 24). Le passage qui nous occupe parle d'une chose toute différente, très importante aussi pour nous, c'est-à-dire, de l'exercice journalier des affections spirituelles dans la libre communion avec Dieu. Ce n'est pas que nous faillissions quant à notre position *devant Dieu*, car Christ est notre position devant Lui, et Christ ne peut pas changer; mais nous faillissons ici-bas: « Nous bronchons tous en plusieurs choses » (Jacq. III, 2). Nous péchons tous, constamment, intérieurement et extérieurement; mais l'exercice de nos affections, si celles-ci sont réelles, dépend de ce que nous sommes ici-bas, d'un côté des progrès que nous faisons dans la connaissance de Dieu et de ce qu'est son amour, et de l'autre de notre vrai état pratique. Il faut à Dieu la justice; il demande la justice; mais non pas, comme beaucoup de chrétiens le pensent, comme si l'aspersion du sang devait se renouveler, ou comme si notre justice avait failli devant Dieu toutes les fois que nous péchons: car, du moment où je crois, je suis juste « comme Lui est juste » (Rom. V, 7-21; 1 Cor. I, 30-31; 2 Cor. V, 17-21; Hébr. X, 14). Cette justice n'est jamais affaiblie; elle a toujours la même valeur: et la seule chose dont il s'agisse à l'égard de ma justice, c'est de savoir qui est Celui qui est ma justice. L'intercession de Christ comme Avocat est *fondée* sur cette justice infaillible, qui est le don de Dieu (Rom. V, 17), et sur le fait que cette justice nous a placés dans la lumière eomme Dieu est dans la lu-

mière; et elle concilie les circonstances de faiblesse ou de chute de notre état actuel, avec les privilèges de notre position dans la lumière, par une justice qui est divine. Elle est établie sur le fait du nouvel exercice de cœur et de conscience dans lequel je suis amené, en étant ainsi placé, par le moyen du sang de Christ, dans la lumière et l'amour parfaits de Dieu avec une nature capable d'en jouir.

L'intercession de Christ est donc basée sur ce fait que, en vertu du sacrifice de Christ, ma conscience est exercée comme elle ne pouvait l'être auparavant, devant la lumière et l'amour de Dieu, dans lesquels je suis, et auxquels j'appartiens, par ma nouvelle nature. Ma conscience ne pourrait pas être exercée ainsi si la justice n'était pas parfaite, et si la justice n'était pas parfaite, Dieu ne pourrait pas non plus agir à l'égard du péché comme il le fait, en discipline et en amour, par la sacrificature de Christ. Mais selon l'expression de l'Écriture en relation avec cette sacrificature, Christ est « *Jésus-Christ le Juste et la propitiation pour nos péchés.* » Il intercède pour le fondement de notre position actuelle en justice, dans la présence de Dieu, en Lui, et de la propitiation qui a été faite pour les péchés à propos desquels il intercède. La justice est toujours dans la présence de Dieu : Dieu n'a pas à la chercher maintenant, dans ses voies envers nous, car Christ est toujours devant Lui. Dieu a été parfaitement manifesté en Jésus-Christ, et parfaitement glorifié par Lui à l'égard du péché (Jean XVII, 4 ; Hébr. IX, 26 ; X, 10-18 ; Rom. III, 24-26, etc.) et maintenant je puis me présenter devant Dieu sans crainte à cause de cette justice. Mais de quelle manière ma relation avec Dieu sera-t-elle main-

tenue par une pauvre faible créature comme je suis, et cela en présence de la lumière, et alors que je suis appelé à marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière? Ma relation avec Dieu subsistera en vertu de ce que je suis en Christ; Christ ma justice n'a pas besoin d'être maintenu ou renouvelé. Il ne pèche pas et ne change pas, non plus que ma justice; mais moi j'ai besoin d'être gardé et soutenu. Supposons que j'aie péché: ma communion avec Dieu est aussitôt interrompue, car Dieu ne peut avoir communion avec le mal. Alors, l'avocat intervient; la sacrificature de Christ vient à mon secours; elle ne me donne pas la justice, mais, elle me relève quand je manque, *en vertu de la justice*. L'intercession de la sacrificature m'applique, comme ma position inébranlable en justice divine, ce que je suis aux yeux de Dieu, pour m'amener à me juger moi-même, selon la lumière dans laquelle j'ai été introduit par cette justice. Mon jugement quant au bien et au mal se perfectionne, sans doute, à mesure que je crois devant Dieu; mais, depuis le commencement de ma carrière de *juste*, la mesure de mon jugement est la lumière de la présence de Dieu.

Deux choses nous sont nécessaires dans notre marche ici-bas : la grâce pour nous garder sur le chemin, et la miséricorde pour nous rétablir dans la communion lorsque nous avons perdu celle-ci. Notre Souverain Sacrificateur nous maintient dans la jouissance de l'une et de l'autre; — il nous assure toute la grâce, dont nous avons besoin le long du chemin, en même temps qu'il nous maintient dans la ferme assurance de notre position devant Dieu. Pierre ne perdit pas sa foi et sa confiance en Dieu, bien qu'il eût renié son Maître. Satan

aurait pu venir et lui dire : « C'en est fait de toi ; tu as trop péché, tu es trop méchant ; la sentence de condamnation est prononcée contre toi ; il n'y a plus d'espérance ! — » et lui faire perdre ainsi la confiance en Dieu, notre seule ressource quand nous avons failli. Mais avant que Pierre tombât, Christ avait prié pour lui ; et de cette manière Pierre apprit ce qu'il était par lui-même, et il connut la grâce qui le conservait ; et plus tard il en usa pour le bien des autres , selon que le Seigneur lui avait dit : « Quand tu seras revenu, fortifie tes frères » (Luc XXII, 31-32). Pierre était en état de secourir ceux qui étaient faibles et chancelants comme lui, parce qu'il connaissait sa propre faiblesse et les ressources précieuses de la grâce. C'est la même grâce qui est venue au commencement au-devant de nous, qui nous soutient et nous conserve tout le long du voyage.

Le gouvernement de Dieu prend place ici : Dieu gouverne les siens comme un père sa famille. Quelquefois il faut qu'il dise : « Ephraïm s'est associé aux idoles, abandonne-le » (Osée IV, 17) ; il faut qu'il nous abandonne à nous-mêmes pour que nous goûtions le fruit de nos voies, ce qui est le plus terrible de tous les châtiments. Certainement Dieu n'abandonne jamais entièrement les siens, mais il peut les abandonner aux conséquences de leurs voies. C'est un cas extrême. En général, Dieu agit envers nous en discipline, selon le chemin que nous tenons. Le gouvernement de Dieu, dans ce sens, son amour, l'exercice actuel des affections manifestées à notre égard, sont rendus dépendants de nos actions et de nos œuvres, selon le principe posé par le Seigneur lui-même quand il dit : « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et

nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui ; » et : « Si vous gardez mes commandements vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour » (Jean XIV, 25 et XV, 10). Nous savons parfaitement que l'amour de Dieu envers nous, comme pécheurs, ne dépend pas et ne peut pas dépendre de notre amour pour Lui, car c'est comme pécheurs que Dieu nous aime en grâce ; et pareillement, même quant à notre conduite (car après tout, c'est la grâce qui nous rend capables de bien marcher), Dieu agit envers nous toujours en grâce, et ne peut être que grâce envers nous ; — toutefois nous voyons qu'en un sens la grâce de Dieu est en rapport avec ses voies de justice. Il observe notre conduite, l'état de notre cœur, notre marche et tient compte de tout : il agit envers nous comme envers ses enfants ; de même aussi Christ est fidèle, comme Fils, sur sa propre maison (comp. Hébr. XII, 4 etc. ; III, 5-6). Si nous nous mettons en colère contre notre frère, si une parole dure nous échappe, ou si nous allons devant nous sans prendre garde à nous, et qu'une chose ou l'autre attire nos regards et détourne de Dieu nos pensées, nous en retrouverons l'effet dans nos âmes à la fin de la journée devant Dieu. Il vaudrait encore mieux, sans doute, nous juger au moment même où nous avons manqué. La grâce nous relève. Dieu nous suit et nous ramène. Si nous avons un enfant désobéissant ou insubordonné, nous ne l'abandonnerions pas, pourtant, mais nous veillerions sur lui avec amour, et nous le châtierions dans l'espoir de le corriger. Si je vois un enfant qui se conduit mal, je puis ne pas m'occuper de lui ; mais si c'est de mon propre enfant qu'il

s'agit, d'un enfant qui soit à moi, il faut que j'aille après lui et que je le ramène. Ainsi fait la patience de la grâce divine. En même temps, Dieu ne peut jamais renier sa sainteté. — Non ; il ne pourrait pas tolérer ou supporter le mal dans son enfant ; ce serait notre malheur éternel s'il le faisait. C'est pourquoi aussi il a fallu que Christ mourût. De cette manière Dieu devient débiteur de Christ, si j'ose parler ainsi, à cause de son œuvre, pour la gloire de son caractère : la gloire du Père le ressuscita d'entre les morts. « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne » (Jean X, 17). — « Je t'ai glorifié sur la terre » (Jean XVII, 4). « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui » (Jean XIII, 31). Ainsi rien ne passe inaperçu ; mais l'œuvre de Christ est accomplie une fois pour toutes. La même chose est vraie quant à l'intervention de Christ en notre faveur. S'il y a des manquements, Dieu les voit ; mais Jésus intervient et intercède pour nous, pour que la faute devienne une occasion d'enseignement, de correction, pour notre profit.

On entend dire quelquefois que nous devons faire usage de la sacrificature de Christ, c'est-à-dire, que nous devons demander à Christ d'exercer sa sacrificature en notre faveur ; mais la vérité est bien différente : Christ *intercède* pour nous. Pourquoi est-ce que je reviens à Dieu quand j'ai péché ? Parce que Christ a exercé la sacrificature en ma faveur, et qu'une nouvelle grâce m'a été appliquée, qui me fait retourner à Dieu ; une nouvelle grâce a agi dans mon cœur, par l'intercession que *ma faute* a rendue nécessaire. Il n'y a rien *en nous* qui nous ramène à Dieu ; il faut une interven-

tion nouvelle de la grâce dans nos consciences. Voilà pourquoi il est dit : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père » (1 Jean II, 1). Il n'est pas dit : « si quelqu'un *se repent*, » nous avons un Avocat... mais « *si quelqu'un a péché, nous avons...* » La grâce qui intervient est aussi gratuite que celle qui est venue à nous au commencement, quand nous étions dans nos péchés. Dans le cas de Pierre, le Seigneur prédit à son disciple ce qui arriverait : « Satan vous a demandés pour vous cribler comme le blé ; mais moi j'ai prié pour toi » (Luc XXII, 32). Pierre avait besoin d'être ainsi criblé, et Christ ne demande pas que le criblement lui soit épargné ; mais avant que Pierre commît le péché, avant qu'il se précipitât dans le danger, le Seigneur avait prié pour lui. « J'ai prié pour toi ! » La grâce était en exercice, et cela au moment même où elle était nécessaire. « Et le Seigneur se tournant *regarda Pierre*. » (Luc XXII, 61) — et la grâce fit son œuvre. Les larmes de Pierre étaient le fruit de l'intercession et de la grâce de Christ ; elles n'en étaient pas la cause ou le motif.

La grâce et l'intercession de Jésus sont actives envers nous en toute grâce et sagesse de Dieu. C'est la grâce qui fait de nos fautes mêmes l'occasion pour Dieu d'intervenir avec plus de grâce encore. La justice n'entre pas en question ici, il n'en est pas fait mention. C'est par l'intercession de Jésus, que j'ai accès auprès de Dieu au sujet de mes mauvaises pensées. Tout ce que ma conscience me dit de mon péché, tous les exercices de cœur par lesquels je passe, sont l'occasion pour moi d'aller au Père, et deviennent ainsi autant de liens qui attachent mon âme à Dieu ; nous en fai-

sons l'expérience dans nos manquements et nos besoins de tous les jours, et nous sommes entièrement dévoyés si nous ne discernons pas que Dieu a fait reposer tout ceci sur un fondement *saint*.

Il ne faut pas conclure de là que nous *devions* nécessairement faillir. Dieu est fidèle, qui ne permet pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter (1 Cor. X, 15). Les racines et les principes du péché devraient être jugés dans la communion devant Dieu. Nous ne devrions pas pécher, quoique nous le *fussions* tous. Notre misérable confiance en nous-mêmes nous fait broncher, et alors intervient la sacrificature ; la verge d'Aaron en est l'expression. Moïse avait frappé le rocher avec sa verge, la première fois, afin que le peuple pût avoir de l'eau ; mais cet acte ne devait pas se répéter. Or, ce fut la verge d'Aaron qui bourgeonna et porta du fruit, et Moïse et Aaron devaient ensuite non pas frapper le rocher encore une fois, mais *parler* au rocher, et il donnerait son eau, manifestant ainsi l'efficacité divine de la sacrificature (comp. Ex. XVII, 6 ; Nomb. XVII, 8 ; XX, 8) !

C'est ainsi que la grâce fait taire les murmures du cœur. Les enfants d'Israël avaient passé deux ans dans le désert ; et ils y passèrent trente-huit ans de plus, parce qu'ils n'étaient pas montés pour prendre possession du pays, comme Dieu le leur avait commandé ; et si nous, comme Israël naguère, nous ne montons pas, notre véritable condition morale se manifeste et nous allongeons la route. Israël n'a pas eu assez de foi pour aller à la rencontre des enfants de Hanac (Nomb. XIII, XIV) ; et il n'a pu jouir alors des richesses de Canaan. Si nous voulions rompre avec le monde, et charger

délibérément notre croix, nous jouirions ainsi aussitôt de la pleine puissance de communion avec Dieu ; mais si, au contraire, nous ne savons pas rompre avec le monde et prendre notre croix, nous aurons à apprendre ce qu'est la chair, par sa mortification de tous les jours dans le désert. Si nous croyons échapper à des dangers en quittant le chemin de la foi, nous tomberons certainement dans le péché. Quand au bout de quarante ans les enfants d'Israël entrèrent enfin dans le pays de Canaan, ils y trouvèrent les mêmes géants qui les avaient épouvantés au commencement, et qui les avaient empêchés de prendre possession du pays.

Si des chrétiens sont souvent plus heureux sur leur lit de mort que pendant toute leur vie passée, la raison en est, que, jusqu'à ce moment, ils n'avaient jamais encore renoncé à tout pour Christ, ils n'avaient jamais appris, comme Paul, à connaître Christ comme étant *tout* pour eux, et tout le reste comme n'étant que des ordures (Phil. III). Cependant le vêtement d'Israël ne s'était pas envieilli sur lui, et son pied n'avait point été foulé durant les quarante ans de pèlerinage au désert (Deut. VIII). Pendant toute cette longue route, il apprit à connaître en détail la merveilleuse bonté de Dieu. La manne ne cessa pas et la patiente grâce de Dieu ne faillit pas, jusqu'à la fin. Nos cœurs insensés ne veulent pas se confier en Dieu, hélas ! et alors le Seigneur nous montre la patience de sa grâce. Il nous accompagne partout où nous allons, même dans nos chutes, comme il retourna dans le désert avec Israël après Kadès-Barné ; et si nos cœurs, à nous, ont passé par les exercices du désert, nous avons appris la vanité des choses de la terre, et nous avons trouvé qu'après tout

il vaut mieux renoncer à *tout*, et nous confier en Dieu, afin qu'Il soit tout pour nous; et si nous avons commencé par là, nous en aurions joui tout de suite.

Mais revenons directement au sujet de notre étude. L'exercice constant de la sacrificature de Christ continue dans le ciel en rapport avec notre position céleste, et porte sur notre état journalier ici-bas : Nous sommes appelés à être des hommes célestes sur la terre. Christ était l'homme céleste ici-bas, et nous sommes unis à Christ par un seul Esprit. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec Lui » (1 Cor. VI, 17). Remarquez l'effet de ceci. Qu'est-ce qu'était Christ ? Il n'était pas seulement l'homme obéissant, l'homme parfait sous la loi, mais il était la manifestation parfaite de la nature divine dans un homme. Il y avait là, dans un homme, tout l'effet de bonté que la divinité pouvait produire dans un homme (je ne parle pas de miracles), patience, support, amour, pureté, sainteté, et toute autre grâce. Ce n'est pas que nous puissions être ce que Christ *était*, car le péché est en nous : et en Lui, il n'y avait pas de péché. Mais nous *sommes* appelés à *marcher* comme Lui a marché, la puissance de sa grâce nous faisant marcher par l'Esprit. Nous ne sommes pas toujours disposés à marcher ainsi : il y a *en nous une volonté*, et il faut que Dieu brise cette volonté. Aussi longtemps que notre marche ne découle pas de la parole de Dieu, la chair est en activité; or il faut des « vases de terre » pour marcher dans les voies de Dieu. « Mais, je suis un chrétien si jeune, je suis si faible, » dira quelqu'un. — Il ne s'agit pas d'âge dans la grâce. Si votre œil était simple, et si vous ne vous appuyiez pas sur vous-mêmes, Dieu ne permettrait pas que vous fussiez tenté au delà

de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il vous donnerait aussi l'issue. Nous pouvons être faibles, mais cette faiblesse n'est pas un empêchement à ce que nous marchions comme Christ a marché, car sa force s'accomplit dans l'infirmité (2 Cor. XII, 9-10) ; mais Christ ne peut pas être la force de notre volonté. Un homme né de Dieu hier peut suivre Christ aussi bien qu'un vieux chrétien, et Christ a le même prix pour lui ; il peut ne pas avoir autant de sagesse, mais chez l'enfant en Christ, il y a souvent un œil plus simple, et un cœur moins partagé. La grande affaire, c'est que la volonté ne soit pas en activité : et à cet égard encore nous voyons quelle était la perfection de Christ.

Quoi qu'il en soit, je vois que Jésus vient à nous dès le premier moment de la vie divine dans les pécheurs. Ainsi Jean Baptiste appelle à la repentance ; ceux qui ont des oreilles pour entendre viennent, et Christ vient avec eux. Christ n'avait pas besoin de repentance, et Jean refusait de le baptiser, car il n'y avait pas de péché en Christ ; mais chez ceux qui avaient répondu à l'appel de Jean, leur venue à son baptême était le premier pas de vie spirituelle, et Christ s'associe à eux. Depuis le premier mouvement que l'opération de la Parole de Dieu produit en eux, en les amenant à ce baptême de Jean, ils ne font pas un seul pas où Christ ne soit pas avec eux ; et dans tout le cours de notre vie spirituelle nous ne faisons pas un seul pas sans que Christ se joigne à nous dans notre chemin. Il est là, vie dans laquelle nous marchons.

La volonté de Dieu était la source de toute la conduite de Christ. Il était venu pour faire la volonté de Dieu. « Voici, je viens pour faire, ô Dieu ! ta volonté »

— « Tu m'as percé les oreilles » ou : « creusé les oreilles » (Ps. XL, 6-8 ; Hébr. X, 8). Il prend la position d'obéissance. C'est pourquoi le Saint-Esprit accepte la version des Septante qui rend ce passage du Ps. XL par : « Tu m'as préparé un corps. » Le Fils devient un homme : il se fit serviteur, pour marcher d'après ce qu'il entendait. Il avait la volonté de faire la volonté de Dieu, tout ce que Dieu pourrait vouloir : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu ! ta volonté. » « Non pas comme moi, je le veux, mais comme toi, tu le veux » (Matth. XXVI, 39). La volonté de Dieu était la source de toute sa conduite. Il n'était pas seulement l'homme obéissant, selon l'idée que nous nous faisons ordinairement de l'obéissance, c'est-à-dire ayant une volonté à Lui et la retenant devant une défense, car c'est ce que nous appellerions, et, dans un sens, justement, de l'obéissance chez un enfant ; — non, il y avait autre chose chez le Christ : la volonté de son Père était *son seul motif* pour agir. Là où le Père ne disait rien, Christ demeurait tranquille. Il pouvait avoir faim, mais il ne voulait pas faire usage de sa puissance par sa volonté propre. « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matth. IV, 4). Il pouvait aimer Marthe et Marie, mais il attend le moment de la volonté de Dieu pour aller vers elles (Jean XI, 6-7) : « Le Père qui est vivant, m'a envoyé, » dit-il, « et moi je vis à cause du Père, » c'est-à-dire en vertu de ma relation avec Lui (Jean VI, 57). Nous n'avons pas seulement à marcher, quant à nos actes, *comme* Lui a marché, mais nous devons marcher dans le chemin où il marcha, pour ce qui est du principe et des mobiles de notre conduite. Il ne suffit pas

que nous marchions *droitement*, il faut encore que notre conduite soit *obéissante*. Le principe de la conduite du Christ ne fut jamais sa volonté propre ; non pas que celle-ci, en *Lui*, eût besoin d'être corrigée, mais Christ vint pour faire la volonté de son Père. Satan et les hommes cherchèrent à y mettre obstacle, mais Christ passa à travers tout. Il se place en avant, parce qu'il doit, en effet le premier traverser les difficultés. « Quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles » (Jean X, 4). Il fut conduit par l'Esprit pour être tenté ; tout ce qui pouvait mettre son obéissance à l'épreuve, devait être essayé sur Lui. Il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Hébr. V, 8). Cependant nous voyons même ici quelle différence il y a entre la gloire de la personne de Christ et un autre homme. Moïse a dû jeûner pendant 40 jours, pour être avec Dieu sur la montagne. Christ, comme homme, vivant sur la terre, était toujours avec Dieu. Il jeûna pendant 40 jours pour être avec Satan, tenté par lui dans le désert ; et on ne peut le contempler dans cette circonstance sans reconnaître quel était Celui qui était là. Si toute la gloire du monde a été alors offerte à Christ, elle nous est présentée à nous, en détail tous les jours, et nous voyons, dans un temps comme celui dans lequel nous vivons, que les hommes courent après la gloire, de tout leur cœur.

Christ rencontre Satan disant : Dis à ces pierres qu'elles deviennent du pain » (Matth. IV, 5), satisfais ta faim par ta volonté propre ; mais Christ n'avait pas de commandement de Dieu pour le faire. La volonté de Christ ne se manifeste jamais, si ce n'est pour obéir ; son obéissance était parfaite ; c'était la vie humble, sainte, patiente, qui n'agit pas sans Dieu. Si vous

désirez ne rien faire sans une parole de Dieu, vous pouvez compter sur la force de Dieu dans ce que vous faites.

Mais le diable ne s'arrête pas là : « Jette-toi en bas, » dit-il (Matth. IV, 5-7). Non ; Christ ne met pas Dieu à l'épreuve, il ne veut pas tenter Dieu, en le mettant à l'épreuve pour savoir s'il voudra le préserver. Il se confie en Dieu. Les enfants d'Israël avaient tenté l'Éternel, en disant : « l'Éternel est-il au milieu de nous ou non » (Ex. XVII, 9) ? Ils avaient voulu s'assurer si Dieu était ou non au milieu d'eux, et c'est là ce que l'Écriture entend par *tenter Dieu*. Christ était sûr de trouver Dieu dans le chemin de l'obéissance. Quand Marie et Marthe envoient vers lui disant : « Lazare est malade » (Jean XI), il demeure tranquille, nous l'avons déjà fait remarquer ; Dieu ne Lui avait rien dit ; et Lazare meurt. Il dut paraître cruel à Marthe et à Marie, que Jésus demeurât encore deux jours où il était, et qu'il ne vînt pas immédiatement pour guérir leur frère. Si Christ avait été là, il eût pu faire un miracle ordinaire, tandis que la résurrection de Lazare est à la gloire de Dieu. Satan met Christ à l'épreuve ; mais il n'y avait pas en Christ de volonté, qui eût le moi pour centre et pour objet.

A la fin Satan est obligé de se trahir. « Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et me rends hommage » (Matth. IV. 9). Mais pour le serviteur obéissant de Dieu, un Satan manifesté est un Satan vaincu. — « Va arrière de moi, Satan ! » Cependant Christ, comme l'homme obéissant, se sert de la parole : « il est écrit ; » mais c'est là la puissance. Satan a de la puissance contre les prétentions, contre la science ; mais

il n'a aucune puissance contre l'obéissance et lorsque nous agissons d'après la Parole, sans aucune volonté propre. Christ agit d'après la Parole; elle était le mobile de sa conduite. « Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même marcher comme Lui a marché » (1 Jean II, 6).

Satan fut ainsi confondu; l'homme fort fut lié et, nous le voyons ici, lié par la simple obéissance. Ensuite Jésus exerce librement, en faveur des hommes, cette puissance qui avait vaincu l'Ennemi : — ceci est un sujet spécial ; — il guérit les malades, nourrit ceux qui avaient faim, chasse les démons, ressuscite les morts. Il eût pu, en détruisant les œuvres du diable, amener le bonheur ici-bas, si les hommes avaient été capables d'être heureux, et s'ils avaient été préparés à jouir de Dieu. Mais le cœur de l'homme est par lui-même inimitié contre Dieu. La volonté et la convoitise étaient dans les cœurs des hommes, et une autre œuvre était nécessaire encore, savoir la rédemption et une nouvelle création ; mais Christ passe à travers tout ce qui pouvait être mis devant lui pour l'arrêter dans le chemin de la piété ou l'en détourner, à travers *tout ce qui pouvait mettre la vie divine à l'épreuve*. Dans ce sens, Christ a su ce que c'était que d'être tenté comme nous le sommes, à part le péché (Hébr. IV, 15). Ce furent tous ces exercices par lesquels il passa, qui le préparèrent pour être notre souverain sacrificateur (Hébr. V, 7-10 ; II, 17, 18). On dira et l'on a dit : Christ n'a pas pu ressentir ce que moi je ressens, en fait de lutte intérieure. Je réponds : nous avons besoin de sympathie dans l'exercice de la vie divine en nous, non pas de sympathie dans nos convoitises ; nous devons faire mourir celles-ci pratique-

ment, puisque nous avons le droit de nous tenir nous-mêmes pour morts (Rom. VI, 11). Mais Christ passa à travers tout ce qui peut éprouver un homme vivant, et il y passa, parfait en toutes choses ; et il apprit l'application de l'amour de son Père à son cœur dans tout cela, dans la paix dont il jouissait, de manière que maintenant il peut nous dire : « Je vous donne *ma* paix » (Jean XIV, 27) ; et : « afin qu'ils aient *ma* joie accomplie en eux-mêmes » (Jean XVII, 13). Si le monde m'a haï, il vous haïra. « Mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde » (Jean XV, 18-21 ; XVI, 33).

(à suivre.)



PENSÉE.

Il est, à la fois, étonnant et triste de voir combien de noms l'on emploie pour désigner Dieu, en dehors de ceux sous lesquels Il se fait connaître à nous, de ceux qu'Il se donne à Lui-même dans sa Parole. On voit même des chrétiens adopter cette phraséologie non scripturaire. Ainsi l'on emploie le mot la « Providence, » qui n'est qu'un attribut de la divinité, « soin de pourvoir à l'avenir. » Les Grecs ajoutaient ce nom à celui de leur déesse Minerve. Ainsi encore, on dit généralement : « le bon Dieu. » — Certes nous savons tous que Dieu est bon, que nul n'est bon que Dieu. Néanmoins il est bien remarquable que, parmi tant d'épithètes diverses, accolées par les Ecritures au grand nom de Dieu, nous ne trouvons jamais celle de *bon*. Sans doute que le Seigneur prévoyait quel abus on ferait dans la Chrétienté de ce mot : le bon Dieu. Si pour exprimer les choses divines, nous devons chercher nos termes dans la Bible, — et qui en doute ? — nous n'appellerons pas notre Père céleste : « le Bon Dieu. »

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Christ, notre Avocat.*1 Jean II, 1-2.**(Suite et fin de la page 20).*

Christ connu et compris par expérience et pratiquement comme homme, en passant à travers ce monde, comment la faveur divine découlait d'en haut en consolation pour une âme éprouvée, et venait s'appliquer à chaque exercice par lequel cet âme passait ici-bas, au milieu de la ruine de toutes choses et dans la présence des ennemis; il apprit comment il suffisait aux besoins de chaque âme de vivre dans la sainteté, et de jouir de Dieu en dépit de tout ce qui l'assiégeait dans cette vie de sainteté.

Celui qui vécut de cette vie est devenu notre vie; et il fortifie nos cœurs dans les souffrances et les épreuves que rencontre celui qui vit de cette vie, et que Lui-même rencontra. Faut-il que nous soyons consolés, quand le péché agit en nous? — Non; nous avons besoin alors

dé ce qui est plus pénétrant qu'aucune épée à deux tranchants, de ce qui juge les intentions du cœur, là où git le péché. Mais pour nos infirmités, nous avons notre souverain sacrificateur qui sympathise à ces infirmités. Il a souffert étant tenté (Hébr. II, 18). Il fortifiera le nouvel homme contre les convoitises du vieil homme. L'imputation, et l'angoisse qui en découle, sont passées pour le croyant ; la domination du péché est anéantie ; le péché ne l'a pas sur nous, si nous sommes sous la grâce. Si nous sommes sous la loi le péché est le maître (Rom. VI, 14 ; comp. 1 Cor. XV, 56). Les cœurs angoissés, qui cherchent la sympathie de Christ dans leur difficultés, ont besoin la plupart d'être affranchis : ils sont sous la loi. Nous avons besoin de force contre le péché, et Christ nous donnera de la force certainement ; mais si nous sommes sous la grâce, le péché n'a pas d'empire sur nous. Nous pouvons être tombés en faute par notre insouciance, mais je parle ici d'une autre détresse, car pour celle-là il faudrait plutôt une verge, quoique Dieu, dans sa grâce, puisse nous délivrer aussi, de la verge. Mais dans nos douleurs et nos épreuves, nous avons la sympathie de Christ.

Le Seigneur connut l'angoisse ; son âme fut abattue et troublée, mais sa première parole est : « Père ! » Dès que nous sommes dans l'affliction, au lieu de chercher autour de nous des consolations et de la sympathie, ou de regarder aux actes de la chair, à ce que nous avons fait, ou à ce que nous n'avons pas fait, répandant notre douleur en murmures charnels, allons à Dieu immédiatement, et alors notre cœur souffrira et sera abattu peut-être, — le cœur de Christ l'a été, — mais nous souffrirons en parfaite soumission à la volonté de

Dieu, et ainsi l'aiguillon de la douleur sera ôté. Du moment qu'il y a soumission parfaite, il y a paix parfaite. « Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom. » (Jean XII, 27). Les abîmes les plus profonds sont pour Christ une occasion de manifester la soumission la plus entière; et tout est lumière. « Non pas comme moi je le veux, mais comme toi tu le veux, » telle est l'expression de sa pensée lorsque à la fin il dut passer par cette épreuve, à l'égard de laquelle il ne pouvait pas, — parce qu'il ne le devait pas, — ne pas désirer qu'elle lui fût épargnée, cette épreuve devant laquelle il craignait justement, savoir la sainte colère de Dieu!

Mais, je m'arrête un moment ici, pour faire ressortir le véritable caractère de cette dernière épreuve, quant à nous, de cette épreuve à la suite de laquelle Christ, selon la portée de sa victoire sur la puissance de Satan, aurait pu, comme nous l'avons vu, introduire immédiatement toute la bénédiction promise. Il eût pu ressusciter Abraham, Isaac et Jacob, comme il ressuscita Lazare. Mais, hélas! une autre effrayante vérité est mise en évidence. Il n'y avait pas seulement la puissance de Satan et ses tristes effets, mais *les hommes n'aimaient pas que Christ fût là*, même quand il leur apportait la délivrance. L'homme ne voulait pas de Dieu, même quand Dieu venait pour bénir. L'homme montra que son cœur était loin de Dieu, et qu'il était incapable de jouir du bonheur, dès que Dieu était la source de ce bonheur. L'homme charnel est inimité contre Dieu, et c'est là une pensée terrible! « Mainte-

nant ils ont et vu et haï et moi et mon Père » (Jean XV, 24). Christ ne pouvait rien avoir à faire avec le monde dans la condition morale où celui-ci se trouvait. Toutefois, la grâce et l'amour divin cessèrent-ils de travailler? Non; Dieu savait tout, et le rejet même de Christ amena la manifestation de tout le conseil de Dieu et de toute l'œuvre de sa grâce, ainsi que des souffrances de Christ, qui se rattachaient à leur accomplissement. Christ dut se trouver en face des conséquences du péché lui-même dans la puissance de Satan, qui tenait les hommes captifs sous la mort, sous le poids du jugement et de la colère de Dieu contre le péché, car je parle encore de l'épreuve et non pas de l'œuvre de l'expiation elle-même. Mais il fallait que Christ rachetât l'homme; et si à Gethsémané, comme il le dit, il rencontra la puissance de l'Ennemi (Jean XIV, 30-31), à la croix, il trouva le jugement, des terreurs duquel l'Ennemi avait cherché à faire usage contre Lui. Et maintenant il prend sa place dans la résurrection, afin de faire l'application de la rédemption; la justice est accomplie, pour que nous prenions notre place dans le ciel; il faut que nous soyons séparés du monde.

Christ nous donne tout ce qu'il faut le long du chemin, mais jamais il ne présente le chemin comme étant le but. Le monde n'est ni Canaan, ni l'Égypte : c'est le désert. Si nous nous y arrêtons, nous ne sommes plus dans le désert, mais nous retournons du cœur en Égypte; et c'est pourquoi tant de chrétiens ont besoin d'être châtiés, car si nous voulons faire du monde une Canaan, il deviendra pour nous l'Égypte. Du moment que nous en faisons notre chez-nous, et que nous nous y établissons, il devient notre Égypte,

et il faut que le Seigneur brise notre volonté, nous tenant ainsi là sous la main de Pharaon. Jésus dit : « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus » (Jean XIV, 19), car pour Lui, il en a entièrement fini avec le monde. Il établit une distinction entre Lui-même et le monde, de sorte que, si nous faisons choix de Lui, nous ne pouvons pas avoir le monde, et si nous choisissons le monde, nous ne pouvons pas le posséder Lui ; nous ne pouvons pas avoir Christ et le monde à la fois. « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. » (1 Jean II, 15). « Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle » (2 Tim. IV, 10). Les hommes partout travaillent en faveur de l'ennemi, en voulant améliorer le monde par leur fraternité, leurs arts et leurs sciences, leurs relations de société, cherchant à se rendre heureux sans Dieu ; car tout en faisant étalage de leur intelligence et en parlant beaucoup du don de Dieu, qui a accordé à l'homme cette intelligence et tant de belles facultés, leur but est d'élever celui-ci, et ils continuent à rejeter à la fois Dieu et ses dons. Ils ne veulent pas d'un *Dieu en Christ*. Les hommes croient que l'ordre et le bonheur peuvent être amenés dans le monde par la civilisation et la science, par les arts et autres choses pareilles. Mais Christ n'a pas pu établir l'ordre dans le monde et le rendre heureux : les incrédules s'en prévalent pour démontrer que le christianisme n'est qu'une utopie, on se sert des paroles de Christ pour engager les hommes à s'aimer les uns les autres comme des frères, et pour établir entre tous les peuples des rapports d'amitié et de bon vouloir ; quand on veut donner le bonheur au monde, on ne sait rien trouver de mieux que les paroles du Sauveur, et

en même temps, l'on fait de ces mêmes paroles un argument contre l'évangile. Mais Christ savait qu'il n'était pas possible de donner le bonheur à ce monde, et il déclare ouvertement que tel ne serait pas l'effet de sa venue.

Non ; quant au monde, son jour est passé. Christ fut rejeté par le monde, et le jour de celui-ci est fini. La grâce de Dieu rassemble des pécheurs *hors* du monde ; mais quant au monde lui-même, le Seigneur dit : « il ne me verra plus. » Il faut ou bien que ce monde s'améliore *sans Christ*, ou qu'il ne s'améliore pas du tout. « Ils ont haï et moi et mon Père, » et le jour du monde n'est plus. « J'ai un fils, » lisons-nous là où le Seigneur décrit les voies de son Père, « ils auront du respect pour mon Fils » (Marc XII, 6). Mais ils le prirent et le tuèrent disant : « Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous ! » Voilà ce que les hommes ont fait ; et maintenant ils s'occupent à embellir le monde, comme l'héritage qui leur appartient.

Que Dieu nous préserve de toute la déception que nous apercevons de si bonne heure aux côtés mêmes de Christ et si près de Lui. Christ a pris une place dans le ciel. Un tel souverain Sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (Hébr. VII, 26). Il exerce son ministère au ciel, auquel nous appartenons. Nous n'appartenons pas à la terre ; nous avons une vocation céleste, et nous avons besoin d'un sacrificeur céleste qui est monté en haut pour élever nos cœurs avec Lui là où il est. Nos corps n'y sont pas encore, mais nous avons notre place avec Lui, là-haut. Christ lui-même, qui était un homme sur la terre, manifesta sur la terre un caractère céleste.

Mais il y a plus : Christ nous ayant donné notre place dans le ciel, après avoir effacé tous nos péchés, nous a envoyé le Consolateur, afin que nous le manifestations Lui-même dans notre marche ici-bas, étant des épîtres vivantes de Christ, « connues et lues de tous les hommes » (2 Cor. III, 2); un peuple céleste sur la terre. Dieu nous a aimés quand nous le haïssions. Nous devons aimer ceux qui ne nous aiment pas, et manifester ainsi le caractère de Dieu ici-bas : Christ en était l'expression vivante dans un homme. « Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché » (1 Jean II, 6). Or Christ, comme Souverain Sacrificateur, obtient pour nous tout ce dont nous avons besoin, et il nous relève quand nous sommes tombés; il nous soutient pour que nous marchions comme lui a marché, ayant la parole de Dieu pour source de nos actions, comme Dieu lui-même était la source de toutes les pensées de Christ; et si nous bronchons, il y a une grâce pour nous relever (II, 1). L'apôtre dit : « Je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas; » il veut nous révéler nos privilèges, et la grâce qui nous a placés dans la communion du Dieu de lumière : « *mais si quelqu'un a péché nous avons un avocat etc.* » La chair ne devrait jamais agir; notre vie ne devrait jamais être une expression de ce que la chair est, mais elle devrait être l'expression de l'obéissance d'un enfant. Le plus jeune enfant en Christ ne peut pas marcher comme un père en Christ, mais il peut marcher dans l'obéissance d'un enfant avec Christ. La chair est en nous; mais si nous sommes pratiquement dans la lumière avec Dieu, nous savons ce que la chair est; mais alors tout ce que nous sommes quant à la chair, est jugé. Un enfant de deux

ans peut être aussi obéissant qu'un enfant de douze ans. Ce n'est pas une question d'âge, ou de force, mais une question d'obéissance. Nous avons l'exemple de Christ à l'âge de douze ans : il obéissait à Joseph et à sa mère; il s'en retourna avec eux de Jérusalem, et leur était soumis » (Luc II). « Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché » — Votre âme trouve-t-elle son bonheur à marcher ainsi *comme Lui a marché*, dans le renoncement à vous-même comme étant séparé du monde, avec autant d'amour que Lui? Ou bien, voudriez-vous vous réserver quelque chose? un peu du monde? — un peu de son bien-être? Christ ne le fit jamais; s'il l'eut fait vous n'auriez pas pu être sauvé. Pierre lui dit, quand il parlait de sa réjection et de sa mort : « Seigneur! Dieu l'en préserve! épargne-toi! » mais Christ lui répondit : « Va arrière de moi, Satan » (Matth. XVI, 25). Que de fois notre misérable cœur nous dit : aie pitié de toi-même! — Ce n'est pas là marcher comme Christ a marché, ni faire ce qu'il nous commande comme notre Maître. Vos cœurs ont-ils été attirés par la beauté de Christ? C'est là la vraie liberté. Le monde n'est qu'un piège pour nous prendre; non pas que je voulusse mépriser le monde, — Christ ne l'a pas méprisé; mais le monde, c'est au fond toutes les sortes de choses dont Satan se sert pour séduire la chair; c'est là le monde. Satan nous attire par ses ruses, et tient l'âme captive; mais la liberté dans laquelle le Fils nous a placés, c'est d'être délivrés de la chair, du monde, du péché, de Satan; non-seulement pour que nous marchions comme Christ a marché, mais pour que nous marchions avec Lui dans une parfaite liberté, et dans la conscience et avec la

consolation que nous marchons avec Lui. Puisse nous trouver notre joie en Lui, ne poursuivant pas une vie de nos propres cœurs, mais une vie qui procède de sa grâce et de sa bonté et qui est nourrie et qui subsiste par elles. Qu'il tienne nos cœurs attachés à Lui-même, nos regards fixés sur Lui; et une couronne avec Lui terminera l'histoire de sa grâce dans une bénédiction éternelle.



Sur la Repentance.*

Permettez-moi de vous donner mes pensées sur la repentance, telle que je la vois présentée dans l'Écriture. Il me semble que le caractère de ce qu'on prêche ordinairement aujourd'hui comme l'évangile, demande une exposition nette de ce qu'est la repentance d'après la Parole.

Ce n'est pas la conversion, comme l'ont rendu les traducteurs du Nouveau Testament de Lausanne; ce n'est nullement la signification du mot. La conversion est le retour du cœur et de la volonté à Dieu, par grâce. Ce n'est pas la foi; celle-ci, selon la véritable force du mot, est la perception — donnée de Dieu — de ce qui est connu par le moyen de la révélation qui en est faite à l'âme par un témoignage divin dans la puissance du Saint-Esprit.

* Nous publions volontiers ce nouvel article sur la Repentance, qui complète et, par là-même, rectifie à certains égards celui que nous avons donné dans notre septième volume, page 181 et 201. (L'Éditeur).

La repentance est, littéralement, une pensée nouvelle ou changée, un jugement formé par l'esprit comme résultat de la réflexion, après qu'on a eu un jugement différent ou antérieur. Selon l'emploi habituel du mot dans l'Écriture, c'est le jugement que je forme en la présence de Dieu, sur ma conduite et mes sentiments antérieurs, par suite de la réception du témoignage de Dieu, en contraste avec le train naturel de mes sentiments antérieurs ; il va sans dire que la chose peut être plus ou moins profonde. Ce n'est pas la tristesse elle-même ; celle-ci opère la repentance, si c'est une tristesse selon Dieu. Ce n'est pas le regret ou remords : c'est là μεταμέλεια et non μετάνοια — mots quelquefois employés l'un pour l'autre, mais non dans l'Écriture. Judas eut du remords et se pendit ; mais il n'eut pas de repentance. « La tristesse, qui est selon Dieu, opère une repentance... dont on n'a pas de regret. » La repentance est le jugement que nous formons, par l'effet du témoignage de Dieu, sur toutes les choses en nous-mêmes auxquelles ce témoignage s'applique. Ainsi elle est toujours fondée sur la foi ; je ne dis pas sur la foi à l'évangile : cette foi peut bien en être la source ; mais nous pouvons nous repentir par le moyen du témoignage de Dieu à l'âme, et ensuite recevoir cette bonne nouvelle. La conversion elle-même peut suivre la repentance, c'est-à-dire la conversion comme retour complet et décidé du cœur à Dieu. « Repentez-vous donc et vous convertissez, » dit Pierre (Actes III, 19). La conversion est le retour de la volonté à Dieu.

La repentance (μετάνοια) est la nouvelle pensée ou le nouveau jugement que nous avons sur les choses ; et cela est souvent accompagné, quand il s'agit de soi,

de la conscience d'un changement de sentiment. L'emploi du mot dans les auteurs classiques nous montrera sa signification en elle-même ; l'Écriture, son emploi scripturaire. Je choisis quelques cas dans les premiers ; puis je citerai l'Écriture, qui seule peut nous donner son propre emploi du mot, et qui le fait amplement. Ainsi quant à μετανοέω, ἐκ τούτου δὴ ἠναγκαζόμεθα μετανοεῖν (d'après cela donc nous fûmes forcés de changer de pensée) — *Xénophon. Cyropæd. I, 4, 5.* — « Καὶ αὐτὸν μέντοι φασὶν ἀνανήψαντα οὕτω μετανοῆσαι ἐφ' οἷς ἐποίησεν. » (Et lui, à la vérité, disent-ils, étant ainsi revenu à soi, se repentit de ce qu'il avait fait) — *Lucien II, 345.* — Je pourrais citer d'autres cas. Dans le premier, c'est le changement de pensée ; dans le second, le repentir ou le regret. De même pour μετάνοια : « Ὁ μὲν ἐλέγχῃ καὶ ψόγῃ δηγμῶν ἐμποιῶν καὶ μετάνοιαν ἰχθρὸς δοκεῖ καὶ κατήγορος — *Plut. De discern Adult.* — Ici, le mot étant joint à δηγμός, une morsure ou piqûre, désigne évidemment la douleur elle-même résultant de la conviction. Ce n'est, dans aucun sens, la conversion, car celui qui a convaincu est regardé comme un ennemi, mais le coupable est forcé par la repréhension de voir sa faute sous un autre jour. De même, μετάνοια δεινὴ τοῦ Ἀθηναίου καὶ πόθος ἔσχε τοῦ Κίμωνος — *Plut. Périct.* — Ici encore nous avons la tristesse et le regret, comme la forme que revêt le changement de pensée. Un dictionnaire quelconque, renfermant des citations, en fournira d'autres. Ainsi, tandis que la signification primitive du mot est une nouvelle pensée après qu'on a réfléchi, ou un changement de pensée, il vint, spécifiquement, à signifier la tristesse et la condamnation de soi-même, et le regret à l'égard de ce qui avait plu auparavant. Je

cite encore un autre exemple d'après Kypke (2 Pierre III, 9. *εις μετάνοιαν*). Plutarque donne : « *εις μετάνοιαν ἐπὶ τοῖς πραχθείσι χωρήσας.* » (Il eut recours à la repentance quant à ce qui avait été fait). De même, « *γαμεῖν ὃς ἐθίλει εἰς μετάνοιαν ἔρχεται.* » (Celui qui a la pensée de se marier viendra à en avoir du regret *ou* à s'en repentir).

J'en viendrai maintenant à l'Écriture, qu'il est, nécessairement, plus spécialement important d'examiner.

Dans les Septante, sauf dans les Proverbes, le mot est employé pour exprimer que Dieu ne change pas de pensée. Dans les Proverbes XX, 25, il est dit, après un avertissement quant aux vœux prononcés avec précipitation, que l'homme vient ensuite à s'en repentir, et dans un autre endroit, XIV, 15, il est dit que le simple croit à toute parole, mais que l'homme bien avisé use de réflexion, ou considère de nouveau : — *ἔρχεται εἰς μετάνοιαν.*

Dans le Nouveau Testament, nous avons le témoignage bien connu de Jean le Baptiseur. Il prêchait le baptême de repentance, car le royaume des cieux s'était approché. Le premier témoignage de Christ est le même. Voyez Matth. III, 2 à 4, 7, 8, 11 ; IV, 17 ; Marc I, 4, 14, 15 ; Luc III, 3, 8. Le résultat fut qu'ils sortirent, confessant leurs péchés. C'était là assurément un jugement sur eux-mêmes et sur leurs péchés, produit par le moyen du témoignage de la Parole. Il y avait un changement de pensée, une nouvelle pensée après réflexion (ce qui est la définition donnée de *μετανόια*), la lumière quant à leur état ayant été introduite dans leur conscience ; et on attendait des fruits convenables à un tel changement de pensée, comme preuve de sa réalité.

Ailleurs la force du mot est encore montrée par des contrastes. Ainsi : « Il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance » (Luc XV, 7, 10). Là où il n'y a rien à juger, la repentance n'a pas de place ; où il y a le péché, le jugement sur son propre état est demandé. Ainsi le Seigneur vint appeler des pécheurs à la repentance (Marc II, 17 ; Luc V, 52). Ailleurs, le Seigneur adresse « des reproches aux villes, dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties. » Tyr et Sidon se seraient repenties, si elles les avaient vus. N'est-il pas question d'un changement pratique et du jugement de soi-même, résultant du témoignage placé devant eux (Matth. XI, 20, 24) ? Et encore, les hommes de Ninive se repentirent à la prédication de Jonas (Matth. XII, 41). Nous ne pouvons pas dire qu'ils furent convertis. La crainte avait été la cause de leur repentance ; mais ils crurent le témoignage, ils se jugèrent eux-mêmes, ils jeûnèrent et se vêtirent de sacs. Et encore, si un frère me fait du tort, et que sept fois le jour il retourne à moi, « disant : Je me repens, » je dois lui pardonner (Luc XVII, 4). Ici il n'est nullement question de conversion ; il ne se convertit pas sept fois le jour. De plus, nous voyons par plusieurs de ces passages, que la chose a rapport à un état de péché antérieur chez les personnes. Ainsi, dans Actes VIII, 22 : « Repens-toi de cette méchanceté. » Ainsi dans Apoc. IX, 20, 21 ; II, 21, 22.

Le même principe est renfermé dans Matth. XVIII, 2-5 ; et de même, quant aux fruits de la repentance, dans 2 Cor. VII, 9, 10, 11. Ils avaient été attristés à

repentance; la tristesse selon Dieu avait opéré la repentance. Dans ce cas, ils étaient convertis depuis longtemps, et il y avait longtemps qu'ils avaient cru; mais ils avaient été dans un mauvais état, et ils s'étaient repentis. On peut voir dans le verset 11 comment cela s'était manifesté : « Car voici, ceci-même, que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, quelles excuses, quelle indignation, quelle crainte, quel ardent désir, quel zèle, quelle vengeance. » Or j'admets que ce sont là les preuves et les fruits de la repentance, la manière dont elle s'était montrée; mais pourtant cela nous apprend ce qu'elle est. De même, dans Hébr. VI, 1, nous avons « la repentance des œuvres mortes. »

Le seul endroit, je crois, dans le Nouveau Testament, où *μετάνοια* signifie simplement un changement de pensée, sans allusion à nous-mêmes et à nos péchés, c'est Hébr. XII, 17. Esaü « ne trouva pas lieu à la repentance, » — à l'abandon de la manière dont il avait antérieurement envisagé la chose, — « quoiqu'il l'eût recherchée » — la bénédiction, non la repentance — amèrement avec larmes. La bénédiction et la révocation de son acte antérieur, de ce qu'il avait fait dans l'incrédulité pour se complaire à lui-même, vont ensemble... ici la chose n'a rien à faire avec la repentance à l'égard du péché, mais le mot a son sens primitif et ordinaire — un changement de pensée. Il n'est ni nécessaire, ni même juste, je crois, de le faire rapporter à Jacob.

Il reste un texte, qui donne à la repentance son vrai caractère et sa pleine force : « la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ » (Actes

XX, 21). Ce que Paul demandait, ce n'est pas seulement que les crimes et les méchancetés fussent jugés, mais qu'un homme jugeât son état moral tout entier dans la lumière de la présence même de Dieu, et cela en rapport avec le caractère même de Dieu et son autorité sur lui, et dans la pensée de sa bonté ; c'est là la vraie repentance : l'homme est jugé et se juge lui-même, en la présence de Dieu, à qui il appartient, et à la nature duquel il doit se remettre, ayant la miséricorde devant lui. La foi en notre Seigneur Jésus-Christ fait face à cela, parce que Dieu a jugé en Christ le péché, selon sa propre nature et sa propre autorité, parce que son amour est parfait, et que nous sommes réconciliés avec Dieu selon sa nature et ses justes droits. Mais ceci demande un mot d'explication. Ce n'est pas que la repentance vienne, d'abord, isolément, et ensuite la foi d'une manière absolue ; mais la repentance, le jugement de ce que nous sommes devant Dieu et aux yeux de Dieu, est un des grands effets de la vérité ; elle se rapporte à Dieu, comme à Celui « à qui nous avons affaire, » tandis que la foi en notre Seigneur Jésus-Christ est la foi en cette souveraine intervention de Dieu, par laquelle, dans sa grâce, il a pourvu à notre état par le don de son Fils. La repentance n'est pas un changement de pensée quant à Dieu, quoiqu'elle puisse se produire, mais le jugement de soi-même devant lui, l'âme s'en remettant à Celui qui est au-dessus de nous, « à qui nous avons affaire. » Ce n'est pas que la repentance précède la foi, — nous verrons qu'il n'en est pas ainsi : mais c'est d'abord le cœur revenu dans la lumière divine, et ensuite la foi en l'intervention bénie de Dieu qui s'adapte à l'état dans lequel le cœur se trouve.

La repentance, envisagée du côté pratique, est donc l'appréciation que l'homme forme du péché — de ses propres voies comme pécheur — après réflexion, par le moyen de l'introduction de la lumière de Dieu dans son âme, accompagnée d'un certain sentiment de la bonté qui est en Dieu et établissant en même temps dans l'âme l'autorité divine. Cela peut avoir lieu par le moyen d'avertissements divins, comme dans le cas de Jonas, ou de lamentations comme celles d'un Jean le Baptiseur annonçant que la cognée « est déjà mise à la racine des arbres. » Et c'est toujours par miséricorde. Dieu donne la repentance à Israël ; il donne la repentance pour la vie. Sa bonté pousse à la repentance : c'est-à-dire, qu'au lieu de punir les péchés, selon que l'homme le mérite, Dieu ouvre la porte pour revenir à la lumière et à la grâce, par le moyen de la grâce. Dès lors, quand la grâce est pleinement annoncée, quand la vérité est là, la repentance est sur le pied de la parfaite révélation que Dieu a faite de lui-même en grâce, dans la personne de Christ. La repentance devait être prêchée *en son nom*, et la rémission des péchés. En revenant à Dieu, la repentance est toujours le premier *effet* produit dans l'âme, lorsque la chose est réelle ; le retour de la volonté à Dieu, et la foi dans la rédemption et le pardon que l'évangile annonce, viennent après. Ainsi il est dit : « Repentez-vous donc et vous convertissez. » « Repentez-vous et croyez à l'évangile. »

Mais ceci nous montre précisément de quelle manière la foi est la source unique et nécessaire de la repentance. C'est par le témoignage de la Parole qu'elle est opérée. Que ce soient les prophètes, ou Jonas, ou Jean, ou le Seigneur lui-même, ou les apôtres, qui

aient enseigné que les hommes doivent se repentir et retourner à Dieu, la chose était opérée par un témoignage venant de Dieu, et par un témoignage qu'on avait cru. *Maintenant*, ce témoignage est le témoignage rendu à Christ lui-même. La repentance, aussi bien que la rémission des péchés, devait être prêchée en son nom. C'est par la révélation de Dieu, soit en jugement, soit en grâce (la grâce dans tous les cas opérant dans le cœur) que la repentance est opérée. Quand le fils prodigue revint à lui-même, il se repentit; il est converti quand il dit : « Je me lèverai et je m'en irai vers mon père; » l'évangile est *réalisé* quand il rencontre son père, et qu'il reçoit « la plus belle robe. » Mais « il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que [Dieu] est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent; » et il y a toujours dans la vraie repentance un certain sentiment de sa bonté : « Combien de mercenaires de mon père ont du pain en abondance. « Il n'y aurait pas la pensée de retourner, s'il n'y avait pas espérance, espérance vague peut-être, mais pourtant une espérance d'être reçu, et s'il n'y avait pas ce sentiment d'une bonté en laquelle on se confie. Même les hommes de Ninive dirent : « Qui sait si Dieu viendra à se repentir, et s'il se détournera de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point? » Dans l'évangile, la pleine grâce de Dieu est présentée comme le fondement même d'un appel à la repentance, toutefois en vue du jugement. « Dieu donc... annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice le monde habitable par l'homme qu'il a destiné [pour cela]. » La bonté de Dieu

pousse à la repentance ; » la porte pour fuir est ouverte, mais pour fuir la colère à venir, pour fuir auprès de Dieu, qui donne l'assurance du pardon à celui qui s'approche de lui par le moyen de l'œuvre parfaite de Christ.

Mon but était de présenter un exposé scripturaire de ce qu'est la repentance. J'ajouterai une parole pratique.

Sous le point de vue pratique, la vraie opération de l'évangile dans le cœur, c'est d'amener tout d'abord à la repentance. Comme nous l'avons vu, des avertissements tels que ceux de Jonas, ou un ministère comme celui de Jean le Baptiseur, ont pu pousser les hommes à la repentance. Mais l'évangile dans toute sa plénitude a le même effet. Tout en proclamant l'amour, il amène l'âme dans la lumière, car Dieu est l'un et l'autre, et cet amour nous conduit à nous juger nous-mêmes, quand Dieu est réellement révélé. Il ne saurait en être autrement. Si les hommes ont déjà été exercés, la prédication simple et claire de la rédemption donnera la paix par le moyen de la grâce. Elle répond au besoin de l'âme qui, ayant déjà regardé à elle-même, est maintenant rendue capable de regarder à Dieu par Christ, apprend ce que Dieu est pour elle, et apprend ce qu'est la justice divine. Si un homme n'a pas été exercé antérieurement, partout où il y a une œuvre véritable, l'effet de la plénitude de la grâce, c'est d'atteindre la conscience, de pousser à la repentance ; ce ne sera pas de donner la paix, comme la première chose, mais d'amener l'âme dans cette lumière, en laquelle elle découvre cet état, produisant pour elle le besoin de quelque chose qui lui procure la paix. Elle a vécu sans Dieu ; elle l'a peut-être attaqué en face ; et maintenant,

non-seulement elle découvre qu'il est saint et bon (c'est-à-dire, qu'elle a changé de pensées quant à Dieu et qu'elle a appris à l'aimer) ; mais elle jette les yeux sur elle-même et sur ses voies passées ; elle réfléchit, et il en résulte une nouvelle pensée, selon laquelle elle se juge elle-même en la présence de Dieu qu'elle a ainsi connu, jugeant le péché par la grande œuvre qui a aboli le péché : elle se repent. L'âme sent qu'elle a affaire à Dieu et qu'elle est responsable ; elle sent qu'elle a failli, qu'elle a été perverse, corrompue, sans Dieu ; elle est humiliée ; elle a horreur d'elle-même et de son état ; elle peut craindre, mais assurément elle espérera, et éventuellement — bientôt même, si elle simple — elle trouvera la paix. Mais elle dira : « Maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi-même et je me repens sur la poudre et sur la cendre. » Il peut y avoir des degrés différents dans cette repentance, selon la forme qu'elle prend dans l'âme ; mais si elle n'existe pas, il n'y a pas eu une vraie œuvre opérée.

Si l'on examine avec soin les réveils, comme on les appelle, on trouvera que des âmes, qui avaient été exercées antérieurement, ont été rendues heureuses, si l'évangile a été prêché simplement : ceux qui n'ont pas été ainsi exercés, et qui se saisissent précipitamment de la paix, se trouvent, après tout, n'avoir aucune racine. Et, s'il y a eu une œuvre superficielle, et une paix reçue à la hâte, il faudra qu'une œuvre se fasse ensuite, celle d'atteindre les sources et les fondements de la conscience, et cela, bien souvent, au travers de beaucoup de tristesse. Nous ne saurions prêcher l'évangile trop clairement, ni trop pleinement — la grâce sur-

abondant où le péché avait abondé, la grâce régnant par la justice ; mais l'effet de cette prédication, lorsque l'évangile est pleinement reçu, l'effet que nous devrions désirer de trouver dans les âmes, c'est la repentance. Je parle du premier effet — de l'effet produit dans le moment. Mais il deviendra de plus en plus profond pendant toute la durée de notre course.

J. - N. D.



Correspondance.

L'éditeur du « Choix d'Hymnes et de Cantiques spirituels » regrette d'avoir laissé insérer dans ce recueil un vers qui est en opposition avec les convictions des « Frères, » lesquels croient d'après l'Écriture que le St-Esprit, par lequel nous devons chanter, ne nous pousse pas à le glorifier, parce qu'il « ne parle pas de lui-même » (Jean XVI, 13), mais se borne à nous faire louer le Père et le Fils dans nos actions de grâce et nos chants. Nous invitons donc tous les frères, à biffer la dernière strophe de l'hymne 63, ou à en modifier ainsi le troisième vers :

« Oui, par l'Esprit de vie et de lumière. »



PENSÉE.

Un chrétien voyant un peintre représentant, comme c'est l'usage, la mort sous la forme d'un squelette tenant une faux, fit cette belle remarque : — « Quant à moi, je peindrais la mort comme un ange tenant une clef d'or. »

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Sur la place que la conscience occupe
dans le service de l'évangile.**

« Car notre gloire est celle-ci, savoir le témoignage de notre conscience, qu'avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle,... nous nous sommes conduits dans le monde et particulièrement envers vous » (2 Cor. I, 12).

Il est évident que par *conscience*, l'apôtre entend ici ce principe ou cette puissance intérieure qui scrute les motifs et les sources de nos actions, et qui les juge dans le secret. Il déclare que, sous ce rapport, il est parfaitement libre et à l'aise pour ce qui regarde le monde en général, comme aussi pour ce qui regarde les saints, auxquels il est plus intimement associé.

Sans doute, la conscience se présente à nous sous un autre point de vue encore, qui est d'une très grande importance dans la question de l'acceptation de l'âme devant Dieu ; et c'est de ce point de vue-ci que l'apôtre parle, quand il déclare l'insuffisance des sacrifices et

des ordonnances judaïques, « qui ne peuvent pas rendre parfait quant à la conscience celui qui fait le service » (Hébr. IX, 9). En relation avec la connaissance qu'elle prend du péché, la conscience a des besoins qui ne peuvent être satisfaits, que par ce qui, sous ce rapport, satisfait au jugement de Dieu. L'effet de l'œuvre de Christ, par conséquent, sur la conscience, en donnant à celle-ci la paix devant Dieu, est nécessairement basé sur l'accomplissement de la rédemption. Cette rédemption et l'effet qu'elle produit ainsi sur la conscience sont présentés ensemble au chapitre IX de l'épître aux Hébreux, vers. 12 à 14, la rédemption toutefois étant mentionnée la première : « Christ... avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints ayant obtenu une rédemption éternelle. » — C'est là ce qui satisfait aux saints droits de Dieu relativement au péché : et puis l'Écriture ajoute : « Combien plus le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant. » Ici la voix de la conscience est apaisée par la valeur du sang de Christ, que nous venons de voir satisfaisant au jugement de Dieu ; et l'heureux résultat en est, que l'âme est placée dans une relation reconnue avec Dieu, ayant communion avec Lui.

Quel immense privilège (et sous la loi un bonheur impossible à connaître), que la conscience de l'adorateur et les droits de la sainteté de Dieu puissent se rencontrer dans une harmonie parfaite ! C'est cette harmonie entre la conscience en nous, et les droits de la sainteté de Dieu, qui est la gloire de l'Évangile. Le fondement en est simple, et nous est présenté ainsi dans le langage

énergique de l'épître que nous avons citée : « Il y a, dans ces sacrifices chaque année, une acte remémoratif des péchés » (Hébr. X, 5). Sous cette alliance, l'alliance de la loi, il est impossible que la conscience trouve du repos. Mais la loi s'appuie sur autre chose : « Mais *maintenant* en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même » (Hébr. IX, 26). Cette œuvre de l'abolition du péché, Christ l'a accomplie, et sur ce fondement, l'Écriture conclut, que ceux qui rendent le culte, étant une fois purifiés, ne devraient plus avoir aucune conscience de péchés » (Hébr. X, 2). Le péché ayant reçu son salaire dans la présence de Dieu, en Christ fait sacrifice pour le péché, — sacrifice dont les offrandes de la loi n'étaient que des ombres, — l'effet sur la conscience en nous, par la foi, de l'œuvre ainsi accomplie, correspond à l'efficacité de l'œuvre devant Dieu : l'adorateur est amené à reconnaître, par le témoignage que l'Esprit rend à l'œuvre de Christ, que le péché a été si complètement jugé dans la présence de Dieu, là où nécessairement il doit être jugé, s'il doit l'être jamais, qu'il ne lui reste pour sa part que l'acceptation complète dont il est l'objet en Christ par grâce de la part de Dieu, qui, dans un amour infini, a donné son Fils unique, dans le but exprès qu'il accomplit cette œuvre de salut. L'âme passe du *sentiment accablant de sa responsabilité* sous les saintes exigences de Dieu (sentiment d'autant plus poignant et accablant que la sensibilité de la conscience est plus vive) à la *liberté de la grâce*, qui porte nos regards vers une justice accomplie et une *rédemption éternelle*, opérée par la mort du Seigneur Jésus, cet Agneau préconnu de

Dieu : « Or grâces à Dieu pour son don inexprimable » (2 Cor. IX, 15)!

L'apôtre Pierre, également, parle de la conscience au point de vue que nous venons de dire. Il parle de l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus-Christ » (III, 21), nous montrant que la conscience trouve ce dont elle a besoin pour sa paix, dans l'expiation faite par la mort de Christ, expiation dont sa résurrection a été la grande preuve et le gage. La conscience est apaisée et satisfaite par la vue de Christ mourant sous le poids de nos péchés, et puis étant non-seulement ressuscité d'entre les morts, mais monté « à la droite de Dieu, étant allé au ciel, les anges, les autorités et les puissances Lui étant soumis » (1 Pierre III. 22).

Mais dans le passage de la seconde épître aux Corinthiens, dont nous désirons nous occuper ici, la conscience est envisagée sous un jour tout différent. Il ne s'agit point, dans ce passage, de la conscience aux besoins de laquelle Dieu satisfait une fois pour toutes par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, mais de la conscience tenant ses assises quotidiennes pour examiner et juger le degré de conformité qu'il y a entre le témoignage de l'Évangile, tel qu'il a été accepté ou annoncé, et les sentiments intérieurs de celui qui l'a ainsi accepté ou annoncé. A ce point de vue, il est essentiel que notre conscience soit tenue éclairée, et pure de toute souillure par une marche constante dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, et par un jugement constant de notre course journalière par la Parole divine et l'exemple vivant du Seigneur Jésus. L'apôtre nous dit que c'était son bonheur et sa gloire de posséder une

semblable conscience, et il est de la dernière importance que nous remarquions la puissance de ce principe et combien, par la grâce de Dieu, nous sommes absolument responsables de le maintenir. L'apôtre accorde que d'autres choses, dans le service, pouvaient lui être refusées, et peuvent nous être refusées à nous, telles, par exemple, que la mesure de succès qu'il aurait aimé obtenir dans le ministère de l'Évangile, ou bien la satisfaction, qu'il ne pouvait que désirer ardemment de trouver dans la conduite ou la marche de ceux parmi lesquels sa parole avait été reçue; mais quant à une bonne conscience, par la grâce de Dieu, il pouvait la conserver et trouver ainsi un repos pour son esprit au milieu de toutes ses affections et de tous ses désappointements. Nous voyons, par son discours à Félix, combien ceci était pour lui une chose sérieuse : « Je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes » (Actes XXIV, 16). Cette conscience, il ne l'obtenait pas sans qu'il y prît garde, sans de la vigilance et un soin constant, et nous aussi nous ne l'obtiendrons pas autrement; mais Paul s'appliquait à cela avec une sérieuse ardeur. « Il s'exerçait lui-même, » comme dans une sorte de gymnase, afin de maintenir chez lui cet état de conscience, dont autrement la subtilité de l'Ennemi aurait pu le priver, en se servant à cet effet des circonstances, des épreuves et des tentations que l'apôtre traversait. Tout ce que nous rencontrons sur notre sentier est, ou peut devenir, une occasion pour que la conscience soit exercée envers Dieu ou envers les hommes.

Dans sa première épître à Timothée, le même apôtre nous montre le danger auquel nous sommes exposés

sous d'autres rapports, lorsque nous négligeons de garder une bonne conscience : « Gardant la foi et une bonne conscience, laquelle quelques-uns, ayant rejetée, — ont fait naufrage quant à la foi » (1 Tim. I, 19).

La puissance pratique de la foi ne peut pas se maintenir dans une âme où l'on n'entretient pas une bonne conscience. « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il sait toutes choses. Si notre cœur ne nous condamne *pas*, nous avons de l'assurance envers Dieu » (1 Jean III, 20, 21). Ce passage nous découvre la source cachée de toute apostasie, de tout éloignement de Dieu. Celui qui n'apporte pas « tout empressement à joindre à sa foi la vertu, à la vertu la connaissance, et à la connaissance la tempérance, etc.... » (2 Pierre I, 5-11), deviendra bientôt aveugle, et ne verra pas de loin, c'est-à-dire au delà de l'horizon d'un cœur gouverné par sa propre volonté et distrait par ses convoitises ; *sa foi* l'abandonnera, et il « oubliera la purification de ses péchés d'autrefois : » sa confiance en Dieu se perdra, et il fera naufrage quant à la foi.

La vie de l'apôtre Paul nous présente un exemple remarquable de ce que nous avançons. Je ne parle pas du zèle ardent de ce fidèle serviteur, de ses travaux patients, de son dévouement complet à la cause qu'il avait embrassée : ces caractères de son service sont manifestes. Mais je voudrais rendre attentif à ceci, c'est que, quel que pût être le fruit de son travail, ou l'appréciation que les hommes faisaient de ce travail ou de sa personne elle-même, Paul gardait toujours soigneusement en lui-même la conscience d'une véritable simplicité et de la plus entière droiture dans toute sa con-

duite. « Vous êtes témoins, » dit-il aux Thessaloniens, « et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduit saintement et justement et sans reproche envers vous qui croyez » (1 Thess, II, 10). Il n'y a pas là seulement le témoignage de sa conscience, mais ce qui est le résultat d'une bonne conscience dans le service, c'est-à-dire, le témoignage qu'on rend ainsi à la vérité elle-même, par la conformité de la vie dont on vit avec la doctrine qu'on professe ou qu'on annonce.

Ce n'est pas que Paul lui-même ne reconnût pas, dans la vérité elle-même, une mesure plus élevée, à laquelle la conscience devait être rendue conforme; ou qu'il n'en référât pas à un jugement de lui-même plus profond que celui auquel la conscience parviendrait. Il s'explique là-dessus clairement, quand il dit : « Je ne me juge point moi-même, car je n'ai rien sur ma conscience (c'est-à-dire, je n'ai conscience d'aucune faute); mais par cela je ne suis pas justifié, mais celui qui me juge c'est le Seigneur » (1 Cor. IV, 3-4). Lui est le juge de ma fidélité ou de mon infidélité, et Christ juge en dernier ressort ses serviteurs; ce jugement n'est pas une affaire de jugement d'homme, mais de jugement final de la part du Seigneur Lui-même. « C'est pourquoi ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui mettra en lumière les choses cachées dans les ténèbres et qui manifestera les conseils des cœurs, et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu. » En ce jour-là, il ne s'agira en aucune manière d'une approbation humaine, ou qui soit donnée par un jugement d'homme, mais chacun de ceux qui auront mérité la louange, « recevra sa louange de la part de Dieu. »

Cependant Paul reconnaît qu'il ne pourrait pas regarder en avant vers ce jugement, si déjà maintenant sa conscience ne lui rendait pas témoignage, que déjà maintenant il n'avait rien sur sa conscience.

Il faut bien remarquer l'importance que l'apôtre attache à la possession d'une bonne conscience, dans le sens pratique, quand il demande aux Hébreux de se souvenir de lui dans leur prières. « Priez pour nous, dit-il, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous conduire honnêtement en toutes choses » (Hébr. XIII, 18). La position que l'apôtre prend paraît bien humble, — trop humble pour l'esprit de fanatisme, mais non pas trop pour l'esprit paisible et sain de l'Évangile. Si l'Évangile en effet est véritable, si les révélations qu'il apporte viennent directement de Dieu, qu'y a-t-il à faire, pour ceux qui l'annoncent ou qui le professent, sinon de maintenir, en rapport avec lui, cette simplicité d'intention, cette conformité intérieure de sentiment, qui en appelle au jugement de Celui qui est lumière, et qui nous a appelés à marcher *dans la lumière*? Le succès ne dépend pas de nous. Nous ne pouvons pas diriger les circonstances; Dieu les tient entre ses mains. La sphère de son service n'est pas à notre propre choix, c'est Lui-même qui la marque. Mais dans toutes les circonstances notre grande affaire est de maintenir partout et toujours en nous « *une bonne conscience.* » Un apôtre même ne pouvait faire davantage. C'est pourquoi Pierre exhorte les chrétiens en général, quant à leur conduite dans ce monde, et au milieu des persécutions, des souffrances, des calomnies de ceux qui les entourent, disant : « Sanctifiez le Seigneur Dieu dans vos cœurs,

et soyez toujours prêts à répondre avec douceur et crainte, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous, ayant *une bonne conscience*, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme de gens qui font du mal, ils soient confus en calomniant votre bonne conduite en Christ » (1 Pierre III, 15-16).

Paul parcillemeut, en écrivant à Timothée, et faisant allusion au mandat qu'il lui avait confié, « afin de commander à certaines personnes de ne pas enseigner des doctrines étrangères, » lui dit : « Or la fin du commandement, c'est l'amour qui procède d'un cœur pur, et d'une *bonne conscience* et d'une foi sincère. » *L'amour* devait être la source et le but de tout son service (comp. 1 Cor. XIII). Mais les paroles de l'apôtre nous apprennent en même temps comment cet amour se conserve, et par quels saints préservatifs son intégrité est maintenue. C'est véritablement de *l'amour*, mais « l'amour qui procède d'un cœur pur, » d'un cœur qui, dans l'exercice de l'amour, s'attache à la vérité, et se souvient de cette parole, que « Dieu est *lumière*, » aussi bien qu'Il est *amour*. C'est aussi l'amour qui procède « d'une bonne conscience, » un amour qui doit être contrôlé, non par la douceur d'un sentiment naturel, mais par la droiture d'un cœur, toujours et en tout, assujéti à la volonté de Dieu (comp. Rom. VI, 16-22). C'est un amour encore qui procède « d'une foi sincère, » c'est-à-dire, d'une foi qui recherche honnêtement l'appui et la direction de la Parole de Dieu et de l'Esprit de Dieu. Ensuite l'apôtre ajoute : « desquels quelques-uns s'étant écartés, se sont détournés à un vain babil etc, « montrant, en un mot, de toutes manières, que si l'intégrité du sen-

timent moral fait défaut dans notre marche et notre service, aucune mesure de connaissance ou de zèle n'empêchera que nous abandonnions le chemin de la vérité. Telle est la place de la conscience et le caractère que le chrétien doit lui conserver. Mais à quoi doit servir le maintien scrupuleux de ce témoignage intérieur? Paul nous le dit : c'est afin que, comme il l'avait fait, « avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous conduisions dans le monde » et particulièrement envers ceux qui croient. La vie tout entière de Paul, dans le monde, en rapport avec l'Évangile, avait manifesté ces caractères de simplicité et de pureté de motifs. Il avait été *sincère* comme persécuteur; mais ce n'est pas de cela que nous nous occupons maintenant, mais de sa vie et de son service comme chrétien. Examiné à la lumière de Dieu, le propos de son cœur était pur et sans mélange, et il n'y avait en lui rien de caché ou de tortueux. Une sagesse, une sagesse pratique caractérisait fortement sa conduite en maintes circonstances : mais cette sagesse n'était pas la sagesse calculée des hommes, qui cherche à faire fléchir les âmes des autres sous sa volonté, en agissant sur leurs sentiments naturels, et qui est prête à profiter de leurs faiblesses et de leurs préjugés mêmes, pour réaliser ses desseins. La sagesse de l'apôtre était tout le contraire. C'était la grâce de Dieu, et non pas une sagesse charnelle, qui distinguait et qui contrôlait sa marche; et si une fois, la seule que je connaisse, cette sagesse lui fit défaut, lorsqu'il dit devant le conseil : « Je suis pharisien, fils de pharisien » (Actes XXIII, 6), il est facile de voir que les conséquences n'en furent pas heureuses.

Paul ne cherchait pas de place pour lui-même dans l'estime des autres ; non pas même chez ceux-là qui lui devaient le plus dans l'Évangile. Dans toute cette laborieuse carrière qu'il poursuivit avec tout le zèle et toute la ferveur de l'amour, il ne désira qu'une chose, savoir une place pour Christ, et pour la puissance de la vérité qui lui était confiée. Nous en avons une preuve, entre tant d'autres, dans ce qu'il dit aux Corinthiens : « Or quant à moi, très volontiers je me dépenserai et je serai entièrement dépensé pour vos âmes, bien que, vous aimant beaucoup plus, je sois moins aimé » (2 Cor. XII, 15).

La conscience de l'apôtre n'était pas occupée des puériles subtilités qui ont envahi et agité l'Église des temps postérieurs ; elle tirait son caractère de la plénitude de grâce qu'il annonçait, et était le reflet de son association avec Christ et avec Dieu : elle était une conscience *céleste*, quoiqu'elle eût affaire avec son chemin sur la terre. Tel aussi est, en effet, le genre de conscience qu'exige la révélation parfaite de la position et de la part du chrétien en Christ. Rien n'est donc plus important que de réaliser cette position, dans laquelle la grâce de Dieu nous a placés, car notre conduite dans le monde et notre conscience dans tous ses exercices doivent s'accorder avec notre relation avec Dieu et avec la pleine et parfaite révélation qu'Il nous a faite de ses conseils et de sa volonté. Puissions-nous apprendre de plus en plus ce que c'est que d'être « sans reproches et purs, des enfants de Dieu, irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie » (Phil. II, 15), nous atta-

chant à ce bienheureux chemin que Jésus nous a tracé par son obéissance jusqu'à la mort.



« Je reviendrai. »

(Jean XIV, 1-5)

Ces paroles, auxquelles le cœur de tout chrétien a dû s'arrêter bien souvent, nous font passer, par-dessus tout l'espace de temps qui lie le moment du départ, alors prochain, du Seigneur, sujet de la tristesse de ses disciples, au moment de son retour, qui leur est présenté comme l'unique et seul objet de leur espérance. Les circonstances intermédiaires que les disciples auront à traverser entre ces deux moments, ne sont pas mentionnées; mais ce qui est intermédiaire dans la position du Seigneur leur est communiqué pour leur consolation. Pour un temps, il faut qu'ils le connaissent comme étant séparé d'eux, comme étant allé dans la maison de son Père; mais, là, s'intéressant à eux, et s'occupant d'eux autant qu'il l'avait jamais fait sur la terre. Mais s'il s'en allait il reviendrait pour les prendre auprès de Lui. Il avait été avec eux dans ce monde, il savait ce qu'il y avait été pour eux et quelle place il avait dans leurs affections. — Eh! bien, il s'en allait, mais il reviendrait et ils seraient avec lui dans sa demeure, comme Lui avait été avec eux dans leurs demeures. Cette assurance devait adoucir leur peine et animer leur espérance. Ils n'avaient pas besoin d'autre chose. Ils avaient renoncé à tout ce à quoi ils atta-

chaient jadis quelque prix sur la terre, et en avaient été privés, afin d'être avec Lui. Si c'était peu de chose qu'ils avaient eu à quitter, ils avaient trouvé leur tout en *Lui*. Que n'avait-il pas été pour eux ici-bas ! Qu'est-ce qui pouvait remplir le vide de leurs cœurs, quand une fois il ne serait plus là ? Rien, absolument rien, si ce n'est d'être réunis de nouveau à l'objet de leurs affections. Ce n'est pas la perspective des souffrances qui les attendaient sur la terre qui les troublait, c'était la pensée de le perdre, *Lui*. — Quand *Lui* ne fut plus là, le monde devint si absolument vide pour eux, que leurs affections (au moins celles de l'une d'entre eux) se seraient attachées à son corps mort, comme à leur seul trésor au milieu de la solitude désolée qui les entourait.

L'amour ne demande pas de richesses ; il ne demande pas qu'on lui parle de bonheur et de gloire, il veut *être avec* l'objet qu'il aime. — Et ce cœur qui avait gagné les affections des disciples, ne savait-il pas quelle est la véritable rémunération de l'amour ? Oui, il le savait bien ; c'est pourquoi Jésus dit : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Un ciel glorieux peut bien être la demeure que le Dieu de gloire a préparée pour ceux dont son appel et sa grâce ont fait ici-bas des étrangers et des voyageurs ; il prend son plaisir à dire à ses pèlerins, au milieu de leurs fatigues présentes, qu'« il reste un repos pour le peuple de Dieu » (Hébr. IV, 9). Mais à ses saints qui pleurent ceux qu'ils aimaient, il dit : « Ceux qui se sont endormis, Dieu les amènera par Jésus, avec Lui, — puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons

toujours avec le Seigneur. » C'est pourquoi, ajoute l'apôtre : « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (1 Thess. IV, 14, 17, 18). Ces paroles en effet renferment ce qui seul peut satisfaire l'amour. Paul le savait bien : son ciel à lui, c'était « *d'être toujours avec le Seigneur.* » Et le nôtre, quel est-il, s'il n'est pas celui-là ? — Qu'est-ce que notre christianisme ? Est-ce de savoir que nos péchés sont pardonnés ? que nous sommes sûrs d'être acceptés par le sang de Christ, à la fin de notre œuvre ? Est-ce la certitude que lorsque la terre ne sera plus, nous aurons le ciel — un ciel que nous connaissons comme une doctrine ou par le raisonnement ? — Non — mais c'est ici le christianisme : « Christ m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi » (Gal. II, 20) ; et Christ a dit : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, car tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean XVII, 24).



Les scribes et la tradition.

« Et il arriva que quand Jésus eut achevé ce discours, les foules furent étonnées de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant de l'autorité, et non pas comme les scribes » (Matth. VII, 28-29).

Toutes les fois que la confiance en l'homme usurpe la place de la vérité, cette confiance produit en nous, comme infaillible résultat, l'incertitude quant à notre position devant Dieu, et donne naissance à ce besoin

de tradition, d'autorité officielle et successiennelle et de tous ces appuis d'une faiblesse qui a conscience d'elle même. Tel était l'état des « Scribes : » l'usage qu'ils faisaient de l'Écriture n'avait aucune puissance, parce qu'il ne découlait pas d'une simple et heureuse confiance du cœur en Dieu, et qu'il ne pouvait pas non plus la produire. Les scribes transmettaient une certaine mesure de connaissance de l'Écriture, enveloppée d'une couche de tradition, qui, bien souvent, obscurcissait et pervertissait même ce qui était vrai en soi. — Tel est l'inévitable effet de la tradition : elle apporte toujours des éléments étrangers, qui se mêlent à la vérité de manière à cacher Dieu, en plaçant un voile entre l'âme et Lui. L'Esprit de Dieu, au contraire, emploie la Parole, pour découvrir et chasser tous les obstacles et pour placer ainsi l'âme sans déguisement, dans la présence de Dieu, afin que là elle apprenne les pensées de Dieu. Et si je suis accablé de ce que Dieu pense de moi, comme pauvre pécheur convaincu de péché, ce qu'Il me révèle de son amour parfait envers moi, me relève de la poussière, m'établit fermement sur mes pieds et me dit de sa part : « Ne crains pas. » Il en est ainsi, même actuellement, là où le Saint-Esprit opère avec quelque puissance par les instruments qu'Il daigne employer, et combien plus, quand Jéhovah-Jésus était présent ici-bas ! « Car Celui que Dieu a envoyé, parle les paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure » (Jean III, 34).



Courte esquisse des Livres de la Bible.

JEAN

(Suite de la page 478 du tome VI.)

Chap. XVI. Le Consolateur comme présent ici-bas, et son œuvre dans le monde et dans l'Eglise, en contraste avec l'état des disciples dans un monde hostile et au milieu d'un judaïsme aveugle. Les disciples, absorbés par la perte qu'ils allaient faire, ne regardaient pas à ce que Dieu allait amener ; cependant la présence du Consolateur était digne du départ de Christ. Il convaincrait le monde de péché, de justice et de jugement — de péché, en rejetant le Christ, parce que sa présence prouvait que le rejeté du monde s'en était allé au Père — de justice, en tant que Lui (Jésus) l'avait méritée était là (justice de Dieu) et que le monde, qui l'avait rejeté, ne le verrait plus. La rupture était absolue. Le monde était convaincu de jugement, parce que son prince, qui l'avait ameuté contre Christ, était jugé, ce qui était la preuve que la puissance de Christ sur lui et sur sa méchancelé était là. Le Jugement était démontré, car sa position était déjà celle d'un être jugé.

Le Consolateur devait conduire les disciples dans toute la vérité — leur annoncer les choses à venir — leur montrer les choses de Christ, c'est-à-dire tout ce qui était au Père. Cependant, encore un peu de temps, et les disciples le reverraient (savoir, après sa résurrection) et ils jouiraient de la conscience de leur relation avec le Père. Quant au présent, ils seraient dispersés et ils le laisseraient seul, mais le Père était avec lui, et ils

pouvaient avoir bon courage. Il avait vaincu le monde.

Chap. XVII. Christ s'adresse au Père.

Vers. 1-5. Il pose le fondement de tout ce qu'il a à demander. Il doit être glorifié comme Fils, et comme ayant achevé l'œuvre — l'espèce de gloire qui lui est due, et notre titre à nous aussi pour entrer. Il a autorité sur toute chair, pour donner la vie éternelle à ceux qui lui sont donnés, double primauté sur l'homme, et sur les saints pour la vie. La connaissance du Père et de Lui (Jésus), comme envoyé, est la vie éternelle.

Les vers. 6-8 nous montrent la position des disciples. Il leur a manifesté le nom du Père, base de leur relation avec Dieu. Ils l'ont connu, Lui Jésus, comme ayant tout reçu de la part du Père; ce n'est pas la gloire ju-daïque du Messie procédant de Jéhovah. Tout ce que le Père Lui a communiqué dans cette position, Il le leur a donné, afin qu'ils puissent non-seulement le posséder, mais en jouir pleinement.

Vers. 9-13. Il prie pour eux, non pour le monde, mais pour ceux qui lui ont été donnés par le Père, les disciples. Il s'appuie sur ce fait, qu'ils sont au Père (tout est possédé mutuellement par le Père et par le Fils), et Christ est glorifié en eux; le but, c'est qu'ils aient sa joie accomplie en eux.

Vers. 14-19. Ils sont placés dans la position de son témoignage, la parole (non plus les paroles) était liée avec la place de relation; ils ne sont pas du monde, de même que Christ n'en était pas; non pas pour en être ôtés, mais pour être gardés du mal; ils devaient être moralement mis à part pour le Père par la vérité — la parole du Père. Ils sont envoyés par Christ dans le monde, comme Christ y a été envoyé par le Père. Et

Il se met lui-même à part pour le Père, comme homme céleste, afin que le Saint-Esprit, en prenant ce qu'il était, les mit eux-mêmes à part. C'était Christ comme vérité, mais toujours vérité.

Dans les vers. 20, 21, Christ demande que ceux qui croiront par leur parole, soient un dans le Père et dans le Fils, afin que le monde *croie*.

Vers. 22, 23. Il leur a donné la gloire, pour qu'ils soient consommés en un dans la manifestation de cette gloire, afin que le monde *connaisse*.

Vers. 24-26. Il veut les avoir là où Il est, Lui qui a été aimé avant que le monde fût. Ils sont aimés comme Il a été aimé, et Il leur a fait et leur fera connaître le nom du Père, afin qu'ils puissent jouir de son amour, Lui étant en eux.

Chap. XVIII-XIX. Remarquons le caractère que présentent ici soit Gethsémané, soit la croix. C'est toujours le Fils de Dieu au-dessus de la tentation, montré comme en dehors de la souffrance. Point de : « s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; » — point de : « pourquoi m'as tu abandonné ? » mais ils reculèrent et tombèrent par terre ; et Il se livre lui-même, afin que les siens puissent échapper. Et sur la croix — il sait qu'un passage de l'Écriture devait encore être accompli, Il recommande sa mère au disciple bien-aimé, et lui enjoint d'être un fils pour elle — Il remet son esprit. Pierre le renie. Lui répond au souverain sacrificateur et à Ponce Pilate, avec une calme supériorité, laissant au premier à décider la question, rendant au dernier témoignage de Lui-même comme de la vérité, et se soumettant à lui comme à l'autorité donnée d'en haut. Les Juifs rejettent tout autre roi que

César. Ils sont rabaissés, comme partout dans cet Evangile. Du Christ pas un os n'est rompu, mais Il est avec le riche en sa mort.

Le chap. XX nous offre un tableau de tout le temps qui s'écoule, depuis le résidu d'alors, à travers toute la période de l'Eglise, jusqu'au résidu converti quand il verra le Seigneur. Marie de Magdala, qui représente le résidu, appelée, comme une brebis, par son nom, attachée à Lui personnellement. Puis les disciples deviennent des frères dans la même relation avec Dieu et le Père que le Christ lui-même. Ensuite ils sont réunis et la paix leur est donnée; puis ils reçoivent le Saint-Esprit et sont envoyés par Christ pour prêcher la rémission des péchés; puis le résidu (Thomas), qui ne veut pas croire sans voir, croit en voyant; mais ceux qui ont oru sans avoir vu sont tout particulièrement bienheureux. Ainsi le Seigneur s'était montré deux fois.

Chap. XXI. Après cela, vient le grand rassemblement de l'époque milléniale, où le filet ne se rompra pas. Christ avait déjà quelques poissons sur le rivage; ceux-là sont retirés des grandes eaux. Pierre est réhabilité, il doit avoir soin des brebis de Christ, spécialement du troupeau juif. Jean est laissé pour veiller sur les saints de l'Eglise et pour être témoin de Dieu jusqu'à ce que Christ vienne; ce qui nous porte jusqu'à l'Apocalypse. Ainsi nous avons le ministère de Pierre parmi les Juifs de l'Eglise; les Epîtres de Jean et l'Apocalypse, qui se rapportent à l'apparition du Christ; le ministère de Paul vient entre deux et parle du mystère caché: l'Eglise et l'enlèvement des saints avant l'apparition du Seigneur Jésus,

(à suivre.)



Quelques-unes des dernières paroles de W. Trotter.

« Comme je puis bientôt être incapable de m'exprimer distinctement, je veux dire à présent que je suis dans une parfaite paix, reposant uniquement sur le sang de Christ, le précieux sang du Fils de Dieu, qui purifie de tout péché. Je trouve cela amplement suffisant pour entrer en la présence de Dieu avec sa parole : « Quand je verrai le » sang, je passerai par-dessus vous. » Oh ! le précieux, précieux sang de Christ. »

Un peu plus tard dans la soirée, il dit : « Je désire que mes amis et mes compagnons d'œuvre sachent que je sens que les fondements demeurent fermes, que le terrain sur lequel reposent mes pieds est solide, et que la perspective est pour moi plus radieuse que jamais. Je désire aussi qu'ils sachent que je rends à Dieu de sincères actions de grâce pour le sentier de séparation dans lequel il m'a conduit durant les vingt dernières années, et que, quoique j'y aie apporté bien des manquements, je n'ai jamais douté que ce ne fût le droit chemin. Plus je m'approche de la fin, plus je considère les choses calmement à la lumière de Celui en la présence duquel je vais entrer, et plus je suis assuré qu'il en est ainsi, et que c'est là le sentier que Dieu bénit et qu'il aime. Ceci a rapport aux divergences qui ont surgi parmi nous ; et comme il m'est arrivé d'écrire et de publier des écrits relativement à ces matières, je veux que mes frères sachent que, dans un moment tel que le moment actuel, je suis parfaitement en paix quant au passé, et que je sens plus fortement que jamais qu'il ne peut y avoir de neutralité dans des questions qui touchent à la personne de notre adorable Seigneur — ni de communion là où il y a indifférence pour son nom et pour sa puissance. Un acte ferme et décidé de séparation est alors la seule chose à faire. Si cet état de choses se prolonge, Dieu peut, dans sa propre voie, le détendre un peu, et l'on doit rechercher l'amour et la bienveillance avec la fidélité. Si le Seigneur tarde, j'ai la conviction que de nouvelles et profondes bénédictions sont à la porte pour ses disciples fidèles. »

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**« De grandes pierres, et des pierres
de prix. »**

« Et il prit d'entre eux des maçons pour tailler des pierres de taille, afin d'en bâtir la maison de Dieu » (1 Chron. XXII, 2).

Je n'ai pas besoin de dire que la construction du temple de Salomon est un des faits de l'histoire ancienne les plus intéressants à étudier, et lorsque ce bâtiment, élevé sur le mont de Morijah, est considéré comme type de la céleste maison de Dieu, il devient infiniment plus intéressant encore.

Relativement à cette construction, voici en résumé, ce que nous présente la Bible : D'abord, David, le père, fait provision à l'avance des matériaux de ce temple, savoir des pierres, du fer de l'airain en abondance, sans poids. Il dit : « J'ai préparé pour la maison de l'Eternel cent mille talents d'or » — le talent d'or valait environ 437,000. fr. — « et un million de talents d'argent » — le talent d'argent valait 8550 francs. On peut ainsi

calculer l'immense valeur des ressources préparées par David, pour ce temple somptueux, outre une quantité incalculable d'airain, de fer, de bois et de pierres. Telle avait été la provision faite par David pour ce magnifique bâtiment. Outre cela, les richesses de Salomon, le fils, étaient égales à celles de David, le père. Le chapitre X du premier livre des Rois nous donne quelque idée des richesses de Salomon. L'or seul qui lui revenait chaque année équivalait à plus de 90 millions de francs (vers. 14).

Plus de 150,000 hommes étaient employés à la construction de ce merveilleux édifice (1 Rois V, 15). « Et par le commandement du Roi, on amena de *grandes pierres, des pierres de prix*, pour faire le fondement de la maison » (1 Rois V, 17).

Maintenant que veut-on dire par de *grandes pierres*? Dans nos pays, une pierre qui aurait trois pieds cubes serait considérée comme une grande pierre. Mais nous voyons que ces grandes pierres de fondement, sciées et taillées, étaient en effet « des pierres de prix, de *grandes pierres*; des pierres de dix coudées et des pierres de huit coudées » (1 Rois VII, 10, 11). Une coudée avait pour le moins un pied, six pouces; c'est la longueur du bras d'un homme depuis le coude jusqu'aux extrémités de ses doigts. Ainsi ces grandes pierres avaient au moins douze et quinze pieds en tout sens. Si l'on veut en faire le calcul, on trouvera qu'elles pesaient environ 250,000 kilogrammes chacune. Il y avait dans le temple, après sa restauration, une pierre de trente pieds de longueur sur treize de largeur et sept et demi d'épaisseur. On trouve des pierres semblables dans les ruines de Balbec, qu'on suppose avoir été bâtie par Salo-

mon, et appelée « la maison du parc du Liban. » Salomon bâtit trois maisons, qui répondent, je n'en doute pas, à la triple gloire de Christ, et comme des pierres de même mesure formaient les fondements des trois (1 Rois VII, 11), ainsi Christ est à la fois la pierre de fondement de l'Église de Dieu dans les lieux célestes, du royaume futur d'Israël, et de la bénédiction millénaire du monde entier. Nous verrons que la croix est le fondement de tout.

Mais revenons à ce qui nous occupe maintenant, au temple. Une grande quantité de cèdres furent amenés du Liban. Mais pendant bien des siècles, la difficulté a été de savoir *où* et *comment* on a pu se procurer ces grandes pierres, ces pierres de prix. Un ami qui demeure près de Jérusalem, m'a dit, il y a quelques années, qu'il existe, *sous* Jérusalem, d'immenses cavernes; et le fait qu'une grande quantité de pierres brisées, mais surtout quelques grandes pierres à moitié taillées se trouvent-là, rend évident que ces grandes pierres ont été tirées de ces cavernes, puis préparées de la manière suivante : le dessus était d'abord nivelé et marqué, puis on en taillait les côtés, enfin le dessous. Pensez au travail qu'il fallait pour monter ces énormes pierres hors de la caverne, les transporter et les mettre à leur place. Il se peut qu'Esaië ait fait allusion à ces cavernes, quand il parle des pierres de la fosse (Esaië XIV, 19).

Le temple était bâti sur un rocher, au bord d'un affreux précipice. Les historiens parlent de 600 pieds d'ouvrage de fondement, qui dut être construit pour arriver au niveau d'un des côtés, à l'endroit où était le porche de Salomon. Les pierres de fondement étaient

en queue d'aronde ou emmortaisées d'une manière admirable dans le roc même. Le tout était si bien travaillé qu'on pouvait à peine découvrir où elles se joignaient. Ainsi elles étaient enracinées, posées et fondées dans le roc même.

Et la maison, pendant qu'elle se bâtissait, était construite de pierres amenées toutes telles qu'elles devaient être, « de sorte qu'en bâtissant la maison on n'entendit ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer » (4 Rois VI, 7). Ainsi l'accroissement silencieux de ce temple terrestre représentait l'édifice céleste, prédestiné dans les conseils de Dieu. Et comme David, le père, donne les matériaux à Salomon son fils, ainsi Jésus dit : « Mon Père qui *me les a données* est plus grand que tous : et personne ne les ravira de ma main. » Et encore : « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle *A TOUTS CEUX QUE TU LUI AS DONNÉS* » (Jean XVII, 2). « Tout ce que le Père *me donne* viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (VI, 37). « Or, c'est ici la volonté du Père qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il *m'a donné*, mais que je le ressuscite au dernier jour » (VI, 39).

Maintenant, celui-là ne serait-il pas un insensé bâtisseur, qui aurait commencé une maison sans savoir s'il avait les matériaux pour l'achever ? Et qu'il est précieux de se rappeler que Dieu, le grand architecte et fondateur, a préconnu chaque pierre, choisie et précieuse, qui est entrée et entrera dans la structure du temple céleste.

Il est parfaitement clair qu'aucune de ces grandes pierres, de 250 tonnes de poids, n'est jamais sortie de la caverne par aucun effort ou travail de leur part.

Jamais elle n'auraient vu le jour, si elles n'eussent pas été tirées dehors. Vous auriez tout aussi bien pu mettre une échelle de dix pieds, puis dire à ces pierres de la monter et de sortir des ténèbres, que de placer les dix commandements devant un pécheur mort, en lui disant de les pratiquer et ainsi de sortir de la fosse du péché. A ceux qui depuis longtemps essayaient de ce moyen, Jésus a dit : « Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire, et moi je le ressusciterai au dernier jour » (Jean VII, 44).

Au jugement de quelqu'un qui s'y connaît, il n'y avait aucun moyen de tirer ces *grandes pierres* de la caverne, à moins d'y entrer, de les détacher et de les sortir. Et toutes celles qui en étaient tirées étaient dehors, et celles-là seules. Maintenant la croix de notre Seigneur Jésus-Christ ne nous révèle-t-elle pas en ceci le jugement de Dieu quant aux pécheurs? Si David avait calculé la dépense de ce temple terrestre, en or et en argent, Dieu aussi a calculé la dépense. Le prix a été le sang de l'Agneau. « Sachant que vous avez été rachetés, non par des choses corruptibles, argent ou or, mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache » (1 Pierre I, 18).

Et si ces pierres étaient de *grandes pierres*, des pierres de prix, certes les croyants sont des *pierres grandes et de prix* aussi. » Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. » Une pierre mesurant 15 pieds cubes ne pouvait être de peu de valeur. Et toi aussi, mon compagnon de foi, pierre vivante, comme moi, dans le temple de Dieu, pense à ce que tu as coûté.

Ainsi Dieu n'a pas eu d'autre moyen de sortir des pécheurs de la mort, qu'en envoyant son Fils pour

mourir à leur place. « Nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts. » Et étant mort pour nos péchés selon les Ecritures, il a été compté parmi les morts. Là était la fin de tout jugement dû à nos péchés. Le prix du rachat a été payé en entier. Celui qui l'a payé a assurément été méprisé des hommes ; jamais pierre ne fut si entièrement rejetée des hommes que ne le fut celle-ci par les bâtisseurs de Juda. Mais quelles étaient les pensées de Dieu au sujet de son bien-aimé Fils, pendant qu'il était ainsi couché dans le tombeau ? Dieu voyait en Lui la pierre de fondement. En tant que notre substitut, *tous nos péchés* avaient été mis sur lui. « Ainsi le Christ a porté les péchés de plusieurs. » Et maintenant une expiation pleine et entière étant faite par son précieux sang, cette pierre rejetée par l'homme, Dieu l'a relevée d'entre les morts. « C'est cette pierre, méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes IV, 11-12). La langue ne peut trouver des mots pour exprimer « l'excellente grandeur de sa puissance *envers nous* qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts » (Ephés. I, 19, 20). L'acte d'élever ces grandes pierres était certainement une figure de ceci ; mais quelle puissance n'eût pas été nécessaire si l'on avait dû élever à la fois chaque pierre du temple, avec la pierre de fondement, toutes *ensemble* !

Ce temple céleste, béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes, avait été élu en Christ,

avant la fondation du monde. Cependant chaque pierre de ce temple vivant avait été une fois morte dans les offenses et dans les péchés — morte, hélas ! comme les pierres. « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes *dans le Christ Jésus* » (Eph. II, 4-6). Maintenant, que nous pensions, soit à ce que nous étions, en tant que pécheurs perdus, morts et enterrés, soit à ce qu'était la terrible entreprise de Celui qui devait se présenter comme notre substitut, et supporter la colère de Dieu entière et sans mélange, due à nos péchés, — soit encore à ce que nous serons pendant toute l'éternité, comme pierres vivantes dans le temple céleste, — certes, ce relèvement de Christ — pierre fondamentale — d'entre les morts, et en lui de l'Eglise rachetée, Eglise dont la destinée éternelle, la destinée de tout pécheur sauvé, repose également sur Lui, — je dis que la résurrection de Christ était le plus grand événement, la plus grande œuvre que Dieu ait jamais accomplie. Oh ! qu'il est étrange qu'une telle œuvre soit si peu appréciée de nos jours !

Le temple était bâti sur le rocher de Morijah, lieu où le jugement divin avait été arrêté par l'autel des holocaustes et des sacrifices de prospérité, car là le Seigneur répondit par le feu sur l'autel de l'holocauste (1 Chron. XXI, 26, 27). C'est ainsi que l'offrande volontaire de Jésus, et l'effusion de son précieux sang, est la base sur laquelle tout pécheur est sauvé, par grâce, de la juste colère de Dieu. Une chose est certaine, c'est que

là où fut posée la pierre de fondement, là fut bâti le temple. Posée sur ce fort rocher de Morijah, « la maison qu'il faut bâtir à l'Eternel, doit être magnifique en excellence, en réputation et en gloire dans tous les pays. » Or, lorsque Dieu a ressuscité Jésus, pierre fondamentale, d'entre les morts, où l'a-t-il placé? « Au-dessus de toute principauté et autorité etc » (Eph. I, 21). « Et il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne le premier rang » (Col. I, 18). Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, non pour améliorer la vieille création, mais pour être le commencement de la création nouvelle; pour bâtir, non pas une maison terrestre, une société terrestre, mais un temple céleste. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, *dans les lieux célestes en Christ.....* qui nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble *dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus.* » Ce mot **DANS** le Christ Jésus est très-précieux. Toutes ces grandes pierres étaient couvertes de bois de cèdre. « Et les ais de cèdre, qui étaient au dedans de la maison, étaient entaillés de boutons et de fleurs épanouies, relevées en bosse; tout le dedans était de cèdre, on n'y voyait pas une pierre » (1 Rois VI, 18). Ainsi dans l'édifice céleste, on ne voit plus un seul pécheur. Chacun des sauvés, bien qu'une fois le plus grand des pécheurs, est *maintenant entièrement recouvert de Christ* — caché en Christ. Et non-seulement la pierre était couverte de cèdre, mais le cèdre était recouvert d'or pur. « Et Salomon couvrit d'or toute la maison entièrement » (vers. 22). Il est écrit : « Vous êtes accomplis

en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité » (Col. II, 10). *Ce n'étaient pas les pierres elles-mêmes qu'on voyait, mais l'or qui était sur elles ; ainsi ce n'est pas nous-mêmes, mais Christ sur nous. Oui, la gloire de Dieu brille en la face de Christ, en qui nous sommes accomplis. Et dans tout ce qui était à l'intérieur, quelle perfection ! De magnifiques sculptures de boutons de fleurs épanouies, le tout recouvert d'or pur.*

Et vous remarquerez, quant à ces pierres, que tout leur avait été fait. Elles-mêmes n'y avaient contribué en rien. Elles avaient été détachées, tirées dehors, placées dans le temple et recouvertes de cèdre. L'or pur avait été mis sur elles. Il en est de même du pauvre pécheur. Le salut vient de Dieu, du commencement à la fin. Regardez le malheureux fils prodigue. Il n'avait pas l'ombre de mérite. Le père alla au-devant de son fils, quel que fût l'état misérable de celui-ci, il se jeta sur son cou, et le couvrit de baisers. Le fils n'eut pas à se procurer une nouvelle robe. Non. la robe, les souliers, l'anneau, tout était prêt. Il en fut de cette nouvelle robe comme de l'or qui recouvrait les pierres ; le fils *n'eut pas même à s'en revêtir*, mais le père dit : « *Revêtez-l'en.* » Ce fut précisément comme dans le cas de Jéhosuah, lorsqu'on lui ôte les vêtements sales. Dieu dit : « *Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité, et je t'ai revêtu de nouveaux vêtements. Et on lui mit sur la tête une tiare nette.* » Oui, l'œuvre de la nouvelle création est complètement de Dieu. « *Si donc quelqu'un est EN CHRIST, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu* » (2 Cor. V, 17). Le fait est que tout ceci paraît trop

beau pour être vrai, et le pauvre cœur est si lent à croire Dieu ! et c'est cependant vrai en effet. Et si le temple devait parler de la gloire dans tous les pays du monde le temple céleste de Dieu est pour sa gloire pendant tous les siècles, prédestiné « à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle IL nous a rendus agréables *dans le bien-aimé* » (Eph. I, 6). « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus » (II, 7). Oui, « afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes *par l'assemblée* » (III, 10).

Si, pour chaque pierre, le changement était grand, alors qu'elle était tirée hors de la caverne de ténèbres, et placée dans ce temple de splendeur et de gloire éblouissante, quel n'est-il pas aussi pour un pécheur, au moment où il est tiré de la prison d'obscurité, « et édifié sur le fondement des apôtres et prophètes, *Jésus-Christ lui-même* étant la maîtresse pierre du coin ; EN QUI tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint *dans le Seigneur* » (Eph. II, 20, 21)?

Ah ! combien de milliers de pauvres pécheurs ont été, dernièrement, édifiés dans ce temple céleste ! Dieu se hâte silencieusement de tirer dehors les pierres désignées.

A tous les croyants Dieu dit, non pas : « vous serez, mais *vous êtes édifiés.* » Oh ! puisse chaque croyant réaliser, dans sa plénitude, la joie d'être accompli en Christ ! car tel est l'achèvement béni que Dieu a mis à son œuvre au dedans et au dehors.

Mais, dira-t-on peut-être, en supposant le salut si

entièrement de Dieu, qu'est-ce que la personne ainsi sauvée a à faire? Elle ne peut certes pas plus faire, POUR SON SALUT, que *les grandes pierres, les pierres de prix*, ne pouvaient faire pour leur préparation et leur transport hors de la caverne. Mais voyons ce que nous trouvons dans 1 Pierre II, 4-10 : « Duquel vous approchant, comme d'une pierre vivante, rejetée des hommes, mais précieuse, choisie auprès de Dieu, vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrifice, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ. « C'est Dieu qui a posé cette maîtresse pierre du coin, élue et précieuse, « et celui qui croira en elle ne sera point confus. » Oh! certainement, plus je comprends ce que Dieu l'a fait être pour moi, plus il me devient précieux, ainsi qu'il est écrit : « C'est donc pour vous qui croyez, qu'ELLE A CE PRIX, mais pour les désobéissants, la pierre, que ceux qui bâtissaient l'ont rejetée, est devenue la pierre angulaire.» Oui, c'est ici la pierre de touche pour tout cœur d'homme : — Qu'est ce que Christ est pour vous? Pouvez-vous dire : Il est tout pour moi. Avant lui je n'avais rien, après lui je ne saurais rien avoir? Je ne vous demande pas ce que vous professez. Tout bâtisseur religieux, qui essaye, d'une manière quelconque, d'améliorer l'humanité, fait peu de cas de Christ. Ce monde tout entier est une vaste caverne de ténèbres, de péché et de mort. Dieu, d'après l'Évangile, ne pense pas plus à améliorer cette sombre fosse que Salomon ne pensait à améliorer la caverne de perpétuelle obscurité, quand il en retirait les grandes pierres. Il tirait les pierres dehors et voilà tout. Dieu tire main-

tenant hors de ce monde des pécheurs pour lui-même. Or l'homme désapprouve cela. Il ne voit nullement la nécessité d'une nouvelle création. Pourquoi, dit-il, ne pas travailler à améliorer l'ancienne? Et ainsi le temple de nouvelle création, *temple bâti sur le Christ ressuscité d'entre les morts*, se trouve être presque oublié par les bâtisseurs; et au lieu d'attendre la venue du Seigneur, et la manifestation de ce bâtiment céleste, les hommes rêvent vainement que le christianisme va peu à peu améliorer cette sombre caverne de péché. La folie des maçons de Salomon n'eût pas été plus grande, si, au lieu de continuer à tailler et à tirer dehors les pierres, ils se fussent mis à bâtir dans l'obscur caverne.

Non, mon frère en la foi, je te le demande, contemple là-haut Christ ressuscité d'entre les morts. Là, tu verras la pierre choisie de Dieu pour fondement. Christ est-il précieux pour toi? Es-tu bâti sur lui? La foi qui repose sur lui ne sera jamais confondue. C'est à toi que l'Esprit de Dieu dit : « Mais vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » Voilà ce que le pécheur sauvé *devrait faire* (1 Pierre II, 9).

Rien ne saurait être plus agréable à Dieu que de nous voir ainsi annoncer ses vertus, à Lui qui nous a pris comme les pierres de la caverne; et comme sur ces pierres étaient posées les lames d'or, qui reflétaient et déployaient les richesses et la magnificence de celui qui les avaient formées, ainsi puissions-nous de même présenter Christ, reflétant et manifestant les richesses insondables de la grâce divine. Et quelle grâce brillait

dans toutes les voies de Jésus ! Même alors qu'il était suspendu à l'arbre maudit, la grâce brillait encore. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ce fut un beau reflet de Christ en Etienne, lorsque, pendant qu'ils le lapidaient, il disait : « Seigneur, ne leur impute point ce péché. « Oh ! plutôt à Dieu qu'on vît davantage de ce brillant rayonnement de Christ dans toutes nos voies ! Dieu veut que nous entrions dans la plénitude du bonheur, de pouvoir rendre grâces à celui *qui nous a rendus* capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière ; *qui nous a délivrés* de la puissance des ténèbres, et nous *a transportés* dans le royaume du Fils de son amour, en qui *nous avons* la rédemption, la rémission des péchés (Col. I, 12-14).

Lecteur, est-ce là votre joie ? Pouvez-vous ainsi donner à Dieu toute la gloire ? Êtes-vous dans la caverne, ou bien dans le temple ? couvert de péché, ou recouvert de Christ ? Hélas ! lors même que ces pierres eussent été coupées, taillées et sciées, d'un côté ou de tous les côtés, tout cela n'eût servi à rien, si elles eussent été laissées dans la caverne. Alors nulle place pour elles dans le temple, pas de couverture d'or, pas de boutons, ni de fleurs épanouies. Ces pierres, à demi-détachées dans les cavernes de Jérusalem, sont de solennels avertissements. Vous pouvez avoir ressenti pendant longtemps la hache et la scie de la conviction, mais êtes-vous hors de la caverne ? Ceci doit être l'œuvre de Dieu. Paul a planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement. « De sorte que, ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien, mais Dieu qui donne l'accroissement. » Dieu est celui qui bâtit. « Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est

Jésus-Christ » (1 Cor. III, 5-7). « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu ; et que l'Esprit de Dieu habite en vous » (*ibid.* vers. 16)?

Maintenant, voici comment Dieu agit pour tirer ces pierres : L'Esprit de Dieu prend la hache de la conviction, et frappe profondément dans le cœur ; la parole de Dieu est la puissance de Dieu, à salut à tout croyant. Je rencontrai l'autre jour un pauvre vieux pécheur, qui croyait que personne n'avait subi autant de coups de ciseau que lui dans la caverne du péché. L'Esprit de Dieu me rendit capable de lui exposer la mort et la résurrection de Christ, et au moment où je citais ces paroles : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui, » à ce moment-là, il sortit, tiré et délivré par la puissance de Dieu. Oh ! combien il est réjouissant de voir de grandes pierres tirées hors de la caverne, « Quel bonheur, disait le vieillard, de m'en retourner, sachant que *je suis sauvé!* » — « Oui, certes, répondis-je ; et puis écoutez ces paroles de Jésus : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et ne *viendra pas* en jugement, *mais il est passé de la mort à la vie* » (Jean V, 24). Oui, de même que Lazare entendit la voix de Jésus au fond du sépulcre, ainsi ce vieillard fut « régénéré par la parole de Dieu, vivante et permanente à toujours » (1 Pier. I, 23). « L'heure est venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue ils vivront » (Jean V, 25).

Si mon lecteur n'a pas encore entendu cette voix,

puisse le moment actuel être pour lui cette heure. Dieu veuille que, dès cet instant, vous vous abandonniez à Lui, comme la pierre dans les mains du maçon, ou l'argile entre les mains du potier.

Nous ne voulons pas cependant pousser la comparaison trop loin, car, tandis qu'un pécheur *est*, quant au bien, aussi complètement mort qu'une pierre, il est terriblement en vie quant au mal; oui, c'est un rebelle vivant contre Dieu, un contempteur volontaire de Christ, seule pierre fondamentale. « N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : La pierre que ceux qui bâtissent ont rejetée, est devenue la maîtresse pierre du coin; celle-ci est de par le Seigneur, et est admirable devant nos yeux? Et celui qui tombe sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle le broiera » (Matth XXI, 42-44).

Au jour du jugement, vous ne serez pas condamné pour avoir été dans la fosse de ténèbres, mais bien pour avoir refusé de vous en laisser tirer dehors. « Or c'est ici le sujet du jugement, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. » Le souvenir de l'amour de Dieu, en envoyant son Fils dans cette sombre caverne de péché, sera comme un ver qui ne meurt point. Oh! quel remords inexprimable!

N'était-ce pas par amour pour les pauvres Israélites mordus, que Dieu ordonna à Moïse d'élever le serpent dans le désert? Eh bien! c'est ainsi que le Fils de l'homme a été élevé. Jésus est mort pour des pécheurs, — pour des pécheurs impies, des pécheurs perdus. Oui, ce sont de tels êtres que Dieu a ainsi aimés. S'il

vous avait simplement demandé de sortir de la fosse vous-mêmes, vous auriez pu dire : Comment le pourrais-je, puisque je n'ai pas plus de force qu'une pierre ? Mais il a envoyé son Fils, et vous l'avez *rejeté* : vous avez refusé d'être sauvé. Oh ! plutôt à Dieu que votre cœur eût été brisé dans le sentiment de son amour ! Mais s'il ne l'a pas été, il devra être brisé devant lui au jour du jugement, dans le sentiment de son éternelle colère. Encore un peu de temps, et la fin de la scène actuelle viendra. La pierre coupée de la montage brisera les nations, et elles deviendront « comme la balle de l'aire d'été » (Dan. II, 34-43). Cette terrible journée se terminera par ces solennelles paroles : « Et ceux-ci s'en iront dans les tourments éternels, et les justes dans la vie éternelle » (Matth. XXV, 32-46).

Il y a cependant, entre le temple terrestre et l'édifice céleste, un point de contraste que nous devons signaler. En voyant ces immenses blocs de pierre, ainsi bâtis dans le rocher, on eût pensé qu'ils devaient y demeurer à toujours ; mais le temps vint où les Chaldéens les démolirent. Et encore après que les Juifs eurent été rétablis plus tard, comme notre Sauveur l'avait prédit, les Romains eurent le dessus, au point qu'il ne fut laissé pierre sur pierre. Où sont ces deux colonnes, « Jachin » qui signifie, « il établira, » et « Boaz, en elle est la force. » lors même que c'étaient des colonnes d'airain à nulles autres semblables ? Elles avaient pour le moins vingt-sept pieds de haut et six de diamètre ; cependant elles ont été ôtées et enlevées, et il n'en reste plus aucun vestige. Mais Jésus, seul vrai fondement, dit en parlant de lui-même : « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre

elle.» Jésus n'a pas dit à Pierre: tu es ce Rocher, mais tu es pierre. Oui, Pierre, en tant que pierre, avait tout autant besoin d'être lui-même bâti sur le rocher que tout autre homme. Il sentit ce besoin, tout autant dans la cour du souverain sacrificateur, que sur les vagues mugissantes de la mer. Christ est le Rocher de fondement, et ce Rocher n'est pas à Rome, mais dans le ciel, et là où est le fondement, là doit être l'édifice. Dieu ne bâtit pas son Eglise à Rome, mais dans les lieux célestes en Christ. Contre cette Eglise les portes du hadès ne prévaudront pas. Comment le pourraient-elles? L'Eglise, épouse sans tache de Christ, au dedans et au dehors toute pleine de gloire, est bâtie en Christ, tellement que « nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. » (Eph. V, 30). Et nul ne nous ravira de sa main. Et lorsque le temps ne sera plus, alors ce saint édifice de Dieu sera vu « descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu; et son luminaire sera semblable à une pierre très-précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. » Alors, ce ne sera plus comme les plaques d'or recouvrant les pierres. Nous serons changés; nous serons semblables à Lui, transformés à la ressemblance du corps de sa gloire; pas une trace de péché, pas une ombre de douleur, pas un nuage de tristesse; et cela pour toujours! « La rue de la cité sera d'or pur, comme du verre transparent. » Nos pieds, qui maintenant parcourent les rues boueuses de cette terre souillée par le péché, fouleront bientôt les rues d'or de la cité de Dieu. Quel cœur d'homme saurait concevoir ce que sera le privilège d'y avoir place? Là, il n'y aura plus de temple pour renfermer et cacher la gloire; non, Dieu et l'Agneau sont là;

eux-mêmes en sont le temple. Il n'est pas non plus besoin de soleil ni de lune. « La gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe ! » Et tout cela t'appartient, ô croyant ! oui, t'appartient, quoique ce soit trop glorieux pour des yeux mortels. Mais encore un peu de temps ; encore quelques luttes, encore quelques victoires sur toi-même, sur le péché et Satan, par Celui qui te fortifie. Jachin et Boaz ont pu être enlevées et disparaître, mais « celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus dehors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel de devers mon Dieu, et mon nouveau nom. » Ainsi parle Jésus, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu. Ecoutez ! Il parle à Dieu aussi : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donné, que là où je suis ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée. » Sauveur béni, ta volonté sera faite. Nous serons bientôt avec toi. Nous ne demandons rien de plus ; tu ne pouvais demander pour nous rien de plus précieux que de nous avoir avec toi.

Encore un point, et je termine. Lisez 1 Chron. XXII, 17-19. Si David commanda aux principaux d'Israël d'aider Salomon, en disant : « L'Eternel, votre Dieu, n'est-il pas avec vous, et ne vous a-t-il pas donné du repos de tous côtés ? » combien plus Dieu ne nous a-t-il pas donné repos et paix parfaite par le sang de l'Agneau ? Et maintenant il dit : « Allez donc, faites disciples toutes les nations. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » Si toi, lecteur, n'as pas encore ce « repos de tous côtés, » alors

ne pense pas que tu l'obtiendras en allant agir ou prêcher; permets-moi de t'adresser à Celui qui le *donne*, à Jésus. Mais si tu as la paix avec Dieu, alors « applique ton cœur et ton âme à rechercher l'Éternel ton Dieu; LÈVE-TOI ET BATIS.

Quel privilège d'être ouvrier avec Dieu. Il y a de l'ouvrage pour chaque maçon, pour tout homme qui a trouvé le repos de son âme. Les uns peuvent abattre de superbes cèdres; d'autres frapper profond dans la mine avec la hache de la conviction, d'autres attirer avec les puissants cordages de l'amour divin, d'autres ajuster ensemble les pierres de l'édifice.

Ne dites pas que vous ne pouvez rien. « Le Seigneur votre Dieu n'est-il pas avec vous? » « Levez-vous donc et bâtissez. »

Dieu veuille nous donner plus de franche volonté, un œil plus simple, plus de simplicité de foi, et pendant que le bâtiment s'accroît puissamment dans le silence, tout comme lorsque la pierre la plus haute sera apportée avec des cris de joie, qu'à Lui soit toute gloire!



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 59.)

ACTES DES APOTRES.

Le commencement de ce Livre se rattache directement à la fin de l'Évangile de Luc; nous trouvons ici les disciples agissant avec intelligence des Écritures, sans la puissance du Saint-Esprit. Puis les Actes des Apôtres contiennent la révélation du don du Saint-Esprit et de ses opérations; d'abord, à Jérusalem, où Il est rejeté par Israël; ensuite, dans ses libres opérations en

dehors d'Israël ; enfin, en Paul, en qui il est en rapport avec la révélation de l'Eglise parmi les Gentils en général ; ce Livre se termine par le fait que Paul est livré aux Gentils par les Juifs, et qu'il est envoyé à Rome comme prisonnier.

La descente du Saint-Esprit, tout en n'annulant pas le résultat de Babel, passe par-dessus en grâce par le don des langues, premier signe de sa présence. Nous voyons les effets moraux de cette présence dans le dévouement et l'unité des croyants, et dans la formation de l'assemblée, à laquelle le résidu d'Israël est ajouté : « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'église ceux qui devaient être sauvés » (τοὺς σωζομένους ; compar. Actes II, 47 avec Luc XIII, 25). Mais le retour du Christ est encore offert aux Juifs (fondé sur l'intercession du Sauveur sur la croix), à la condition de leur repentance ; et en même temps la déclaration qu'il faut que le ciel le reçoive jusqu'au temps où tout ce que les prophètes ont annoncé sera établi ; mais Israël rejette ce témoignage. Le Saint-Esprit, ainsi descendu, est reçu par Christ à cet effet, en conséquence de son exaltation. Les apôtres poursuivent patiemment leur témoignage, malgré l'opposition des Juifs, témoignage qui est confirmé par la puissance du Saint-Esprit, manifesté ainsi comme la présence de Dieu dans l'assemblée sur la terre, sondant les cœurs des hommes. Il procure l'unité et l'ordre même dans les choses temporelles, et il agit librement selon la foi et la fidélité des instruments de son propre choix. Cette libre action provoque le jugement final des Juifs, conformément à tous les principes de la relation de Dieu avec l'homme, parce que leur conduite est, d'un bout à l'autre de leur histoire, signalée par leur résistance à l'Esprit saint ; mais cela est accompagné du ciel ouvert pour celui qui, d'un autre côté, était rempli du Saint-Esprit, et rendait le témoignage auquel ils résistaient maintenant.

(à suivre.)

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

« Dieu est amour. »

Dans un article précédent *, je me suis occupé de cette parole de l'apôtre Jean : « Dieu est lumière, » — je l'ai considérée comme une vérité mère, et j'en ai examiné les fruits ou les résultats. La parole : « Dieu est amour, » est également une vérité mère. Je voudrais maintenant, et dans la mesure qui m'est donnée, suivre aussi, à travers les Ecritures, la vérité que « Dieu est amour. » Mais qui est suffisant pour ces choses ! Le sujet a été plus ou moins entrevu dans la méditation précédente ; toutefois j'ai un grand désir de m'en occuper un peu. — Que le Saint-Esprit me dirige et me guide !

La création manifesta Dieu comme étant « amour. » — Le jardin d'Eden en rendit témoignage par tout ce qui était là, et lorsque plus tard le paradis terrestre eut été perdu, le témoignage demeura le même.

Nous lisons au chapitre III de la 2^e épître aux Co-

* Voir le *Message* du 31 mai 1864.

rinthiens, que la loi était une dispensation qui devait prendre fin, et au chapitre VIII de l'épître aux Hébreux, il nous est dit que la loi n'était pas « irréprochable » (vers. 7). Ces passages nous font clairement comprendre, que la loi n'était pas entièrement selon le cœur de Dieu; qu'il n'y trouvait pas son *repos*. Ce n'est pas qu'elle fût mauvaise en elle-même, il nous est dit au contraire, que « le commandement est saint et juste et bon » (Rom. VII, 12); tout aussi bien que l'Évangile, la loi répondait au but pour lequel elle était donnée. Cependant la loi n'était pas irréprochable, parce qu'elle ne s'accordait pas entièrement avec les pensées de Dieu. Et nous le comprenons sans difficulté, car « Dieu est amour. » Par là le secret nous est révélé : Dieu et l'amour sont Un. La loi ne pouvait pas satisfaire Dieu, vu qu'elle ne Lui fournissait aucune occasion de se manifester Lui-même, ou d'agir en rapport avec sa nature. Le ministère de la loi devait donc « prendre fin. » La loi ne pouvait pas subsister devant Dieu, car elle n'était pas l'œuvre propre de Dieu. La promesse l'était, et de même que le jardin d'Éden et l'état de choses lors de la création, disaient ce que Dieu était, la même chose nous est révélée, lorsque le péché entra; c'est la *promesse* qui fut alors donnée et non la loi (Gen. III). La loi vint plus tard, pour servir, il est vrai, à de grands desseins; mais la promesse était l'œuvre spéciale de Dieu Lui-même; et à ce sujet nous pouvons remarquer que, dans le chapitre XXXI du livre du Deutéronome et au chapitre III de l'épître aux Galates (sans parler d'autres passages), Dieu s'associe avec « le cantique » et avec « la promesse, » tandis que « Moïse » et « la loi » sont mentionnés ensemble.

Mais cela seulement en passant. Il est évident que la loi n'était pas la propre affaire de Dieu, et la raison s'en trouve dans la nature même de Dieu, que son Nom en soit béni ! Ayant donc vu Dieu en rapport avec la promesse, ayant appris qu'il est « amour, » nous pouvons Le suivre dans ses voies merveilleuses et parfaites. C'est ainsi qu'il nous est dit que « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean III, 16). « Dieu est amour. » — Ce fut d'après ce qu'Il est en Lui-même, qu'Il abaissa ses regards sur le monde, et que la corruption profonde qu'Il y découvrit, provoqua de sa part le remède. Dieu a aimé un monde perdu et souillé, de la seule manière toutefois dont Il pouvait l'aimer, et d'après laquelle Il pouvait agir envers un objet pareil, c'est-à-dire, d'un amour de *miséricorde*, et Il donna son Fils pour secourir et racheter le monde.

Ce fut donc là l'origine des voies de Dieu, car « Dieu est amour. » Le courant ne peut qu'être en rapport avec sa source. La vérité mère détermine la nature de ce qu'elle produit. C'est le caractère qui fait comprendre la manière d'agir ; et à mesure que nous suivons le courant, nous trouvons que l'eau est toujours la même. Les dispensations se suivent et se déroulent devant nous, et chacune d'elles nous fait voir ce que Dieu est en Lui-même. Il y a des manifestations importantes de personnages et de ministères, mais toutes se rapportent à un seul. Que ce soit le Père, que ce soit le Fils, que ce soit l'Esprit-Saint, dont nous reconnaissons l'action, c'est une même relation de Dieu, et « Dieu est amour, »

C'est ainsi que, regardant en arrière vers les dispensations *passées*, Jésus dit : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant ; » et revenant à la dispensation alors *présente*, Il ajoute : « et moi je travaille » (Jean V, 17). Ce sont des œuvres semblables, qu'elles soient accomplies par le ministère du « Père » ou par celui du « Fils » — des œuvres de grâce, de miséricorde envers de pauvres pécheurs, des guérisons de Béthesda. Puis, en prévoyant l'économie qui allait venir, le Fils dit en parlant du Saint-Esprit : « Il demeurera avec vous éternellement. » — « Il prendra du mien et vous l'annoncera. » — « Il vous conduira dans toute la vérité » (Jean XIV, XV). Il viendra au-devant de vos besoins et de votre joie. — C'est encore de l'amour ; tout cela nous dévoile Dieu, pour parler ainsi. C'est Dieu, manifesté dans les personnes du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, — mais toujours comme étant « amour. »

C'est en considérant comment cet amour a été mis à l'épreuve et s'est déployé, que nous en reconnaissons le caractère d'infatigable *patience* ; car de génération en génération, depuis Adam jusqu'à Christ, le « Père » qui travaillait a vu sa grâce méprisée ou méconnue, et pourtant « Il travaille jusqu'à *maintenant* ; » le « Fils, » travaillant selon un même grâce, a été rejeté, et a enduré toute espèce de haine et d'indignités de la part des hommes ; — mais Il a aimé et a travaillé jusqu'à la fin, jusqu'au moment où Il a été jeté dehors et crucifié. L'Esprit-Saint, qui travaille maintenant, est contristé par les saints ; — cependant Il est toujours le même, ne se lassant pas, demeurant le Consolateur, l'Esprit de vérité qui est en eux. Ainsi c'est toujours l'amour, et le même amour. « L'amour ne périt jamais : » le Père,

le Fils et le Saint-Esprit, agissant selon un même amour, mis à l'épreuve de bien des manières, mais toujours également constant, immuable et plein de patience.

Mais cet amour ne se montre et ne s'exerce pas seulement par la *miséricorde* et la *patience* — miséricorde envers un monde de pécheurs — patience, longanimité envers les croyants. Dieu a cherché encore un autre moyen d'être au milieu de nous, par un amour qui prend en nous son *bon plaisir*. Il a placé ses saints devant Lui de telle manière, Il les a tellement identifiés avec Christ, Il a eu tant de conseils de grâce à leur égard et a tellement multiplié ses pensées envers eux, qu'Il peut ne plus voir en eux ni tache, ni souillure, trouver en eux ses délices et se reposer dans son amour. L'apôtre Jean nous enseigne à considérer cette forme de l'amour : — « Mon Père l'aimera » — « Je l'aimerai, » dit Jésus ; — « et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean XIV). C'est l'amour sous le caractère du *bon plaisir*, un amour qui se complait dans son objet et qui réjouit le cœur de Dieu.

Il est bien doux de contempler Dieu dans les exercices de son amour, envers nous qui en sommes les objets ; sans cesse, ils nous rappellent cette vérité première, que « Dieu est amour ; » sans cesse ils nous disent d'où ils découlent, formant ainsi le canal, tantôt plus étroit, tantôt plus large, d'une seule et même source divine. C'est l'amour sous le caractère de miséricorde, de patience et de bon plaisir, mais c'est l'AMOUR, un amour heureux et fécond dans son exercice constant, quoique si varié.

Et de quelle autre manière pourrait-il s'exercer en-

core ? S'il le pouvait, il le ferait. Mais c'est sous cette forme de bon plaisir qu'il existe à toujours. « Dieu se reposera dans son amour; » (Soph. III, 17). — Un jour, la gloire sera le don de ce bon plaisir de Dieu, comme le salut est le don de sa miséricorde, et les secours donnés aux saints, l'effet de sa patience. Toutefois la manifestation la plus excellente de l'amour est celle de ce caractère de bon plaisir, qui sera l'élément même de la présence de Dieu, dans lequel les saints vivront et demeureront à toujours, à travers les siècles de la gloire éternelle. C'est alors que cet amour, qui eut d'abord *compassion* d'eux quand ils étaient dans leurs péchés, qui les supporta avec *patience*, dans leurs manquements, et fut consommé envers eux en leur donnant toute assurance pour le jour du jugement, — c'est alors que cet amour aura terminé son travail, merveilleux travail !

Après que l'amour aura été exercé et manifesté dans chacune des *épreuves* par lesquelles il est appelé à passer, il y aura ce qui le réjouira éternellement, quand il pourra se reposer avec satisfaction et délices dans son objet. C'est ainsi que l'amour a communiqué son caractère aux voies de Dieu. En même temps, nous voyons qu'il est aussi ce qui doit caractériser la personne et les actions de ses enfants. La vérité que « Dieu est amour, » demeure à jamais la grande vérité pour la famille de Dieu.

L'amour est le principe même de la nature divine chez les saints, ainsi qu'il est écrit : « Quiconque aime est né de Dieu; » et encore : « Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu » (1 Jean IV, 7, 8). En dehors de l'amour, il n'y a pas de fruit de la puissance ou de l'Esprit de Dieu; il n'y a pas de communion avec Lui

dans la connaissance. — « Si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui » (1 Cor. VIII, 3). — Et cela étant ainsi, le Saint-Esprit nous enseigne encore qu'il y a deux choses que Dieu demande et attend de nous, comme de ses enfants, — ce sont la « confiance » et « l'imitation. » « Dieu est amour, » et dans nos rapports avec Lui, par conséquent, rien de moins qu'une parfaite confiance ne peut Le satisfaire. C'est la réponse à laquelle l'amour a le droit de prétendre ; c'est la seule que, par sa nature même, il puisse accepter. Il n'y a que l'amour qui puisse satisfaire l'amour, ou le rendre heureux, et Dieu l'attend de nous dans son Evangile. Aussi l'apôtre déclare (quoique nous puissions déjà l'inférer de la vérité fondamentale) que nous *aimons* Dieu *parce qu'il nous a aimés le premier* » (1 Jean IV, 19). Nous n'avons pas *peur* de Dieu, nous ne nous *méfions* pas de Lui, mais nous *L'aimons*, parce qu'Il nous a *aimés le premier*. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour ; mais l'amour parfait chasse la crainte » (1 Jean IV, 8). L'amour ne laisse pas de place à la crainte ; celle-ci ne peut pas se trouver là où est l'amour. Ce sont des éléments qui se détruisent mutuellement. Si nous savons que c'est l'amour, un amour parfait qui agit envers nous, nous ne craignons plus. La confiance est la seule réponse qui *convienne* à l'amour, comme c'est la seule qu'il demande.

Il en est de même dans nos rapports les uns avec les autres. Dieu ne peut prendre son plaisir que dans ce qui est une imitation de Lui-même. — Tous les apôtres nous le disent, et ceci découle encore de la même vérité fondamentale. D'ailleurs l'Esprit se plaît à nous le faire connaître amplement : « Si Dieu nous aima ainsi,

nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre. » — « Si nous leur fermons nos entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en nous » (1 Jean IV, 11 ; III, 17) ? « Si je parle dans les langues des hommes et des anges, et que je n'aie pas l'amour— cela ne me profite de rien » (1 Cor. XIII).

Ainsi, dans nos rapports, soit avec Dieu dans le ciel, soit les uns envers les autres sur la terre, cet amour créera en nous ces principes de confiance et d'imitation. Et l'Esprit nous enseigne que, si nous disons que nous « aimons Dieu, » sans que nous ayons cette confiance et ce désir d'imiter Dieu, nous nous séduisons nous-mêmes. Car je trouve ces deux passages : « Nous L'aimons, parce qu'Il nous a aimés le premier ; » et « Celui qui aime Dieu aime aussi son frère » (1 Jean IV, 21). Le premier nous dit que nous ne pouvons aimer Dieu, qu'en apprenant qu'Il nous a aimés le premier, c'est-à-dire, que nous L'aimons parce que nous avons *confiance* en son amour pour nous. S'il en était autrement, ce serait prétendre que notre amour est plus grand que celui de Dieu ; si nous nous disons plus certains de notre amour pour Lui, que nous ne le sommes de son amour envers nous, ce n'est qu'une prétention à être meilleurs que Dieu. Par conséquent le seul amour de Dieu, vrai, spirituel et selon l'Évangile, naît de ce que nous croyons à son amour pour nous. Aussi le second passage nous dit, que vouloir prétendre que nous aimons Dieu sans nous aimer les uns les autres, c'est un blâme jeté sur Dieu. Car comment pouvons-nous supposer que Dieu veuille accepter l'amour d'un homme qui n'aime pas son frère ? Ce serait une autre manière encore de se faire meilleur que Dieu, car nous-mêmes nous ne voudrions pas d'une affection semblable.

Qu'elles sont simples, ces deux saintes paroles ou ces jugements de l'Esprit de Dieu ! Combien elles sont nécessairement vraies, quand nous pensons à la vérité mère que « DIEU EST AMOUR. » Il faut donc, d'abord, avoir confiance en son amour, avant que nous puissions L'aimer. Nous devons aussi aimer les autres, aussi bien que Lui-même — aimer nos frères aussi bien que Dieu.

C'est ainsi que la vérité mère que « Dieu est amour, » nous fournit le principe des actes individuels des enfants de Dieu, aussi bien que celui des voies de Dieu Lui-même. En marchant dans l'amour, nous prenons une position morale qui est celle de Dieu. « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ; celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. » Par l'amour, nous comprenons que nous sommes là où est Dieu, et en communion avec Lui. Cela assure le cœur. « Et par ceci nous savons que nous sommes de la vérité, et nous assurerons nos cœurs devant Lui » (1 Jean III, 14, 15, 17). Le caractère même de la demeure de Dieu, l'élément qui la remplit, le commandement ou la voix qui s'y fait entendre, c'est : « que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre » (1 Jean III, 23). Ce qui veut dire que nous avons à nous assurer nous-mêmes de l'amour de Dieu pour nous, et à exercer l'amour entre nous, les uns envers les autres. C'est là le commandement, l'ordonnance, le caractère, l'élément du lieu où Dieu habite. Et celui qui garde ce commandement, qui respire cette atmosphère, celui-là demeure en Dieu, et Dieu en lui.

Telle est la région où nous sommes placés. Voilà le

séjour actuel des saints, « transportés dans le royaume du *Fils de son amour* » (Col. I, 15). — Bientôt ce sera une région de gloire. — « Son propre royaume et sa propre gloire » (1 Thess. II, 12). Mais les éléments qui le forment seront là ensemble et rempliront le lieu tout entier. L'amour, comme quelqu'un l'a dit, n'est qu'une gloire cachée; — la gloire sera l'amour manifesté. L'amour vivifiera à jamais les sources cachées et les courants d'affections selon Dieu, et la gloire illuminera toute la scène, où ces affections seront répandues, et où elles poursuivront leur bienheureux cours aux siècles des siècles.

Il est précieux et glorieux, en effet, ce témoignage constant que « Dieu est amour ! » et que celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui.



Les veuves dans Luc.

On sait que chacun des Évangiles présente Jésus-Christ sous un caractère spécial — et que c'est là ce qui explique et ce qui complète pour nous cette quadruple histoire de la vie sur la terre de notre Seigneur et Sauveur. En Matthieu, nous avons surtout le Messie, fils de David, fils d'Abraham : cet évangile est plus proprement juif que les autres. Marc nous offre surtout Jésus comme serviteur; il nous raconte particulièrement le service de Christ, en tant que prophète. En Luc, nous voyons le Fils de l'homme, le Fils d'Adam : aussi cet évangile se distingue surtout par son caractère *humain*. Entre plusieurs traits que je pourrais citer à

l'appui de cette assertion, il en est deux qui me paraissent fort touchants et qui m'ont singulièrement frappé, c'est que, dans des circonstances douloureuses, deux mots, qui rendent ces circonstances plus douloureuses encore pour ceux qu'elles concernent, ne se rencontrent que dans Luc, sauf une exception pour un cas sur six. Ces mots sont ceux de *χήρα* qui veut dire « veuve, » et de *μονογενής* qui signifie « fils ou fille unique. »

Le premier de ces mots ne se trouve qu'une fois en Matthieu : chap. XXIII, 14, passage parallèle de Marc XII, 40 et de Luc XX, 47. Luc seul parle d'Anne la prophétesse, *veuve* d'environ quatre-vingt-quatre ans (II, 36, 37). Seul, aussi, il rappelle qu'il y avait plusieurs « *veuves* » en Israël du temps d'Elie — et que ce prophète ne fut envoyé vers aucune d'elles, mais seulement vers une *femme veuve*, dans Sarepta de Sidon (IV, 25, 26). Seul, il nous montre le charitable Sauveur, ému de compassion envers une malheureuse « *veuve* » de Naïn, accompagnant un mort qui était son « *fils unique*. » (VII, 12, 13). Seul, il renferme la parabole du juge inique et de la « *veuve* » opprimée, qui ne cessait de lui demander justice contre sa partie adverse et qui l'obtient à la fin par sa persévérante importunité (XVIII, 2-5). Enfin, et c'est ici seulement que Luc n'est plus seul à parler d'une autre bien pauvre « *veuve*, » il mentionne, après Marc (XII, 41-44), ce fait si touchant : « Et comme Jésus regardait, il vit des riches qui mettaient leurs dons au trésor du temple. Et il vit aussi une pauvre « *veuve* » qui y mettait deux pites. Et il dit : En vérité, je vous dis que cette pauvre « *veuve* » a mis plus que tous les autres ; car tous ceux-ci ont mis aux offrandes de Dieu de leur superflu ; mais elle y a

mis de sa pénurie, tout ce qu'elle avait pour vivre » (XXI, 4-4).

Quant au mot *μονογενής*, l'usage, dans le Nouveau Testament, en est plus frappant encore. Il s'applique ou au Seigneur Jésus ou à des hommes. Dans son application au Sauveur, nous ne le trouvons que dans les écrits de Jean, et c'est même là ce qui caractérise le point de vue, sous lequel cet évangéliste a considéré Jésus-Christ, savoir comme « le Fils unique venu du Père, » ou « le Fils unique de Dieu » (voir Jean I, 14, 18 ; III, 16, 18 ; 1 Jean IV, 9).

Dans son application à des hommes, ce terme grec ne se rencontre que dans Hébr. XI, 17, où il s'agit d'Isaac, offert en sacrifice par son père Abraham, et trois fois dans Luc (VII, 12 ; VIII, 42 ; IX, 38). Dans le premier de ces passages, il s'agit du *filz unique* de la *veuve* de Naïn, dont nous avons déjà parlé. Dans le deuxième, il est question de la fille *unique* de Jaïrus, que Jésus ressuscita. Ce récit se trouve dans les trois évangiles synoptiques. Mais Matthieu (IX, 18) fait dire à Jaïrus, qu'il appelle simplement, « un seigneur : » « *Ma fille* est déjà morte. » Marc (V, 22, 25) dit que Jaïrus se jeta aux pieds de Jésus et le pria instamment, en disant : « *Ma petite fille* est à l'extrémité. » Luc, seul, ajoute ce trait navrant : « il avait *une fille unique*. » De même, dans le troisième passage, où Jésus guérit un démoniaque dont les disciples avaient inutilement tenté la délivrance, — Matthieu (XVII, 13) fait dire au pauvre père : « Seigneur, aie pitié de *mon filz* qui est lunatique. » Marc (IX, 17) : « Maître, je t'ai amené *mon filz*, qui a un esprit muet. » Comme l'état du père est présenté sous un aspect plus lamentable encore dans Luc,

où il dit : « Maître, je te supplie, jette les yeux sur mon fils, *car il est mon unique.* » Comme la fibre *humaine* est plus fortement touchée ici ; comme le cœur *humain* est plus remué par ces adjonctions, qui caractérisent si bien la pensée spéciale que le Saint-Esprit, dans cet évangile, avait en vue de développer. Nous plaindriens beaucoup les lecteurs qui ne verraient, dans ces traits particuliers que nous signalons, rien d'intéressant et de caractéristique. Ils n'en peut être ainsi de ceux qui croient à l'inspiration des Ecritures et pour lesquels, par conséquent, un seul mot de plus dans un écrit, narré par d'autres écrivains sacrés, doit avoir une portée et une importance qu'il vaut la peine d'étudier.

Revenons maintenant sur les trois veuves, mentionnées dans Luc et méditons un moment sur les enseignements que leurs circonstances peuvent nous donner.

Pendant l'absence du Seigneur, il nous fait connaître sa bonté et son puissant secours, à proportion que nous sentons cette absence. Si l'Époux leur est ôté, les fils de la chambre nuptiale n'ont autre chose à faire qu'à jeûner (Matthieu IX, 45). C'est là leur vraie et convenable attitude. Si nous réalisons mieux cette position, si nous sentions davantage l'absence du Seigneur, nous aurions une intelligence plus facile et plus heureuse de la cause de cette absence — la mort ; car cette mort, tout en étant, d'un côté, le plus haut degré de son rejet, est, d'un autre, pour nous, l'entrée à la vie et à la gloire. Et c'est, selon que nous comprenons bien l'une de ces faces, que nous apprenons à connaître en pratique l'autre.

A proportion que nous réalisons l'isolement ici-bas, que Christ ressentait si profondément, et que son ab-

sence imprime sur nous, nous connaissons d'autant mieux la bénédiction et la délivrance qui nous sont assurées par Lui.

Trois genres d'isolement douloureux ou de veuvage nous sont présentés dans l'évangile de Luc. Le premier, nous le rencontrons à Nain (nom qui signifie *belle* ou *agréable*). Le monde en lui-même paraît beau ; mais à la porte de la ville, que voyons-nous ? Un jeune homme mort — le fils unique de sa mère — et celle-ci était veuve ! Pour elle, quelque belle que fût la place où elle demeurerait, toute espérance et toute joie en avaient disparu. Non-seulement veuve, mais encore privée de son seul fils, — le dernier lien qui l'attachait à la terre est brisé ; la désolation, l'isolement sont complets. Mais quelle est la ressource offerte à cette infortunée, et à tous ceux qui peuvent se trouver dans une semblable détresse, dans une aussi triste solitude ? C'est le Christ, connu dans sa puissance de résurrection ; et le fait même de la désolation donne lieu à cette connaissance du Sauveur. Si elle n'eût pas été aussi désolée, elle n'eût pas connu le Seigneur comme elle le fit ; comment aurait-elle pu le connaître de cette manière ? Son veuvage, son cruel isolement deviennent un gain pour elle, car c'est par là qu'elle apprend quelles ressources il y a en Christ. Être une veuve de ce genre, c'est être avec Christ et connaître son puissant secours. Mais à moins que nous ne prenions une place moralement pareille, nous ne Le connaissons pas ainsi. Abraham prit cette place en puissance, quand il offrit Isaac. Jacob la prit quand, sur son lit de mort, détournant pour un moment ses pensées des perspectives terrestres de ses fils, pour les porter sur le lieu où ses espérances avaient

été ensevelies, il dit : « Or, *quant à moi*, Rachel mourut auprès de moi... et je l'enterrai là sur le chemin d'Éphrat, » etc. Quelle que soit l'occasion pour cela, tout ce qui nous amène à un vrai veuvage spirituel, nous amène à la bénédiction et à un état de ressemblance avec Christ : car c'est alors que nous prenons son joug sur nous et que nous apprenons de Lui.

Au chap. XVIII, nous voyons le deuxième genre de veuvage. Ici, la pauvre veuve n'est pas même exempte d'injures et de vexations. Grande est sa désolation et son incapacité absolue de rien faire pour s'en délivrer; et de plus elle a un adversaire, qui a le pouvoir en mains, en sorte que nous avons ici, non pas seulement la désolation et l'isolement, ainsi que dans le premier cas, mais une infortunée qui, déjà écrasée comme un ver, a encore un ennemi qui emploie contre elle la puissance dont il est revêtu. Mais ici, quelle est la ressource? La voici : « Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus ? » Il faut toujours prier et ne pas se lasser. David, à Tsiklag, était dans une position analogue (1 Sam. XXX). Veuf de toute choses, il était encore en danger de la part de l'ennemi ; mais « il se fortifia en l'Éternel, son Dieu. » Et plus avait été grand en lui le sentiment de la désolation, plus aussi fut grand le sentiment qu'il éprouva ensuite du secours que Dieu lui accorda et de la manière dont Il le vengea de ses adversaires.

Nous avons le troisième genre au chap. XXI, et c'est ici, nous le pensons, le plus élevé. La veuve répond à sa vocation ; elle dépense tout ce qu'elle a pour le témoignage de Dieu. Ce n'est, il est vrai, que deux pites (la pite ne valait guère que sept centimes) — et plu-

sieurs, même des chrétiens, diraient qu'elle eût dû les employer, ou au moins l'une des deux, à ses propres besoins ; mais non, elle veut les consacrer au temple — à cet édifice du témoignage pour Dieu sur la terre. Elle est une vraie veuve, et cela dans le sens le plus élevé du mot, car non-seulement elle est sans espérance quant à ce monde, mais encore elle s'oublie elle-même à tel point, qu'elle ne peut pas dépenser pour elle la minime propriété qui lui a été laissée : son cœur étant absorbé par les intérêts de Dieu, c'est à *Lui* qu'elle veut donner le peu qu'elle possède, et cela *sans crainte*, sans aucune inquiète préoccupation de l'avenir, mais dans un simple et heureux dévouement à la cause de Dieu sur cette terre qui n'a aucun autre intérêt pour elle. Elle ressemble à un Philadelphien qui, — quoique n'ayant que peu de force, » connaît la puissance actuelle de Christ ; aussi il lui est donné un pouvoir, une bouche et une sagesse, auxquels tous ses adversaires ne peuvent ni répondre ni résister. Pas un cheveu de sa tête ne périra. Christ lui ouvrira une porte que personne ne peut fermer. Paul, dans les Philippiens, est comme une veuve de ce genre. En prison — n'ayant d'autre intérêt ici-bas que ce qui se rapportait à la gloire du Seigneur, il était tout disposé à se dépenser et à dépenser tout ce qu'il avait ; car pour lui « vivre, c'était Christ. »

Selon que nous sentons le besoin de notre Sauveur, nous recevons de Lui et nous le connaissons. Pussions-nous de plus en plus en faire l'expérience, car ce que la connaissance de Christ apporte avec elle, nul ne peut le dire que celui qui la possède.



Courte esquisse des Livres de la Bible.**ACTES DES APOTRES.***(Suite de la page 80.)*

Sa grande ressemblance avec Christ, qu'il voit dans la gloire, est admirablement exprimée : sa mort sur la terre, et sa réception dans le ciel. Le maintien de la bénédiction de l'Eglise, en connexité avec Israël, devient bientôt évidemment impossible. C'est ici que Saul, l'ennemi acharné, entre en scène.

Puis, avant d'en revenir à aucun autre fait positif, vous avez la libre action du Saint-Esprit propageant l'évangile en dehors de Jérusalem, en conséquence de la persécution. Ensuite, nous voyons Saul, l'apôtre de l'hostilité contre Christ, brisé et renversé par Christ qui se révèle dans sa suprême et céleste gloire, en identifiant avec lui tous les chrétiens comme étant Lui-même : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? »

Le témoignage rendu à Christ par Pierre avait consisté en ceci : que le Messie, le Prince de la vie, que les Juifs avaient rejeté, Dieu l'avait exalté. Celui de Paul, dès le début, est celui-ci : que Christ est le Fils de Dieu. Pierre ne le *prêche* jamais comme Fils de Dieu. En conséquence la prédication de Paul embrasse ces deux points : la gloire céleste et l'unité de saints avec Christ, puis Christ comme Fils de Dieu. Mais Saul, après avoir été reconnu et accueilli par les disciples, est mis de côté pour un temps. Alors le ministère de Pierre continue ; et le premier Gentil est, par son moyen, ajouté à l'Eglise, n'existant jusqu'alors que parmi les Juifs, et cela pour maintenir son unité fondamentale.

La précédente action libre du Saint-Esprit en dehors de Jérusalem, dans la Samarie, avait été rattachée à l'Eglise par Pierre et Jean, et les disciples avaient reçu le Saint-Esprit par l'imposition des mains de ces deux apôtres. Nous voyons maintenant la même libre action du Saint-Esprit s'étendant à des Gentils à Antioche, la grande ville grecque. La connexion est toujours gardée par les apôtres, qui envoient là Barnabas, lequel s'y rend et, bientôt après, va chercher Saul à Tarse.

Nous avons ensuite le témoignage rendu par des prophètes (autre signe de la présence du Saint-Esprit), la même connexion étant maintenue d'une autre façon. Les prophètes viennent de Jérusalem, et il résulte de leur visite que ceux d'Antioche envoient des secours à leurs frères de Judée. Puis nous avons la preuve du service des anges pour la délivrance des saints et le châtiment des adversaires; c'est ce qui termine cette partie des Actes.

Alors le Saint-Esprit, par l'intermédiaire des prophètes, ordonne la mise à part de Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle Il les avait appelés, et ils sont envoyés par l'Esprit saint. C'est un nouveau genre d'apostolat. Le premier fait que nous trouvons est une figure de l'aveuglement total des Juifs qui résistent au Saint-Esprit, tandis que les yeux des Gentils sont ouverts pour croire. Malgré cela, Paul (car il est maintenant appelé Paul), selon la pensée du Seigneur, s'adresse toujours premièrement aux Juifs, et ensuite aux Grecs, Jean les quitte. Après avoir prêché de côté et d'autre, ils choisissent des anciens pour les assemblées, comme il en est ici question pour la première fois. Puis

Barnabas et Paul s'en retournent à Antioche, « d'où ils avaient été recommandés à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils avaient accomplie, » ce qui nous donne le vrai sens de l'imposition des mains qu'ils avaient reçue avant leur départ. « Et ils y séjournèrent assez longtemps avec les disciples. »

L'Eglise ayant donc été librement établie sur des principes célestes et en dehors de Jérusalem, Satan cherche à y introduire la confusion en ramenant les chrétiens à la loi ; et Dieu, pour sauvegarder l'unité, fait que cette question soit discutée à Jérusalem ; en sorte que les apôtres qui étaient là et l'église déclarent les Gentils affranchis du joug. Les points, auxquels ils devaient se soumettre, n'étaient point introduits par la loi, mais ils exprimaient les droits de Dieu, en Lui-même, et sur toute vie, et le maintien de la pureté originale dans laquelle Dieu, au commencement, avait placé l'homme sur la terre. Je vois ici, dans le sein de l'Eglise, que l'autorité est dans les apôtres : « Il a semblé bon au Saint-Esprit *et à nous* ; » en même temps, il y a une entière liberté de ministère. Ils envoient Judas et Silas avec Barnabas et Paul ; puis nous avons autre chose, Paul prenant avec lui des compagnons d'œuvre : d'abord Silas, ensuite Timothée qu'il circoncut. C'était complètement illégal ; jamais il ne s'élève contre la loi autant qu'ici. Or, nous voyons l'immédiate direction du Saint-Esprit dans l'accomplissement de son ministère ; mais cette direction était telle qu'elle ne l'empêchait pas de tirer des conclusions des signes divins qui lui étaient envoyés. Après cela, nous voyons Paul continuer son ministère — gardé de Dieu partout ; les démons mêmes forcés de le reconnaître ; et tout aussi compé-

tent que les autres apôtres pour conférer le Saint-Esprit ; le ministère libre sous la direction de l'Esprit de Dieu marche toujours parallèlement à l'apostolat.

Alors Paul, en retournant à Jérusalem, parle de la fin de son ministère, dans ces contrées, aux anciens d'Ephèse à Milet, en annonçant les efforts de Satan et en les exhortant à veiller et à travailler avec l'ardeur et l'énergie qui avaient signalé ses propres travaux parmi eux. Il espère que les anciens seront gardés. Puis il retourne à Jérusalem, quoique le Saint-Esprit l'avertit de ce qui l'y attendait, et que les disciples lui dissent par l'Esprit de n'y pas monter. A la suggestion des anciens de Jérusalem, il s'accommode aux cérémonies juives, les croyants à Jérusalem ayant tous un grand zèle pour la loi. Cela le conduit en prison ; mais la captivité eut pour effet de le ramener sur le terrain du témoignage devant les Juifs, qui refusaient la grâce aux Gentils, devant Lysias, Félix, Festus, Agrippa et Néron. Mais, durant tout ce temps, il est prisonnier, et c'est comme tel qu'il agit à Rome. L'évangile de Paul était celui d'un prisonnier à Rome. Cela termine le témoignage rendu aux Juifs, et ainsi se clôt l'histoire qui nous est donnée, de la dissémination de l'Évangile dans les temps apostoliques. *(à suivre.)*

Pensées.

La dernière chose qu'un chrétien devrait attendre dans l'Église, c'est le bien-être. Nous n'avons jamais rien autre à attendre ici-bas que des épreuves. Paul n'avait guère de bien-être dans l'Église. Il ne cherchait que l'approbation de Christ.

Dans toutes vos circonstances, faites toujours de Dieu la grande circonstance.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Notes sur quelques méditations.

I.

Rom. VIII, 31-39.

Qu'il est précieux de regarder à Dieu, et de pouvoir nous dire qu'Il est pour nous ! que dire de plus, qu'ajouter au bonheur d'une telle position ? Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous ferait-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui ? Qui intentera accusation contre des élus de Dieu ? — Dieu seul a le droit d'accuser ; c'est Lui qui me justifie, — qui est ce donc qui me condamnera ? — Christ a reçu du Père tout jugement ; eh ! bien, Il est celui qui est mort pour expier le péché qui méritait la condamnation. J'aime toujours à me rappeler la parole du Sauveur à la femme adultère, que les pharisiens lui amenèrent, en lui disant que Moïse avait commandé de lapider de telles personnes, et lui demandant ce que lui en disait. Jé-

sus reconnaît la justice de la sentence — car il ne peut aimer le péché. — Mais il atteint leurs consciences en leur montrant, que pour condamner, il faut être sans péché. Celui donc qui seul avait le droit de jeter la première pierre, dit à cette misérable femme : *Je ne te condamne pas non plus*. Pourquoi parlait-il ainsi ? parce qu'il allait monter sur la croix pour porter la peine de ses adultères. Christ est celui qui est mort, qui condamnera ? — Il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous. — Rien ne peut nous séparer de son amour. Notre conscience est parfaite en le considérant assis à la droite de Dieu, comme preuve de la valeur de son sacrifice ; et de là il nous a envoyé le Saint-Esprit pour nous rendre témoignage de Lui, nous communiquer ce qui est à Lui et à nous en Lui, et nous faire jouir des avant-goûts du bonheur dont nous jouirons dans la possession de ces places qu'il nous prépare dans la maison du Père, où nous serons toujours avec Lui, semblables à Lui.

En attendant, ce précieux Sauveur s'occupe de nous là-haut, pendant que nous cheminons dans un monde gâté par le péché, où la souillure s'attache à nos pieds. C'est pourquoi rien ne peut nous séparer de l'amour du Christ ; les choses ordinaires ne le peuvent pas : affliction, ou détresse, ou persécution ; ou nudité, ou péril, ou épée. Au contraire, en toutes ces choses-là, nous sommes plus que vainqueurs en Lui qui nous a aimés, bien que nous soyons estimés comme des brebis de la boucherie, méconnus du monde. Nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais le monde ne nous connaît pas, il nous connaîtra quand Jésus sera manifesté et que nous lui serons faits semblables.

Ensuite le Saint-Esprit jette le défi aux choses extraordinaires, à qui et à quoi que ce soit, dans le ciel ou sur la terre, à ce qui est élevé comme à ce qui est bas,— de pouvoir nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ-Jésus, notre Seigneur. Dieu fait concourir toutes choses à notre bien ; il nous dit qu'il est *pour nous*. Il nous a tout dit pour que nous puissions avoir une parfaite tranquillité d'esprit au milieu de tout ; Il a compté nos cheveux, que nous dire de plus ? Quel repos de savoir que même les machinations de Satan contre nous tournent à notre profit et qu'il ne peut pas dépasser les limites que Dieu lui trace, comme dans le cas de Job. — Ce précieux chapitre commence par nous dire : *Aucune condamnation possible pour nous* ; et se termine en nous disant : *Aucune séparation possible entre Dieu et nous*. Que nous faut-il de plus ? Chers amis, ce qu'il nous faut, c'est de le croire.

II.

Sur Philippiens III, IV.

L'apôtre parle beaucoup de joie dans cette épître, et il est intéressant de considérer que le sujet de joie, qu'elle nous présente, est entièrement en dehors de nous et en dehors de ce monde, et par conséquent en dehors des circonstances et des influences qui nous entourent. Ce sujet de joie, c'est le Seigneur Jésus. Les sujets particuliers, dans lesquels Paul se réjouit, ces sujets comportent avec eux la souffrance pour la chair. Il se réjouit de ce que Christ est annoncé, même par ceux qui le font par esprit de parti, croyant ajouter de l'affliction à ses liens. Il se réjouit de ce qu'il sert

d'aspersion sur le sacrifice et le service de notre foi. — Voilà la joie chrétienne. — Mais pour se réjouir ainsi, il faut servir Dieu en esprit, se glorifier en Jésus-Christ, et n'avoir aucune confiance en la chair.

Il est beau de voir Paul, après avoir parcouru une bonne partie de sa carrière chrétienne, — carrière remplie de souffrances, — en prison depuis quelques années, nous dire qu'il estimait toutes choses comme des ordures, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, son Seigneur, pour lequel il avait fait la perte de toutes choses. — Si je me réjouis *dans le Seigneur*, j'ai un sujet de joie qui ne subit pas d'influence de ce qui m'entoure, et qui n'a pas besoin d'être excité par qui que ce soit, que rien ne peut traverser, et qui demeure au milieu de tout. C'est ce que Paul a expérimenté au milieu de continuelles souffrances, et arrivé au bout, il nous dit, avec connaissance de cause : *Réjouissez-vous dans le Seigneur*. Chers frères, est-ce-là, d'une manière pratique, notre sujet de joie ? connaissons-nous cette joie qui demeure au milieu de tout, et cette paix de Dieu qui garde nos cœurs et nos pensées en ce précieux Sauveur et Seigneur, Jésus-Christ ?

III.

Sur Jean XX.

C'était un moment solennel pour le monde que celui de la mort et de la résurrection du Sauveur. C'est à ce moment-là que Satan est appelé, par Jésus lui-même, le prince de ce monde. Dès que les hommes, Juifs et Gentils, eurent chassé de la terre le Fils de Dieu ; dès

ce moment-là, Dieu ne peut avoir de relation avec la terre. Je ne parle pas de la haute main qu'il a toujours eue et qu'il aura toujours sur tout, ni de ses soins providentiels. Le Seigneur dit : « Père juste, le monde ne t'a pas connu. Je ne te fais pas des demandes pour le monde. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus. » — Il avait bien dit à Nicodème : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Cette parole conserve toute sa valeur ; mais dès qu'un homme quelconque croit, il sort du monde, il n'est pas du monde comme Jésus n'était pas du monde. — Il reste vrai aussi que Dieu n'avait pas envoyé son Fils au monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui ; mais du moment que le monde rejette ce Fils, ce Sauveur, son jugement est prononcé : « Maintenant (dit le Seigneur au chap. XII) est le jugement de ce monde, maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors. » — Dès ce moment-là les hommes sont partagés en deux camps bien distincts : l'Eglise et le monde ; les croyants et les incrédules ; les enfants de Dieu et les enfants du Diable. Il n'y a pas de position intermédiaire.

C'était aussi un moment solennel pour les disciples que celui de la résurrection du Seigneur ; leur position aussi en est toute changée ; ils avaient reçu le Seigneur comme Messie, ils attendaient l'établissement du royaume (et c'est ce qui a été la cause de leur angoisse entre la mort et la résurrection du Seigneur). Mais maintenant leur position est toute céleste, Dieu est leur Père, Jésus peut les appeler ses frères ; maintenant Jésus n'est plus seul en relation avec le Père, il est le

grain de froment qui est tombé en terre et qui est mort, afin de porter beaucoup de fruits. Avant sa mort Jésus ne pouvait pas unir les siens à lui, Lui était Dieu manifesté en chair et eux des hommes naturels et pécheurs. Mais du moment que, par sa mort, il a mis fin à leur existence comme enfants d'Adam et que, par sa résurrection, il les a fait revivre avec lui en nouveauté de vie, ils lui sont unis, ils ont la même position que lui devant le Père et devant le monde. Quelle merveilleuse position !

Il est précieux de remarquer que c'est à cette pauvre Marie de Magdala, la toute première, que le Seigneur révèle cette merveilleuse position et que c'est elle qui est honorée de ce précieux message d'aller l'annoncer aux disciples. Marie avait cherché son Seigneur avec anxiété et avec larmes, et Il se manifeste toujours à ceux qui le cherchent, c'est un principe pour tous les temps : dès qu'une âme a besoin de Jésus, il se fait connaître à elle, on ne le cherche jamais en vain ; qui cherche trouve. — Ici Pierre et Jean s'en retournent *chez eux*, quand ils ont constaté que le sépulcre était vide ; mais Marie n'a point de chez elle, tant qu'elle n'a pas trouvé son Seigneur ; il le lui faut, mort ou vivant ; elle pleure auprès du sépulcre vide, et le précieux Sauveur ne la laisse pas dans l'inquiétude ; cela est impossible pour le cœur de Jésus. Marie était ignorante, elle aurait dû savoir que le Seigneur ressusciterait le troisième jour, il le leur avait dit. Mais si le cœur a besoin de Jésus, Jésus se manifeste et alors sa présence fait disparaître l'ignorance. C'est ce que nous voyons d'une manière bien frappante et instructive dans le XXIV^{ma} de Luc, chez les deux disciples

qui allaient à Emmaüs ; eux aussi (et tous les autres) étaient ignorants, mais une seule pensée absorbait leur esprit et affligeait leur cœur : *leur Seigneur était mort* ; et par ce fait toute leur espérance était réduite à néant, quant à l'établissement du royaume. Eh bien ! parce que leurs cœurs étaient occupés de Lui et avaient besoin de Lui, — et je le répète, Jésus ne peut voir ce besoin et ne pas le satisfaire, — Il descend, lui le Fils de Dieu, ressuscité d'entre les morts, à marcher avec eux sur le chemin comme un voyageur. Il ne se manifeste pas tout de suite, afin qu'ils pussent mieux profiter sans distraction des instructions qu'il allait leur donner ; et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les Ecritures, les choses qui le regardent ; c'est alors que leur ignorance disparaît, c'est alors que leur cœur brûle, et quand ils sont bien instruits Jésus se manifeste à eux ; quelle joie ! ils ont maintenant ses paroles et sa personne, ils ne peuvent garder cette joie pour eux, il faut qu'ils en fassent part à leurs condisciples, ils se lèvent à l'heure même et retournent à Jérusalem ; rien ne peut les retenir, ni leurs affaires, pour lesquelles probablement ils étaient venus là, ni la nuit. Et nous voyons que leur amour fraternel fut bien récompensé ; ils retrouvent ce précieux Jésus qu'ils auraient bien aimé garder, quand il disparut de devant leurs yeux à Emmaüs. Il y a ici un principe vrai pour tous les temps ; ce qu'on a appris de Jésus, on ne peut le garder pour soi, le besoin du cœur est d'en faire part aux autres, et à celui qui a, il sera encore donné davantage.

Chers frères et sœurs, cela ne nous dit-il rien ? cela ne parle-t-il pas à nos cœurs ? Nous avons trop l'habi-

tude de mettre sur le compte de notre ignorance notre peu de communion, notre peu de foi et notre peu de croissance dans le Seigneur. Ne nous excusons pas, — confessons nos misères et gémissons du peu de besoin qu'ont nos cœurs d'avoir affaire avec Christ lui-même, car nous venons de voir que sa présence fait disparaître aussitôt notre coupable ignorance. Nous nous contentons trop facilement de savoir que nous sommes sauvés et nous négligeons de faire la connaissance intime de la personne qui nous a sauvés, cet objet et ce sujet de joie dont nous avons parlé ce matin (Philip. III), qui demeure au milieu de tout, qui satisfait le cœur, et qui remplace l'ignorance par la connaissance des choses qui font brûler le cœur.

IV.

Sur Jean XIV, 1-5, et 15-31.

Il est toujours bon pour nous de nous voir en Jésus, second Adam, mort et ressuscité; et d'avoir pour unique avenir la maison du Père, dans laquelle Il nous introduira bientôt; et en attendant ce précieux moment nous ne sommes pas orphelins, nous avons le Consolateur, l'Esprit de vérité, qui nous fait connaître que Jésus est dans le Père, que nous sommes en Jésus, et que Jésus est en nous. Il prend de ce qui est en Jésus pour nous l'annoncer. Il remplace sa présence visible et il nous conduit à Lui. — Que c'est beau, chers amis! Dieu a voulu se diviser en trois — si nous osons dire ainsi — pour se révéler parfaitement à nous d'une manière qui soit à notre portée; le Fils est venu nous révéler la personne du Père, et le Saint-Esprit est descendu après que le Fils

fut remonté, pour nous révéler d'une manière intime la personne du Fils et rendre témoignage à la gloire actuelle de Christ. Il prendra du mien et il vous l'annoncera. — C'est notre actuelle conformité au monde qui nous empêche de profiter et de jouir des précieuses instructions du Saint-Esprit (par la Parole sans doute). Car si nous le contristons, il doit nous manifester le mal en nous pour nous le faire juger, au lieu d'être occupé à nous entretenir de Jésus.

Puis donc que nous n'avons pas d'autre avenir que la maison du Père, puisque nous avons le Saint-Esprit pour nous conduire à la rencontre de Jésus ; qu'avons-nous à faire, chers frères et sœurs, sinon ce que le Seigneur dit ici pour conclusion : « Levez-vous, partons d'ici. » Oh ! oui, levons-nous, partons de ce monde, auquel nous ne sommes plus et qui n'est plus à nous.

V

Sur le Psaume LXXXIV.

Quel bonheur de connaître DIEU, de manière à désirer ardemment de demeurer avec Lui. Quel contraste entre la position où nous sommes par nature et celle que le fidèle exprime dans ce Psaume. — Il est précieux de posséder un Dieu *connu*, lequel, dès le commencement du monde, a fait la joie de tous ceux qui l'ont cru. Quoique la position des saints de l'Ancien Testament fût infiniment inférieure à la nôtre ; cependant ils se sont réjouis en un Dieu *connu*. Dieu et la foi sont toujours les mêmes, dans tous les temps et sous toutes les économies.

Il y a deux choses ici, la maison de Dieu et le che-

min qui y conduit : « Oh ! que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison. Oh ! que bienheureux est l'homme dont la force est en toi, et ceux au cœur desquels sont les chemins battus ! »

Quand c'est Dieu qui dit que l'on est *bienheureux* en tel ou tel cas, nous pouvons être sûrs que cela est vrai. Qu'il est beau de pouvoir se réjouir d'aller habiter avec Dieu. — Il y a bien des choses à régler avant qu'une âme en soit là ; Dieu ne produit que de l'effroi sur le cœur naturel de l'homme, qui se fait de Dieu un tableau horrible, et fait tout pour tenir Dieu à distance. — Si le Dieu que le Seigneur Jésus est venu révéler n'est pas connu par ce moyen, on cherche même à le servir sans le connaître (comme les Athéniens) et cela pour apaiser le cri de la conscience qui rend témoignage qu'il faudra avoir affaire avec Lui. Dieu révélé par le moyen de Jésus est ce que je voudrais graver en vous. — Quel bonheur, quand une âme est arrivée à pouvoir connaître Dieu de manière à prendre *son plaisir en Lui*. Nous ne pouvons prendre plaisir en quelqu'un qui est un étranger pour nous. Connaître Dieu comme PÈRE est la précieuse part du chrétien, et sous ce rapport, le petit enfant de l'épître de Jean est plus grand que le plus avancé de l'Ancien Testament.

On ne se trompe pas, chers amis, en ayant peur de Dieu, car il faudra avoir affaire avec Lui une fois ou une autre. Si la question du péché n'est pas réglée, on ne peut avoir que de la frayeur en pensant à Dieu. Mais maintenant que j'ai cru et accepté que tout a été réglé par le moyen de Jésus, j'aime Dieu comme un Père, et ma communion avec Dieu, connu comme tel, me fait désirer d'habiter chez Lui, avec Lui. Quelle

perspective d'avoir dans l'avenir un tabernacle assuré, de savoir où et vers qui l'on s'en va. Allez demander à ceux qui s'étourdissent dans les affaires et dans les plaisirs, s'ils se réjouissent de s'en aller ; non, ils ne savent pas où ils vont. Vous tous qui êtes ici, pouvez-vous vous réjouir d'habiter un jour la maison de Dieu ? Oh ! qu'il est précieux de pouvoir appeler la maison de Dieu, le ciel : *son nid*, d'être du ciel, de n'être que du ciel. Dans la maison de mon Père, dit Jésus, il y a plusieurs demeures, il y a de la place pour moi et pour vous. — L'hirondelle a bien trouvé son nid où elle a mis ses petits ; mais les autels de l'Eternel sont ce nid, après lequel l'âme fidèle soupire. Un jour vaut mieux en tes parvis que mille ailleurs. J'aimerais mieux me tenir à la porte dans la maison de mon Dieu que d'habiter les tentes des méchants. — Nous aurions pu nous contenter de rester à la porte, à un petit coin dans le ciel ; mais Dieu ne pouvait, lui, se contenter ainsi ; il a voulu nous avoir saints et sans défaut *devant Lui*. Les vingt-quatre anciens d'Apoc. IV ne sont pas à la porte, ils sont autour du trône, assis sur vingt-quatre trônes, — bien que la porte même vaudrait infiniment mieux que tout ce qu'il y a dans le monde.

Mais le chemin dans le monde est difficile pour quelqu'un qui a son nid dans le ciel ; c'est pourquoi bienheureux est l'homme dont la force est en Dieu et ceux aux cœurs desquels sont les chemins battus ; traversant la vallée de Baca ou des larmes, ils la réduisent en fontaines de rafraîchissement. Ils marchent de force en force pour se présenter devant Dieu en Sion. — Que c'est précieux de pouvoir changer la vallée des pleurs en fontaines, parce que Dieu est là avec nous. La vallée

des pleurs reste et restera la vallée des pleurs ; mais quand nous y sommes avec Dieu, il y a des fontaines. Il est notre soleil et notre bouclier, lumière et arme défensive, c'est ce dont nous avons besoin au milieu des ténèbres et des ennemis. Il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. Aucun bien, mais quel bien ? Le bien comme Dieu l'entend, ce n'est pas des millions, c'est souvent des choses dures à la chair, mais le résultat, c'est que ce sont des biens. Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Oh ! que bienheureux est l'homme qui se confie en Lui.

C'est dans le cœur que le chemin est battu si l'on se confie en Dieu ; ce n'est pas devant les yeux, et il ne serait pas bon qu'il en soit ainsi, mais si nous dépendons de Dieu, le cœur est toujours au large, il sait que notre Dieu d'aujourd'hui sera notre Dieu de demain. Aujourd'hui j'ai besoin de foi pour les choses d'aujourd'hui ; demain pour celles de demain, mais je sais que Dieu demeure le même et que rien ne peut me séparer de Lui, alors mon cœur demeure un chemin battu. Pour la foi tout est uni, parce qu'elle place Dieu entre les circonstances et nous, au lieu que la vue, en engendrant l'incrédulité, place les circonstances entre nous et Dieu, et en le perdant de vue, le cœur se trouble et il n'y a plus de chemins battus. Bienheureux sont ceux dont la force est en Dieu ! Oh ! chers amis, ce soir Dieu fait-il votre bonheur, ou est-il encore pour vous un sujet de crainte ?

VI.

Sur Genèse V.

Au commencement de ce livre, au commencement

de la Parole de Dieu, nous sommes admis à contempler l'Éternel, ce Dieu qui existait de tout temps, se révélant dans sa puissance, dans sa sagesse et dans sa bonté, créant tout pour le bonheur de l'homme, plaçant celui-ci comme chef de cette belle création, et lui donnant une aide semblable à lui, pour jouir avec lui de toutes ces richesses, au milieu desquelles la bonté de Dieu les plaçait.

Tant qu'il n'y a que Dieu en scène, tout est beau, tout est parfait. Il peut en jouir Lui-même, se reposer, tout est très-bon, l'homme est heureux et innocent. Mais du moment que l'homme entre en scène, tout est gâté, le repos de Dieu est gâté, le bonheur de l'homme aussi, la création est maudite; le péché amène la mort, les pleurs, le deuil; quel triste tableau!

Au chapitre III, nous avons la triste histoire de la tentation et de la chute, dont la conséquence immédiate fut la séparation de l'homme de Dieu, et du bonheur, où Dieu l'avait placé; le premier sentiment que le péché produit, c'est la peur de Dieu: Adam va se cacher de ce Dieu tout bon qui n'a eu en vue que son bonheur. — Au chap. IV, nous avons les effets du péché dans l'homme: haïssant Dieu et se haïssant les uns les autres. Caïn tue son frère. — Quelle triste chose! le premier homme qui subit la sentence de mort, prononcée par Dieu, ne meurt pas de mort naturelle; il est assassiné par son propre frère; voilà l'homme: ses pieds sont légers pour répandre le sang. Mais d'un autre côté, qu'il est précieux, de savoir que la première âme qui est entrée dans l'éternité est allée vers Dieu. — Si, d'un côté, nous voyons d'emblée ce que nous sommes par nature; d'un autre, nous voyons aussi d'emblée

l'amour de ce Dieu juste et saint qui, venant de nous chasser de sa présence à cause du péché, prédit à l'ennemi qu'Il saura bien trouver, par la semence de la femme, un moyen de nous sortir de dessous les éternelles conséquences du péché; et de faire que, par la foi à ce moyen, le premier homme qui entre dans l'éternité s'en aille vers Lui. Voilà Dieu, chers amis!

Ici dans notre chapitre, nous n'avons pas les fruits du péché comme au chap. précédent; mais bien le terme, l'issue de cette existence gâtée par le péché. Le Saint-Esprit nous trace ici en quelques mots le résumé de la biographie des descendants d'Adam dans la ligne de Seth; et si même ils ont vécu près de mille ans, au bout de ces longues années arrive toujours le même refrain : **PUIS IL MOURUT**. Il est réservé aux hommes de mourir une fois, voilà l'histoire de notre chapitre : vivre, avoir des enfants, et puis *mourir*, et nous voilà, comme hommes, disparus. — C'est ce qui sera dit de vous, chers amis, si vous n'avez pas Christ, et le Nouveau Testament ajoute qu'après la mort il y a *le jugement*. Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela *d'être jugés*. Ce sera l'histoire de beaucoup d'hommes savants, mais dont la science n'aura servi qu'à rejeter le moyen de salut mis à leur portée. Alors après le jugement qui suit la mort, vient *la seconde mort*, l'étang de feu. Solennelle vérité!

Mais, chers amis, n'y a-t-il rien dans notre chapitre que cette révélation lugubre : *puis il mourut, puis il mourut*? Oui, il y a une heureuse exception. Au vers. 24-25, nous avons une biographie qui commence bien comme les autres; mais qui se termine tout différemment. D'Enoch il est bien dit qu'il vécut tant d'années, au

bout desquelles il engendra un fils ; mais depuis là, il marcha avec Dieu 500 ans. Remarquez bien que le Saint-Esprit nous dit qu'Enoc *marcha avec Dieu*, au lieu de nous dire qu'*il vécut* ; et pour moi cela serait très significatif, parce qu'en effet, *marcher avec Dieu*, ce n'est pas vivre de la vie naturelle ; c'est plutôt mourir à cette vie, en saisissant la rémunération. Ta grâce vaut mieux que la vie (naturelle). Celui qui aime *sa* vie, la perdra ; mais celui qui laisse sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera dit Jésus-Christ. Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie, nous sommes de tous les hommes les plus misérables. Oui, chers amis, *marcher avec Dieu*, ce n'est pas vivre de la vie animale, c'est une nouvelle vie qui a pour point de départ et pour issue, la gloire. Aussi, comme il n'est pas dit qu'Enoch *vécut*, de même aussi, il n'est pas dit qu'*il mourut*. Dieu le prit : il ne parut plus sur la scène de ce monde et qu'était-il devenu ? Dieu l'avait pris. Que c'est beau ! *marcher avec Dieu*, et être pris par Lui. Voilà la position du chrétien actuellement ; nous marchons avec le Seigneur, et le Seigneur nous prendra, personne ne nous prendra que Lui ; douce assurance ! Qu'il nous donne de marcher de fait avec Lui. — « Par la foi Enoch fut enlevé pour ne pas voir la mort, et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé, car avant son enlèvement il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu. Or sans la foi, il est impossible de lui plaire ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » — Dieu a voulu nous donner une preuve, sous l'économie qui a précédé la Loi, et sous celle de la Loi, dans les cas d'Enoch et d'Elie ;

une preuve, dis-je, qu'il voulait annuler la mort et faire luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Maintenant que la mort est subie et vaincue par notre précieux Sauveur, il n'est pas obligatoire, pour nous les croyants, que notre corps passe par la mort pour effectuer notre entrée dans le ciel. Bientôt des centaines de milliers d'hommes, de femmes, de jeunes gens et d'enfants, croyant en Christ, seront, comme Enoch et Elie, enlevés au ciel *pour ne pas voir la mort*.— Quel contraste frappant entre ces paroles : *puis il mourut* ; et celles-ci : *Il marcha avec Dieu, et Dieu le prit* ! Bientôt aussi, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux, dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. —Voilà l'espérance de ceux qui croient.

L'espérance scripturaire du chrétien est d'être enlevé d'un instant à l'autre ; et sa vocation est de marcher avec Dieu en attendant. Qu'il nous fasse cette grâce !

Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 80.)

ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

Cette épître est un développement de l'Évangile de Dieu, en tant que témoignage de la justice de Dieu, et aussi en rapport avec le témoignage de sa colère se révélant du ciel. Pour traiter ce sujet, l'apôtre commence

par l'exposition de la dépravation des Gentils, de l'hypocrisie des moralistes et de la culpabilité des Juifs, renfermant ainsi tous les hommes sous le péché, et montrant que le sang de Christ seul répond à toute cette culpabilité, ce qui, en même temps, démontre la justice de Dieu dans le support des péchés précédents des saints, et pose le fondement de la justice divine pour le temps à venir. Depuis le chap IV, l'apôtre lie la foi à la résurrection, après que Christ a été élevé pour nos offenses. Au chap. V, il l'applique à la justification et à la paix, dans l'assurance de l'amour de Dieu, et il en suit les traces jusqu'à Adam d'une part, et à Christ de l'autre, comme chefs, la loi étant seulement intervenue en passant.

Au chap. VI, le même principe est appliqué à une vie sainte, et au chap. VII, à la loi ; le chap. VIII développe l'entière liberté, à laquelle le chrétien parvient par là, liberté liée à la vie et à la présence de l'Esprit, Dieu garantissant tout, parce qu'il est pour nous ; et comme tout cela est rendu certain pour nous par Christ, nonobstant tous les dangers possibles, rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Il y a trois parties dans ce chap. VIII : d'abord, l'Esprit de vie, continuant jusqu'à la résurrection du corps (vers. 4-11) ; puis, le Saint-Esprit, comme personnalité à part, habitant en nous pour notre joie et pour sympathiser avec nous dans nos infirmités (vers. 12-27). La troisième partie (28 à la fin) est : Dieu pour nous. Ainsi, en résumé : La vie, Dieu en nous et Dieu pour nous.

Encore un mot : si ce n'est pour introduire l'intercession du Christ, il n'est pas question de son ascension

dans l'épître aux Romains ; de là vient qu'il n'y est pas question non plus de l'unité du corps, à laquelle il est seulement fait une allusion, quant à ses effets pratiques (chap. XII) ; mais il s'agit ici de la relation de l'individu avec Dieu sur le principe de la grâce régnant par la justice — la justice de Dieu étant bien explicitement mise en contraste avec celle de l'homme, qui a pour règle la loi : ce qui peut servir à convaincre ceux qui ont une bonne volonté, de transgression, de convoitise et de totale impuissance morale.

Du chapitre IX au XI inclusivement, Paul concilie les promesses spéciales, faites aux Juifs, avec la doctrine de la justice divine, qui ne fait point de différence. Au chap. IX, tout en témoignant de son amour pour les Juifs et en reconnaissant tous leurs privilèges, il proclame l'absolue souveraineté de Dieu, démontrée, dans leur propre histoire, par l'exclusion d'Ismaël et d'Esau, quoique fils d'Abraham et d'Isaac ; confirmant cela par le témoignage que, s'ils avaient été épargnés au pied du Sinaï, ils ne le devaient qu'à la souveraine miséricorde de Dieu : il se sert, dis-je, de cette miséricorde souveraine, pour prouver que l'appel de Dieu pouvait être adressé aux Gentils aussi bien qu'aux Juifs, confirmant cette assertion par des citations d'O-sée. Ensuite, il montre que le rejet des Juifs avait été prédit par les prophètes — et qu'il vient de leur prétention à une justice humaine. Au chap. X, il met en contraste la justice de la loi avec celle de la foi ; il fait voir le droit des Gentils à la dernière — il dit que l'appel implique qu'il faut leur prêcher, et confirme cette pensée, ainsi que la rébellion des Juifs à l'appel, par leurs propres Ecritures.

Au chapitre XII, il soulève cette question : Israël, comme peuple, est-il donc finalement et définitivement rejeté ? Non, et il en donne trois preuves : la première a rapport à sa propre personne ; en second lieu, la déclaration de l'appel des Gentils a été faite pour provoquer Israël à la jalousie, nullement donc pour les rejeter finalement ; la positive déclaration des Ecritures, que le Rédempteur viendrait de Sion et détournerait de Jacob l'impiété. En connexité avec cela, il met les Gentils, introduits sur le principe de la foi, sous leur responsabilité, leur montrant que, s'ils ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, ils seront retranchés de l'arbre de promesse sur la terre, comme la plupart des Juifs l'étaient alors, et que Dieu y enterait de nouveau les Juifs : ceci étant le témoignage rendu à la sagesse, savoir, que Dieu les a également renfermés sous la désobéissance, afin que tous pussent être les objets de la pure miséricorde.

Dans la partie subséquente de l'épître, nous avons des exhortations ; seulement, au chap. XV, l'apôtre résume cette doctrine : « que Jésus-Christ a été ministre de la circoncision pour la *vérité* de Dieu, afin de confirmer les promesses faites aux pères, et afin, que les Gentils glorifient Dieu par la miséricorde. »

Au chap. XVI, 26, lisez : « des écrits prophétiques, » et non, « les écritures des prophètes. »

LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

nous présente la mise en ordre intérieure de l'Eglise par la direction et la puissance de l'Esprit de Dieu dans l'apôtre, qui place l'assemblée sous sa responsabilité à elle et sous l'obligation d'agir selon cette responsabilité, tout en affirmant son autorité à lui en

cas de besoin. Il commence par reconnaître la puissance de l'Esprit au milieu d'eux se manifestant par des dons; il reconnaît de même la grâce qui les gardait jusqu'à la fin; mais il insiste sur la puissance de cet Esprit en contraste avec la sagesse de la chair — il affirme que nous, croyants, nous avons l'Esprit pour sonder ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, — que ces choses sont *révélées* par l'Esprit à tous ceux qu'il plaît à Dieu — *communiquées* par l'Esprit, et *reçues* par le moyen de l'Esprit. Ainsi nous avons: révélation, communication inspirée, et réception. Autre grâce de toute importance: nous avons la pensée de Christ.

Puis l'apôtre, ayant montré qu'il avait fidèlement posé le fondement, met la structure de l'édifice de Dieu sous la responsabilité de ceux qui travaillent à l'élever. Il défend son propre ministère et son autorité; ensuite il entre dans des détails de conduite, quant à la pureté, insistant sur leur devoir d'exercer la discipline envers le méchant; quant aux procès, quant au mariage et à l'acte de manger des choses sacrifiées aux idoles. Il défend, de nouveau, son ministère, appelle leur attention sur ce fait, qu'ils peuvent être participants des ordonnances de Christ et être perdus après tout; mais, en rapport avec la cène du Seigneur, il insiste sur la nécessité pour eux de ne pas avoir communion avec l'idolâtrie. Puis, au chapitre XI, il parle de la convenance dans tous les actes d'un ministère spirituel, — prière ou prophétie — en les fondant sur Christ comme Chef de tout homme, et sur la prééminence subordonnée de l'homme. Ensuite, depuis le vers. 17, il traite de l'ordre dans l'assemblée, relativement surtout à la cène du Seigneur; donnant, en même temps, une leçon sur la discipline de Dieu en contraste avec la condamnation. Le rapprochement des vers. 29 et 32 montre clairement l'erreur qu'on fait en traduisant, dans le premier de ces versets, le mot *κρίμα* par *condamnation*, ou, comme la version anglaise, par *damnation*.

(à suivre.)

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Abba, Père.

N'y a-t-il pas chez la plupart des rachetés un défaut de connaissance réelle du Père, et de leur relation avec Lui comme fils? — N'y a-t-il pas chez la plupart d'entre nous un manque d'affection *filiale* et de communion avec le nom, la grâce et l'amour de notre Père céleste? — Assurément, et la conséquence en est que beaucoup de chrétiens sont ainsi privés de la bénédiction attachée à cette sainte relation, et ne sont pas en état de comprendre cette merveilleuse parole du Seigneur Jésus : « Je ne vous dis pas que je ferai des demandes au Père pour vous, *car le Père Lui-même vous aime* » (Jean XVI, 26 -27). Notre bien-aimé Seigneur, on peut le dire, en enseignant ses pauvres disciples, cherchait à amener leurs pensées et leurs cœurs à la connaissance du Père plus qu'à tout autre chose. Sans doute, il leur parlait de son amour : — « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean XV, 9) ; — il se faisait connaître à eux comme Celui qui laverait les pieds des siens

(Jean XIII, 1-19) ; il leur parlait des demeures célestes, de son retour auprès d'eux, ainsi que d'autres précieuses vérités, qui tombaient de ses lèvres à mesure qu'elles montaient de son cœur aimant. — Toutefois, il me semble qu'il n'insiste sur rien, autant que sur le besoin qu'il y avait pour eux (et pour nous), de connaître l'amour et les soins du Père. Lui qui pouvait dire de Lui-même : « Celui qui m'a vu, a vu le Père, » venait pour révéler le Père, et il est merveilleux et infiniment précieux de l'entendre, aux jours de sa dépendance comme homme « abaissé » sur la terre, s'écrier : « Abba, Père » (Marc XIV, 56). Le Saint-Esprit place la même parole dans la bouche des fils : — « Vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père » (Rom. VIII, 15) ; et encore dans ce passage remarquable de l'épître aux Galates : « Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père » (IV, 6).

Bien des croyants, il faut le reconnaître, n'ont pas encore une paix stable et bien établie avec Dieu, par la raison que ne s'étant pas jugés eux-mêmes comme étant entièrement perdus et sans ressource, ils n'ont pas été rejetés sur Christ lui-même, pour se trouver ainsi devant Dieu, faits « justice de Dieu en Lui » (2 Cor. V, 21). Ils n'ont pas une conscience parfaite dans la présence de Dieu, et ne peuvent par conséquent jouir d'une paix stable, fondée sur l'œuvre efficace et la personne glorieuse de Christ (comp. Hébr. IX, 6-14 ; X, 1-18). D'autres chrétiens, hélas ! par une marche négligente, par le péché, et par leur *moi*, contristent le Saint-Esprit de Dieu, cet hôte sacré de l'enfant de Dieu, qui est venu demeurer en nous pour faire de

notre corps un temple de Dieu (1 Cor. VI, 19).— Comment des chrétiens tels que ceux-là pourraient-ils avoir la paix? Un Esprit qui est contristé, parce qu'il est l'Esprit *Saint*, ne peut pas être une source de paix et de joie, ni de communion avec le Père. Tous ces chrétiens, cela est naturel, éprouveront plutôt le besoin de regarder à un Sauveur et de rechercher la connaissance de la rédemption, qu'ils n'entreront dans la joie d'avoir « accès auprès du Père par un seul Esprit » (Eph. II, 18), et ne comprendront pas cette précieuse parole, que : « notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jean I, 3).

Mais, comme l'apôtre bien-aimé pouvait en rendre témoignage : « Voyez quel amour le Père nous a accordé, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean III, 1)! Le cœur plein d'amour du Père est l'origine, la source vivante, de toute bénédiction et de toute miséricorde pour nous. Tout découle de lui selon sa propre grâce et sa « bonté qui demeure à toujours » (comp. Ps. CXXXVI). Il n'a pas épargné « son propre Fils, » « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (Rom. VIII, 32; Jean I, 18); il l'a donné de sa libre volonté, et de son côté le Fils a pu dire au sujet des siens : « Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné » (Jean XVII, 11). — L'Écriture nous fournit de nombreux témoignages (venant, pour ainsi dire, de toutes parts au-devant des enfants de Dieu) à l'égard de l'amour du Père, comme à l'égard de ce qui devait former notre marche, et attirer vers Lui les affections de nos âmes. Dans les évangiles de Matthieu et de Luc, nous entendons la voix du Seigneur, disant aux siens : « Votre Père sait de quoi vous avez besoin

avant que vous le lui demandiez ; » et « les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés » (Matth. VI, 8 ; X, 30). Et encore : « Il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (Luc XII, 32) ; et : « Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait » (Matth. V, 48). Et quelle douce parole que celle-ci : « Si donc vous, qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! » C'est pourquoi : « Demandez, et *il vous sera donné* ; cherchez, et vous trouverez » (Matth. VII, 11, 7).

Cher lecteur, je voudrais vous demander, en toute vérité et simplicité, si vous avez cette confiance dans l'amour de votre Père, dont le Sauveur parle ici ; cette conscience de votre relation avec lui et du droit que vous avez de dire : « *Abba, Père,* » — ce lien, le plus fort qui puisse lier un cœur d'homme ; — en sorte que vous puissiez vous présenter devant Dieu sans crainte, pour lui rendre culte, pour lui exposer vos requêtes avec des actions de grâces, ayant une pleine liberté pour lui confesser toutes choses (comp. Hébr. IV, 14-16 ; X, 18-22) ? Quelle position que celle-là ! — Quelle assurance que de savoir que le cœur d'un Père, vous suit toujours ; — que son regard est toujours sur vous ; — que son oreille est attentive à chacune de vos requêtes, à chacun de vos soupirs ; — que par son pouvoir (il est le Tout-Puissant) « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qu'il aime, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté » (voyez Rom. VIII, 26-28).

Dans l'évangile de Jean, où le Seigneur Jésus n'ap-

paraît pas comme le Messie, mais dans toute sa gloire divine comme Fils de Dieu et Fils du Père, quelles précieuses révélations n'avons-nous pas au sujet du Père ! « Les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père *en cherche* de tels qui l'adorent » (Jean IV, 23) ; « afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne » (Jean XV, 16) ; « si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à Lui ; et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean XIV, 23). Quelle grâce, quelle douceur dans ces paroles, et dans celle-ci encore, excellente par-dessus toutes : « Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (XVII, 26) ! Lecteur, je m'adresse encore à vous, comme je le ferais à ma propre âme et à ma propre conscience : comprenez vous ces choses ? Jouissez-vous de l'amour de Dieu votre Père et d'un amour qui a ce caractère, qui est l'amour dont le Père a aimé son Fils ? Bienheureux est celui qui connaît cet amour en quelque mesure, et qui marche dans la puissance d'un Esprit non attristé, de « l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père. »

La lecture des saintes Ecritures, qui nous font connaître le Père dans les richesses de sa grâce et de sa gloire, est tout particulièrement précieuse et bénie pour nos âmes. Ecoutez le témoignage que rend l'épître aux Ephésiens (I, 3) : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les liens célestes en Christ, » — ce glorieux témoignage, lié, je n'en doute pas, à la déclaration du Seigneur Lui-même, après sa résur-

rection : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean XX, 17). Le Seigneur Jésus nous apprend ainsi que nous sommes associés avec Lui dans la position et la relation, dans lesquelles il est entré auprès de son Père en vertu de la rédemption. Cette grande et précieuse vérité pénètre toute l'épître : comme Dieu, « il nous a élus en Lui, avant la fondation du monde; » comme Père, il nous a « prédestinés pour nous adopter à Lui par Jésus-Christ » (Ephés. I, 4-5). Admirable révélation de grâce et d'amour ! Il voulait des enfants pour lui-même ; des fils auprès de lui-même ! Ensuite, comme la plupart d'entre nous le savent, la prière du chapitre I est adressée « au Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire » (I, 17); tandis qu'au chapitre III, nous lisons : « Je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ » (III, 14). Ici, il s'agit de la communion ; là, de la puissance. Jean nous dit, dans sa première épître, que « notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ : » le sang de Jésus-Christ nous ayant purifié de tout péché, de manière que nous pouvons « marcher dans la lumière comme lui-même est dans la lumière » (1 Jean I, 7), et dans un passage déjà cité plus haut, le même apôtre n'essaye pas d'expliquer ou de définir, mais il appelle notre attention sur « l'amour que le Père nous a accordé, » en sorte que nous sommes appelés « enfants de Dieu, » cette relation précieuse « d'enfants » découlant de son cœur qui nous aime, et qui nous rassure par une parole comme celle-ci : « Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste » (1 Jean II, 1). Quelque

affreux que soit le péché, une provision est faite à son sujet, car « la grâce règne par la justice » (Rom. V, 21), et Christ intercède.

Si j'ai cité plusieurs passages de l'Écriture, cher lecteur, c'était pour faire ressortir ce que l'Esprit Saint nous révèle au sujet du Père et de la céleste et glorieuse bénédiction qui nous appartient comme fils : « Va vers mes frères et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Et maintenant je voudrais ajouter : cherchons à mieux connaître cette position de fils, — *l'affection filiale*. Confions-nous avec plus de simplicité en notre Père ; servons-le davantage comme de bien-aimés enfants. Notre connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, notre obéissance et notre dépendance de Lui, n'en souffriront pas ; elles s'accroîtront au contraire. Le cœur et le regard du Père sont sans cesse tournés vers Lui, et c'est dans la communion avec le Père que nous discernons véritablement quelle est la dignité de la personne de Christ, quelles sont sa beauté et sa gloire comme « Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Dieu s'est révélé lui-même dans la personne de son cher Fils, et en Lui nous trouvons tout ce dont nous avons besoin : vie, justice, motifs, force et sagesse. La vraie connaissance de la gloire de la personne de Christ nous ouvre l'intelligence des conseils de Dieu, et c'est en Lui, véritablement, que nous connaissons *le Père*. Puissions-nous, par la puissance de l'Esprit éternel qui habite en nous, et qui est ici-bas la source de toute notre connaissance du Père et du Fils (car même le nouvel homme en nous ne peut pas prendre des choses de Christ pour se les annoncer à lui-même, nous dépendons absolument du

Saint-Esprit) — puissions-nous, dis-je humblement, par la puissance et sous la direction de cet Esprit divin, sans le contrister ou l'entraver, chercher à réaliser plus abondamment que « *notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ* » Amen.



Explication de passages.

Nous avons reçu, il y a une année déjà, une lettre de notre frère E. M. à M-G., qui nous disait entre autres : « Je profite de cette occasion pour vous présenter quelques passages de la Parole de notre Dieu, que, depuis longtemps, j'étudie sans pouvoir me rendre bien compte de la différence qui existe entre des expressions que le Seigneur emploie avec raison. Ces expressions sont dans les passages suivants :

» Matth. IV, 23 : L'évangile du royaume — Act. XX, 24 : — L'évangile de la grâce de Dieu. — Rom. I, 1 : L'évangile de Dieu. — Rom. I, 9 : L'évangile de son Fils. — 1 Thess. III, 2 : L'évangile du Christ (dans Rom. I, 16, il faut lire simplement : « l'évangile »). — Rom. II, 16 : Mon évangile. — Ephés. VI, 15 : l'évangile de paix. — 1 Tim. I, 11 : l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux. — Apoc. XIV, 6 : l'évangile éternel.»

Voici ce que nous pouvons répondre à notre cher frère, et il en est bien temps. Le mot *évangile* est purement grec ; comme chacun le sait, il signifie : « bonne nouvelle. » Il suffirait presque de le traduire toujours par cet équivalent, pour lever toute difficulté.

Ainsi quant à l'expression : « l'évangile du royaume, » en Matth. IV, 23 ; IX, 35 ; XXIV, 14, ou « du royaume de Dieu, » en Marc I, 14, elle s'explique très-bien par le fait, que Jean le Baptiseur, le Seigneur Jésus et les apôtres ont d'abord prêché la « bonne nouvelle » du royaume de Dieu, dont l'établissement aurait eu lieu immédiatement, si la nation juive avait reçu le Fils de Dieu comme son Messie et son Roi. Le Roi était là, c'est pourquoi le royaume était proche : c'était une bonne nouvelle pour le résidu fidèle, mais tout a manqué ou plutôt tout a été ajourné, parce que les Juifs ont repoussé leur Roi, en disant : « Nous n'avons point d'autre roi que César, » et après l'avoir crucifié, s'obstinant dans leur haine pour le Christ, ils lui ont encore, dans la personne d'Etienne, le premier martyr, envoyé un messenger pour lui dire : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. »

Néanmoins l'évangile du royaume a continué d'être prêché, et il doit être « prêché dans toute la terre habitable, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin » (Matth. XXIV, 14), parce que ce royaume s'établira un jour après d'effroyables jugements. La prédication du royaume a surtout eu lieu après la Pentecôte, comme le grand motif pour les Juifs à se repentir et à se convertir à Dieu (Act. IV, 19, 20). Cette prédication faisait partie de l'évangile de Paul, comme le prouvent Act. XVII, 7 et XXVIII, 51. Nous devons, nous aussi, le prêcher, comme puissant moyen d'atteindre les consciences des inconvertis, et aussi d'encourager les chrétiens et de les maintenir ou de les ramener dans le chemin de l'obéissance et de la sainteté. — En d'autres termes, nous ne pouvons pas

parler des diverses faces du retour du Seigneur Jésus, comme Sauveur et comme Fils de l'homme, sans prêcher, plus ou moins explicitement, l'évangile du royaume. Au lieu de cet évangile du règne, les théologiens ont imaginé *le règne de l'évangile*, c'est-à-dire que, en dépit de textes aussi nombreux que formels, ils attendent les progrès de l'Évangile qui, selon eux, doit, dans cette économie-ci, embrasser toutes les nations. C'est ce qu'ils appellent le *règne spirituel* de Christ, qui exclut le *règne personnel*, le seul dont parle l'Écriture.

Quand l'Évangile est appelé : *l'évangile de Dieu* (Rom. I, 1 ; XV, 16 ; 2 Cor. XI, 7 ; 1 Thess. II, 2, 8, 9 ; 1 Pierre IV, 17), cette expression se comprend aisément : c'est *la bonne nouvelle*, dont le fondement a été posé par Dieu avant la fondation du monde ; dont Dieu a opéré la réalisation en envoyant son Fils et en le livrant pour nous ; enfin c'est *la bonne nouvelle* que Dieu fait annoncer aux pécheurs. Paul avait été mis à part pour cela. C'est donc bien à juste titre que ce message est nommé : « La bonne nouvelle de Dieu, » ou « La bonne nouvelle de la grâce de Dieu, » comme dans Act. XX, 24.

« L'évangile de son Fils [de Dieu] » (Rom. 1, 9), « l'évangile de Jésus-Christ » (Marc I, 1), « l'évangile de Christ » (Rom. XV, 19 ; 1 Cor. IX, 12, 18 ; 2 Cor. II, 12 ; IX, 13 ; X, 14 ; Gal. I, 7 ; Phil. I, 27 ; 1 Thess. III, 2) et « l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Thess. I, 8), indiquent également que la prédication du Seigneur Jésus-Christ est une « bonne-nouvelle » pour les pécheurs, la meilleure des nouvelles. Quel bonheur, quelle joie pour ceux qui la croient. « L'é-

vangile du Christ, » c'est celui — le seul vrai et divin — qui parle de Christ, qui annonce Christ comme un parfait Sauveur ; c'est celui qui répète après l'apôtre :

« Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu au monde pour sauver des pécheurs, desquels moi je suis le premier » (1 Tim. I, 15).

« L'évangile de la paix » (Ephés. VI, 15), c'est « la bonne nouvelle de la paix, » que le Nouveau Testament proclame, selon qu'il est écrit dans la même épître (II, 17) : « Et étant venu, il [Christ] a annoncé la bonne nouvelle de la paix, à vous [Gentils] qui étiez loin, et à ceux [Juifs] qui étaient près. De même (Ephés. I, 16), « l'évangile ou la bonne nouvelle de votre salut. »

« L'évangile de la gloire de Christ » (2 Cor. IV, 4) ou « l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux » (1 Tim. I, 11) ; eh bien ! c'est « la bonne nouvelle de la gloire » avec Christ et de Christ, auprès « du Dieu bienheureux, » gloire que l'évangile place devant nous pour nous réjouir et nous encourager. C'est là « l'espérance de l'évangile » (Col. I, 25), « la bonne espérance par grâce » (2 Thess. II, 16), « l'espérance de la gloire de Dieu, dans laquelle nous nous glorifions » (Rom. V, 2), « la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, » qui, lui-même est « notre espérance » (Tite II, 13 ; 1 Tim. I, 1).

Quand l'apôtre Paul dit « *mon évangile,* » comme dans Rom. II, 16 ; XVI, 25 ; 2 Tim. II, 8 ; ou « *notre évangile,* » comme dans 2 Cor. IV, 5 ; 1 Thess. I, 5 ; 2 Thess. II, 14, cela revient à ce qu'il dit ailleurs : « l'évangile que je vous ai annoncé » (1 Cor. XV, 1) ;

« l'évangile annoncé par moi » (Gal. I, 11); et encore : « l'évangile que je prêche » (Gal. II, 2). Il ne faut pas oublier que Paul avait reçu la révélation du mystère de l'Eglise, et qu'il devait proclamer « avec hardiesse le mystère de l'évangile » (Ephés. VI, 19), ce qui donnait un caractère tout particulier à « la bonne nouvelle » qu'il prêchait.

Il est encore parlé de « la parole de l'évangile » (Act. XV, 7), de « la parole de la vérité de l'évangile » (Col. I, 5), expressions qui ne présentent aucune difficulté. Ailleurs nous avons : « les souffrances de l'évangile » (2 Tim. I, 8); « les liens de l'évangile » (Philém. 13). On comprend que cela veut dire : des souffrances et des liens endurés pour la cause ou pour la prédication de l'évangile.

Il est encore une quantité de passages, où le mot *évangile* se trouve seul, sans qualificatif, et un grand nombre d'autres où le verbe qui en dérive, en français : « évangéliser, » se rencontre. On le rend ordinairement par : annoncer, prêcher; mais c'est toujours : « annoncer, prêcher la bonne nouvelle. » Il est pris dans son sens le plus littéral dans 1 Thess. III, 6, où il y a : « Timothée nous ayant évangélisé votre foi, » c'est-à-dire, comme on a dû nécessairement traduire : « nous ayant apporté de bonnes nouvelles de votre foi. » Ailleurs, on trouve littéralement : « l'évangile que je vous ai évangélisé » (1 Cor. XV, 1). Une étude complète sur ce sujet important devrait tenir compte de tous ces détails qui, se trouvant dans les Écritures inspirées de Dieu, ont tous leur portée et leur signification.

Mais je reviens à mon sujet, et je vois qu'il n'est plus qu'un point sur lequel j'aie à répondre au frère qui me de-

mande ces explications : c'est Apoc. XIV, 6, où se trouvent ses mots : « l'évangile éternel. » Si l'on traduisait, comme on le devrait, je crois : « une éternelle bonne nouvelle, » on saisirait plus aisément lesens du passage entier. Le voici : « Et je vis un autre ange, volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer [*littéralement* : de l'évangéliser] à ceux qui habitent sur la terre, et à toute nation, et tribu, et langue, et peuple, disant à haute voix : Craignez Dieu et donnez-lui gloire, — car l'heure de son jugement est venue; et rendez hommage à celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer et les fontaines d'eaux. »

« L'évangile éternel, » ici, consiste dans les paroles prononcées par l'ange. Or, il y a divers évangiles. Un évangile était donné à Adam, après la chute, dans la sentence dénoncée au serpent. Un évangile fut annoncé à Abraham, quand Dieu lui dit : « Toutes les nations seront bénies en toi » (Gal. III, 8). Il a été *évangélisé* à Israël dans le désert (Hébr. IV, 2, 6). Il y a l'évangile du royaume dont nous avons parlé. Il y a l'évangile de la grâce de Dieu, celui qui nous appartient, nous réjouit, nous sanctifie; celui que nous devons porter au-devant de nous et prêcher dans le monde.

« L'Évangile éternel » n'est aucun de ceux-là; c'est une tout autre bonne nouvelle, mais parfaite à sa place et appropriée aux circonstances de ceux à qui elle sera un jour annoncée. En effet, quelle ne sera pas la nécessité de ce message, lorsque les efforts de Satan auront amené la grande apostasie, représentée par l'Inique qui s'élèvera contre Dieu. La prédication de l'ange donnera un démenti à tout ce que la Bête et le Dragon chercheront à effectuer. Le monde entier se

trouvera plongé dans l'idolâtrie — adorant la Bête et se prosternant devant elle. Comme il sera à propos de dire à haute voix : « Craignez Dieu, et donnez-lui gloire. Rendez hommage à Celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer et les fontaines d'eaux. »

Cet évangile de la fin est appelé « une éternelle bonne nouvelle, » parce que ce qu'il exprime est toujours vrai, l'a toujours été et le sera toujours. Le motif mis ici en avant : « *car* l'heure de son jugement est venue, » ne peut pas sans doute avoir toujours une application actuelle, quoique ce soit là, comme le montrent tant de passages, surtout dans les Psaumes, « une bonne nouvelle » pour le fidèle résidu ; mais la parole : « Craignez Dieu.... et adorez Celui qui a fait le ciel et la terre, » n'en demeure pas moins une vérité immuable et essentielle. En outre, les conséquences de cet évangile, comme celles de tout évangile : sa réception ou son rejet, la foi ou l'incrédulité, la soumission ou la rébellion — en seront éternelles. Ici encore, comme toujours, c'est « une bonne nouvelle éternelle » pour ceux qui la croient et qui y obéissent.

Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 120.)

PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS (Suite).

Vient ensuite le sujet des manifestations spirituelles : — la place qu'occupent les dons, l'unité du corps, et l'union individuelle de chaque membre à ce corps. Les dons viennent de *l'Esprit*, les services par les dons

s'exercent sous l'autorité du *Seigneur* et pour Lui; les opérations sont divines — *de Dieu*. Après cela, l'apôtre fait voir que l'amour est plus excellent que les meilleurs dons, — qu'il est le chemin le plus excellent; et, au chap. XIV, revenant aux dons, il montre que ceux, dans l'exercice desquels l'intelligence est aussi en exercice, sont les plus précieux, et que leur exercice est soumis à ceux qui les possèdent, en vue de l'édification de tous. Au chap. XV, il parle de la résurrection, de la gloire de Christ et de la nôtre à ce sujet. Enfin, il rappelle la collecte pour les saints, et nous avons, dans les derniers versets, avec diverses salutations, une allusion à la liberté permanente d'un ministère individuel (vers. 15, 16) : savoir, le principe et le fait, que des croyants *se sont voués eux-mêmes* au service du Seigneur au milieu des saints — et qu'il faut se soumettre à tous ceux qui, comme eux coopèrent à l'œuvre, et les respecter.

LA SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

est écrite en conséquence de ce que l'Apôtre avait appris par Tite que sa première lettre avait produit son effet. Il venait d'être en danger de la vie, et, parlant maintenant librement aux saints de Corinthe, il leur ouvre tout son cœur et leur explique pourquoi il ne les a pas visités en se rendant en Macédoine. Dans les cinq premiers chapitres, toutefois, il expose la puissance de vie en Christ, qu'il rattache à l'œuvre de Christ, de manière à introduire la justice de Dieu. Au chap. III, il l'oppose à la loi; au chap. V, il montre sa supériorité sur la mort à tous égards; et la délivrance du jugement comme motif de crainte, tandis que cette vé-

rité nous pousse, par l'amour de Christ, à nous occuper des âmes des hommes. Au chap. IV, il fait voir le vase de terre, dans lequel est la puissance de cette vie, afin que la puissance soit pratiquement de Dieu, le vase étant tenu comme mort sous la croix, et le Seigneur aidant à cela par son intervention. Aussi ne faut-il regarder qu'aux choses éternelles, et Paul ne connaît plus personne selon la chair, mais il parle du ministère de la réconciliation, et de lui-même et d'autres comme ambassadeurs pour Christ, suppliant, pour Christ, les hommes : « Soyez réconciliés avec Dieu. »

Ce ministère se montre donc bien réel à tous égards. Paul exige une entière séparation du monde pour jouir des relations avec le Père : il engage les saints à achever la sainteté dans la crainte de Dieu, et reconnaît en eux l'intégrité de la repentance qu'il avait provoquée ; les nouvelles qu'il en a reçues ont consolé son esprit. Puis il s'arrête un peu longuement sur la collecte pour les saints. Ensuite il est, malgré lui, forcé de légitimer son ministère en parlant de lui-même ; il termine ce sujet en faisant allusion à son ravissement au troisième ciel, tout en déclarant que sa force ne découlait pas directement de cet événement, mais de la puissance de Christ s'accomplissant dans la faiblesse. Il expose ses craintes que tout ne soit pas bien en règle, et qu'il ne soit forcé d'agir comme il ne l'aimerait pas. Enfin il en appelle à leur propre certitude d'être des chrétiens, comme preuve du fait que Christ parle par lui.

L'ÉPITRE AUX GALATES

a pour principal but d'opposer la loi aux promesses, à la grâce, à l'Esprit, non pas précisément à la justice,

quoiqu'il en soit parlé. Elle montre que la loi est intervenue entre la promesse et Christ, qu'elle ne pouvait pas annuler la promesse, qu'elle n'a subsisté que jusqu'à Christ, ou jusqu'à la foi. En connexité avec cela, l'apôtre parle de l'indépendance de son ministère ; il expose brièvement qu'il était mort à la loi qui apporte la malédiction — mort par la loi, mais en tant que crucifié avec Christ ; en sorte que, s'il vit, c'est Christ qui vit en lui, et qu'il vit dans la foi du Fils de Dieu.

Au chap. III, 20, l'idée est, que l'accomplissement d'une promesse dépend uniquement de la fidélité d'un seul ; mais que la loi ayant un médiateur, Moïse, deux parties étaient en présence, or Dieu est un seul. Aussi, la bénédiction sous la loi dépend de la fidélité d'un autre aussi bien que de celle de Dieu, et en conséquence tout fait défaut. La promesse a été auparavant confirmée par Dieu à Christ. Christ est venu après la chute, et nous nous reposons sur l'œuvre du Médiateur, et non sur l'œuvre de la seconde partie. La loi a été ajoutée pour produire, non le péché, mais la transgression.

Un autre point : ceux qui étaient sous la loi ont été délivrés par Christ qui en a porté la malédiction ; en sorte que la bénédiction a son libre cours, et qu'ils reçoivent la promesse de l'Esprit. Dans les Galates, vous avez la mort appliquée à la loi, à la chair et au monde. Au chap. VI, vous trouverez l'indication du fait, qu'il y a un gouvernement de Dieu qui s'applique à tous les hommes, et dont les conséquences sont présentées comme une règle générale.

ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

Dans les Ephésiens nous avons les relations des saints

avec Dieu le Père, et avec Christ comme monté en haut ; d'abord avec Dieu le Père, ce qui est notre vocation ; puis la connaissance de tous les plans de Dieu, comme résumant toutes choses en Christ, et ainsi la connaissance de l'héritage et de la place des héritiers, et le Saint-Esprit donné comme arrhes jusqu'à la rédemption de l'héritage. Ensuite l'apôtre prie ce Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ (Christ étant considéré comme homme), demandant que les saints puissent comprendre ce qu'est l'appel de Dieu et l'héritage, et la puissance qui opère en nous, telle qu'elle a été manifestée en Christ, quand Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite, de manière à l'établir sur toutes choses et de faire de l'Eglise son corps et son complément. Là-dessus ; il développe la vivification, la résurrection et la séance dans les lieux célestes en Christ de tous les saints par la souveraine grâce, de manière à montrer les immenses richesses de cette grâce par sa bonté envers nous. Ensuite il fait voir les Gentils éloignés et les Juifs, selon la dispensation, rapprochés, sortis les uns et les autres de leur position respective pour former un homme nouveau en Christ, et devenir ainsi l'habitation de Dieu sur la terre par l'Esprit. Ainsi nous avons l'assemblée liée à Christ en haut comme son corps, et étant sur la terre l'habitation de Dieu par son Esprit.

Après cela, Paul dit quelques mots du mystère, introduit ici pour la première fois, comme témoignage de la sagesse infiniment variée de Dieu dans les lieux célestes. Puis il demande au Père de notre Seigneur Jésus-Christ que ces bénédictions soient pleinement réalisées par l'habitation de Christ dans leurs

cœurs par la foi, en sorte que, étant enracinés et fondés dans l'amour, ils soient capables de comprendre les dimensions infinies de ce qui constitue la gloire de Dieu dans ce caractère, et l'amour de Christ, de manière à être au centre de tout cela, selon la plénitude de Dieu lui-même. En outre, il attribue la gloire à Dieu dans l'assemblée pour tous les âges, — ce qui implique l'existence distincte et continue de l'assemblée. *Notez*, que, au verset 13, la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur ne s'appliquent pas à l'amour. Le chapitre III, dès le verset 2 à la fin, est une parenthèse, et les premiers mots du chapitre IV se lient au verset 1 du chap. III.

Dans les seize premiers versets du chap. IV, l'apôtre développe, en rapport avec la primauté de Christ, les unités auxquelles nous sommes amenés, et les instruments pour bâtir ou édifier, qui sont des dons, soit au dehors soit au dedans. Il y a trois unités : une unité réelle, une unité de profession et une unité universelle en Dieu. Premièrement : un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance. Deuxièmement : un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Troisièmement : un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, partout, et en vous tous. Nous devons marcher dans l'humilité et dans l'amour, et ainsi nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Les dons viennent de Celui qui est monté en haut, qui a vaincu Satan et l'a emmené captif, de manière à transformer ceux qui avaient été les captifs de Satan en instruments de son propre service en puissance, pour rassembler et perfectionner les saints. En même temps Celui qui est monté est Celui qui était d'abord descendu

dans les parties inférieures de la terre, afin qu'il remplit toutes choses. La mesure, à laquelle les saints doivent être amenés, est celle la la stature de la plénitude du Christ lui-même; le corps étant bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure pour l'accroissement et l'édification de ce corps. A travers tout cela, cependant, le premier but de l'apôtre est individuel.

Viennent ensuite des exhortations rattachées au nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. Le nouvel homme seul a affaire avec la justice et la sainteté; aussi, ils doivent être les imitateurs de Dieu, et agir comme le Christ a agi lui-même dans l'amour — Lui la parfaite expression de Dieu — le nouvel homme. De plus, dans ce nouvel homme, ils sont lumière au Seigneur: et la mesure de leur marche et de leurs œuvres est la lumière elle-même, dont le Christ, s'ils sont réveillés, est pour eux le parfait resplendissement. C'est pourquoi ils doivent être sages au milieu de ce monde.

(à suivre.)

Pensées.

Si nous avons Christ, nous avons tout, — sans Christ nous n'avons rien. Vous pouvez être heureux sans argent, sans liberté, sans parents, sans amis, si Christ est à vous et avec vous. Si vous n'avez pas Christ, ni argent, ni liberté, ni parents, ni amis ne peuvent vous rendre heureux. Christ, avec des chaînes, c'est la liberté; la liberté sans Christ, c'est une chaîne. Christ sans autre chose, c'est la richesse; toutes choses sans Christ, c'est la pauvreté.

Toute la carrière du chrétien doit être fidèle. S'il pèche, sa fidélité consiste dans la confession.

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

A celui qui a besoin de repos.

« Venez à moi — et moi, je vous donnerai du repos.
Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi... et
vous trouverez le repos de vos âmes. »

Matthieu XI.

Pour la foi, le Seigneur Jésus, élevé à la droite de la majesté dans les hauts lieux, est Celui en qui toute plénitude habite, à qui toute puissance est donnée dans le ciel et sur la terre ; Celui qui est assis sur le trône, le Créateur des mondes et le Dominateur sur toutes choses. C'est là qu'il est béni, et béni éternellement. Mais la position, dans laquelle ce chapitre nous le montre, est bien différente. Nous y voyons le Seigneur Jésus méprisé et rejeté de ceux auxquels il était venu au nom de Jéhovah — Cependant là aussi il est béni, et béni pour nous.

Jean Baptiste avait dit : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre » (vers. 3) ? — même lui paraît douter de Jésus.

Quant à Israël, le Seigneur disait : « Mais à qui comparerai-je cette génération ? Elle est semblable à de petits enfants assis dans les marchés et criant à leurs compagnons, et disant : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé ; nous vous avons chanté des complaintes, et vous ne vous êtes point lamentés » (vers. 16, 17). Ni Jean ni Jésus ne satisfaisaient Israël ; il ne voulait ni de la loi, ni de la grâce. Les hommes n'aiment pas la justice : elle est trop stricte ; ils n'aiment pas non plus la grâce : elle est trop large ; en partie l'une, en partie l'autre, voilà ce qu'ils voudraient.

Et si nous nous tournons vers les « villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits » — nous entendons Jésus leur dire : « Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties avec le sac et la cendre. Mais je vous dis que le sort de Tyr et de Sidon sera plus supportable au jour du jugement que le vôtre » (vers. 21-22).

La pensée que nous sommes une « bonne odeur de Christ pour Dieu, à l'égard de ceux qui périssent, » aussi bien que « à l'égard de ceux qui sont sauvés » (2 Cor. II), est bien sérieuse. En voyant son témoignage rejeté, l'âme de Jésus trouve son repos en Dieu. Il pouvait se dire qu'il avait fait la volonté de Dieu ; que le nom de Dieu avait été glorifié, par conséquent son repos pouvait être doux et complet. Nulle part, le Seigneur Jésus ne s'élève au-dessus des circonstances et ne se réjouit en esprit, autant qu'il le fait ici ; au milieu de ce monde

hostile, son âme trouve son repos dans la *soumission* à la volonté de Dieu.

« *En ce temps-là,* » dans le moment même où il est rejeté, « Jésus répondit et dit : Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux* » (vers. 25, 26). Il s'inclinait devant la juste souveraineté de Dieu.

Je crois que telle serait aussi la position de l'âme du chrétien qui marcherait dans la communion avec Dieu ; c'est bien là le véritable esprit qui devrait nous animer, car c'est reconnaître Dieu comme « opérant toutes choses selon le conseil de sa volonté » (Eph. I, 11). Combien cela diffère de l'impatience que l'on rencontre chez un grand nombre d'entre nous ! — Quand notre témoignage est rejeté, que nos désirs sont frustrés, nos motifs méconnus ; quand l'épreuve vient du côté d'où nous l'attendions le moins, de la part de chrétiens, de notre famille, ou de ceux que nous avons cherché à servir, c'est alors qu'il convient de nous courber devant la juste souveraineté de Dieu et de dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux.* » — O mes amis, si nous comprenions un peu mieux la merveilleuse grâce qui nous a été manifestée dans le don de Dieu, Jésus, quand nous avons été vivifiés, nous qui étions morts dans nos offenses et dans nos péchés, et que Dieu a déployé en notre faveur le bras de sa puissance — nous ne perdrons pas notre temps en vains murmures, en regrets inutiles, comme nous ne le faisons que trop souvent, mais nous serions en état de dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes*

yeux. » Si tu l'as trouvé bon, ne dois-je pas le trouver bon? »

Il y a du bonheur à pouvoir parler ainsi, car c'est reconnaître que la volonté de Dieu est « bonne, agréable et parfaite » (Rom. XII), et l'on ne raisonne pas. Chez le prophète Jérémie nous trouvons des plaintes : il maudit le jour auquel il est né ; Habacuc argumente ; Job cherche à se justifier lui-même ; — ici, il n'y a rien de semblable ; il n'y a qu'une soumission simple à « la volonté de Dieu, » comme étant ce qu'il y a de meilleur. « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux.* » Ce que le Père avait « trouvé bon » devant ses yeux, était bon aux yeux de Jésus, et il en était de même toujours : « *Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté* » (Hébr. X). Voilà une vraie résignation. Ce n'est pas véritablement de la résignation que de se soumettre à ce que l'on ne peut éviter ; non : la vraie résignation reconnaît qu'une chose est bonne et convenable, parce que *Dieu la veut ainsi*, quelque pénible, quelque douloureuse qu'elle puisse nous paraître d'ailleurs. — « *Je te célèbre, ô Père!* »

Une autre précieuse vérité est là. — Quand Jésus se voit ainsi rejeté par tous ceux qui étaient autour de Lui, à quoi se rattache son âme ? A la conscience que « *toutes choses lui sont livrées par le Père.* » De toute manière repoussé par les hommes, le Père a livré toutes choses entre ses mains. — Chers amis, lorsque notre volonté a été contrariée, quand il y a eu du renoncement, et que nous nous sommes soumis à la volonté de Dieu, que de fois n'avons-nous pas fait l'expérience de quelque chose qui s'épanouissait en bénédictions devant notre âme ? — Il est toujours et pratiquement vrai que

« quiconque s'abaissera, sera élevé » (Matth. XXIII, 12).

Jésus est ici de fait le Rejeté — il est rejeté par le monde ; toutefois, il est Celui que le Père a haut élevé — et désormais il peut dire : « *personne ne connaît le Fils, sinon le Père.* » Si le monde ne Le connaissait pas, le Père Le connaissait ; — si le monde ne prenait pas en Lui son plaisir, le Père faisait de Lui ses délices ; — si le monde ne L'aimait pas, le Père L'aimait.... « *Ni personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler.* » Ayant en Lui-même la connaissance du Père, le Seigneur Jésus est soutenu tout le long de son rejet de la part des hommes, et maintenant il s'avance pour révéler à d'autres le nom du Père. Le Père n'est connu que par la révélation que le Fils fait de Lui. « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu ; et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (Jean XVII, 25, 26).

Si vous appartenez au monde, vous n'éprouverez aucun besoin de connaître ce nom que Jésus est venu manifester. — Si vous avez choisi le monde comme votre portion, ce nom, qui était la portion de Jésus quand le monde l'eut rejeté, ce nom ne sera d'aucun prix pour vous. « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean II, 15, 16).

Il y a une différence marquée entre ces deux paroles de Jésus : « Je vous *donnerai* du repos » et « vous *trouverez* du repos, » différence d'une très grande importance. Jésus ne nous dit pas de *faire* quelque chose, afin qu'il *puisse* nous *donner* le repos ; il dit simplement : « Venez à moi. » Mais pour que nous puissions *trouver* le repos, il dit : « Prenez *mon* joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur » (vers. 28, 29). Une soumission pratique est devenue nécessaire. Il est d'une égale importance de discuter le rapport que ces deux choses ont l'une avec l'autre, et souvent, en n'y prenant pas garde, les saints perdent la jouissance présente de la paix que Jésus leur a donnée. C'est dans la conscience de posséder « toutes choses » — toutes choses Lui étant livrées par le Père, toute puissance Lui étant donnée dans le ciel et sur la terre, tout jugement étant remis entre ses mains, toutes choses étant à Lui (car il n'y a aucune chose que le Père n'ait remise entre les mains de Jésus), c'est dans cette conscience, dis-je, que Jésus dit : « *Venez à moi.* »

Il ne dit pas : « *Venez à moi,* » comme à celui qui est rejeté et méprisé par les hommes, — non, il dit : « *Venez à moi,* » qui, bien que méprisé et rejeté en effet, possède cependant en *Moi-même* tout ce que les hommes recherchent avec tant d'ardeur, tout ce qu'ils estiment, tout ce qu'ils ambitionnent. Il est « digne de recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire et louange » (Apoc. V). En Lui que le monde a rejeté, il y a non-seulement tout ce qui répond à nos besoins comme pécheurs, mais aussi tout ce qui peut satisfaire les désirs les plus ardents de nos cœurs ; c'est pourquoi il nous dit : « *Venez.* » Combien

cela est précieux ! Toute la grâce du cœur de Jésus se révèle dans cette parole. Quand nous le voyons, Lui le Rejeté, se tourner vers nous, disant : « *Venez à moi ! Venez à moi !* vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, *je vous donnerai du repos,* » nous apprenons véritablement ce qu'est la grâce !

Aller à Lui, croire à son Nom, voilà le grand secret de la paix qu'il nous offre. Les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs de la loi, toute cette multitude orgueilleuse et satisfaite d'elle-même, tous L'avaient rejeté ; — mais Jésus savait qu'il y avait là, autour de Lui, des cœurs fatigués et pesamment chargés, — des pécheurs qui faisaient de vains efforts pour se délivrer de leur fardeau de péché. La loi ne pouvait leur apporter aucun soulagement, elle ne pouvait ôter leurs péchés ; — et c'est à eux que Jésus s'adresse : « *Venez à moi, moi je vous donnerai le repos.* » Puis, il y en avait d'autres qui avaient cherché le repos dans le monde, parmi des amis, et à eux aussi il dit : « *Venez à moi.* » Le repos, un repos véritable est donné à ceux qui vont simplement à Jésus ; — et que faut-il de plus à mon âme ? « *Venez à moi,* » dit Jésus — tout ce dont nous avons besoin est entre ses mains, pardon des péchés, vie éternelle, repos, tout ce que notre cœur peut désirer — tout est là — tout.

Je veux faire remarquer ici l'ordre dans lequel ces choses nous sont présentées. Le Seigneur Jésus ne nous parle pas de *trouver* le repos, avant qu'il ne nous l'ait premièrement *donné*. Je crois que l'on a souvent interverti cet ordre, et cherché à prendre le joug, avant que cela nous fût commandé. Jésus sait exactement ce qu'il faut au pécheur (le Père, qui a livré toutes choses,

entre les mains de Jésus, le savait aussi) ; ce dont le pécheur a besoin comme un simple don ; non pas comme une chose qu'il ait à acquérir, ou à mériter — mais qu'il trouve tout d'un coup — un don gratuit ; et j'insiste sur ceci, c'est que l'on ne doit, en aucune façon, chercher à agir comme un chrétien, soit dans le culte, soit dans le service, avant d'avoir trouvé, *en allant à Jésus*, un repos parfait pour l'âme. Nous devons être tranquilisés quant à nous-mêmes, avant de pouvoir penser agir pour Dieu. Un pécheur doit avoir le repos de son âme, avant de pouvoir agir comme un saint, avant de pouvoir prendre sur lui « le joug » de Christ. Avant de pouvoir porter son fardeau, je dois être débarrassé du *mien* propre, je dois l'avoir laissé auprès de Jésus.

Si je ne vais pas à Jésus pour recevoir de Lui le repos, comme un don gratuit, je vais à Lui comme à un maître qui a le droit d'être exigeant, et ainsi je ne fais que charger sur moi un double fardeau, au lieu de trouver pour mon âme ce bienheureux sabbat, dans lequel moi, pauvre pécheur, je puis me reposer et me réjouir, et Dieu, le Dieu Saint, peut trouver ses délices. — Jésus est ce véritable sabbat, dans lequel Dieu a son bon plaisir ; il est aussi le vrai repos pour l'âme. Il a été *l'homme obéissant* — « obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. C'est pourquoi aussi, Dieu L'a haut élevé, et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux ; et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. II). *L'homme* a crucifié Jésus, mais *Dieu* l'a ressuscité d'entre les morts ; et

maintenant Dieu déclare que le nom de Jésus est le seul nom sous le ciel, par lequel les hommes puissent être sauvés. Jésus a accompli la volonté de Dieu, *c'est pourquoi* toutes choses Lui sont livrées par le Père, et il dit : « *Venez à moi*, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous *donnerai le repos*. » Chers amis, je le répète encore, Jésus ne nous dit pas de *prendre* sur nous son « joug » ou son « fardeau » avant d'avoir *mis de côté* le nôtre propre. Avant d'être placés dans *la liberté* de l'Esprit par la connaissance de l'œuvre de Jésus sur la croix, nous ne sommes pas capables de *servir* comme il convient.

Quoi que ce soit que nous pensions de nous-mêmes, ou que d'autres puissent penser de nous, — si nous sommes méprisés, rejetés par ceux qui nous entourent — toutefois, comme étant allés à Jésus, « toutes choses sont à nous, » il n'est rien qui ne nous soit donné, car Jésus est le grand don de Dieu, et en Lui se trouvent concentrés tous les autres dons — justice, vie, paix, tout.

« *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger* » (vers. 29, 50). Jésus avait porté le « fardeau, Lui-même, » il avait porté le « joug, » c'est pourquoi, il pouvait dire : « *Apprenez de moi* » — (il ne s'agit pas ici du fardeau de nos péchés). Jésus était aussi venu pour « apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Hébr. V). Jésus fut Celui qui connut toute l'amertume du mépris et du rejet, et qui pourtant pouvait dire « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon ;* » par conséquent il dit : « *apprenez de moi.* »

— Au chapitre L d'Esaië, nous lisons : « Qui est celui d'entre vous qui craigne l'Eternel, et qui écoute la voix de son serviteur ? que celui qui a marché dans les ténèbres, et qui n'avait point de clarté, ait confiance au nom de l'Eternel, et qu'il s'appuie sur son Dieu » (vers. 10). Jésus était dirigé au milieu des ténèbres de la terre ; il n'avait jamais de volonté à Lui ; il était l'homme obéissant : « chaque matin il me réveille soigneusement, afin que je prête l'oreille aux discours des sages ; c'est pourquoi « l'Eternel lui a donné la langue des savants, pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux » (Es. L, 4). Il peut nous dire comment il a Lui-même porté le joug, s'abaissant toujours davantage, et il peut dire aussi : « *Mon joug est aisé, et mon fardeau est léger.* »

Chers amis, si le Christ Jésus a trouvé le joug aisé et le fardeau léger — s'il a pu dire : j'ai vaincu, d'où cela venait-il ? De ce qu'il se courbait sous ce joug, de ce qu'il s'y soumettait. Et nous, comment pouvons-nous vaincre ? En endurent toujours, et jamais en essayant de changer les circonstances, jamais en cherchant le repos ici-bas. Souvent on s'efforce d'avoir le dessus sur les choses pénibles en les modifiant — mais ce n'est pas la manière d'agir d'un fidèle disciple de Christ. Lorsqu'un chrétien se plaint de n'être pas heureux dans son âme, et qu'il cherche pratiquement du repos dans un changement de circonstances, il ne possède pas cette paix que Jésus a promise : « Vous aurez de l'affliction dans le monde, mais *en moi* vous aurez la paix » (Jean XVI). Souvent nous parlons l'un à l'autre bien légèrement, et nous avons l'air de penser qu'un changement de circonstances amènera le repos ; mais

un changement de circonstances n'a, par lui-même, rien à faire avec la paix de l'âme. Écoutons plutôt cette parole : « *Apprenez de moi.* » — Jésus ne changea rien aux circonstances ; la coupe ne passa point *loin de lui*. — Non ! il se soumit et dit : « Non pas comme moi je le veux, mais comme toi tu le veux » (Matth. XXVI, 39).

Il n'y a pour nous que deux chemins à prendre : nous devons nous frayer la route à travers le monde en combattant, ou nous devons souffrir. Or, je lis : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres — à ceux qui sont contentieux, et qui se rebellent contre la vérité et obéissent à l'iniquité, colère et indignation, tribulation et angoisse ; » et au contraire : « à ceux qui, en *persévérant dans les bonnes œuvres*, cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité — la vie éternelle » (Rom. II, 7, 8). J'apprends ici que *la persévérance dans les bonnes œuvres*, — *la patience*, est le caractère par excellence du chrétien. C'est là le chemin de la gloire et de la vertu ; c'est là le chemin où Jésus marcha ; c'est là le « joug » qu'il a porté. Il endura, et il y trouva de grandes bénédictions. Jésus triompha par une patiente *persévérance* à bien faire, et il nous dit : « Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, » — non pas le repos inquiet et agité du chrétien qui cherche constamment à changer l'état des choses autour de Lui, mais le repos de Jésus : — « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux.* »

Nous allons à Jésus comme des pécheurs fatigués et chargés ; il nous donne le repos et il ne reprend pas ce qu'il a donné : le repos est désormais notre part éternelle. Cependant nous sommes encore au milieu d'un

monde qui nous éprouve, nous sommes exposés aux tentations et aux ruses de Satan, ayant au dedans de nous un méchant cœur d'incrédulité. Nous voudrions bien que tout en nous et autour de nous fût déjà comme il sera plus tard..... Mais il n'en est pas ainsi, et sans doute il y a là bien des causes d'agitation, de dépit, de mécompte. — Mais si Dieu ne trouve pas à propos de changer l'état des choses, ni la chair, ni le diable, ni le monde — à quoi nous sert-il de nous impatienter? « Considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre Lui-même, afin que vous ne soyez pas, en étant découragés, las dans vos âmes » (Hébr. XII, 3). La foi dit : c'est là le chemin que *Dieu* a choisi pour moi, afin que j'y marche. Le repos se *trouve* dans le renoncement de la volonté propre, en prenant sa croix chaque jour et en suivant Jésus, en courbant la tête pour dire : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon. » Le Seigneur Jésus a expérimenté ce second caractère du repos, quand il devint *obéissant jusqu'à* porter le joug placé sur ses épaules ; c'est pourquoi il nous dit ici : « *Apprenez de moi*, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous *trouverez* le repos de vos âmes. »

Il y a encore une chose dont je voudrais dire quelques mots. Je veux parler de ce grand principe d'humilité chrétienne, dont le saint doit faire preuve, parce qu'il est un *saint*, et non parce qu'il est un *pécheur*. Un pécheur sauvé par grâce a, en effet, des motifs d'être humble ; mais l'humilité d'un saint, parce qu'il est un saint et un héritier de la gloire, est d'une nature bien plus profonde. Rien ne nous mettra plus bas et ne nous disposera mieux pour le service

le plus infime. Voyez le Seigneur Jésus. Il est là dans la conscience de posséder toutes choses : « toutes choses m'ont été livrées par mon Père ; » pourtant il dit : « Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur. » Pouvez-vous unir ces deux choses ? Je pense que vous le pouvez ; l'âme du saint, qui a été vraiment enseigné de Dieu, doit discerner leur relation si nécessaire. Le Seigneur Jésus, sachant que toutes choses étaient à Lui, *pouvait* s'abaisser : « ce qui est vrai en Lui et en vous » (1 Jean II, 8). Rien ne nous rend capables de laver les pieds des saints, de nous mettre par terre devant eux, comme la connaissance de notre grandeur réelle ; alors nous pouvons être humbles, — nous pouvons nous abaisser pour servir les autres, au lieu de vouloir qu'on nous serve. L'enfant de Dieu n'a besoin de rien qui ajoute à sa dignité, dignité qui lui a été conférée de Dieu. Il a toutes les dignités, toutes choses en Christ, et c'est là ce qui communique véritablement la puissance de s'abaisser pour servir. La conscience que toutes choses sont à nous, et nous à Christ, et Christ à Dieu (1 Cor. III, 22), nous mettra en état de nous placer au-dessous de quoi que ce soit.

C'est donc en prenant le joug de Christ, que nous trouverons cette paix réelle et stable et ce repos pour nos âmes ; c'est en n'estimant pas les choses élevées, mais en nous associant aux choses humbles (Rom. XII, 16). Le Seigneur Jésus a dit : « Quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre *esclave* » (Matth. XX, 27) ; et « *Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* » — C'est un grand bonheur que d'être un disciple à l'école de Christ.

Le Saint-Esprit, qui a pour office et pour jouissance de placer le Seigneur Jésus devant nos âmes comme notre modèle, ne le fait jamais sans nous établir d'abord solidement dans la foi à l'œuvre que Christ a accomplie pour nous à la croix; et s'il y a une position de bénédiction positive pour le serviteur, c'est d'être là où était son Maître. Christ est ce qu'il est en Lui-même; ce que nous sommes, nous le sommes *en Lui*.



Notes sur quelques méditations.

(Suite de la page 116).

VII.

Sur Genèse XII, 1-8.

Chers amis, nous avons vu, en nous occupant du commencement de la Bible, que tant que Dieu est seul sur la scène, tout est parfait; mais que dès que l'homme est introduit, il est séduit par l'ennemi, il tombe, et ce beau tableau est tout changé; tout est gâté et tout est perdu. Mais Dieu, qui a besoin de rendre heureux, promet un Sauveur qui brisera la tête du serpent; et par la foi à ce moyen, Abel, Hénoc et, nous espérons, beaucoup d'autres, sont mis en relation avec Dieu et s'en vont chez Lui. Mais le reste des hommes deviennent extrêmement méchants, et Dieu décrète de les détruire avec la terre.— Mais, encore là, nous trouvons Dieu pour ce qu'il est. Il ne peut anéantir la race de l'homme à cause de la promesse. Il se rencontre un

Noé qui trouve grâce devant Dieu, et qui, par la foi aux paroles de Dieu, bâtit l'arche, et par elle échappe à la destruction. Puis Noé sort de l'arche avec les sept personnes qui étaient avec lui ; et le monde recommence à nouveau.

Noé exprime sa reconnaissance à l'Éternel, et l'Éternel flaire une odeur d'apaisement et promet de ne plus détruire la terre. Mais, hélas ! tel est l'homme, il ne peut que faillir ; un des fils de Noé même attire sur lui la malédiction de son père et celle de Dieu. Et peu après, la tour de Babel nous donne la preuve humiliante que l'homme par lui-même ne peut que se défier de Dieu et s'éloigner de Lui. Tel est l'homme ; mais tel est aussi le Dieu avec lequel nous avons le bonheur d'avoir affaire. Il a besoin de bénir, de faire des heureux. Dieu laisse le monde aller son train (en tenant toujours la haute main, c'est clair), et vient chercher Abram. Dieu voulait avoir des êtres qui fussent réellement en relation avec Lui, en dehors de l'état des choses gâté par le mal. Car Dieu ne raccommode jamais ce que le péché a gâté, il le juge et le remplace par quelque chose de nouveau. Mais tout était tellement corrompu que, pour entrer dans cette position et cette relation, il fallait tout quitter, même les relations filiales. Il s'agit d'avoir affaire avec Dieu en dehors de tout : « Sors de ton pays, et de ta parenté, *et de la maison de ton père*, et viens au pays que je te montrerai. » Cet ordre positif était quelque chose de si nouveau, qu'il n'est pas difficile pour nous de comprendre (sans le justifier) le retard que mit Abram à l'exécuter, et même il fallut que la mort de son père intervint pour le dégager de ces liens naturels, qui sont toujours si

forts pour nous retenir ou nous arrêter dans la course de notre vocation céleste. Mais répétons-le, combien cet appel était nouveau à cette époque-là. Malgré le retard, Abram obéit, et le Saint-Esprit ne parle pas de ce retard en Hébr. XI. « Par la foi Abraham étant appelé obéit... et s'en alla ne sachant où il allait. » Nous, maintenant, chers amis, nous sommes les objets d'un appel de même nature ; mais en partant, nous savons où nous allons, néanmoins pour partir pour le Ciel, il s'agit de tout quitter.

La carrière de ce *père de circoncision* est remplie d'encouragements pour nous. En mettant les pieds dans le chemin de Dieu, l'on apprend à connaître assez ce Dieu de gloire pour pouvoir plus tard obéir sans hésitation, à des ordres plus extraordinaires que le premier appel. Quand Dieu demande à Abraham de lui offrir son propre fils, Abraham obéit sans hésitation et sans retard. Il pouvait se fier à ce Dieu avec lequel il avait marché et avec lequel il était devenu ami, de manière que Dieu ne pouvait rien lui cacher. Et nous savons combien Dieu trouva de plaisir dans cet acte de foi ; et d'un autre côté, quelle connaissance intime, glorieuse, satisfaisante, Abraham obtint de ce Dieu avec lequel il marchait. Il expérimenta avec bonheur que son Dieu était un Dieu qui fait vivre les morts, et qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Il vaut la peine de marcher avec un tel Dieu et de tout quitter pour le faire.

Une promesse accompagnait nécessairement l'appel de Dieu. Mais ce n'est que quand nous avons mis les pieds dans le chemin, que Dieu peut se révéler pour encourager le pèlerin de la foi à faire un pas de plus

dans le chemin de Dieu. Et c'est là un principe important. Quel beau chemin (quoique pour la nature, il n'y ait que la mort)! Il y a progrès dans la connaissance de la personne du Dieu qui a appelé, progrès dans la connaissance de notre portion en lui, progrès dans la jouissance de notre relation avec lui, progrès dans une marche qui honore son beau nom; et ainsi le cœur se lie à lui comme étant son rocher et son partage à toujours.

Nous avons aussi un bel exemple des soins de Dieu à l'égard de ceux qui sont décidés à marcher avec lui, dans le cas d'Abraham revenant de la défaite des rois. Ce moment était un moment d'épreuve pour Abraham; il venait de remporter une victoire, il était en danger de s'élever, et l'ennemi lui préparait un présent de la part d'un grand de ce monde. Alors dans ce moment critique, le Dieu qui l'avait placé en relation avec Lui-même, lui envoie Melchisédec pour le bénir et le fortifier, et cela de la part du Dieu fort, souverain, possesseur des cieux et de la terre. On comprend comment un tel repas rend Abraham capable de refuser hardiment un présent qui l'eût rendu redevable à quelque autre qu'à son Dieu. Et cela honore tellement Dieu qu'il lui apparaît et lui dit : « Abraham, ne crains point, je suis ton bouclier et ta grande récompense. » — Quelle précieuse révélation ! Combien aurait-il fallu de présents du roi de Sodome pour égaler la joie, la profonde paix que produisit dans le cœur d'Abraham la certitude qu'il avait pour bouclier actuellement, et pour récompense plus tard : LE DIEU FORT TOUT-PUISSANT POSSESSSEUR DES CIEUX ET DE LA TERRE ? Combien il est vrai qu'il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans

l'intégrité, et que bienheureux est l'homme qui se confie en Lui.

Mais de tout ceci, chers amis, ressort la pensée qui m'occupait en lisant ces versets : c'est que Dieu avait besoin de rendre l'homme heureux en le plaçant en relation avec Lui-même qui est la source du bonheur. L'appel d'Abraham est une des preuves que Dieu a besoin de manifester son amour aux pauvres pécheurs. Combien cette pensée attire le cœur vers Lui. Et nous, chers frères et sœurs, qui le connaissons maintenant comme Père, et qui sommes unis à son Fils glorieux, qu'il nous donne de marcher avec Lui en quittant tout, afin que nous goûtions combien on est heureux avec Lui déjà maintenant, en attendant d'habiter chez Lui.

Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 140.)

ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS (Suite).

En traitant des devoirs relatifs à diverses positions, Paul parle de la relation de l'Église avec Christ, fondée sur l'œuvre de son amour. D'abord, Il s'est donné lui-même pour elle ; ensuite, il la sanctifie et la purifie par la Parole ; enfin, il se la présentera à lui-même glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Il y a deux choses à remarquer ici : 1^o, que, dans l'analogie avec Adam et Eve, Christ est mis à la place et d'Adam et de Dieu ; 2^o, l'intime connexion entre l'opération actuelle de Christ et la gloire : Il

sanctifie et purifie l'Eglise, afin qu'il puisse se la présenter. Puis, non-seulement l'Eglise est l'épouse de Christ, mais encore, en analogie avec Ève, elle est présentée comme son corps, et Christ est considéré comme la nourrissant et la chérissant, de même qu'un homme nourrit et chérit sa propre chair.

A la fin de cette épître, les chrétiens sont exhortés à revêtir l'armure complète de Dieu, à se fortifier ainsi dans la puissance de sa force, et à combattre dans une entière dépendance de Lui.

L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS

expose l'expérience chrétienne; le péché et la chair n'y sont mentionnés qu'en rapport avec le rejet de la justice dans la chair. C'est un homme au-dessus de tout ce dont il a à parler dans ce monde. Mais le chapitre II parle spécialement d'un caractère charitable et obéissant, en harmonie avec Christ venu ici-bas et obéissant jusqu'à la mort, en contraste avec le premier homme. Au chapitre III, nous avons l'énergie de la vie divine, regardant à Christ glorifié comme à l'objet, à l'état duquel l'apôtre doit atteindre. Il est, à tous égards, au-dessus des circonstances: ses liens n'ont servi qu'aux progrès de l'évangile; si Christ est prêché par un esprit de contention, il s'en réjouit, et tout cela lui tournera à salut. Dans toute cette épître, le salut est l'obtention du dernier résultat en gloire, et c'est là la force du mot « Sauveur » au chap. III, 20. La vie et la mort sont l'une et l'autre si bénies, que le *moi* disparaît, parce que Paul ne peut avoir aucune préférence à cet égard, quoique, en soi, déloger pour être avec Christ soit de beaucoup meilleur. Il prononce

dans ce débat en faveur de la vie, parce qu'il est assuré que, s'il vit encore, ce sera pour le bien de l'Église. Pour lui, vivre, c'est Christ. Toutes choses sont une perte ou des ordures à cause de l'excellence de la connaissance du Christ; et il ne fait plus qu'une chose : tendre avec effort vers la gloire. Quoique enchaîné depuis quatre ans avec un soldat, il sait ce que c'est que de se réjouir toujours dans le Seigneur et de ne s'inquiéter de rien. La paix de Dieu garde son cœur, de manière qu'il est enseigné à tous égards, tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance qu'à être dans les privations : il peut toutes choses en Christ qui le fortifie. Aussi compte-t-il sur son Dieu pour qu'il bénisse les Philippéens.

Extrait.

« N'avez-vous pas faim et soif de la justice? Et, je vous le demande, Celui qui ne peut mentir ne dit-il pas que bienheureux sont ceux qui ont cette faim et cette soif? Comment Dieu essuierait-il, dans le ciel, les larmes de vos yeux, si maintenant, sur la terre, vous ne répandiez point de larmes? Comment les cieus seraient-ils pour vous le séjour du repos, si vous trouviez le repos ici-bas? Comment pourriez-vous désirer d'arriver dans votre patrie, si, durant votre voyage, vous ne rencontriez ni difficulté, ni angoisse, ni affliction? Comment pourriez-vous être fait semblable à Christ dans la joie, si, dans la douleur, vous n'aviez jamais sangloté avec lui? Si vous voulez être assis à la table de Christ dans son royaume, il faut d'abord que vous persévériez avec Lui dans ses tentations. Si vous voulez boire de sa coupe de gloire, ne repoussez pas sa coupe d'ignominie. Si vous étiez une brebis à vendre au marché, vous seriez placé dans des pâturages plus gras et plus herbeux, ou vous seriez nourri à l'étable et auriez tout en abondance; mais parce que vous êtes à Dieu, un de ceux dont Dieu prend soin, vous devez paître dans des bruyères froides et stériles, où vous endurez les orages et les tempêtes qu'Il envoie d'en haut sur ce terrain et sur vous. »

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La nouvelle naissance.

Jean III.

Je désire m'arrêter un moment sur le chapitre III de l'évangile de Jean, et sur sa liaison avec d'autres portions de l'Écriture, pour méditer le sujet si important, et souvent si peu compris, de la nouvelle naissance. Je voudrais amener ceux qui me liront à une intelligence plus claire de ce qu'est l'homme nouveau et la position dans laquelle nous sommes placés, en tant que faits participants de ce nouvel homme, en Christ. En m'occupant de ce sujet, j'aurai nécessairement à toucher d'abord un terrain familier aux chrétiens, afin d'entrer ensuite dans les développements et les distinctions qui m'ont engagé à écrire ces lignes.

« Et comme Jésus était à Jérusalem à la Pâque, plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fait pas à eux, parce que lui-même connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas be-

soin que quelqu'un rendit témoignage de l'homme, car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme » (Jean II, 23-25). La conclusion, à laquelle ils arrivaient relativement à sa personne était juste, mais elle était tirée de ce qui était dans l'homme; elle n'avait absolument aucune valeur; — elle laissait l'homme dans sa propre nature et sous l'empire des motifs, des influences et des passions, auxquels il était assujéti précédemment; elle ne le soustrayait pas davantage à l'empire de Satan qui avait puissance sur la chair et sur le monde. La conclusion de ces hommes était juste, mais elle n'était qu'une conclusion : l'homme restait ce qu'il était, il était toujours le même. Jésus, qui savait ce qu'était la chair, n'avait et ne pouvait avoir aucune confiance en elle.

Mais Nicodème, sous la direction de Dieu, pour notre instruction, fait un pas de plus. Les autres croyaient en Jésus et s'en tenaient là. Mais là où l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, il produit toujours dans l'âme des besoins et des désirs de ce qui est de Dieu et de la piété; et il amène l'âme ainsi au sentiment de sa misère. En même temps le sentiment, que le monde sera contre nous, s'élève instinctivement; nous avons conscience à la fois et de l'opposition et du mépris que nous rencontrerons de la part du monde. Nicodème vient « de nuit. » Il y avait, dans son âme, un besoin de quelque chose de meilleur que ce qu'il avait; mais sa position de docteur, et surtout de docteur ecclésiastique, augmentait pour lui la difficulté d'aller à Christ. La dignité de quelqu'un, qui est établi pour enseigner, n'est pas une facilité pour lui pour aller apprendre. Toutefois, sa conscience pousse Nicodème, et il va vers Jésus; mais

la crainte de l'homme l'effraye, et il va de nuit. Quelle pauvre dignité que celle qui tend à empêcher quelqu'un d'apprendre de Christ. Quoiqu'il eût été conduit à Christ par des besoins et des désirs spirituels, Nicodème, dans ses recherches, marche sur le même terrain que ceux qui n'avaient pas les mêmes besoins que lui : « *Rabbi, dit-il, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu; car personne ne peut faire les miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui* » (vers. 2). Nicodème tirait sa conclusion de preuves parfaitement justes ; mais c'était tout. Cependant ; il désirait quelque chose de la part de Celui qui donnait ces preuves ; mais il se tenait, en tant que Juif, pour un fils du Royaume, et il voulait être enseigné. Le Seigneur lui répond immédiatement (car Nicodème était sincère et connu de Lui), en lui déclarant que le terrain même sur lequel il se trouvait et sur lequel il s'approchait de Lui, était entièrement faux. *Christ* n'enseigne pas la chair, et il n'est pas venu pour cela. Dieu établissait pour lui-même un royaume ; et pour voir ce royaume, il faut être né de nouveau, être né entièrement à nouveau. Aussi longtemps que Christ était sur la terre, le royaume n'était pas encore venu d'une manière visible et qui appelât l'attention ; il était là au milieu de ceux qui entouraient le Seigneur (comp. Luc XVII, 20, 21) ; mais pour le voir, il fallait posséder une nature entièrement *nouvelle* : « En vérité, en vérité, je te dis : si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (vers. 3). Nicodème, arrêté par ce langage, ne comprend pas comment un homme peut « naître de nouveau, « quand il est vieux, » et en raisonneur humain, quoique sincère, il s'arrête devant la difficulté, et de fait, ne voit pas le royaume.

Mais ici déjà, deux grandes vérités apparaissent : en premier lieu, Dieu n'enseigne, ni n'améliore l'homme, tel qu'il est ; il établit un royaume, une sphère de puissance et de bénédiction à Lui, et là il agit. En second lieu, il faut à l'homme une nouvelle nature ou nouvelle vie ; il faut qu'il soit né de nouveau pour se trouver en rapport avec Dieu qui agit ainsi ; la chair ne peut pas même apercevoir le royaume. Ces deux faits que nous signalons sont de la plus haute importance. Dieu établit un système nouveau où se trouve la bénédiction ; — et il faut une nature nouvelle pour être en rapport avec cet ordre de choses.

Mais le Seigneur ne laisse pas là Nicodème dans sa recherche ; il lui montre comment on entre dans le royaume : il faut qu'un homme soit « né d'eau et de l'Esprit » (vers. 5), de la Parole et de l'Esprit de Dieu ! Il faut que la Parole de Dieu, — la révélation des pensées de Dieu, — opère dans la puissance de l'Esprit, jugeant tout dans l'homme, — introduisant les pensées de Dieu à la place de celles de l'homme, supplantant celles-ci par celles de Dieu ; et il faut une vie absolument nouvelle, une vie de Dieu, dans laquelle ses pensées aient leur siège et leur vivante réalité, — une nature et une vie nouvelles. Ce n'est pas qu'il soit question ici de deux naissances, mais l'Écriture nous présente deux aspects importants, deux réalités de la nouvelle naissance. « *Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité...* » (Jacques I, 18) ; — « *Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole* » (Eph. V, 26) ; « *Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite* » (Jean XV, 3). C'est là, non pas

enseigner la chair, qui a ses propres pensées, — mais supplanter toutes les pensées de la chair par celles de Dieu. Nous sommes nés d'eau. Ensuite, la nouvelle nature est une nature procédant de l'Esprit : « Ce qui est né de la chair est chair; et ce qui est né de l'Esprit est esprit. » (vers. 6). Tout ce qui naît découle et participe de la nature de ce qui l'engendre; il en est de même ici. L'eau agit sur l'homme comme homme, sa personne n'en est pas changée; mais l'Esprit communique une nouvelle vie, qui est de Lui, l'Esprit, tout comme la nature de la chair est chair, dans ce qui est né de la chair.

Ce que nous trouvons ici, ce n'est donc pas Dieu enseignant la chair, — mais les pensées de Dieu opérant en puissance, et la participation à la nature divine qui est communiquée par l'Esprit; les pensées et la nature de Dieu nous sont vitalement communiquées. C'est là notre vie en tant que chrétiens, comme la chair, rien que la chair, l'était auparavant. La bénédiction est ouverte ainsi aux nations. « Ne t'étonne pas, dit le Seigneur à Nicodème, de ce que je t'ai dit : il vous faut (vous, Juifs) être nés de nouveau. Le vent souffle où il veut...; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit » (vers. 7-8). La communication souveraine d'une nouvelle nature (nécessaire au Juif, aussi bien qu'à l'homme d'entre les nations, quand il est question de nature), comme chose entièrement nouvelle, comme nature nouvelle communiquée, dans laquelle l'homme vit désormais avec Dieu, est applicable tout aussi bien à un gentil qu'à un Juif, car ainsi, quant à sa vie, un homme n'est ni Juif, ni gentil : « Il est né de Dieu » (comp. Jean I, 12-13). Cette vérité n'est pas développée ici; le fon-

dement seulement est posé ; mais nous apprenons du Seigneur la vérité bien plus profonde du fait de la vie divine, souverainement communiquée ; mais l'autre vérité est directement comprise dans celle-ci.

Nicodème s'arrête de nouveau ; il ne dit plus : « nous savons... ; » il faut qu'il se taise pour apprendre. Alors viennent d'autres vérités, qui nous associent avec le ciel. Mais d'abord le Seigneur montre, — ce que Nicodème aurait dû savoir, — c'est que, même quant aux promesses terrestres, le témoignage de Dieu était clair : il fallait qu'Israël fût né de nouveau, né d'eau et de l'Esprit. Le chap. XXXVI^m du prophète Ezéchiel s'exprime en effet sur ce sujet comme suit : « *Mais j'ai épargné le nom de ma sainteté, lequel la maison d'Israël avait profané parmi les nations au milieu desquelles ils étaient venus. C'est pourquoi, dis à la maison d'Israël : Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : Je ne le fais point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause du nom de ma sainteté, que vous avez profané parmi les nations, au milieu desquelles vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations, et que vous avez profané parmi elles ; et les nations sauront que je suis l'Eternel, dit le Seigneur, l'Eternel, quand je serai sanctifié en vous, en leur présence. Je vous attirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tout pays, et je vous ramènerai en votre terre. Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau : j'ôterai de vous le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ; et je mettrai mon Esprit au dedans de vous ; je ferai que vous marcherez*

dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances, et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères; et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures; j'appellerai le froment, et je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine; mais je multiplierai le fruit des arbres, et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine entre les nations. Et vous vous souviendrez de votre mauvaise voie et de vos actions qui n'étaient pas bonnes; et vous détesterez en vous-mêmes vos iniquités et vos abominations. Je ne le fais point pour l'amour de vous, dit le Seigneur, l'Eternel, afin que vous le sachiez. Soyez honteux et confus à cause de votre voie, ô maison d'Israël! » Pour jouir des bénédictions des promesses de Dieu dans la terre, il faut qu'Israël soit né d'eau et de l'Esprit, qu'il soit nettoyé selon les pensées de Dieu, et renouvelé par l'Esprit de Dieu, La déclaration du Seigneur est plus simple que celle du prophète, plus complète et plus absolue, parce qu'il expose la vérité en elle-même : il montre comment un homme peut entrer dans le royaume, et fait ressortir en conséquence la nécessité de la communication d'une vie entièrement nouvelle dans son caractère, nous donnant en même temps la précieuse assurance que nous sommes ainsi réellement nés de l'Esprit, de manière à ce que nous participons à la nature de Celui duquel nous sommes nés. « *Ce qui est né de la chair, est chair; et ce qui est né de l'Esprit est esprit* » (vers. 5). Mais Nicodème, comme docteur d'Israël, aurait dû savoir qu'un tel changement était nécessaire pour qu'Israël pût jouir de ses bénédictions terrestres avec Dieu.

Mais ceci fait ressortir la différence qu'il y a entre les

instructions du Seigneur et le caractère qu'elles revêtent dans la bouche du prophète. Ezéchiel avait annoncé la nouvelle naissance d'Israël d'une manière prophétique, comme l'opération pratique de la grâce de Jéhovah; et ce qu'il avait annoncé était parfaitement juste et à sa place. Mais le Seigneur avait un autre genre de connaissance. La prophétie avait l'autorité parfaite et divine, parce que le prophète disait ce que Dieu lui avait inspiré de dire. Mais le Seigneur connaissait les choses elles-mêmes dans leur vraie nature. Il pouvait dire, d'une manière absolue, ce qui était nécessaire pour Dieu, parce qu'il était Dieu et qu'il venait de Dieu. Son enseignement était un enseignement vraiment divin, et d'un prix infini. Nous apprenons de Lui, qui le savait d'une manière essentielle, ce qui est nécessaire pour Dieu. Il nous dit ce que le chrétien est : le chrétien a la connaissance de Dieu, de la part de Dieu lui-même, selon Sa propre nature, et il participe à cette nature, afin qu'il la connaisse et qu'il soit capable d'en jouir, — sans quoi il ne la connaît pas; et cette connaissance elle est apportée ici-bas, dans l'homme, jusqu'à nous. Mais comme le Seigneur disait ce qu'il connaissait, il rendait aussi témoignage de ce qu'il avait vu (vers. 44); il pouvait parler de la gloire céleste et de ce qui convenait à cette gloire, de ce qui était nécessaire pour y avoir part. L'homme ne recevait pas ce témoignage : l'esprit humain comprenait les choses humaines; mais ce qui était céleste et spirituel, il ne le comprenait pas du tout; ce qui était céleste et spirituel était pour lui ténèbres et folie : mais ceux qui recevaient ce témoignage étaient *nés de nouveau* (Jean I, 12-13).

Arrêtons nos cœurs un moment sur cette précieuse vérité. En Christ, nous avons quelqu'un qui révèle pleinement Dieu lui-même : ses paroles disaient *Sa nature*, la nature de Dieu lui-même ; elles disaient cette nature dans l'homme, de manière à révéler ce qui était nécessaire à l'homme pour qu'il pût avoir affaire avec Dieu en bénédiction, mais elles le disaient directement, pleinement. Les paroles de Christ étaient une révélation de la nature divine qu'il connaissait : devant lui, nous sommes dans la pleine lumière, avec Dieu lui-même ; nous avons, non pas seulement des messages, quelque vrais qu'ils soient et quelque précieux qu'il soit pour nous de les avoir de la part de Dieu, mais nous avons ce qui ne laisse rien en arrière, la révélation de Dieu lui-même, et dans sa nature ; en sorte que ce qui est parfait en bénédiction est révélé, et révélé parfaitement. Ici, il s'agit avant tout, d'abord, de la nature ; ensuite vient le fait de ce que Christ avait vu ; mais ce qui est spécialement exprimé dans ce verset 11, c'est la complète compétence de témoignage et on est amené ainsi nécessairement à la nature même des choses. Aucun prophète n'a pu dire : « *Nous disons ce que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ;* » Dieu leur révélait des choses à venir, ou envoyait par eux des messages au peuple ; et ils annonçaient les unes et les autres. Mais si Christ annonçait ce qu'il connaissait et rendait témoignage de ce qu'il avait vu, c'était nécessairement de choses célestes qu'il était question. Il connaissait, cela va sans dire, ce qui avait été prédit de Dieu ; mais, en parlant de la nature qu'il était nécessaire de posséder pour avoir affaire avec Dieu, et de ce qu'il connaissait et avait vu, — il va plus loin

que ce qui avait été prédit ; il parle de ce qui est *en haut*. Il nous conduit *en haut*, par conséquent. « *Personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel* » (vers. 13). Nul n'était monté au ciel, pour apporter ici-bas la connaissance de ce qui était dans le ciel ; mais Lui venait de là, et il pouvait dire parfaitement ce qui s'y trouvait et il y était *toujours*, car il était Dieu. Mais cette connaissance divine était une connaissance pour l'homme, car c'était le Fils de l'homme qui la possédait. Le ciel et l'homme étaient unis dans la personne du Christ. Si l'homme en dehors de Christ — comme tous l'étaient encore — n'était en aucun sens entré dans le ciel, toutefois il y avait là quelqu'un qui, dans sa personne, était le révélateur de ce qui était céleste. Mais *comment* l'homme, qui, encore qu'il fût docteur en Israël, ne pouvait pas comprendre la réalité de la nouvelle naissance (même telle qu'elle était nécessaire pour les choses terrestres, annoncées par les prophètes,) car il pensait dans la vieille nature, — comment cet homme aurait-il pu comprendre les choses célestes ?

Mais cette incapacité de l'homme amène une autre vérité et met en évidence la porte d'entrée, qui seule donne accès à ce qui est céleste ; et si cette porte a ce caractère, elle est donc ouverte à *quiconque* croira. Non-seulement il faut qu'un homme soit né de nouveau, même pour jouir des bénédictions terrestres ; mais il y a encore d'autres conseils de Dieu. Il faut, selon les conseils de Dieu, à cause de l'état de l'homme, que le Fils de l'homme, — car Jésus était plus que Messie, — soit élevé et rejeté de la terre. Mais cette élévation du Fils de l'homme a été sa rejection de la part du monde.

Christ n'a pas pu, — car l'homme était pécheur, prendre sa place de Messie pour la bénédiction d'Israël ; il a fallu qu'il souffrit sous un autre caractère, comme Celui qui a dû dire à tous les hommes : « Comme Moïse éleva le serpent au désert... » (vers. 14). Au lieu d'un Messie vivant, il leur fallait un Fils de l'homme rejeté et mourant. La croix est la puissance qui guérit, qui sauve l'homme. Quiconque croira en Lui ne périra pas, mais aura la vie éternelle, — car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils. Cette vérité avait une immense portée ; elle ouvrait le chemin à la manifestation la plus complète de Dieu et de la grâce, ou plutôt même, elle était cette manifestation. Dieu faisait une œuvre efficace, non pas pour accomplir les promesses prophétiques seulement, mais pour amener les hommes à Dieu, « afin que quiconque croit en Lui » (le Fils de l'homme), *ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* » Cette œuvre était nécessaire ; il fallait que l'expiation fût faite, que la rédemption fût accomplie, si l'homme devait entrer en relation avec un Dieu saint. S'il y avait une révélation de la nature divine, et si, pour y participer, il fallait avoir affaire avec Dieu, l'expiation était nécessaire aussi bien que la nouvelle naissance : Il fallait que le Fils de l'homme, Celui qui, comme homme, devait, dans la nature de l'homme, hériter de toutes choses, et qui avait entrepris la cause de l'homme, fût élevé comme le serpent dans le désert ; il fallait qu'il fût fait péché pour nous, afin que les hommes pussent regarder vers Lui et vivre. L'expiation répondait au besoin de l'homme ; mais elle est un côté seulement de la vérité. Celui qui s'en tient à elle seulement, voit ce qui satisfait à la sainte nature et au juge-

ment de Dieu, mais Dieu est devant lui comme un Juge saint; et l'expiation par conséquent ne donne pas à l'âme une pleine liberté: elle est le côté propitiatoire, le côté *nécessaire* de la mort de Christ. Mais d'où est-elle procédée? De ce que Dieu a tant aimé le monde, que le Fils de l'homme qui devait être élevé était le Fils de Dieu, que Dieu, dans son amour, avait donné. Dieu a tant aimé, qu'il a donné. Ainsi, si la propitiation était nécessaire, c'est *l'amour* qui est la source de tout. La sainteté de la nature de Dieu et son juste jugement sont maintenus pour ce qui regarde le péché, mais son amour est manifesté. Le Fils de l'homme était Fils de Dieu: il était l'un et l'autre à cette fin merveilleuse que l'homme pécheur, quel qu'il fût, qui croirait en Jésus, eût la vie éternelle. Ce fut là aussi l'épreuve finale de l'homme.

La nature de Dieu est donc révélée, et une double œuvre est accomplie, qui, en même temps qu'elle met l'homme en état de jouir de cette nature par le fait qu'il est né d'elle, glorifie aussi cette nature dans tout son caractère, en sorte que le don de la vie éternelle maintient et manifeste l'amour, la sainteté et la justice de Dieu.

Telle est la nature de la vie nouvelle que nous recevons de Dieu, mais le vrai et complet caractère de cette vie, et les voies et la manière selon lesquelles toute cette œuvre de grâce s'accomplirait pour nous en bénédiction et pour la gloire de Dieu, ne sont pas développés ici: c'est ce dernier point que je voudrais maintenant, avec l'aide du Seigneur, essayer de mettre ici en lumière.

Si le Fils de l'homme fut élevé et mourut pour nous

amener à Dieu, où est la vie? et comment trouver la vie? Dans la résurrection. Mais nous sommes amenés ainsi à un autre élément important de vérité : si je suis ressuscité, je suis ressuscité d'entre les morts ; je mourus en Christ. Cette vérité, nous le verrons, a un double caractère. Je puis me considérer comme n'ayant aucune vie spirituelle, et par conséquent comme étant mort dans mes fautes et mes péchés ; ou bien, je puis me considérer comme vivant dans le péché et la chair, et alors je parle d'être mort à ces choses. Christ pouvait parler d'une nouvelle nature nécessaire pour entrer dans le royaume ; mais il ne pouvait pas, alors, dire à personne de se tenir pour mort (comp. Rom. VI, 44). Il pouvait rattacher cette nature à Dieu, directement, en déclarant ce qu'elle était et ce que Dieu était ; et l'on comprend que ce rôle convenait d'une manière particulière à sa personne, faisant de lui aussi un révélateur divin de ce qu'il connaissait et de la participation de l'homme à la nature divine. C'était là la part vraiment excellente (comp. Luc X, 58-42). Mais pour notre délivrance, il fallait qu'une autre vérité, savoir la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, se rattachât à celle-ci. Nous recevons Christ pour notre vie quand il est mort et ressuscité. Il est un esprit vivifiant ; parce qu'il vit, nous vivons ; il est notre vie, cette vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée (1 Cor. XV, 45 ; Jean XIV, 19 ; Col. III, 3-4 ; 1 Jean I, 1-3). Mais, pour que des pécheurs puissent avec justice, et selon Dieu, avoir part à cette vie, il faut que Christ fasse la propitiation ; il faut qu'il meure. Il mourut au péché une fois pour toutes ; et maintenant vivant dans la résurrection, il vit à Dieu (Rom. VI, 10). Nous le

recevons par l'Esprit dans nos cœurs, et nous avons la vie : « C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean V, 11-12). Mais Celui que nous recevons est Celui qui est mort et ressuscité, notre vie, — le vrai « Moi » dans lequel je dis du péché : « ce n'est plus Moi » (Rom. VII, 17). « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi » (Gal. II, 20). C'est là la vie de Christ comme ressuscité des morts, en nous : la puissance de la vie en résurrection. Nous ne sommes vivants, pour la foi, qu'en Lui et par Lui, bien que la chair soit avec nous de fait. Mais cette chair qui est en moi, je ne la reconnais pas comme vivante et comme faisant partie de moi-même, mais seulement comme un ennemi que je dois vaincre. C'est pourquoi l'épître aux Romains (chap. VII, 5), en parlant de notre position comme chrétiens, dit : « Quand nous étions dans la chair ; » et au chap. VIII, vers. 9, elle déclare : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. » D'autres passages de l'Écriture, que nous rencontrerons en poursuivant notre étude, jetteront plus de clarté encore sur ce point.

J'ai dit que cette face de la vie divine en résurrection, dont je parle maintenant, se présente à nous de deux manières, dans l'Écriture On peut envisager l'homme, ou bien comme vivant dans le péché, ou bien comme mort dans le péché. Sa chair est vivante et active quant au mal ; — elle est complètement morte, quant à Dieu ; il n'y a pas, dans l'homme naturel, un seul mouvement de l'âme vers Dieu. L'épître aux Ro-

mais nous présente la première manière de considérer l'homme ; celle aux Ephésiens, la seconde. Elles s'unissent pour présenter l'homme comme ressuscité avec Christ, bien que l'épître aux Romains nous amène à peine jusque sur ce terrain qu'elle atteint seulement. L'épître aux Romains enseigne pleinement la résurrection de Christ par Dieu le Père, mais elle touche à peine le fait que nous sommes « vivants à Dieu. »

L'épître aux Ephésiens, pour ce qui regarde la doctrine sur ce point, nous présente Christ comme mort, et le pécheur mort dans le péché (chap. II, 4) ; et Christ et le pécheur ressuscités ensemble, par l'élévation de Christ dans les hauts cieux et l'union de l'Eglise avec lui. L'homme, dans l'enseignement de cette épître, n'est pas vu, comme vivant impieusement dans le péché (bien que le fait soit reconnu) ; mais selon la pleine intelligence de son état en rapport avec Dieu : — il est *mort* dans le péché ; et la condition tout entière de l'Eglise est le résultat de la même puissance intervenant pour ressusciter Christ lui-même, et chaque croyant spirituellement (chap. I, et II).

Dans l'épître aux Romains, Christ est envisagé comme ressuscité des morts, mais non monté au ciel (saut dans une allusion au verset 34 du chap. VIII), parce que le but du Saint-Esprit dans cette épître est de montrer l'abolition de l'ancien état et l'introduction, pour la vie et la justification, dans le nouvel état, — non les glorieux résultats de la résurrection excepté en espérance. La culpabilité de l'homme est abondamment démontrée. Christ est mort pour nous ; mais il est aussi ressuscité pour notre justification ; nous sommes justifiés, — morts au péché et vivants à Dieu, — délivrés de la loi.

L'épître aux Colossiens occupe une place intermédiaire entre les deux précédentes, quant à la doctrine. Elle considère l'homme comme vivant dans le péché, mais le chrétien comme étant mort et comme étant maintenant vivifié avec Christ. La nouvelle nature, que nous possédons en tant que nés de Dieu, quand notre vraie condition a été pleinement démontrée, revêt, dans cette épître, le caractère d'une vie qui est le résultat de l'enseignement de la mort et de la résurrection avec Christ, et dans laquelle nous sommes même assis dans les lieux célestes en Lui.

Mais c'est de notre condition dans la vie que je voudrais m'occuper ici. Rappelons-nous que Christ, ainsi ressuscité, est notre vie. Il a fallu que l'œuvre de l'expiation fût accomplie, autrement aucun pécheur n'eût pu être uni à Lui ; il n'eût pu donner aucune vie, selon Dieu, à personne ; le grain de blé serait demeuré seul : non parce que la vie et la puissance de la vie n'étaient pas en Lui, mais la justice de Dieu aurait manqué. Mais l'expiation a été accomplie ; et *maintenant*, Christ, — non pas le premier Adam, — est ma vie comme croyant. Mais alors, je dis : « Quand j'étais dans la chair. » Je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit ; je ne suis pas du tout devant Dieu dans le premier Adam, dans son péché et sa responsabilité, mais dans le second Adam, qui est devenu ma vie. Je suis en Lui comme ma justice, il est en moi comme ma vie. Je dis *maintenant* : « Je suis mort au péché ; je suis crucifié avec Christ, je suis vivant à Dieu par Jésus-Christ. » Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché, mais, en ce qu'il vit, il le vit à Dieu. Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au pé-

ché » (Rom. VI, 10-11). C'est ce sur quoi Paul insiste dans le chap. VI de l'épître aux Romains : « Nous avons été baptisés pour sa mort » (vers. 3); « nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (vers. 5). Nous sommes morts au péché. « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui » (vers. 8). C'est pourquoi (car, comme je l'ai dit, l'apôtre, dans l'épître aux Romains, ne fait qu'aborder ce terrain), nous devons nous tenir pour vivants à Dieu par lui (vers. 11). Ainsi dans l'épître aux Galates encore, Paul dit : « Christ vit en moi » (chap. II, 20); comme il avait dit ailleurs : « l'Esprit est vie à cause de la justice » (Rom. VIII, 10). Mais dans ces deux épîtres, je le répète, il n'est dit nulle part que nous soyons ressuscités avec lui.

Remarquez que, dans les élémens mêmes de de la doctrine dont nous parlons, — à cause de sa nature même, — nous ne sommes pas appelés à mourir au péché. Nulle part, dans l'Écriture, on ne trouve une pareille pensée. Nous sommes appelés, comme vivants en Christ, à mortifier tous les mouvements du péché, mais non à mourir au péché. Nous sommes vivants en Christ qui mourut; et nous sommes considérés comme *morts*, et appelés à nous considérer comme morts, parce que Christ, qui est notre vie, mourut. « Je suis crucifié avec Christ. » « Ceux qui sont en Christ ont crucifié la chair » (Gal. II, 20; V, 24). « Tenez-vous vous-mêmes pour morts; » « Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, » « ensevelis avec Lui... pour sa mort » (Rom. VI, 11; 4). « Vous êtes morts » (Col. III, 3). Tel est le langage uniforme de l'Écriture. Toutes les phrases sentimentales qu'on répète sur ce que

la crucifixion de la chair est une mort lente, ne sont que le renversement du sens clair et impératif de tous ces passages.» Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi » (Gal. II, 20). *Nous sommes morts en Christ*; telle est la doctrine de l'Écriture. Les épîtres aux Romains, aux Galates, aux Colossiens, etc., enseignent toutes également cette doctrine et insistent sur elle auprès des chrétiens. Je suis complètement délivré de tout le système dans lequel je vivais, quand je vivais dans la chair. L'apôtre en appelle à ce fait, en en faisant ressortir les conséquences pratiques : « Si vous êtes morts avec Christ, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (Col. II, 20-21)? Telle est donc la vie que le chrétien possède, comme étant né de Dieu, maintenant que Christ est mort et que, en tant que ressuscité, il est devenu sa vie.

L'épître aux Ephésiens fait un pas de plus, je l'ai déjà fait remarquer : comme nous avons vu, elle n'envisage pas Christ dans sa vie d'amour et de piété, et l'homme vivant dans le péché ; mais l'homme mort dans le péché, et Christ d'abord comme mort, Christ mort pour le péché et au péché. L'apôtre voit l'homme dans la fosse et la tombe de la mort, par le péché, et Christ descendu en grâce dans cette tombe, où l'homme gisait par le péché. Mais Christ, ainsi, a ôté le péché comme coulpe, et est descendu pour sauver et délivrer l'homme de cette condition. Dieu ressuscite Christ et « nous » par la même puissance ; et Dieu veut que nous sachions : « quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressus-

citant d'entre les morts (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes) » et que Lui qui est riche en miséricorde, « à cause de son grand amour dont il nous a aimés ; alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ. » Ainsi, « nous sommes son ouvrage, étant créés dans le Christ Jésus » (Ephés. I, 19-20 ; II, 4-5, 10).

(à suivre.)

Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 160.)

ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS.

Il semble que les Colossiens ne retenaient pas fermement la Tête, aussi dans cette épître la gloire personnelle de la Tête est abondamment exposée ; mais l'espérance est dans les cieux, où l'on ne voit pas les saints assis. La vie de l'homme nouveau est spécialement présentée, là où, dans les Ephésiens, c'eût été l'Esprit, lequel n'est mentionné ici, que dans un seul passage : « votre amour dans l'Esprit » (I, 8).

En premier lieu, après la prière de l'apôtre, dans laquelle il demande pour eux une marche digne du Seigneur Lui-même, et selon la puissance de sa gloire, et où ils sont envisagés comme étant capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière, — nous avons la double primauté de Christ : sur la création et sur le corps, en même temps que sa gloire divine à trois égards. Il est l'image du Dieu invisible ; toutes

choses subsistent par Lui; et toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui. Vous avez ensuite la double réconciliation : de la création, encore à venir, et des saints, déjà accomplie. Et aussi, le double ministère de Paul : de l'évangile, à toute créature sous le ciel; et de l'Eglise, quant au mystère caché jusqu'alors, et accompli parmi les nations : Christ étant en eux, l'espérance de la gloire.

Au chap. II, les Colossiens sont prémunis contre la philosophie et l'esprit des ordonnances, erreurs qui les dépouillent de leurs privilèges et les séparent de la Tête, en qui toute plénitude habite et en qui ils sont accomplis. Les puissances hostiles ayant été vaincues par Christ, les croyants sont morts et ressuscités, de manière à n'avoir plus affaire à des ordonnances dans la chair. Comme cette liberté est fondée sur le fait, qu'ils sont morts en Christ, de même tout l'ensemble de la vie chrétienne est fondée sur le fait, qu'ils sont ressuscités avec Christ, lequel est leur vie, et à la condition duquel ils sont indissolublement associés, de sorte que Christ est tout en tous, et que tout ce qu'ils font, ils doivent le faire au nom du Seigneur Jésus.

Pensées.

Dans les goûts de l'homme, il n'y a rien qui se rapporte au ciel; et dans le ciel, il n'y a rien qui soit dans les goûts de l'homme.

La personne de Christ est l'objet de la foi; mais celui qui croit a part à la justice de Dieu, révélée comme étant la portion du croyant.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La nouvelle naissance.*Jean III.**(Suite et fin de la page 179.)*

Ainsi, comme le chap. III de l'évangile de Jean nous a appris quelle est la nature de la vie que nous recevons de Dieu (savoir que cette vie étant née de l'Esprit, *est* esprit, moralement parlant *divine* dans sa nature), les épîtres nous font connaître la position dans laquelle la possession de cette nouvelle vie nous place, en tant que cette vie est la vie de Christ ressuscité, après qu'il a été livré pour nos offenses et qu'il est mort une fois au péché. Quel est donc l'effet qui en résulte quant à notre relation avec le péché et avec Dieu? L'épître aux Romains, comme aussi celle aux Galates, nous apprend que nous sommes morts avec Christ, et que nous devons nous tenir pour morts au péché; — que notre vieil homme a été crucifié avec Lui; mais que nous sommes vivants à Dieu; — que ce n'est pas nous qui vivons,

mais que Christ vit en nous. L'épître aux Colossiens nous enseigne que nous sommes morts avec Christ, et que nous sommes ressuscités avec Lui ; et de plus, que lorsque nous étions morts dans nos péchés et dans l'incirconcision de notre chair, Dieu nous a vivifiés ensemble avec Lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses, et nous a ramenés d'entre les morts avec Christ, à une vie nouvelle quant à nous-mêmes ; mais, selon l'efficacité de sa mort, nous ayant entièrement pardonné tous les péchés et l'état de péché, dans lesquels nous étions, avant que nous fussions ainsi ressuscités, en conséquence de l'efficacité de sa mort. L'épître aux Ephésiens s'empare exclusivement de ce dernier point, et lui donne tous ses développements ; elle nous voit vivifiés avec Christ, et ressuscités de la mort du péché, par la même puissance qui ressuscita Christ lui-même ; elle ne nous montre pas seulement la nature divine devenue notre vie, mais nous apprend que nous sommes morts au péché, vivants à Dieu, ressuscités, pardonnés, et acceptés, comme étant dans la condition, dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité, bien plus, assis dans les lieux célestes avec Lui. La nature nouvelle qui nous est donnée est divine : cela est infiniment excellent ! Mais à cause de la mort et de la résurrection qui sont intervenues, et à cause de notre union avec Christ, notre condition relative tout entière est changée ; nous ne sommes pas, pour Dieu et pour la foi, tenus pour vivants dans le vieil homme ; nous n'y sommes pas du tout : nous l'avons dépouillé. Le vieil homme (dans l'estimation de la foi, et selon la possession d'une nouvelle vie, et le fait que nous sommes vivants dans cette nouvelle vie) est mort est a pris fin. Nous

sommes en Christ, et Christ est notre vie ; nous sommes en Lui et vivants dans ce à quoi il vit, savoir à Dieu. En conséquence, notre position n'est pas du tout dans le premier Adam. Nous sommes morts, en tant que nous étions en Lui, à tout ce qu'il est ; mais nous sommes vivants dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus, selon toute l'acceptation dans laquelle il vit maintenant devant Dieu.

Ainsi le chap. III de l'évangile de Jean nous apprend quelle est l'excellence intrinsèque de la vie que nous recevons de Dieu, et nous la montre en rapport direct avec ce qui est divin, Christ parlant de ce qu'il connaissait et montrant qu'il faut que nous ayons une nature venant de Dieu et propre pour Dieu lui-même. Christ parlant ainsi, ce qu'il connaissait est du plus profond intérêt ; — c'est la communication directe de ce qui est divin. Cette vie, dans ce chapitre de Jean, est présentée dans sa nature et son origine, en contraste, avec la chair ; Jean en fait ressortir le vrai caractère et l'excellence. L'épître aux Ephésiens confirme ce que dit Jean quant au résultat ; car Dieu nous a élus, « afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Eph. I, 4). Mais pour ce qui regarde la condition et l'état de cette vie, les épîtres développent le sujet avec plus d'étendue : Christ étant mort, — nous, étant vivants dans la vie du Christ, nous sommes [considérés comme] morts au péché (la vie étant une chose nouvelle, entièrement distincte du vieil homme), et comme vivants en Christ. Nous ne sommes pas dans la chair ; nous sommes morts et ressuscités. Être régénéré, c'est être mort et ressuscité, car nous recevons Christ comme vie ; c'est avoir laissé Adam, sa nature

et ses fruits, la condamnation et la mort, et le jugement derrière soi, et se trouver délivré de toutes ces choses, nécessairement et justement agréable à Dieu, selon l'acceptation de Christ devant Dieu. Les deux natures sont distinctes. Je ne suis pas dans la chair ; je suis mort ; je suis ressuscité ; je suis accepté en Christ ressuscité ; je suis participant de la nature divine pour jouir de la plénitude de cette nature en Dieu.

J.-N. D.



PSAUME XVII.

Nous pouvons considérer le Seigneur Jésus sous différents aspects, j'ai à peine besoin de le dire. Nous pouvons regarder à Lui comme au *Fils de Dieu*, dans la gloire qu'il avait auprès du Père, avant que le monde fût ; il est aussi *Fils de l'homme* ; il est *Souverain Sacrificateur* de son peuple. Il était la manifestation de la vérité, et toutes choses sont rendues manifestes par la vérité : il n'y a pas de vérité réelle où que ce soit en dehors de Christ. Si je veux savoir ce que Dieu est, il n'est véritablement connu qu'en Christ ; si je veux savoir ce que l'homme est dans la perfection, je le vois en Christ ; si je veux savoir ce qu'est le péché, je l'apprends à la croix : Christ « a été fait péché ; » si je veux savoir ce qu'est la puissance de la mort, — je l'apprends en lui ; l'amour ? — c'est en lui que je le cherche ; la haine ? — elle ne se trouvait, pas en lui, il est vrai, mais elle a été manifestée par lui. C'est par lui que tout est réellement connu. « La grâce et la vérité vinrent

par Jésus-Christ.» « La vérité vous affranchira ; » et « si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres » (Jean I, 17 ; VIII, 32, 36).

Nous avons vu ailleurs Christ comme le second Adam, et la puissance de la rédemption, la vraie délivrance qu'il a accomplie pour nous : Il est le « second homme, » « le Seigneur venu du ciel ; » et : « tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes » (1 Cor. XV, 47, 48). Nous avons vu aussi, au Ps. XXII, dont la mort et la résurrection forment le sujet, dans quelle position Christ nous a amenés : étant sorti du lieu de la mort, ressuscité par la gloire du Père, il loue Dieu dans la grande assemblée, et nous fait chanter le même cantique avec lui, nous ayant introduits dans la condition du second Adam devant Dieu, quoique nous possédions le trésor, maintenant, dans des « vases de terre » (2 Cor. IV, 7).

Il y a deux autres caractères de Christ qui sont très-précieux pour nous, parce qu'ils réveillent nos affections jusqu'au jour prochain où nous le verrons. Christ n'a pas seulement la puissance qui délivre, soit par la vie, soit par la mort ; mais il est lui-même un « objet, » dans la gloire, comme dans l'humiliation. Puis, en troisième lieu, il est sacrificateur pour nous ; revêtant pour nous cet office dans lequel il est en rapport avec nous, non pas comme objet, mais en relation avec les nouvelles affections dont il est l'objet.

Christ dit : « Je monte vers mon Père et votre Père » (Jean XX, 17). « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jean XIV, 20). Il ne faut pas que l'assemblée soit en désaccord avec sa louange, c'est pourquoi ceux qui la composent sont placés dans la même position que lui,

devant « son Père et leur Père. » Notre place devant Dieu, maintenant, est en lui, le Christ dans la gloire. Dieu nous a donné cette place, et nous sommes prédestinés à porter l'image du « Céleste. » C'est ce qui nous donne la puissance d'espérance, ce qui nous encourage à courir la course qui nous est proposée (Hébr. XII, 1). Ce n'est pas tant la dépendance qui caractérise cette position (bien que nous devions toujours être dans la dépendance, ou tomber), que l'énergie et la joie de l'espérance. « Nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (Gal. V, 5) : nous n'attendons pas la justice, car nous avons la justice, ou plutôt, nous *sommes* la justice (2 Cor. V, 21). Christ est la justice ; il est entré dans la gloire, qui est la conséquence de la justice. « Nous attendons l'espérance de la justice ; » nous attendons la gloire. L'Esprit, maintenant, prend des choses qui sont à Christ et nous les annonce ici-bas ; après, ce sera dans la gloire. La loi était un ministère de condamnation ; le ministère de l'Esprit est le ministère de la justice. Lorsque Christ eut été glorifié, il envoya le Saint-Esprit ici-bas, pour sceller nos personnes et nous rendre participants de la gloire à venir ; et ainsi, contemplant Christ, à face découverte, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire. Il s'agit ici de réalisation pratique, et des fruits que cette réalisation produit en nous. Voir, par l'Esprit, Christ glorifié, regarder à Lui dans la gloire, produit cet effet, dans nos cœurs, que nous lui sommes rendus conformes (2 Cor. III, 18).

Une autre chose très-importante, c'est que nous regardons à Christ comme *Sacrificateur*. « Jésus sachant

que son heure était venue...; prit un linge, et s'en ceignit » (Jean XIII, 4-4). Il devint, en un certain sens, le serviteur des siens. Toutes les fois que nous le voyons prendre ici-bas une place de *serviteur*, nos affections sont réveillées, mais elles le sont d'une manière différente de celle selon laquelle, comme objet, dans la gloire, il stimule l'énergie de l'espérance. Dieu avait placé devant Christ un objet d'espérance; car nous lisons de Lui que, « à cause de la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix... » (Hébr. XII, 2); et, pareillement, il place devant nous un objet, pour nous encourager et aviver notre espérance tout le long du chemin: nous n'estimons pas avoir atteint le but; mais « tendant avec effort vers les choses qui sont devant nous, courons regardant au but. » (Phil. III, 13-14). Mais, courir ainsi est autre chose que de penser à nous-mêmes dans le sentiment de notre faiblesse et de notre infirmité, et de notre dépendance de quelqu'un qui doit nous garder et nous faire avancer, ou nous ramener et restaurer notre âme. Dans ce sentier nous rencontrons chaque jour toute sorte d'exercices d'âme, nécessaires pour que nous soyons gardés et que nous marchions toujours devant Lui (sans toucher à ce que nous sommes en Christ) et cela est bon et très profitable (1 Jean I, 7). Suis-je sous la loi? — Non! « Nous avons un Avocat auprès du Père » (1 Jean II, 1-2). Dois-je courir à lui pour être pardonné? — Non! Nous nous sommes éloignés de lui quand nous avons péché. Il nous restaure, comme Pierre (voyez Luc XXII, 51-54, 58-62; Jean XXI, 15-22). Au moment où Pierre a commis la faute, Christ le regarde et le ramène: de la même manière, maintenant, il ramène

nos âmes par l'Esprit. Il est l'*Avocat*, Celui qui s'occupe de nos affaires et les conduit devant Dieu. Le même nom est donné au Saint-Esprit (traduit alors par le Consolateur) qui conduit nos affaires ici-bas. Quand nous tombons, ou que, à cause de notre confiance en nous-mêmes, il est nécessaire que nous tombions, alors, c'est l'œuvre de Christ dans le ciel de nous ramener à la communion avec le Père et avec le Fils : je ne dis pas que nous devons aller à Lui pour qu'il intercède et nous ramène, mais je veux dire que nous dépendons de Lui pour être ramenés. « Afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton cœur » (Deut. VIII, 2). Dieu nous fait passer par ce chemin pour nous apprendre à discerner entre le bien et le mal, car, par la chute, il est devenu nécessaire que nous l'apprenions. Dieu nous place d'abord dans la justice ; et ensuite, il nous fait avancer par la sacrificature, nous maintenant ainsi dans la dépendance, tout le long du chemin. Christ, dans tous ces services, n'est pas tant pour nous un objet qu'un agent.

Dans le Ps. XVI, dont je voudrais m'occuper un moment, ici, Christ est davantage l'objet de notre âme, notre nourriture, non pas un agent exerçant un certain office : il est proprement le bien de nos âmes, — non pas Christ dans la gloire, mais Christ ici-bas dans l'humiliation. « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel... » (Jean VI, 51). Jésus ne dit pas : « Je suis le pain qui est monté au ciel. » Manger sa chair est donc une condition nécessaire pour vivre. Il faut que nous le connaissions comme un Christ mort. Nous ne pouvons pas nous nourrir de lui comme Christ vivant et glorifié, mais comme Christ mort. Ce qui attire nos

affections à Christ, c'est ce que Christ était ici-bas : il passait ici-bas par toutes les difficultés et traversait toutes les choses, à l'égard desquelles il a à intercéder pour nous. Dieu se nourrissait de l'offrande ; elle était sa « viande » (comp. Lévit. XXI, 6, 8, 17, 22) ; mais les sacrificateurs mangeaient l'offrande du gâteau et une partie du sacrifice de prospérité (comp. Lévit. II, 3, 10 ; VI, 14-18 ; VII, 11-21 ; XXII, 29-30). Christ dit : « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne » (Jean X, 17). Nous voyons que le Père nous a donné l'objet même de ses délices pour être l'objet de nos affections. Le Père ne pouvait pas ne pas exprimer sa satisfaction à l'égard de son Fils, lorsque celui-ci était sur la terre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. III, 17 ; XVII, 5). La perfection de l'objet explique l'imperfection de la mesure selon laquelle nous le saisissons ; mais c'est de cette manière que Dieu met nos affections en accord avec Lui-même. Il a pu dire, au commencement, à cause de la perfection intrinsèque de son Fils, et à la fin, à cause de sa perfection développée et manifestée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ! » Et nous, que disons-nous ? Faiblement et pauvrement, sans doute ; mais réellement et sans hésitation, chacun de nous, nous pouvons dire : je sais qu'il est parfait ! Nous ne pouvons atteindre à sa perfection, mais nos cœurs sont attirés par elle et en jouissent, quelque pauvres et faibles qu'ils soient. Le Père nous a montré quelque chose de sa perfection ; il nous fait part de ce qui fait ses délices : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon bon plaisir. » Dieu ne dit pas : Celui-ci est mon Fils en qui vous

devriez trouver votre plaisir (ce qui est vrai aussi); mais il trouve bon de faire connaître aux disciples son amour pour Christ. C'est quelque chose de merveilleux que Dieu parle de l'amour qu'il a pour Christ, et cela lorsque Christ était ici-bas, au milieu de nous, le fils de l'homme sur la terre, au milieu d'hommes pécheurs.

Avant qu'une âme puisse être attirée par cette communication, il faut qu'elle sache qu'elle est juste en Christ. La femme pécheresse, qui entra dans la maison du pharisien (Luc VII, 36-50) fut attirée là vers Christ et l'aima beaucoup à cause de ce qui lui fut révélé en Christ, non pas à cause de ce qu'elle reçut de lui. L'excellence de ce qui était en Christ avait pour elle un tel attrait et absorbait tellement son esprit, qu'elle trouva le chemin de la maison du pharisien, où Jésus était, sans penser au dîner, aux convives, ou à aucune autre chose, si ce n'est à Jésus. Elle est remplie de Lui. Elle pleurait, mais elle n'avait rien à dire: Jésus était là; il gouvernait toutes ses pensées; ses larmes, son silence, son acte d'amour ont leur source en Lui. Jésus a tout vu, et a rendu témoignage à tout, avant qu'elle sache ce que Lui a fait pour elle. Attirée auprès de lui par ce qu'elle voyait en lui, elle reçoit de sa part la réponse qui apporte la paix dans sa conscience. Une âme peut être attirée par Christ, mais ce qui en Lui l'attire, produit dans cette âme la conviction de son péché, et si elle ne connaît pas le pardon, la présence de Christ sera pour elle exactement l'opposé de la justice de Dieu, et la sainteté prendra la forme d'une loi. Plusieurs se contentent d'être simplement attirés ainsi pour un temps, pour glisser ensuite, peut-être, et retourner à n'importe quelle vanité, parce qu'ils ne con-

naissent pas la justice dans leur conscience. La justice nous place, dans nos consciences, devant Dieu, comme Christ est,— dans la lumière. Si je n'ai pas la paix, je ne puis avoir communion avec un autre chrétien ; mes péchés occupent toute ma pensée, si ma conscience est réveillée. « Si nous marchons dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière, nous avons communion » (1 Jean I, 7). La question n'est pas ici, si nous marchons *selon* la lumière ; mais Jean pose le cas où on est *dans* la lumière. L'état chrétien, c'est d'être dans la lumière, et nous avons communion les uns avec les autres, et nous sommes purs devant Dieu. Il n'y a pas de communion dans le péché, mais il y a misère et tourment. Quand nous sommes dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous pouvons nous nourrir de lui. On ne se nourrit pas réellement de lui comme étant le pain descendu du ciel, quand on ne mange pas sa chair et qu'on ne boit pas son sang. Il faut que nous connaissions la puissance de la mort, avant que notre cœur puisse être occupé de Lui. Le Seigneur se donne lui-même à nous, et s'attend à ce que nos cœurs, étant occupés de lui ; nos affections soient réellement en exercice à son égard. « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père » (Jean XIV, 28). Quelle position ! Le Seigneur descend si bas, il prend une place si humble au milieu des hommes, qu'il compte de leur part sur une affection telle qu'ils se réjouissent de la joie qu'il a de s'en aller, bien que son départ ait pour conséquence de les laisser seuls, sans lui. On ne peut connaître cette affection à laquelle il s'attend maintenant, à moins qu'on ne le connaisse lui-même comme salut.

« *Je me suis confié en toi.* » — Ces paroles sont citées au chap. II, de l'épître aux Hébreux pour prouver l'humanité de Christ. Deux choses constituent la perfection dans l'homme, savoir la dépendance et l'obéissance. Ces deux choses étaient en Christ, et sont l'opposé de ce qui était en Adam lorsqu'il pécha. Christ fut toujours l'homme dépendant et obéissant. L'indépendance est le péché; le principe du péché se trouve en elle. Toute pensée de liberté et d'affranchissement de la volonté d'un autre, là où la volonté propre est en activité, est quelque chose d'effrayant. Christ n'avait d'autre volonté que celle de son Père: cette volonté de son Père n'avait point pour lui le caractère d'un frein, mais d'un motif. Il est d'un grand prix pour nous de voir Christ prendre cette position de dépendance. Il est naturel pour nous de dire: Il faut que je fasse quelque chose. Mais non. Nous ne devrions ni boire, ni manger, à moins qu'il ne nous le dise. « Quoi que vous fassiez, faites tout à la gloire de Dieu » (1 Cor. X, 32; comp. Col. III, 17); cependant tout est liberté. Il n'y a personne qui, ayant ses affections continuellement tournées vers son père, voulût faire quoi que ce soit sans désirer de lui plaire. Peu importe à un enfant qui aime, ce qu'il doit faire; ce qu'il fait, il le fait pour plaire à son père. Un enfant ne désirerait-il pas, même en mangeant et en buvant, de plaire à son père? Ce n'est pas la chose faite qui a elle-même de l'importance, mais la relation du fils avec son père et son affection pour lui. Lorsque Christ eut faim, Satan le tenta, cherchant à lui faire changer des pierres en pain, et Christ aurait pu le faire, comme il aurait pu demander et recevoir douze légions d'anges (Matth.

XXVI, 53); mais il avait pris une position de dépendance, et il attend.

Christ pouvait non seulement montrer sa puissance en opérant des miracles, mais son cœur pouvait-être ému de compassion; et c'est en voyant la position de dépendance et d'obéissance qu'il prend ici-bas, que le cœur est nourri. Quels traits nous voyons en lui! Endormi sur l'oreiller, il peut se lever pour calmer les craintes de ses disciples. Assis fatigué sur le puits, il peut s'entretenir avec la pauvre femme, qui venait là dans sa misère. — Il pouvait, en amour, traverser tout: il était parfaitement homme; — il était capable de toucher les autres, mais le mal ne pouvait pas le toucher, Lui (Matth. VIII, 13; IX, 29; XVII, 7; XX, 54; Marc X, 13). Sa sainteté incorruptible le faisait aller à tous, en amour, pour leur distribuer ses bienfaits.

« *Mon âme, tu as dit à l'Éternel: Tu es le Seigneur* » (vers. 2). Maintenant je prends la place d'un serviteur. Tu es mon Maître. Il dit au jeune homme dans l'évangile: « Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul » (Matth. XIX, 17). Je suis à mon Maître; je me rends dépendant, je me fais Serviteur, m'appuyant sur toi, regardant à toi. Alors vient la communion.

« *Mon bien ne va pas jusques à toi; mais aux saints qui sont sur la terre, et à ces personnes distinguées, je prends tout mon plaisir.* » (vers. 5). Peu importe leur pauvreté, leur faiblesse, leur ignorance; ils sont « les excellents. » Il ne s'agit pas de ce qu'ils ont, mais de ce qu'ils sont. Il a pris place au milieu d'eux; il va devant les brebis, découvrant toutes les difficultés, parce que c'est lui qui conduit, et rencontrant tous les dangers dans le chemin qui est placé devant elles. Il

n'y a pas un pas du chemin de la vie par lequel Il n'ait passé. Il nous a tracé le chemin de la vie divine, tout du long, jusqu'à la félicité. « *En eux je prends tout mon plaisir.* » Toute son affection se portait sur eux. Il prend plaisir en eux ; non pas nécessairement en leur état. Il y avait en lui ce qui satisfaisait le Père et faisait ses délices ; il attirait l'affection du Père sur lui, comme homme ici-bas (et, cela va sans dire, comme Fils éternel aussi), dans ce chemin de la vie. « *Tu me feras connaître le chemin de la vie* » (vers. 41). Quelle dépendance pour toutes choses ! Le Christ ne dit pas : Je me livrerai ; mais : « Tu me feras connaître... » Il passe par la mort dans la dépendance de son Père. Il y avait là la bienheureuse perfection d'un homme avec Dieu ; et à la fin de sa carrière, « sachant que le Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu, il se lève du souper. » (Jean XIII, 5). Il peut s'en retourner pur au trône de Dieu, et introduire l'homme avec lui dans la gloire de laquelle il était venu. L'humanité est maintenant dans la présence de Dieu. Nous lisons dans Matthieu (chap. III) que tous venaient au baptême de Jean, confessant leurs péchés : il fallait du « fruit convenable à la repentance. » Le commencement de tout ce qui est bon, c'est de confesser que nous n'avons point de bien en nous (comp. Rom. VII, 18). Le « fruit » que Dieu voulait, c'était la confession qu'ils n'en avaient point produit. Dès que l'Esprit de Dieu agit en eux, Jésus vient pour être baptisé avec eux, n'ayant point, cela va sans dire, de péchés à confesser, mais faisant la volonté de son Père. Il prend place avec « les excellents ; » il était venu pour cela, et la conséquence en est, qu'il prend place

ensuite dans la grande assemblée pour louer Dieu (Ps. XXII, 22). Il faut que le Christ soit seul dans la mort; mais il n'est pas plutôt ressuscité, qu'il faut qu'il ait les siens avec lui; il veut avoir des compagnons (comp. Hébr. I, 8-9; III, 14).

« *Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi* » (vers. 4-8); toujours la dépendance, — la perfection : — *Parce que tu es à ma droite, je ne serai point ébranlé;* » « *Tu me feras connaître le chemin de la vie.* » Il est très-précieux d'entendre Christ parler ainsi. Au vers. 10, le chemin est le chemin de la mort; comment a-t-il trouvé le chemin de la vie? Adam trouva le chemin de la mort, dans sa chute et dans sa propre volonté; mais le chemin qui en ramène, il ne le trouva jamais! Dans le jardin d'Eden, l'homme ne devait jamais toucher l'arbre de vie. Adam avait pris le chemin opposé, le chemin de la mort. Il y a donc deux arbres dans le monde, l'arbre de la *responsabilité* ou de la connaissance du bien et du mal, et l'arbre du don de Dieu, qui est la *vie*. Tout ce que l'homme fait aboutit à la mort; il est mort dans ses fautes et dans ses péchés; mais Christ vint apporter la vie dans un monde qui l'a rejeté, un monde où était Satan, « le prince de ce monde, » et où tout était marqué de son sceau. Dans ce lieu de la mort, Christ nous trace un chemin. Le Père lui montre « *le chemin de la vie.* » Il était la vie; mais il fallait que le chemin de la vie fût frayé au travers de ce lieu de la mort, où rien ne parle de Dieu, — ce vaste désert où il n'y a point de chemin. Christ a lui-même frayé le chemin : — c'est pour le chrétien que je parle maintenant. L'Évangile nous montre que Christ donne ce chemin à ceux qui croient. Il a dû, dans l'obéissance, à travers un monde

de péché et de misère, tracer le chemin de la vie jusqu'à Dieu. Il a fallu qu'il passât par la mort pour nous, parce que nous sommes des pécheurs. Maintenant, il nous dit : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive » (Jean XII, 26). Il faut que nous chargions la croix. Pour lui, la croix était l'expiation, — c'était là le chemin ! Comme il vint pour nous, il a fallu qu'il passât par la croix. Il a traversé le chemin parfaitement, et absolument. Quelle en est la conséquence ? « *Tu face est un rassasiement de joie !* » Il voulut plutôt mourir que de désobéir (Rom. VI, 10 ; Matth. XXVI, 56-46). Remarquez-le bien : la mort n'est plus, pour nous ; le but est atteint ; — mais nous avons à suivre le même chemin que lui a suivi, jusque dans sa présence, là où il y a « *un rassasiement de joie.* » Christ est le glorieux objet, présenté à nos affections ; mais, hélas ! combien peu nous lui en portons. Dans ce désert de péché, cette « terre déserte, altérée et sans eau, » il a pu dire : « *Ta faveur est meilleure que la vie* » (Ps. LXIII, 5). Pourquoi tout cela ? C'était pour sa propre gloire et pour celle de son Père, sans doute, mais c'était aussi pour ces « excellents de la terre. » « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi* » (Jean XIV, 2-5).

Nous sommes appelés à suivre Christ. Ce n'est pas d'après la quantité de nos œuvres que Dieu mesure notre service, mais d'après la mesure dans laquelle nous reproduisons Christ, dans un monde où tout est l'opposé de ce que Dieu est. « *Tout ce qui est dans le monde... n'est pas du Père, mais du monde* » (1 Jean II, 15-17). C'est dans ce monde que le Fils du Père a tracé le che-

min qui mène jusqu'au Père. « *Que mon droit sorte de ta présence* » (Ps. XVII, 2), dit-il, dans la controverse qu'il soutient avec l'homme dans ce chemin ; puis à la fin, dans le même Psaume, il dit : « *Je verrai ta face en justice ; je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé.* » Nous avons ici les deux parties de la bénédiction pour nous : être avec Christ, et être comme lui, dans la présence du Père. Si nous étions constamment devant Christ, avec la conscience que nous ne lui sommes pas semblables, ce serait une souffrance constante. Maintenant, pratiquement, nous ne lui sommes pas semblables, hélas ! mais : « *En ta présence, il y a un rassasiement de joie.* » Avec lui, et comme lui, nous jouirons de la clarté de la face du Père. Dans le chap. IV^e de l'Apocalypse, on voit les anciens, d'abord assis en repos, ensuite prosternés dans l'adoration. Dans les Psaumes, nous voyons Christ marchant avec le résidu juif ; Christ d'abord humilié, et à la fin glorifié ; les Psaumes nous donnent ses propres expériences.

Christ est l'objet que nous avons à étudier, quand une fois nous avons la justice en lui. Quand nous avons été amenés à la bénédiction, nous pouvons étudier Celui qui nous y a amenés. C'est là ce qui juge nos pensées, nos affections et nos motifs tout le long du chemin ; il faut qu'il soit notre vie, afin que nous puissions marcher dans le chemin ; ensuite nous passons par la mort en chargeant sa croix ; et à la fin, nous lui serons semblables. Le Seigneur nous fasse connaître le bonheur qu'il y a à être identifiés avec lui, le suivant dans le chemin qu'il a tracé pour nous (comp. Jean XXI, 19-22) !

Courte esquisse des Livres de la Bible.*(Suite de la page 180.)***PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS.**

Ici, comme règle générale, nous avons la venue du Seigneur pour la bénédiction des saints, et, dans la seconde épître, pour le jugement des infidèles. Dans la première, les saints sont associés avec le Père, le seul Dieu vivant et vrai, en contraste avec les faux dieux, auxquels ils étaient accoutumés. Ils ont été convertis et, par leur foi, ils sont en témoignage à tout le monde, qu'ils ont été convertis pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre son Fils des cieux. Ceux qui formaient l'ancien peuple du vrai Dieu sont présentés comme en hostilité contre l'Évangile qui révèle le Père et la grâce envers les Gentils. Dans le deuxième chapitre, la venue du Seigneur Jésus est liée à la joie et à la couronne de l'apôtre dans les saints, pour lesquels il avait été en bénédiction ; au chap. III, à la sainteté devant le Père, à l'arrivée du Seigneur Jésus-Christ avec tous ses saints, et au chap. IV, à la pleine exposition de l'enlèvement de l'Église à la rencontre du Seigneur. Les versets 15-18 doivent être mis entre parenthèse, le verset 14 se rattachant au chap. V, 1, où, au caractère de la venue de Christ pour les saints, est opposée sa venue pour le monde. Puis, après diverses courtes exhortations, ils doivent s'attendre à Dieu pour être gardés jusqu'à ce qu'il vienne.

SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS.

Dans 2 Thessaloniens nous avons, d'abord, les saints mis au clair relativement à la confusion dans laquelle ils étaient tombés, en s'imaginant que les terribles persécutions qu'ils enduraient étaient le jour du Seigneur, attendu que, dans ce jour, *ils* auraient du relâche, et *les méchants* seraient dans la tribulation. Au chapitre II, l'apôtre en appelle à la venue du Christ et à leur rassemblement auprès de Lui, comme démontrant que le jour ne pouvait pas être là ; puis il montre quel développement la méchanceté prendrait sur la terre avant que ce jour arrive, et met cela en contraste avec leur état. Dans le dernier chapitre, il demande leurs prières et leur adresse diverses exhortations. Leur état était très vivant dans la première lettre ; et vous avez dans 1 Thess. I, 3, le tableau complet du caractère de la condition et du service du chrétien.

LA PREMIÈRE ÉPÎTRE A TIMOTHÉE

nous donne l'ordre de l'Eglise dans son état normal ; la deuxième, le sentier de la foi quand l'Eglise est dans un état anormal — ou dans le désordre. En 1 Tim. III, 15, vous avez le principe de la conduite de Timothée. Ces épîtres et celle à Tite ne sont pas adressées à des églises et ne devaient pas non plus être communiquées aux églises comme telles (l'Eglise de Dieu les possède, ce qui est tout autre chose), quoique les directions qu'elles contiennent pour la conduite des chrétiens individuellement soit d'une obligation perpétuelle.

DEUXIÈME ÉPÎTRE A TIMOTHÉE

Ici, Paul se voit arrivé au terme de sa carrière, mais

malgré cela, et quoique l'Eglise soit entièrement dans le désordre, il n'est point d'épître dans laquelle il insiste autant sur le courage inébranlable et sur l'énergie des saints, en les exhortant à endurer les afflictions de l'Évangile selon la puissance de Dieu; mais nous voyons son esprit scinder l'assemblée extérieure et le corps de Christ, et reconnaître la piété et le dévouement là où il les trouve. Les vers 18-22 du chap. II indiquent le ton de l'instruction. Quant à l'état de l'Eglise, la foi de quelques-uns étant renversée, il renvoie, d'abord, au solide fondement de Dieu, le Seigneur connaissant ceux qui sont siens; ensuite, à la responsabilité individuelle: « quiconque prononce le nom du Seigneur doit se retirer de l'iniquité? » Puis quant à ce qui regarde l'assemblée, il prend la grande maison comme ayant de l'analogie avec elle, et il montre que là il y a des vases à déshonneur et qu'il faut s'en purifier pour être un vase à honneur; et poursuivre la justice etc. avec ceux qui invoquent d'un cœur pur le Seigneur (ce qui caractérise ceux qui sont réellement saints) et se joindre à eux. Après cela, l'apôtre annonce des temps fâcheux dans les derniers jours, une forme de piété, en en reniant la force; et, outre son autorité personnelle, il s'appuie, pour exhorter, sur les Écritures connues, telles qu'un enfant peut les lire, et il affirme qu'elles sont suffisantes pour nous rendre sages à salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus; en outre, que tout ce qui a droit à ce nom, étant donné par l'inspiration de Dieu, est tout à fait propre à rendre l'homme de Dieu parfait et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre.

Numéro 11. 13 Juin 1866.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**« Nous avons un grand Souverain
Sacrificateur »**

Exode XXVIII.

L'épître aux Hébreux nous dit que nous avons « un grand Souverain Sacrificateur, qui a traversé les cieus, Jésus, Fils de Dieu » (IV, vers. 14) ; que « nous avons un tel Souverain Sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieus » (VIII, vers. 1) ; et que « s'il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur » (VIII, vers. 4). Le lieu où Jésus exerce la sacrificature, c'est le ciel, et il est monté là comme sacrificateur, après avoir « fait par Lui-même la purification de nos péchés » (I, vers. 3). La sacrificature vient à la suite de la rédemption. Jésus est monté dans les hauts lieux, comme sacrificateur, pour y soutenir, selon la lumière et les perfections de la présence de Dieu, ceux qu'il a sauvés. « Nous ne voyons pas encore, » dit l'apôtre, « que toutes choses Lui soient as-

sujezzies, mais nous voyons Jésus... couronné de gloire et d'honneur » (II, vers. 8, 9). Les mêmes expressions sont employées (voyez la version des LXX), au verset 2 du chapitre qui nous occupe, en parlant des vêtements d'Aaron « pour gloire et pour ornement » ou « honneur ; » de sorte que nous voyons que ce que Aaron était typiquement et en vertu de son office, lorsqu'il était revêtu de ses vêtements, Christ l'est personnellement. Mais avant de considérer Christ sous le caractère dans lequel le chapitre XXVIII de l'Exode nous le présente, étudions-le dans sa vie ici-bas, lorsque le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté.

Au chapitre XXVI, vers. 31 du même livre, il nous est parlé d'un voile qui séparait le lieu saint du saint des saints, et qui cachait à tous les yeux la gloire de Dieu qui se trouvait à l'intérieur. C'était un voile fait de « pourpre bleu, d'écarlate, de cramoisi, et de fin lin retors ; — d'ouvrage exquis, semé de chérubins. » Le chapitre X de l'épître aux Hébreux nous apprend que ce voile était la figure de la chair de Christ (vers. 20). Les matériaux, dont le voile était fait, nous font connaître la pureté et l'excellence de Christ. Nous voyons que le pourpre bleu est nommé en premier lieu : c'est la couleur céleste. Christ était céleste en toutes ses voies, marchant à travers le monde comme « le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean III). Véritablement parfait dans son humanité, il y avait cependant, dans tout ce qu'il faisait, une saveur du ciel. La couleur royale, « l'écarlate, » était là aussi : Christ était né roi, comme nous l'apprenons de sa bouche (Jean XVIII, 37) et de la bouche des Gentils : « Où est celui qui est né, le roi des Juifs » (Matth. II) ; ensuite le « cramoisi, » qui

exprime la gloire de Jésus comme homme (Ps. VIII) : et le « fin lin retors, » figure de la pureté personnelle parfaite, de la justice qu'il possédait en Lui-même. Et les « chérubins » sont là également, car Dieu le Père lui avait « donné autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'homme » (Jean V). Les chérubins accompagnent toujours le trône, dont ils figurent le pouvoir exécutif judiciaire en gouvernement. (Voyez Gen. III ; Exode XXV ; 2 Chon. III ; Ezéch. I-XI ; Apoc. IV, etc.)— Le voile est donc ce qui cachait Dieu, et il est aussi la figure de la chair de Christ. C'est sous ce caractère que Christ fut présenté à l'homme et qu'il mit en avant ses droits ; mais ils furent refusés et repoussés les uns après les autres, et rejetés ; et les droits terrestres de Christ étant ainsi méconnus, il devait mourir et ressusciter, afin d'avoir un peuple céleste et de l'amener dans une justice divine en la présence de Dieu.

Le verset 4 du chapitre que nous avons sous les yeux, nous parle de différents vêtements qui devaient être faits : « le pectoral, l'éphod, le rochet, la tunique qui tiennent serrés, la tiare et le baudrier. » L'éphod était ce qui caractérisait particulièrement la sacrificature. Au chapitre XXII du premier livre de Samuel, il nous est dit que Doëg l'Edomite se jeta sur quatre-vingt-cinq hommes qui portaient l'éphod de lin, et les tua. Quand David consulta l'Eternel, il fit revêtir l'éphod à Abiathar (1 Sam. XXIII, 9-12). L'éphod se composait des mêmes matériaux que le voile (mais il n'y avait pas des chérubins), seulement une chose était ajoutée, c'était de l'or. L'or, dans l'Ecriture, représente la divine justice. L'intérieur du tabernacle, tout ce qui s'y trouvait, tous les ustensiles étaient d'or pur. Nous appre-

nous par là que, pendant que le Fils de Dieu était descendu sur la terre, dans un amour parfait et divin, ne « prenant pas les anges, mais prenant le semence d'Abraham » (Hébr. II, 16), Lui, « qui était en forme de Dieu; n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti Lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé Lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. C'est pourquoi aussi, Dieu l'a haut élevé » (Phil. II, 6-11). Dieu le prit à Lui, et le plaça en justice divine, dans sa présence. Il est « auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste » (1 Jean II, 2); et nous le voyons là, en vertu d'une justice divine, dans la présence de Dieu, et ceint de la ceinture du service à l'égard des siens, pour laver leurs pieds et les purifier pratiquement, selon la pureté de ce que Dieu est, et non pas seulement selon ce qu'ils *doivent être*. C'est ainsi que le chapitre XIII de l'Évangile de Jean nous montre Christ. Tous ses droits terrestres avaient été mis en avant et rejetés : — comme Fils de Dieu, comme Fils de David, comme Fils de l'homme (voyez Jean XI, XII), et maintenant, il porte les regards au delà de toutes choses vers la gloire divine. Dans le lavage des pieds de ses disciples, nous apprenons ce qu'il se préparait à faire dans la gloire, dans laquelle il allait bientôt entrer. Il était venu de Dieu, et il s'en allait à Dieu; et vers la fin du chapitre XIII du même Évangile, il parle de son œuvre qui Lui donnait le droit d'être là. « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui » (vers. 51). Au chapitre XIV, il entre dans la maison du Père, comme un homme glo-

rifié, en vertu d'un titre qui y introduisait d'autres avec Lui, et ceux-ci nous les trouvons dans le chapitre XXVIII de l'Exode, associés avec Lui, comme son peuple (vers. 9-29). Christ porte leurs noms sur ses épaules et sur son cœur, sur les « pierres du mémorial » et sur le « pectoral du jugement, » et *elles sont enchassées dans de l'OR*. Le peuple de Christ est amené dans la présence de Dieu et y est amené dans la justice divine en Lui, « car Dieu a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. V, 21).

Christ porte le poids et le fardeau de son peuple sur ses épaules jusque devant Dieu Lui-même, et qui plus est, il ne peut se trouver dans la présence de Dieu, sans y introduire son peuple avec Lui, car nous lisons au verset 28 : « Et ils joindront le pectoral élevé par ses anneaux aux anneaux de l'éphod, avec un cordon de pourpre bleu, afin qu'il tienne au-dessus du ceinturon exquis de l'éphod, et que le pectoral *ne bouge point* de dessus l'éphod. Ainsi Aaron portera sur son cœur les noms des enfants d'Israël au pectoral de jugement, quand il entrera dans le lieu saint, pour mémorial devant l'Éternel, continuellement. » En outre, c'est selon la lumière et la perfection (l'Urim et le Thummim) de la présence sainte de Dieu, que Christ porte le jugement des siens ; et lorsqu'il est entré dans les lieux saints, « dans le ciel même, » il les confia aux soins d'un « Père saint. » Comme le Père l'avait envoyé dans le monde, Lui aussi les a envoyés dans le monde (Jean XVII, 18). afin qu'ils rendissent témoignage de Lui et pour son nom ; qu'ils manifestassent le caractère de sa vie sur la terre, pour produire des fruits à la louange et à la

gloire de Dieu. C'est ainsi, comme à la Pentecôte, que notre grand Souverain Sacrificateur, quand il entra dans les lieux saints, dans le ciel même, envoya le Saint-Esprit à son peuple ; et que les clochettes d'or et les grenades étaient attachées au vêtement d'Aaron, afin qu'on « en entende le son, quand il entrera dans le lieu saint, devant l'Éternel » (vers. 35). C'est ainsi aussi que le son de Jésus, le témoignage et le fruit de l'Esprit (la clochette d'or donnant le son, figure du témoignage, et les grenades, figure du fruit), c'est ainsi, dis-je, que le son de Jésus fut entendu sur la terre à la Pentecôte, quand il entra dans les lieux saints, « dans le ciel même. »

Mais à la pureté de ces fruits précieux se mêlent souvent des choses qui sont de la chair et de l'homme naturel, et à ce sujet nous lisons : « Tu feras une lame d'or pur, sur laquelle tu graveras, de gravure de cachet : *la sainteté à l'Éternel* : laquelle tu poseras avec un cordon de pourpre bleu, et elle sera sur la tiare, répondant sur le devant de la tiare ; et elle sera sur le front d'Aaron ; et Aaron portera l'iniquité des saintes offrandes que les enfants d'Israël auront offertes, dans tous les dons de leurs saintes offrandes, et elle sera continuellement sur *son* front, pour *les* rendre agréables devant l'Éternel » (vers. 36-38).

C'est ainsi que les offices que notre Seigneur remplit à l'égard des siens, sont admirables et variés, et d'un grand prix pour le cœur ; et il les remplit, non pas simplement selon leurs manquements, mais selon la lumière et les perfections et la sainteté de ce qu'est Dieu, dans la présence de qui ils sont amenés en Lui.



Notes sur quelques méditations.*(Suite de la page 158.)*

VIII

Sur Hébreux I, II.

Il est précieux pour nous, chrétiens, de pouvoir puiser, à la source où nous avons trouvé la vie, ce qui convient pour l'entretien de cette vie, ce qui la nourrit et ce qui peut nous faire abonder dans les fruits de cette vie. Ce n'est pas le tout d'être, comme les Corinthiens, des enfants en Christ, ayant besoin de lait, et ne pouvant savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié. Les Hébreux de même, qui auraient dû, vu le temps, être docteurs, avaient besoin de nouveau du lait qui est la nourriture des petits enfants. C'est pourquoi, laissant la parole du commencement du Christ, avançons vers l'état d'hommes faits. — Oui, quelque fondamentale, indispensable et adorable que soit la croix, nous sommes invités à ne pas nous arrêter là, mais à suivre ce Jésus glorifié jusque sur le trône, où il est assis en vertu de l'œuvre qu'il a accomplie. Et c'est là le but de l'Esprit dans l'épître aux Hébreux. — La vue de la croix pouvait faire abandonner à Paul tous ses privilèges Juifs; mais ce qui pouvait le rendre capable d'estimer toutes choses comme des ordures, c'était la contemplation de Christ dans la gloire. Paul avait été saisi par Christ, et à son tour, il tâchait de saisir ce Christ glorieux, qui était pour lui un point de mire; après l'avoir pris pour point de départ. — La grâce introduit à l'intelligence de la gloire, tout comme la gloire à l'intelligence de la grâce. Dieu donne la grâce et la

gloire. — Nous contemplerons bientôt la gloire de Christ, étant avec Lui, là où il est, et combien ce sera précieux ; mais nous avons le privilège de le contempler actuellement, par la foi, et cette contemplation nous transforme à la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur l'Esprit. Plus nous contemplerons le Seigneur là où il est, et où nous sommes unis à Lui ; plus nous renoncerons aux choses qui se voient. Nous ne rechercherons pas les choses du monde, sachant que bientôt nous régnerons avec Christ.

Faisons donc une plus grande attention aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne les abandonnions. Ne négligeons pas un si grand salut, qui commença d'être annoncé par le Seigneur. Ce grand salut est justement notre union avec un Christ ressuscité et glorieux ; il fut d'abord annoncé par lui après sa résurrection, en disant à Marie : « Va dire à *mes frères* que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

L'épître aux Hébreux ne traite pas tant de la justification par la foi que de la vérité concernant la glorieuse personne de Christ. Et dans ces derniers temps, appelés par l'apôtre des temps fâcheux, l'ennemi ne met pas autant en question la doctrine de la justification, que la vérité concernant la personne de notre précieux Sauveur. C'est donc d'un Christ glorieux qu'il s'agit ici, assis dans le ciel, et nous sommes des enfants amenés à la gloire, participants de la vocation céleste, et en marchant à la rencontre du repos, nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu. Il est bien dit ailleurs que nous le *verrons* comme il est, précieuse espérance ! mais pour marcher droit à

ce but, il nous faut le voir actuellement; et comme nous l'avons dit, cette contemplation nous transforme à la même image. Considérons donc Jésus, l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession. Ainsi c'est de Jésus et de Jésus assis, que le Saint-Esprit nous parle ici, et le Saint-Esprit, témoin ici-bas de la glorification de Jésus en haut, ne peut nous parler que de Lui et ne peut nous le faire contempler que là où Il est, et Il y est assis, attitude qui nous prouve que tout est accompli, que Dieu est satisfait et que notre position est parfaite. O chers amis, nous avons besoin de posséder Jésus, de le connaître, de le suivre, de l'attendre, afin qu'à mesure que Satan cherche à le rabaisser, nous le saisissons mieux et soyons ses témoins fidèles au milieu de tout ce qui s'oppose à la vérité et à la sainteté de sa glorieuse personne. Et qu'est-ce qui nous rendra capables de cela, sinon la contemplation de sa gloire? Comme on l'a dit : cette épître nous ouvre le ciel pour nous y montrer Jésus assis et couronné de gloire et d'honneur. Un autre cher frère nous faisait remarquer que, dans cette épître, nous voyons le Seigneur assis dans le ciel de quatre manières bien précieuses, savoir : Au chap. 1^{er}, Christ nous est présenté comme assis selon la gloire *de sa personne* comme Fils de Dieu, créateur, resplendissement de sa gloire et empreinte de sa substance etc. C'est Celui qui a fait par lui-même la purification de nos péchés, et il s'est assis à la droite de la majesté dans les lieux hauts.

Au chap. VIII, 1-2 (conclusion du VII), nous avons Christ assis selon la gloire de sa sacrificature, contraste de celle d'Aaron. Il est assis à la droite *du trône* de la

majesté dans les cieux. Voilà notre souverain sacrificateur, et il nous convenait d'en avoir un tel. — Non pas : il lui convenait, quoique cela soit vrai. — Car un tel Souverain Sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux. La position du sacrificateur est toujours en rapport avec la position de ceux pour lesquels il exerce la sacrificature; Aaron et le peuple d'un côté, Christ et nous de l'autre. — Quelle grâce ! nous sommes cela par son œuvre ; et sa sacrificature nous maintient pratiquement dans cette position avec lui, saint, sans tache, séparé des pécheurs. Voilà ce que nous sommes, et comme tels, cela nous convient d'avoir un souverain sacrificateur qui soit tel. Alors nous avons à marcher comme saints, sans tache, séparés des pécheurs ; cette marche aussi *nous convient*.

Au chap. X vers. 12, nous avons Christ assis selon la valeur de son sacrifice, en contraste avec les sacrifices lévitiques. — Là Il est assis, et demeure assis, à la droite de Dieu. Ce sacrifice a une valeur perpétuelle pour Dieu et pour nous. Il se lèvera pour régner, non pas pour offrir un sacrifice ; comme tel, il est *assis* et demeure assis à perpétuité à la droite de Dieu, — de ce Dieu qui avait besoin d'être satisfait au sujet du péché. Quelle grâce d'être sauvé par un *tel* sacrifice, offert par un *tel* sacrificateur.

Enfin au chap. XII, nous avons Christ assis à la droite du trône de Dieu, jouissant pour lui-même de la récompense de son service, pour lequel accomplir il a méprisé la honte et enduré la croix. Maintenant il est là, et cette position nous dit, à nous qui sommes dans le chemin après lui : Voyez où ce chemin conduit.

Fixons donc nos yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi.

IX

Sur 2 Pierre II, III

Il est question ici du gouvernement de Dieu, gouvernement qui s'exerce envers le monde et envers les croyants; pour ceux-ci en discipline, pour le monde en condamnation. Dieu ne peut se départir de sa sainteté et de sa justice pour faire grâce. Il veut que, dans sa maison, tout se passe d'une manière digne de Lui. Dieu gouverne sa maison, chose sérieuse pour nous. La 1^{re} épître nous apprend que le jugement commence par nous, et la Parole en tire une redoutable question pour le monde : Quelle sera la fin de ceux qui ne connaissent pas Dieu, et qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ? Ici, au chap III, nous avons la réponse : le jour du jugement et de la destruction des hommes impies. Mais maintenant le temps est là, où le jugement doit commencer par la maison de Dieu. Dieu est juste et saint, et parce que nous sommes siens, il travaille à nous délivrer du mal en nous, qui nous fait la guerre; Il juge ce mal et nous le fait juger. Et d'après ce gouvernement moral de Dieu, il faut moissonner ce que l'on sème; chaque fois que je sème pour la chair, je moissonne de la chair la corruption. Ce jugement sur les siens peut aller jusqu'à la mort du corps, mais il ne s'agit pas de condamnation, au contraire, nous sommes ainsi jugés, afin de n'être pas condamnés avec le monde. Pour nous le jugement, dû au péché, a été subi par Christ à la croix, nos pé-

chés sont expiés, et la mort même ne peut pas nous ôter le salut. Mais Dieu ne peut pas passer par-dessus nos manquements. Le péché est effacé, mais il faut que nous subissions les conséquences extérieures, dirai-je, de nos manquements ; il faut que nous en sentions l'amertume, que nous les confessions et que nous les jugions. Le monde peut dire, et, hélas ! avec raison, que les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres : mais le monde ignore que, pour chaque manquement et chaque mauvaise pensée, le chrétien a affaire avec Dieu, mais avec Dieu comme Père. — Il est absolument nécessaire qu'en nous tout réponde au caractère de notre Père et il nous châtie, afin de nous rendre participants de sa sainteté. Cela est peu connu, peu apprécié, et pourtant c'est une sûreté pour nous que de savoir que Dieu intervient, afin que le mal ne nous empêche pas de jouir de Lui et de marcher avec Lui. Le monde n'est pas témoin de cette angoisse d'âme, produite par l'amertume du péché qui prive l'enfant de Dieu de la douce communion de son Père, jusqu'à ce qu'il soit jugé et pardonné, grâce à la sacrificature de Christ.

La justice et la sainteté de Dieu sont quelque chose de sérieux. Dieu ne peut rien passer à ses enfants et, dans un autre sens, il leur fait grâce de tout. Le jugement commence par nous ; en considérant la position extérieure des chrétiens, on peut voir qu'ils ont affaire, d'une manière particulière, avec la maladie, les privations, la pauvreté ; et ceux d'entre eux qui sont riches en ce monde ont des peines cuisantes, etc. Dieu gouverne sa maison, il nous a délivrés du péché, il nous en délivre pratiquement dans notre marche ; c'est pourquoi, extérieurement, nous sommes plus misérables

que les autres hommes. — Mais alors, pour ceux dont le jugement est à venir, que c'est terrible ! si le juste est difficilement délivré dans sa course, où paraîtra l'impie et le pécheur ? La Parole rappelle ici les jugements partiels qui ont eu lieu dans le passé : le déluge, Sodome, pour montrer qu'ils étaient des types du grand jugement à venir et que la même justice agira avec la même rigueur sur les personnes et sur les choses. — Mais une vérité précieuse qui ressort ici, c'est que le Seigneur SAIT délivrer de la tentation les hommes pieux, et garder pour le jugement les injustes qu'il doit punir. Abraham, l'ami de Dieu, pouvait lui dire, parce qu'il Le connaissait : « Il ne sera pas dit de toi que tu fasses périr le juste avec le méchant. » Eh bien, oui, chers amis, comme il était impossible que les eaux du déluge fondissent sur la terre, avant que Noé ne fût dans l'arche ; comme il était impossible que le feu tombât sur Sodome, avant que Lot ne fût entré dans Tsohar ; comme il était impossible que l'armée de Josué mit Jéricho à feu et à sang, avant d'avoir mis Rahab en lieu de sûreté ; de même aussi, il est impossible que les terribles jugements à venir fondent sur ce monde, avant que l'Eglise ne soit enlevée dans le ciel. La précieuse promesse du Seigneur à Philadelphie s'accomplira : « Je te garderai hors de l'heure de la tentation, qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. » — Alors nous brillerons de gloire et de lumière, nous reviendrons avec le Seigneur, et alors il faudra que le monde connaisse que nous sommes aimés comme Jésus est aimé. Quel contraste avec notre position actuelle, avec ce temps où le jugement commence par la maison de Dieu. Aujourd'hui,

nous sommes, quant à notre marche, des *objets* du jugement, alors, comme partageant la gloire de Christ, nous serons des *agents* de ce jugement. « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde? »

Il est remarquable que la Parole tire ici une exhortation pour nous (vers. 11 du chap. III) du jugement final qui aura lieu plus de mille ans après notre enlèvement de cette terre (enlèvement dont Pierre ne parle pas, renvoyant pour cela aux écrits de Paul). Il est important de mettre au clair ce passage (vers. 11-12), en le dégagant des adjonctions en italiques que certains traducteurs y ont faites : « En attendant et en hâtant *par vos désirs* la venue du jour de Dieu » etc. Remarquez bien qu'il n'est pas question ici de l'enlèvement de l'Eglise, mais du JOUR DE DIEU, dans lequel les cieux étant en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Or, désirer le jugement est une pensée incompatible avec l'économie de la grâce. En second lieu, il nous est impossible de rien hâter *par nos désirs*. Que signifie donc cette exhortation? D'abord, voici le passage dégagé des italiques (version nouvelle) : « Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles [gens] devriez-vous être en sainte conduite et piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, dans lequel les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. »

Il s'agit donc bien d'attendre et de hâter la venue du jour de Dieu. Par quoi et comment? Remarquez que ces deux verbes, attendre et hâter, sont ici au participe présent, *attendant et hâtant*. Par quoi? PAR UNE SAINTE CONDUITE ET PIÉTÉ. Voici, ce que veut dire, selon moi, cette exhortation : Il ne s'agit pas de *désirs*, mais de

vie pratique dans la piété. Si je dis : toutes les choses terrestres que je vois, que je touche, au milieu desquelles je me meus, sur lesquelles la chair s'appuie, que le cœur naturel convoite; toutes ces choses, dis-je, ont pour fin d'être brûlées, elles doivent *se dissoudre*. — Oh! alors, je dis: puisqu'il en est ainsi, je n'en veux plus, il me faut *de ce qui ne passe pas*.

Vous comprenez qu'en faisant ainsi, j'applique actuellement à ces choses le jugement qui aura lieu de fait, sur elles, à la fin; elles sont donc brûlées pour moi, elles ne le sont pas en elles-mêmes, elles sont toujours là, mais par la foi je leur applique actuellement le feu qui les brûlera de fait à la fin. C'est donc ainsi, j'en suis convaincu, que je hâte pour moi, par une sainte conduite et piété, la venue du jour de Dieu, dans lequel le feu brûlera tout. Car évidemment, quand ce jour viendra de fait, il y aura longtemps que nous serons avec le Seigneur.

Hâter le jour de Dieu par ma vie pratique va donc bien plus loin, chers frères, que de le *désirer*, tout en jouissant des choses qui vont être brûlées. — « Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux, et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables, devant lui en paix. » Et pour cela, chers amis, croissons dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Oui, à Lui soit la gloire, et maintenant, et jusqu'au jour d'éternité. Amen

X

Sur 1 Pierre I, 1-14

Pierre s'adresse aux chrétiens juifs, qui avaient été dispersés probablement lors de la persécution qui suivit le martyre d'Etienne. Et nous ne pouvons pas nous faire une juste idée de la position difficile de ces frères qui avaient dû échanger, comme Juifs, la terre de la promesse et l'attente de bénédictions terrestres, contre l'exil et l'enlèvement de leurs biens; ils avaient dû quitter patrie, biens, parents. C'est pourquoi l'apôtre dirige d'emblée leurs regards et leurs cœurs sur le caractère de l'héritage qui est maintenant devant eux, héritage qui fait contraste avec celui qu'ils avaient perdu comme Juifs. Tout est nouveau, les héritiers ont été réengendrés, et ce fait est basé sur la résurrection de Jésus-Christ, sur la vie qui vient après la mort, non pas sur celle qui la précède. Alors sur ce pied-là, c'est quelque chose de céleste, et par conséquent d'incorruptible, inflétrissable, sans souillure. De sorte que l'espérance de cet héritage-là est aussi d'une nature correspondante, c'est une espérance *vivante*. Ce n'est pas une probabilité basée sur de bonnes ou mauvaises chances, comme c'est le cas de tout espoir humain et terrestre; non, — c'est une espérance *vivante*, qui a pour point de départ la résurrection et qui saisit quelque chose de céleste, par conséquent d'incorruptible, et tellement assuré, qu'il est conservé dans les cieux, en dehors des vagues et de la tempête d'ici-bas. C'est pourquoi, aux Hébreux, l'espérance est nommée une ancre de l'âme qui pénètre au dedans du voile, où Jésus est entré comme précurseur. — Et non-seulement l'hé-

ritage est conservé ; mais les héritiers sont gardés par la puissance de Dieu par la foi, et la délivrance de leur pénible chemin *est prête*. Douce pensée, chers frères, la délivrance est prête, tout est fait. Nous pouvons donc nous réjouir quoiqu'étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire. Ce n'est donc, chers amis, que quand cela est nécessaire, que nous sommes affligés, quelle sûreté ! et quels sont les résultats de l'épreuve de la foi ? Louange, honneur et gloire, pour Dieu et pour nous, dans la révélation de Jésus-Christ. — Quand l'or est éprouvé par le feu, cela ne l'empêche pas de périr, mais les résultats de l'épreuve de la foi sont *éternels*. C'est pourquoi l'épreuve de la foi est plus précieuse que l'épreuve de l'or. Dans la 2^me épître, c'est la foi qui est nommée de grand prix ; ici, c'est l'épreuve de cette foi qui est précieuse à cause des résultats. C'est en la révélation de Jésus-Christ que ces résultats paraîtront, honneur, louange, gloire. — Mais qu'il est précieux, bien-aimés, de voir dans la Parole que, sitôt que le nom du Seigneur Jésus est mentionné, cela réveille le sentiment de notre douce relation avec Lui, et quelle grâce ici, nous sommes appelés, malgré notre faiblesse, ceux qui l'aiment : « lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez. » Oui, Seigneur, tu sais que nous t'aimons et que nous gémissons de t'aimer si peu, mais nous t'aimons, et nous nous réjouissons de te voir. — « Et croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse. » — Pour pouvoir se réjouir au milieu de tout, il faut croire en Lui d'une manière constante ; c'est au participe présent, *croyant en Lui*. Il ne me suffit pas de me rappeler que

j'ai cru une fois en lui, mais il faut que ma foi soit agissante dans ce moment pour le saisir, alors je peux me réjouir, et de quelle joie? d'une joie *ineffable et glorieuse*. Quelles expressions la Parole emploie : espérance *vivante*, joie *glorieuse* ou *glorifiée*. — La foi constante en Jésus produit une joie glorieuse, et pourquoi en serait-il autrement, puisqu'elle est la démonstration des choses que l'on ne voit point? nous voyons Jésus, nous l'aimons, nous nous réjouissons en Lui, quelle douceur. et cela quoique affligés! Heureux et affligés en même temps, chose qu'un mondain ne saurait comprendre, lui est ou heureux ou affligé, moi je suis, en croyant en Jésus, heureux quoiqu'affligé. Donne-nous, Seigneur Jésus, d'avoir toujours nos yeux et nos cœurs arrêtés sur Toi.



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 200.)

ÉPITRE A TITE.

Timothée avait été laissé pour veiller sur la doctrine, et il reçoit des directions de l'apôtre quant à l'ordre dans l'Eglise. Tite avait été laissé pour mettre en bon ordre les choses qui restaient à régler, et pour établir des anciens, et l'ensemble des directions qu'il reçoit a rapport à la saine doctrine. Nous avons une exposition complète de ce qu'on pourrait appeler le système chrétien au chapitre II, 11-14; et au chap. III, des exhortations à la patience et à la douceur envers tous, fon-

dées sur le sentiment de la grâce qui nous a été accordée.

Dans ces trois épîtres, Dieu prend spécialement le caractère de Dieu Sauveur, et même, dans un passage, pour tous les hommes.

L'ÉPÎTRE A PHILÉMON,

selon le mode de l'esprit apostolique de grâce, entre dans des détails de convenance de conduite, qu'elle ne fait pas proprement reposer sur de grands principes de doctrine, Laisant le monde où il est, avec toutes ses autorités reconnues, elle conduit le chrétien à agir comme la lumière de la grâce eu égard aux relations, dans lesquelles il peut avoir été amené par le monde.

L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX,

se fondant sur la personne de Christ dans sa nature divine et sa nature humaine, donne à la Parole l'autorité personnelle de communication divine, et toutes les sympathies humaines pour l'exercice de la sacrificature en haut; et ainsi elle lie avec le ciel les saints marchant sur la terre, sans les considérer comme le corps de Christ en union avec leur Chef. Ainsi encore, elle met de côté tout l'ancien Judaïsme et le remplace par un appel céleste actuel, tout en posant la base d'une introduction postérieure d'Israël par la nouvelle alliance. Dans ce point de vue, elle présente tout, dans le christianisme, en contraste, quoique par voie de comparaison, d'analogie et de certaine connexité, avec ce qui a précédé. La connexité, toutefois, ne s'applique qu'à la première partie, soit à la Parole communiquée, parce qu'elle regarde Christ, comme étant cela, sur la terre.

Au chap. I, nous avons le fondement de l'autorité de la Parole communiquée, dans la divinité de Christ. Ce sujet est continué au chap. III, en y ajoutant l'autorité de Christ comme Fils sur sa propre maison, en contraste avec Moïse, — et cela jusqu'au chapitre IV, 15, avec la promesse du repos pour le peuple de Dieu. Le chap. II pose le fondement de la domination future et de la sacrificature actuelle, dans la nature humaine de Christ; sujet qui est continué dès le chap. IV, 17, et dont la gloire est exposée au chap. V, quant à la personne et à l'office de Christ. Ensuite l'apôtre insiste sur l'impossibilité, en conséquence, de retourner aux éléments juifs, d'après ce principe que, si l'on abandonnait les choses célestes chrétiennes, il n'y aurait aucun moyen d'être ramené par aucune autre puissance; et que, de ces éléments, ils devaient tendre en avant vers la perfection, Dieu les y ayant encouragés en leur déclarant l'immutabilité de son conseil envers les héritiers de la promesse, par sa parole et par son serment, nous fortifiant ainsi, nous qui regardons au dedans du voile, où Christ est entré pour nous comme précurseur, étant devenu souverain sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec.

Le caractère de Melchisédec implique nécessairement la mise de côté de tout le système de la loi; la sacrificature elle-même étant changée, puisqu'elle passe d'hommes mortels au Fils vivant à toujours; voilà la sacrificature qui nous convient, celle d'un Être saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux.

(à suivre.)

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

« A celui qui vaincra »

Apoc. II.

La chute de l'homme et même celle de l'Eglise n'affectent en rien la source de grâce divine : — la bonté de Dieu. Depuis Adam jusqu'à maintenant, tout ce qui a été placé entre les mains de l'homme a manqué; mais Dieu s'est servi de ces manquements mêmes et du mal dans l'homme, pour déployer une grâce toujours plus grande et plus abondante. Dieu juge le manquement, et puis il place devant l'homme un objet d'espérance. Lorsque Adam eut péché, « la semence de la femme » fut promise. Quand la loi eut été transgressée et qu'Israël fut tombé, le témoignage des prophètes intervint, avec toutes les promesses concernant le Messie. *La promesse*, — voilà sur quoi peut se reposer la foi, quand tout le reste fait défaut.

Des temps de décadence et d'infidélité dans *le corps* donnent lieu à des manifestations plus prononcées de

la grâce chez des *individus*, qui sont alors amenés à jouir d'une communion intime et bénie avec Dieu. Voyez Elie. Moïse, etc. — Moïse devait sortir du camp, parce que le veau d'or était là, et aller « hors du camp » (Ex. XXXIII); mais en agissant ainsi, il fut placé dans une proximité de Dieu plus grande qu'auparavant. « Et l'Eternel parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle avec son intime ami. »

Au début de la dispensation évangélique, la puissance de l'Esprit Saint se manifestait dans l'Eglise avec tant d'évidence, que l'homme n'était rien, Dieu était tout. Il en est ainsi pour la foi, tout le long de la dispensation. Toutefois, avant même que les épîtres aux Eglises fussent données, les choses avaient subi un triste changement. Dans ce chapitre et dans le suivant, le Seigneur porte ses regards vers ce qui aurait dû être le « siège du jugement, » et voici, « il y avait de l'iniquité » (Eccl. IV, 16). C'est pourquoi il faut que le jugement commence par la maison de Dieu, ainsi qu'il est dit : « Le Seigneur jugera son peuple » (Hébr. X, 50). Ceci a lieu d'abord par le moyen d'un témoignage rendu contre le mal, car le Seigneur envoie toujours des avertissements, avant d'exécuter le jugement, et dans celui-ci même, il se souvient d'avoir pitié.

Le Seigneur prend connaissance de chaque détail, de chaque nuance différente dans ces Eglises, comme chez les individus qui en font partie, montrant ainsi qu'il n'est pas indifférent à l'état des siens, à leur marche de tous les jours, bien qu'il leur ait assuré la bénédiction pour la fin. Son amour n'est pas un amour insouciant. Tous, nous avons plus ou moins perdu de vue le jugement que le Seigneur exerce sur sa « *propre mai-*

son, » et trop souvent l'on croit que, parce que le salut du chrétien est un chose certaine, Dieu ne s'occupe pas de la manière dont il marche ici-bas. Mais l'amour ne peut agir ainsi. Il est bien sûr qu'un enfant héritera, selon toute probabilité, de la propriété de son père ; mais quel père, aimant son enfant, — se contentera de cette certitude ? Est-ce que, au contraire, il ne tâchera pas d'élever son enfant avec soin, de surveiller les développements de son intelligence et de ses facultés, et de tout combiner, dans son éducation, pour qu'il devienne propre à sa destination future ? Combien plus l'amour du Seigneur agit-il ainsi envers les siens ! Cette pensée est bien faite pour nous encourager et nous fortifier et, en effet, il est bien doux de voir que l'amour est le motif de tout ce que Dieu fait envers nous ; quoiqu'en même temps cela soit destiné à agir avec force sur notre conscience, et comme un avertissement.

Nous devons nous souvenir que l'Eglise (aussi bien que chaque chrétien individuellement) est placée dans une lutte directe avec Satan, et cela surtout à cause de la position élevée, et des privilèges, que nous possédons en Christ. Il se peut toutefois que la victoire soit remportée, ainsi qu'il est dit : « Or le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » (Rom. XVI, 20). Nous savons que, pour que le conseil de gloire de Dieu ait son accomplissement, manifesté bientôt quand Christ établira son royaume, il faut que Satan soit véritablement et entièrement détrôné ; cependant, pour que déjà maintenant (avant que ce moment arrive), nous puissions réaliser notre bénédiction dans les lieux célestes (Eph. I, 3), il faut que, par la puissance du Saint-

Esprit, Satan soit pratiquement détrôné dans le cœur. Bien qu'il soit tout à fait certain qu'il sera « bientôt » brisé sous nos pieds (car il n'y a pas de doute, naturellement, que Jésus ne soit puissant pour le faire), la certitude de la victoire finale de Christ avec l'Eglise ne doit cependant, en aucune manière, affaiblir en nous la conscience du pouvoir de l'Ennemi dans l'intervalle. Ce pouvoir est tellement grand, qu'il faut une vigilance continuelle, à défaut de quoi nous lui fournissons une arme directe contre nous. La chair, par laquelle Satan agit, est toujours là, et elle doit être « mortifiée. » Bien des fois sans doute, les chutes profondes que nous faisons ou que d'autres font nous ont étonnés ; — mais si nous manquons de vigilance contre la chair, il n'est en vérité nullement étonnant que le résultat soit ce qu'il est. Une fidélité habituelle à juger la chair dans les petites choses, tel est le secret pour ne pas tomber.

La promesse, qui se trouve à la fin de chacun des messages aux Eglises, est faite à « celui qui vaincra. » Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, c'est toujours dans des temps de déchéance générale, que les promesses de Dieu ont été annoncées avec le plus de grâce, et que ses fidèles ont joui d'une plus grande communion, se trouvant plus entièrement rejetés sur Lui. Lorsque, par suite d'une certaine mesure de fidélité, nous sommes exercés et dans l'épreuve à cause de la déchéance générale du corps, le moment est là précisément pour nous attendre à une révélation plus intime de la grâce de Dieu et de son amour à nos cœurs ; et cela en nous donnant, non-seulement une intelligence claire et positive des promesses de Dieu, mais aussi une connaissance plus entière de tout ce qui, en Christ, est

fait pour répondre à nos besoins. Celui qui est fidèle peut toujours compter là-dessus ; et ce principe se discerne avec évidence dans ces épîtres, aussi bien dans les promesses qui sont faites, que dans les différents caractères sous lesquels le Seigneur Jésus se présente, en rapport avec les circonstances dans lesquelles chacune des Eglises se trouve.

Il est bien affligeant de voir l'homme toujours faillir, que ce soit en Israël, dans l'Eglise, ou ailleurs ; cependant ceux qui sont fidèles au milieu du manquement général obtiennent par cela même une révélation plus profonde et plus abondante de la grâce de Dieu, que lorsque tout va bien. C'est une grande consolation.

D'après le message à « l'Eglise qui est à Ephèse » (vers. 4-7), nous voyons qu'il y avait déjà eu du manquement, c'est-à-dire un abandon du « premier amour ; » aussi, au lieu de recevoir des communications (comme dans l'Épître de Paul à cette assemblée) au sujet des choses saintes et élevées qui se rattachent à l'Eglise en général, et d'être signalée comme occupant la place de témoin et de témoignage pour d'autres, l'Eglise à Ephèse est appelée à porter ses regards au dedans d'elle-même, vers sa propre condition, preuve évidente du déclin profond où elle était tombée. Quand une assemblée, ou un chrétien individuellement, marche dans la lumière et ne contriste pas l'Esprit, il peut y avoir jouissance des privilèges qui appartiennent à l'Eglise de Dieu tout entière ; mais quand l'Esprit est contristé, cette révélation ne peut plus exister, chacun étant occupé de son état propre et particulier, et jugé à ce sujet.

Le message vient de la part de « Celui qui tient les

sept étoiles dans sa droite, et qui marche au milieu des sept chandeliers d'or » (vers. 4). — Le Seigneur prend la place d'inspection et de jugement.

La victoire, dont il est parlé au verset 7 et, de fait, tout le long du chapitre, n'est pas tant la victoire sur le monde et sur ce qui est *au dehors*, que sur le mal qui est mis à découvert comme existant *au dedans*. Il y avait un abandon du « premier amour, » et lorsqu'il en est ainsi, même au plus faible degré, le Seigneur dit : « *J'ai quelque chose contre toi.* » Il remarque le moindre manquement, et aussitôt qu'il s'en manifeste il parle de châtiment, et il l'inflige, à moins qu'il n'y ait repentance. Lorsque Dieu juge, nous voyons toujours qu'il remonte en arrière au péché primitif. Quand Etienne accuse les Juifs (Actes VII), bien qu'ils eussent crucifié le Seigneur Jésus, c'est vers leur péché primitif, d'avoir fait le veau d'or, qu'il les ramène. Et il en est de même du chrétien individuellement. Il y a souvent du manquement quand la première ardeur du zèle s'est perdue — et alors nous avons à examiner, non-seulement où le manquement s'est manifesté, mais aussi à quel moment nous nous sommes détournés du Seigneur pour la première fois. Presque toujours nous découvrirons que ce fut en négligeant la communion de Dieu — en abandonnant le « premier amour. » Cela ne devrait pas être — et n'est pas inévitable ; mais alors même que cela arrive, la grâce du Seigneur surpassera toujours tout le mal qui se trouve exister au dedans.

Il est parlé, au verset 7, d'une bénédiction d'une nature spéciale. C'est au regard et à l'oreille de la foi, que le Seigneur fait la promesse de « *l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu.* » Il voit combien l'Eglise

manque dans la communion avec Dieu, c'est pourquoi il place devant elle « l'arbre de vie et le paradis de Dieu. » C'est le *paradis de Dieu* — précieuse sécurité ! il ne peut y avoir de déchéance là. Auparavant c'était le paradis de l'homme, mais *la chute* intervint, et de crainte que l'homme ne prit du fruit de l'arbre de vie, et qu'il n'en mangeât et ne vécût à toujours, Dieu « chassa l'homme du paradis » (Gen. III, 24). Mais maintenant il est promis « à celui qui vaincra, qu'il mangera du fruit de l'arbre de vie, librement et en sécurité, dans « le paradis de Dieu. » Et tandis que nous nous nourrissons du fruit de cet arbre, ses feuilles seront « pour la guérison des nations » (Apoc. XXII, 2). L'Eglise dans la gloire ne perdra pas le caractère de la grâce. Dieu nous donne à manger maintenant du pain de vie : notre première jouissance doit être en Dieu ; mais ensuite, et subsidiairement, nous avons le bonheur d'être appelés à être des instruments de bénédiction pour d'autres. Il en sera de même dans la gloire : la grâce sera notre part ; mais nous serons rendus capables d'être aussi des serviteurs de la grâce pour les autres.

Quant à « l'Eglise à Smyrne » (vers. 8 à 11), elle avait commencé à déchoir, mais le Seigneur était intervenu dans une grâce infinie et avait arrêté sa chute par des tribulations. Je dis : dans une grâce infinie, car nous descendons bien rapidement, si une main puissante n'est pas là pour nous retenir.

Il y avait donc de la tribulation, de la pauvreté, de la persécution — et comment le Seigneur se révèle-t-il ? — Comme Celui que rien ne peut ébranler, qui n'est

affecté ni par l'obscurité ou l'orage, ni par les difficultés ou les épreuves — comme « LE PREMIER et LE DERNIER. »

Oui, dira-t-on, cela est vrai quant à Lui, mais, pour nous, l'orage gronde sur nos têtes, et menace de nous accabler, nous n'avons aucune puissance contre lui ! Mais le Seigneur se révèle, non - seulement comme « le PREMIER et le DERNIER, comme Celui sur qui nous pouvons donc compter pour avoir toujours de la force, mais aussi comme Celui « *qui a été mort, et qui vit.* » C'est comme s'il nous disait : J'ai passé par toutes ces choses ; je sais quelle est la faiblesse d'un homme, et j'ai subi toute la puissance de ce qui peut s'attaquer à elle : j'ai tout éprouvé, car *j'ai été mort*, et cependant *je vis*. Il n'est rien sous ce rapport que le Seigneur n'ait expérimenté ; le dernier effort du pouvoir de Satan, c'est la mort ; son pouvoir s'arrête là, pour le pécheur, aussi bien que pour le saint ; car même les inconvertis sont hors de la portée du pouvoir de Satan, quand ils meurent ; s'ils meurent dans leurs péchés, ils tombent naturellement sous le jugement de Dieu ; mais quant à Satan, il n'a aucun pouvoir dans l'enfer. Il y aura peut-être la première place dans les tourments, mais il n'y a aucune autorité ; celle-ci n'existe que dans l'imagination des poètes. C'est *ici-bas* qu'il règne, et cela au moyen de l'orgueil et de la vanité, des passions mauvaises et de l'oisiveté des hommes. Il est « le dominateur des ténèbres » de *ce monde-ci*, et non pas de *l'autre*. Toutefois quelle que puisse être l'étendue du pouvoir qu'il tâche d'exercer maintenant contre les enfants de Dieu, le Seigneur dit : « J'ai tout subi — j'ai été mort. » Il est donc impossible que nous nous trouvions dans une difficulté ou une épreuve, par laquelle

le Seigneur n'ait pas passé, car c'est là, qu'il a rencontré la puissance de Satan, et cependant il est *vivant*. Et maintenant « *il vit aux siècles des siècles* » (Apoc. IV, 9), non pas seulement pour nous fortifier pendant que nous traversons l'orage, mais pour sympathiser, pour sentir avec nous, comme ayant expérimenté bien plus encore que le poids des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Il peut compâtrer avec la plus grande tendresse, car il est descendu jusqu'au plus profond de notre misère.

« *Je connais tes œuvres* » (vers. 9). Le Seigneur reconnaît tout ce qu'il peut reconnaître en nous. Si nous disons que nos œuvres ne sont pas ce que nous voudrions qu'elles fussent — cela est bien vrai sans doute, mais telles qu'elles sont, le Seigneur les *connaît*. Quoiqu'il soit bon et utile de nous juger nous-mêmes, pour découvrir le mal et l'ôter, il est mauvais et malsain pour nous d'être toujours occupés à nous demander si nos œuvres seront ou non approuvées de Dieu. La réponse à toutes ces questions et à toutes ces appréciations quant à nous-mêmes, c'est : « *Je connais tes œuvres, ton affaire est de me connaître, moi.* » C'est Lui-même qu'il place devant nous comme notre objet, ce ne sont pas nos œuvres.

Les fidèles dans cette Eglise rencontraient toute sorte d'opposition ; mais que leur dit le Seigneur : « *Ne crains rien des choses que tu vas souffrir* » (vers. 10). Quand nous passons par l'épreuve, Satan s'efforce constamment de produire en nous de la crainte et du découragement, mais le Seigneur dit : « *ne crains rien.* » C'est ainsi qu'il est dit aux Philippiens de n'être « *en rien épouvantés par les adversaires* » (I. 28). Pierre

aussi nous dit : « Ne craignez pas leurs craintes et ne soyez pas troublés » (III, 14). Notre sagesse est de nous reposer toujours avec confiance sur Celui qui est « le PREMIER et le DERNIER, » et qui est ressuscité avec un pouvoir aussi grand à la fin qu'au commencement. Le Seigneur ne dit pas à cette Eglise qu'il lui épargnera la souffrance, car il était nécessaire qu'elle souffrit, pour ne pas déchoir complètement ; tout comme Israël fut obligé, à cause de son péché, de faire un long détour dans le désert. Toutefois le Seigneur dit à quelques-uns d'entre le peuple, qui étaient fidèles ; « Ne craignez point et ne vous effrayez de rien » (Deut. I, 21) ; et c'est ainsi aussi qu'il dit ici : « Ne crains rien des choses que tu vas souffrir. »

Au début de la déchéance dans « les églises, » il fut promis à celui qui serait « vainqueur » au milieu de l'infidélité, qu'il mangerait de « l'arbre de vie » dans la sécurité et la paix ; de même ici, dans une époque de souffrance particulière et d'épreuve, une récompense en rémunération est annoncée, comme un stimulant (pour l'homme renouvelé, cela va sans dire). S'ils faisaient la perte de toutes choses, ils trouveraient toutes choses, et c'est la propre voix du Seigneur qui les encourage : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées : celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort » (vers. 10, 11). Il pourra être atteint par la première mort, mais non pas par la seconde, la seule véritable exclusion de la présence de Dieu.

Dans l'épître à l'Eglise à Pergame (vers. 12-17),

nous voyons le Seigneur exerçant le pouvoir judiciaire sous une forme particulière, comme Celui « *qui a l'épée aiguë à deux tranchants.* » Au chapitre IV de l'épître aux Hébreux, il est dit : « La Parole de Dieu est vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur » (vers. 12) ; et le Seigneur nous apparaît ici comme possédant cette puissance pénétrante, qui discerne et juge les mouvements secrets du cœur et de la conscience.

« *Je connais tes œuvres et où tu habites, là où est le trône de Satan.* » — C'est là que se trouvait l'assemblée à ce moment, « *là où est le trône de Satan,* » — dans le monde, car il est le « *Chef du monde* » (Jean XIV, 30). Et si l'Eglise est là, les fidèles aussi peuvent se trouver là (Caleb et Josué eurent à tourner par le chemin du désert avec le peuple, quoiqu'ils ne partageassent point son incrédulité). Nous devons nous séparer *du mal* qui nous entoure, bien que nous ne puissions pas nous séparer des *conséquences* du mal ; et si nous sommes faibles et chétifs, comme l'étaient les fidèles dans cette église, notre consolation, comme la leur, est de savoir que le Seigneur dit : « *Je connais tes œuvres et où tu habites.* »

Dieu, dans sa grâce, prend pleinement connaissance de tout ce qui nous concerne ; non-seulement de notre conduite, de notre marche et de l'état dans lequel nous sommes, mais aussi des circonstances où nous nous trouvons ; et il nous dit en quelque sorte : « Je sais que tu es là où est le trône de Satan ! » quand même il peut avoir encore « quelque chose » contre nous (vers. 14),

Il y a un grand encouragement à le savoir. Par des causes indépendantes de notre volonté, nous pourrions nous trouver dans une position très-pénible, où la marche chrétienne serait très-difficile, mais que cependant nous ne pourrions abandonner sans agir contre la pensée du Seigneur : comme, par exemple, celle d'un enfant converti dans une famille mondaine et impie, où rien ne témoigne de l'Esprit de Christ. Dans ce cas, Dieu ne se contenterait pas de juger la conduite de son enfant, dans les choses où il aurait pu manquer : il s'occuperait aussi de tous les détails des circonstances où il se trouve et même de tout ce qui, au moindre degré, en augmenterait la difficulté. Le Seigneur connaissait la puissance de Pharaon et tous les côtés de sa tyrannie, tout aussi bien qu'il entendait les gémissements et les soupirs des Israélites : « *Je sais* » dit-il, « qu'il ne vous permettra pas de vous en aller » (Ex. III). C'est une grande consolation, en effet, de savoir que Dieu connaît parfaitement où nous habitons ; car il se peut que ce ne soit pas toujours sa volonté de nous ôter de là, ou de changer les choses autour de nous. Il désire peut-être que nous le glorifions là où nous sommes, et que nous apprenions, par ces difficultés mêmes, ce que nous n'aurions pu apprendre ailleurs. Nous sommes souvent trop enclins à penser que nous avons à faire de grandes choses pour le nom du Seigneur, afin de le glorifier — et l'occasion ne s'en présente pas toujours. Il ne paraît pas que, dans cette assemblée, il y ait eu lieu à faire de grandes œuvres pour le service au dehors ; mais le Seigneur regarde si au moins nous retenons ferme son nom, au milieu d'une situation, où même une telle mesure de fidélité est difficile : « *Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi* » etc. (vers. 14, 15).

Le Seigneur donne aux siens tous ces encouragements, et pourtant il dit : « *J'ai quelques choses contre toi.* » En premier lieu, ils retournaient peu à peu dans le monde, et même quelques-uns d'entre eux s'étaient laissés aller à « manger et à boire avec les ivrognes » (Matth. XXIV, 49), ensuite, ils commençaient à tolérer le mal dans l'église, sous prétexte de liberté.

C'est pourquoi le Seigneur leur donne cet avertissement : « *Repens-toi donc, autrement je viens à toi promptement et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche* » (vers. 16). Le danger spécial que courait cette église était la mondanité, et il fallait « l'épée à deux tranchants » pour faire séparation entre le mal qui était en elle et les circonstances où elle se trouvait : et si cette séparation n'était pas effectuée, il est dit : « *Je combattrai contre toi par l'épée de ma bouche.* »

Mais en même temps que les fidèles sont ainsi avertis, il leur est donné bien des encouragements, — des promesses qui doivent réagir contre leurs tentations. S'ils étaient entraînés « à manger des choses sacrifiées aux idoles » (1 Cor. VIII), il est promis à « *celui qui vaincra,* » qu'il lui sera donné à manger « *de la manne cachée* » (vers. 17) S'ils avaient assez de grâce pour se séparer du *mal public*, ils étaient encouragés par la promesse d'être nourris de cette « manne cachée. » Ensuite, s'ils étaient tentés de renier le nom et la foi de Christ, il leur est promis « *un caillou blanc, et sur le caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ;* » c'est-à-dire, une bénédiction particulière pour le cœur, lorsque, par cette séparation du mal, ils encouraient nécessairement la désapprobation du grand nombre.

Le « *caillou blanc* » semble être le signe de l'approbation individuelle de Christ ; le « *nouveau nom*, » celui d'une relation spéciale entre Christ et l'individu, différente de celle à laquelle tous participeront ; — différente aussi de la joie publique. Il y aura une *joie publique*. Tous les saints jouiront ensemble des douceurs de l'amour de Christ, et entreranno dans « la joie de leur Seigneur, » chantant ses louanges d'une même voix et d'un même cœur. Il y aura aussi de la joie quand nous verrons le fruit de nos travaux, ainsi qu'il est dit : « Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus-Christ à sa venue » (1 Thess. II, 19) ? Et il y aura une autre joie encore, à la vue de la multitude des rachetés, tous, selon le cœur de Christ, dans la sainteté et dans la gloire. Mais à côté de cette joie publique, il y aura l'approbation personnelle, particulière, intime de Christ — le « *caillou blanc* » — et le « *nouveau nom*, » que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit.

Nous devons mettre du prix à cette approbation personnelle de Christ, aussi bien que nous devons penser à l'approbation publique. Cette dernière sera une grande jouissance, mais elle ne renferme aucune affection spéciale, rien qui imprime sur l'individu le sceau d'un amour particulier. La gloire sera commune à tous ; mais la gloire n'est pas l'affection. Ce « *nouveau nom* » est une chose toute différente : c'est la preuve de la valeur qu'a pour Christ un homme qui a été fidèle au milieu de circonstances difficiles et pénibles, qui a agi selon la connaissance de la pensée de Dieu, et a vaincu par la communion avec Lui. Il y aura une joie et une

approbation publiques, sous divers caractères, et il sera manifeste que le Père nous aime comme il aime Jésus. Toutefois ce n'est pas là tout ce qui est placé devant nous, pour nous encourager dans notre conduite individuelle au milieu de l'épreuve, des manquements et des difficultés : il y a aussi la joie intime et spéciale de l'amour.

Lorsque la marche commune de l'Eglise n'est pas droite, qu'elle n'est pas selon la pleine énergie du Saint-Esprit, on sera exposé au désordre, bien qu'il puisse y avoir beaucoup de fidélité. On voit que, dans ce cas, le Seigneur s'adresse plutôt à la marche des saints individuellement, et approprie ses promesses à l'état particulier dans lequel ceux-ci se trouvent. Cela ôte tout prétexte à une marche de fantaisie (danger spécial que l'on court dans un pareil état de choses) : — chacun, selon sa propre volonté, se traçant à lui-même un sentier, à cause de la marche infidèle, et en dehors de l'obéissance, du corps professant. Ce qu'il y a alors à faire pour la foi, c'est de saisir avec intelligence, sobrement et sérieusement, la pensée du Seigneur, et de marcher en conséquence, fortifié par les promesses qu'il a rat tachées à un chemin tel qu'il peut le reconnaître.

Quelle consolation, chers amis, quel précieux encouragement pour le saint le plus faible, de savoir qu'il est ainsi dirigé par le Seigneur, et qu'il a la promesse de son approbation particulière — (si particulière, qu'elle n'est connue que de celui qui la reçoit) — lorsque la marche de l'Eglise est telle, qu'il ne reste presque que la responsabilité individuelle pour se conduire ! Toutefois, alors, et tandis que cette promesse nous donne de la force pour marcher, elle place l'âme dans

une responsabilité directe avec le Seigneur et brise la volonté de l'homme. Quand l'Eglise professante s'est mêlée avec le monde, « mangeant et buvant avec les ivrognes » (Matth. XXIV, 49), ceux qui cherchent à être fidèles ont souvent à marcher seuls, et à être accusés de folie et de volonté propre (même de la part de leurs frères), parce qu'ils refusent de suivre la route battue ; et en effet, le danger est grand, et d'une conséquence naturelle, que, lorsque la marche en commun est interrompue, la volonté individuelle n'agisse. La tendance *naturelle* de l'homme est toujours de suivre la volonté propre ; et notre unique sécurité est d'être placés sous la conscience d'une *responsabilité* directe vis-à-vis de Dieu, bien que, en même temps, nous puissions nous trouver dans la nécessité d'agir dans l'*indépendance* de tout ce qui nous entoure.

Il devrait y avoir de la joie pour quiconque aime le Seigneur Jésus, à la pensée de posséder sa faveur et son approbation *personnelles et particulières* ; de trouver qu'il a approuvé notre conduite dans telle ou telle circonstance, quand même il n'y a que nous à le savoir. Mais, chers amis, cela nous satisfait-il réellement d'avoir une approbation qui n'est connue que de Christ seul ? Examinons-nous nous-mêmes à ce sujet : ne sommes-nous pas trop désireux d'être loués par les hommes ? ou du moins, ne souhaitons-nous pas qu'ils connaissent et honorent les motifs qui nous font agir ? Et quand nous faisons ce qui est bien, nous suffit-il que personne n'en sache rien ? et même dans l'assemblée, sommes-nous contents de n'être pas considérés, de ne recevoir que de Christ seul le « caillou blanc » de son approbation, et le « nouveau nom que nul ne

connait, sinon celui qui le reçoit? » Ne cherchons-nous rien de plus? Ah! pensons à ce que doivent être la malignité et la trahison de ce cœur, auquel la faveur spéciale de Christ ne suffit pas, mais qui cherche (comme nous le faisons) l'honneur de la part des hommes! Je vous le demande, chers amis, qu'aimeriez-vous mieux, qu'est-ce qui aurait pour vous le plus de prix, d'entendre le Seigneur vous reconnaissant publiquement pour un bon et fidèle serviteur, ou de savoir que l'amour personnel, intime, de Christ, repose sur vous, et que sa faveur et son approbation vous sont assurées? Pour celui dont le cœur est véritablement attaché au Seigneur, la réponse ne peut être douteuse. Si nous sommes fidèles, les deux témoignages nous seront donnés, mais *le dernier* surtout aura pour nous de la valeur, et rien ne nous fera marcher plus directement vers le but, comme de l'attendre.

Dans le message à *l'Eglise à Thyatire* (vers. 18 à 29), c'est plutôt la gloire extérieure qui nous est présentée comme la part de « *celui qui vaincra.* » C'est un témoignage public de l'approbation *de Christ*, et, dans ce sens, il doit être d'une grande valeur pour nous; mais, après tout, ce qui rend la promesse particulièrement précieuse et douce, c'est qu'elle nous identifie avec Christ — « *selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père* » (vers. 27). Quelque pauvres, faibles, misérables, que nous soyons maintenant, le Seigneur veut nous placer dans une même gloire avec Lui-même. Jamais nous ne nous ferons une idée juste de nos privilèges, et des bénédictions qui s'y rattachent, avant d'avoir compris que nous sommes unis au Seigneur Jésus en toutes choses.

Pour pouvoir juger de ce que nous sommes, nous devons regarder directement à Lui-même. Ce n'est pas seulement en sachant que nous avons été lavés de nos péchés par son sang, et qu'ainsi nous avons la paix avec Dieu, non : — ce qui donne à notre espérance son véritable caractère, c'est une union vivante avec le Seigneur Jésus (non pas une union mystique, quoiqu'il y ait du vrai en cela, car nous avons été crucifiés avec Christ (Gal. II, 20 etc.). C'est ainsi que dans nos espérances et dans la pratique, nous sommes placés en identité de circonstances avec Lui. Etant unis à Lui, tout ce qui est à Lui est à nous, ainsi qu'il est dit : « Héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ » (Rom. VIII, 17); et toute notre conduite devrait découler de cette vérité ou de ce fait. Tout ce qui glorifie Christ, il nous sied de le faire, et cela nous concerne; c'est la vraie mesure de notre marche, et tout ce qui ne porte pas ce caractère, ne convient pas à un chrétien. Nous sommes unis à Celui qui est « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (Hébr. VII, 26), et nous aussi, par conséquent, nous sommes tels. Vérité sublime! et pourtant qu'elle est simple et pratique! Si nous la réalisons, elle doit se refléter dans chaque détail de notre vie. Comment pourrions-nous, étant élevés « plus haut que les cieux, » rechercher les choses terrestres? désirer, par exemple, d'être riches? Comme quelqu'un l'a dit : « si un ange descendait du ciel, il serait aussi disposé à balayer les rues qu'à être un roi; combien plus devrait l'être un homme qui a en lui-même cette conscience intime, personnelle de son union avec Christ. » Plus il sera un serviteur, plus heureux il sera. — C'est l'amour qui fit de Jésus un serviteur ici-bas.

Mais en agissant ainsi, il ne faut pas oublier, que nous aurons à rencontrer bien des difficultés. Nous avons constamment affaire à l'opposition de Satan. Nous avons à le vaincre dans une infinité de circonstances et d'épreuves ; non-seulement à lutter avec lui, mais à le vaincre ; et cela, dans une chair qui, si elle n'est pas mortifiée, est toujours disposée à tendre la main à Satan, de manière que, bien que nous soyons placés dans une position aussi privilégiée, tout n'est pas joie. Tenir la chair à l'état de mort, voilà la grande chose, le secret de toute force dans les difficultés de la vie, et rien ne nous en rendra capables, sinon une vie en la présence et dans la communion du Seigneur. Nous devons veiller contre les premiers efforts et les premiers désirs de la chair, sinon, avant que nous nous en doutions, elle ouvrira une porte aux tentations de l'Ennemi. Si, comme les fidèles de Pergame, approuvés en cela par le Seigneur, nous tenons ferme le nom de Christ, nous remporterons la victoire sur Satan ; il perdra son pouvoir ; alors nous pourrons nous réjouir, même dans la souffrance (car nous souffrirons en conséquence de notre union avec Christ et pour son nom), et il n'y aura que de la joie. Mais s'il n'y a pas chaque jour une vigilance continuelle pour résister à la puissance des difficultés de chaque jour, pour réprimer le mal de chaque jour, nous aurons à lutter contre la chair au lieu de lutter contre Satan, avec lequel nous devrions combattre. Il en profitera pour s'introduire, au moment où nous ne serons pas préparés à le recevoir, et ce sera quand il faudrait combattre que nous aurons à revêtir l'armure.

Prenez à cœur ce que je vous dis, chers amis ; car si

nous négligeons ce jugement et cet assujettissement journaliers de la chair, nous perdons la force de triompher de Satan : il aura l'avantage sur nous dans la lutte, ou, du moins, nous ne ferons que défendre notre terrain au lieu d'en gagner sur lui et de remporter la victoire. Dans ce cas, nous sommes infidèles à Christ, car nous Lui devons de gagner du terrain sur le monde où Satan règne — de nous trouver dans une position qui nous permette d'aller en avant et de délivrer des âmes que Satan tient de diverses manières sous sa puissance. S'il n'en est pas ainsi, c'est que nous ne regardons pas à la grâce et que nous ne tenons pas ferme le nom de Christ.

Je vous demande donc, au nom de l'amour que le Seigneur a pour vous, et à cause des privilèges que vous possédez, de vous juger, et de voir si vous êtes préparés pour le combat, ou si Satan ne trouverait pas en vous la chair — tellement vivante, qu'il pourrait s'en servir comme d'une anse. — Mais, tout en vous jugeant ainsi, souvenez-vous que, quels que soient vos manquements et votre humiliation, vos âmes doivent se reposer dans la joie de la parfaite justice de Christ ; bien que, si nous avons *vaincu*, il y aura pour nous une jouissance plus grande au jour de son apparition, et pour Lui, maintenant, il y aura plus de gloire.

Que le Seigneur nous donne de marcher par l'Esprit, de manière à discerner et à connaître toujours davantage la grâce pleinement suffisante qui est en Lui pour chacun de nos besoins, et à réaliser dans nos âmes l'efficacité et la puissance de sa promesse.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Ce qu'est la mort pour le chrétien*Lisez 2 Cor. V.*

L'espérance du chrétien, ce n'est pas la mort; ce n'est pas « *d'être dépouillé* » — mais « *d'être revêtu, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie.* » Le chrétien n'a pas besoin d'être dépouillé, je veux dire, dépouillé de lui-même. Le dessein de Dieu est que nous soyons rendus conformes à l'image de Christ, et rien de moins (Rom. VIII, 29); notre espérance, c'est de voir Christ comme il est, et de lui être semblables (1 Jean III, 2). Nous attendons que la puissance de la vie divine, nous rende conformes à Christ, le Chef, et c'est à cela même que Dieu nous a formés. Etant entièrement perdus, nous ne pouvons que regarder maintenant à ce que sont les pensées et les desseins de Dieu à notre égard, c'est pourquoi l'espérance apparaît devant nous comme un secours très-nécessaire; cependant l'espérance ne fait pas toute notre joie ici-bas; et quand

nous serons dans le ciel, il n'y aura plus d'espérance (Rom. VIII, 24 ; 1 Cor. XIII, 13). Notre joie, comme chrétiens n'est point l'espérance, bien que, maintenant, voyant qu'il n'y a rien ici-bas qui puisse nous satisfaire, l'une de nos plus grandes joies soit l'espérance. La position dans laquelle Dieu nous a placés maintenant, n'est nullement un sujet d'espérance : nous n'espérons pas la nature divine ou l'amour de Dieu ; la joie divine du chrétien est de les posséder, pendant qu'il se réjouit « dans l'espérance de la gloire de Dieu » (comp. Rom. V, 1-2 ; 1 Jean III, 1-2).

Nous avons une espérance dans la mort ; mais la mort n'est pas notre espérance. Il y a eu dans la mort ce qui est plus que l'espérance, savoir la possession de la vie ; et cette vie, la mort ne peut pas l'atteindre ; — au contraire, elle la met en liberté. Il y a des choses avec lesquelles nous devrions être familiarisés : nous devrions nous sentir à l'aise dans l'amour du Père ; — et devant le tribunal de Christ, étant semblables à Christ, nous pouvons nous sentir chez nous, en liberté. Il est vrai que nous sommes « chez nous » aussi dans la lutte, les afflictions, la tentation, ici-bas ; — la promesse est faite « à celui qui vaincra » (Apoc. II, III). Mais, malgré la lutte, nous devrions nous sentir « chez nous, » là où Dieu nous a placés. Nous ne pouvons pas être « chez nous, » là où il n'y a point d'eau ; et dans la mesure dans laquelle l'Esprit de Dieu nous anime et nous remplit, nous ne trouverons pas d'eau ici-bas.

Quand la mort vient, elle anéantit absolument tout ce qui est de la nature (comp. Ps. CXLVI, 4 ; Eccl. IX, 6 ; etc.) ; dans ce sens, elle est effrayante ! Toute pensée de

l'homme anéantie ; rien en quoi se confier ; — tout ce qui appartient à la nature renversé et anéanti !

De plus la mort est la puissance de Satan, à laquelle personne ne peut se soustraire. Dieu a la puissance de vie ; mais s'il avait mis en question la puissance de Satan dans la mort, il aurait annulé la sentence qu'il avait Lui-même prononcée. La mort doit intervenir, brisant tous les liens de la nature, et apportant avec elle toutes les terreurs qui se rattachent à Satan. La sentence doit être exécutée par Dieu lui-même, c'est pourquoi la mort est le jugement de Dieu : après la mort vient le jugement. « *Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés* » (Hébr: IX, 27). Quel peut être ce jugement ? Si je meurs et que Dieu m'amène sous le jugement, il faut que je sois condamné à cause du péché qui m'a amené là. « *La mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché* » (Rom. V, 12). (Je ne parle pas, ici, de la délivrance.) — A tous égards, la mort est une chose effrayante ! A côté de la crainte naturelle qu'elle inspire même à un animal, elle épouvante, parce qu'elle rompt tous les liens ; tout, même ce qu'il y a de plus aimant, est détruit, aussitôt que la mort s'en empare. La puissance de Satan, nous amenant sous le jugement, ne peut apporter que la condamnation pour le péché.

La mort est aussi ce que Dieu a imprimé sur l'homme comme un sceau ; et aucune science humaine ne peut en délivrer. Elle s'avance, avec un ricanement amer, au milieu du progrès dont l'homme se glorifie.

Tout cela nous apprend ce que la mort est par elle-même, comme « *les gages du péché.* »

Mais il y a un autre aspect sous lequel la mort se

présente, l'aspect sous lequel Dieu s'en est occupé et nous en a délivrés (nous qui croyons); et dès lors, s'il y a un point lumineux dans la vie d'un homme (d'un chrétien), c'est le moment de sa mort ! La mort apporte avec elle un brillant rayon de l'avenir, entièrement par Christ. Car « *si un est mort pour tous, tous aussi sont morts...* » (2 Cor. V, 14-15); et : « *afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire, le Diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient assujettis toute leur vie à la servitude* » (Hébr. II, 14, 15). Cette précieuse vérité est simple en elle-même et nous est familière : — que le Fils de Dieu, dont il est dit qu'« il n'était pas possible qu'il fût retenu par la mort. » (Act. II, 24), s'abassa jusqu'à la mort, passa par elle, et est ressuscité. Le second Adam descendit là où était le premier Adam.

Ensuite, nous étions sous la puissance du péché, sous le jugement, la colère et la condamnation, et Christ a passé sous tout cela; — il a été fait péché. Dieu n'avait-il pas mesuré le péché? Sans doute. N'en connaissait-il pas les conséquences? Certainement, et il « *n'a pas épargné son propre Fils, mais, il l'a livré pour nous* » (Rom. VIII, 32). Christ ne savait-il pas tout ce que ceci impliquait? Oui, — et il vint, dans la plénitude de l'amour de son cœur, pour accomplir le dessein de Dieu, pour boire la coupe; mais telle fût son angoisse à la pensée de ce qu'était cette coupe, que sa sueur devint comme des grumeaux de sang (Luc. XXII, 44). C'était la pensée du péché, de la mort, du jugement, qui le faisait reculer devant la coupe, — toutefois il la vida, avec Dieu. La puissance de la mort n'existait plus, dans un

sens, lorsque ceux qui vinrent pour le prendre, le virent. « *Ils reculèrent et tombèrent par terre* » (Jean XVIII, 6). Il n'avait alors qu'à s'éloigner; mais il ne le fit pas : il s'offrit Lui-même en sacrifice. Les disciples pouvaient se lever et partir, car Lui se tenait à la brèche. Il prend ainsi la coupe comme jugement, portant la peine du péché. Ce n'est plus à Satan qu'il a affaire maintenant, comme dans l'angoisse du combat dans le jardin, mais à Dieu. Lorsqu'il est sur la croix, il s'écrie : « *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné* » (Matth. XXVII, 46)? Il vide la coupe tout entière à la croix, et alors il meurt. Son corps descendit dans le sépulcre. Était-il sous la puissance de Satan quand il dit : « *Père! entre tes mains je remettrai mon esprit* » (Luc XXIII, 46)? Non; il remettait son esprit, attendant la résurrection. Il passa par la mort; il prit tout sur Lui, le péché, la puissance de Satan, la colère. Il fut fait péché pour nous. « *Il est mort une fois pour toutes au péché* » (Rom. VI, 10).

Nous avons vu ainsi ce que la mort a été pour Christ. Voyons maintenant ce qu'elle est pour nous. Pour l'homme naturel, elle est la colère éternelle; mais pour celui qui croit, il ne reste pas un atôme de colère, car il ne reste pas un atôme du péché. Dieu jugera-t-il le péché qu'il a ôté? Non assurément; il n'en reste aucune trace. « *Il a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même* » (Hébr. IX, 26), « *il a condamné le péché en la chair* » (Rom. VIII, 3). La puissance de tout cela gît en ce qu'il a été « *fait péché,* » parce qu'il n'avait pas de péché en Lui-même. « *Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes* » (1 Pierre III, 18); « *Dieu a condamné le péché en la chair.* » Dieu l'a fait

une fois pour toutes, et maintenant Christ vit, il n'est plus question du péché. « *Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent* » (Hébr. IX, 28), n'ayant plus à s'occuper du péché, et, en dehors de toute question de péché, pour nous placer dans la gloire.

Considéré dans sa nature, Christ n'avait pas de péché; mais moi j'avais du péché, et celui-ci est aboli; le péché est entièrement effacé; il est aboli pour toujours (Hébr. IX, 26). Christ est sorti de dessous les conséquences de la mort, après que le péché a été effacé. La vie qu'il a reprise est selon « *la puissance d'une vie impérissable* » (Hébr. VII, 16). J'ai une vie nouvelle en Lui, une vie née de l'Esprit « *et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi* » (Gal. II, 20). Que dire alors du vieil homme, pratiquement? Comme j'ai cette vie nouvelle, le vieil homme est tenu pour mort; je suis mort. Qui est-ce qui est mort? Le vieil homme : *nous avons été baptisés pour sa mort* (la mort de Christ) (Rom. VI). Le « *grain de froment* » devait mourir. La mort a mis fin à tout ce qui était du vieil homme, car mourir, c'est mourir « *à ce en quoi j'étais tenu* » (Rom. VII, 6). La loi m'a tué. L'effet de la loi, si nous discernons sa portée, est qu'elle m'a tué, et j'ai la vie en Christ (Rom. VII, 4-6; Gal. II, 19-20). L'Écriture ne dit pas que nous mourions au péché, ou que nous mourions à nous-mêmes; elle dit que nous « *sommes morts,* » et que nous avons à nous « *tenir pour morts:* » « *Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordon-*

nances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (Col. II, 20)? Le vieil homme est un antagoniste dans sa volonté ; mais il a été crucifié avec Christ et je suis mort au péché : j'en ai fini avec ce qui m'empêchait d'aller à Dieu. Un homme n'en a-t-il pas fini avec ce à quoi il est mort? Or, dans un sens littéral, quand la mort viendra, j'en aurai fini avec ce qui est mortel. Ce qui est mortel doit être « absorbé par la vie. » La vieille nature est une écharde dont je serai heureux d'être délivré ; elle est mortelle et corrompue, et maintenant, par le péché, sous la puissance de Satan ; mais alors elle ne sera plus ; cette corruption et cette mortalité ne seront plus. Le corps mortel étant mort, je n'aurai plus rien à faire avec la mort ou la vieille nature.

Mais la nouvelle nature? Sera-t-elle aussi détruite? Au contraire, elle sera amenée chez elle, là où ses affections auront libre cours. Dans la mort, nous en avons fini avec la vieille nature, le premier Adam, et nous sommes amenés à une position bien plus excellente dans le second Adam. Cela est « de beaucoup meilleur » (Phil. I, 25). Je serai débarrassé de ce qui est mortel, quand je mourrai. « Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur. » Quelle est la personne qui parle ainsi? C'est le nouvel homme. Quand je meurs, je suis « absent du corps, présent avec le Seigneur. » Quitter ce misérable pauvre corps mortel, pour être avec Christ, est « un gain » positif (Phil. I, 21). Ce sera meilleur encore d'être dans la gloire avec Lui, accompli en toutes choses avec Christ ; toutefois, maintenant, c'est « un gain » que de mourir.

Quelle était la pensée de Christ Lui-même quant à la mort? Ce qu'il dit au brigand nous l'apprend : « *Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis* » (Luc XXIII, 43);—et à ses disciples, il dit : « *Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père* » (Jean XIV, 28). Christ avait la conscience positive que pour Lui mourir était « *un gain.* » Etienne était-il moins heureux, dans sa mesure, quand il mourut? Ecoutez-le, disant : « *Seigneur Jésus, reçois mon esprit* » (Actes VII, 59). Mourir, c'est laisser derrière soi le vieil homme tout entier, et s'en aller « *pour être avec Christ.* » Il y a un gain positif d'en avoir fini avec ce qui est mortel, maintenant, chacun dans sa mesure, *par la foi*, ou *bientôt de fait.*

Il y a aussi ce que Paul exprime quand il dit : « *Je meurs chaque jour.* » Toutefois il n'y a pas une seule chose en laquelle la mort puisse venir, sans qu'elle soit un gain positif, et pour la vie de l'esprit. L'affliction qu'amène le brisement des liens de la nature, agit en bénédiction, elle subjugue la chair, etc. S'il y a de la *volonté* dans l'affliction, cela est mauvais; mais l'épreuve doit être sentie. Pierre n'aimait pas la pensée de la croix; sa chair n'était pas brisée selon la mesure de la révélation qui lui avait été faite de la part de Dieu (comp. Matth. XVI, 16-26); et alors on a à passer par un exercice qui mortifie la chair, soit dans le secret avec Dieu, soit par la discipline.

Notes sur quelques méditations.*(Suite et fin de la page 218.)*

XI

Sur Marc X, 17-52.

Nous trouvons, dans cette portion des Ecritures, une suite de pensées non interrompue, à travers une suite de sujets différents. C'est le chemin de la croix qui précède la gloire. Et quelle importante instruction pour nous. Rappelons-nous que la croix précède la gloire, ne renversons pas l'ordre, ce chemin est pénible, mais Jésus y est avec nous et la gloire est au bout. Jésus allait à la croix, c'était là le chemin où il se trouvait, et il s'agissait de tout quitter, de tout vendre et de le suivre, ayant chargé sa croix, et alors on aurait un trésor dans le ciel ; c'est là l'enseignement du Seigneur au jeune homme riche. Mais n'avoir rien présentement qu'une croix à porter ne contente pas l'homme naturel ; il aimerait mieux faire beaucoup d'œuvres, pourvu qu'il pût garder sa position ; à l'ouïe du chemin de la croix il s'en va tout triste. En s'en allant le jeune homme se prive aussi d'entendre la réponse du Seigneur à Pierre. Pierre se mit à lui dire (vers. 28) : « Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi. » — En effet, à l'appel de Jésus, ils avaient laissé père, maison, profession pour le suivre. Alors Jésus déclare en vérité, qu'il n'y a *personne* qui ait laissé maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de Lui, et de l'évangile, qui n'en reçoive maintenant, en ce temps-ci, *cent fois autant*, maisons, et

frères, et sœurs, et mères, et enfants et champs, avec des persécutions ; et dans le siècle qui vient, la vie éternelle. — Au jeune homme, le Seigneur avait présenté un trésor dans le ciel et la croix actuellement ; ici, aux disciples qui avaient déjà, quoique ignorants, mis les pieds dans le chemin, le Seigneur ajoute une douce compensation actuelle, en ce temps-ci, cent fois autant que ce qu'on laisse pour l'amour de Lui, avec des persécutions. — Toujours la croix — et la vie éternelle au bout. — Bien-aimés, si nous avons, pratiquement, mis les pieds dans le chemin de la croix, il est précieux d'expérimenter cette compensation actuelle, quoique cela soit lié à la mortification du *moi*. Si pour l'amour de Jésus et de l'évangile, je laisse ma maison, en voyageant, par exemple, pour la cause du Seigneur, j'en trouverai cent où il y aura ce qu'il faut à un pèlerin (toujours, je le répète, sur le principe de la mortification du *moi*, qui aime lui, sa maison etc.). Si j'ai laissé ma mère, j'en trouve cent qui prennent soin de moi. Si je laisse mes frères et sœurs en la chair ou des amis, j'en retrouve partout, avec lesquels je suis réellement en relation et pour l'éternité, et des enfants (mais pas de femmes, le Saint-Esprit ne se compromet pas, tout est sur le pied de la mortification, et à cause de cela, tout est réel).

Ensuite ils étaient en chemin montant à Jérusalem, et Jésus allait devant eux, et ils étaient effrayés et craignaient en le suivant. C'est toujours le chemin de la croix, et les disciples font comme nous, ils craignent. Mais remarquez que le Sauveur *allait devant eux*, il ne les poussait pas en se tenant derrière, non, il allait devant. Que de choses nous dit cette parole : *Et Jésus*

allait devant eux. Il est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. — Il les enseigne au sujet de sa mort et de sa résurrection; mais les fils de Zébédée ne comprenaient pas encore qu'il s'agit de suivre un Roi rejeté, le Seigneur leur montre qu'ils passeront par la croix comme lui : « Vous serez baptisés du baptême dont moi, je serai baptisé. » Il faut passer par la croix, la gloire viendra après.

Enfin, dans le cas de l'aveugle Bartimée, nous avons un homme qui fait contraste avec le jeune homme riche, il se défait de tout ce qu'il a pour courir plus légèrement vers Jésus, afin d'être, non enseigné, mais délivré par Lui. Cet homme n'avait pas de grands liens à lâcher, mais même son vêtement le chargeait, et quand il est délivré, le Seigneur ne lui dit pas de le suivre, au contraire, il lui dit : « Va, ta foi t'a guéri. » S'en alla-t-il chez lui, tout content d'avoir recouvré la vue? Non, *il suivit Jésus*, sans se le faire dire; et où suivit-il Jésus? DANS LE CHEMIN, ce chemin où l'on porte sa croix, ce chemin de rejection, mais qui aboutit au trésor dans le ciel, à la vie éternelle. Voilà notre chemin, bien-aimés, l'aimez-vous? Eh bien, c'est le seul vrai chemin pour nous, c'est le chemin du bonheur, actuellement déjà, parce que Jésus y est avec nous, *il allait devant eux.* Si vous allez dans le monde, vous n'y trouverez pas la compagnie du Seigneur Jésus, vous y trouverez peut-être de l'argent, des maisons et des terres, mais qui se changeront en verges pour vous chasser « *dans le chemin,* » ce chemin où l'on trouve de si douces compensations actuelles dans la communion de Jésus et des siens. Quand Paul fut arrivé au bout de ce chemin, il regarda en arrière avec bonheur et put dire :

« J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. » Et en regardant en avant, étant sur le seuil de l'éternité, il pu' ajouter : « La couronne de justice m'est réservée et le Seigneur, juste juge, me la rendra en ce jour-là. » — Oh ! puissions-nous, chers frères et sœurs, aimer *ce chemin*, y servir Jésus, le suivre, car il marche devant, ou il a marché devant, et encore quelques pas, et la gloire sera notre partage avec Lui. Alors combien nous serons heureux de l'avoir suivi (quoique souvent en tremblant) **DANS LE CHEMIN !**



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 220.)

ÉPÎTRE AUX HEBREUX (suite).

Au chap. VIII, notre souverain sacrificateur étant assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle, il faut que des dons et des sacrifices soient offerts ; mais avant d'en venir aux offrandes, l'épître traite du changement de l'alliance, sur lequel ce ministère est fondé, vu qu'il en est le médiateur. Or, pour le meilleur et céleste tabernacle, nous devons avoir de meilleurs sacrifices à offrir. Mais dans le tabernacle lui-même, il y avait une différence. Le voile était intact dans le tabernacle juif, tel qu'il avait été jadis établi ; mais maintenant le voile est déchiré, l'Esprit saint indiquant par là que, tant que le premier tabernacle avait encore sa place, le chemin des lieux saints n'était pas encore ouvert. Remarquez ici que, aux versets 16 et 17 du chap. IX, seulement, le mot *διαθήκη* a le sens de *testament* ;

dans tout le reste du passage, il doit être rendu par *alliance*. Non-seulement le sang de Christ purifie la conscience des péchés, mais encore il purifie la scène tout entière des relations de la créature avec Dieu.

Le contraste qui vient après est celui-ci : que Jésus-Christ n'a pas à s'offrir lui-même plusieurs fois pour entrer dans le tabernacle céleste, car, dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrit plusieurs fois ; mais, à la fin de toutes les voies de Dieu pour mettre le monde à l'épreuve, Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. Puis l'apôtre met en contraste le lot de l'homme, sujet à la mort et au jugement, et Christ, comme ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, et devant venir une seconde fois, sans qu'il soit plus question de péché, à salut pour ceux qui l'attendent.

Puis il discute la question tout entière de ce sacrifice, déclarant que celui qui a été une fois purifié par lui n'a plus aucune conscience de péchés ; tandis que, dans les sacrifices répétés, il y avait un acte remémoratif de péchés. Après cela, il fait remonter l'origine de ce sacrifice à la volonté de Dieu, qui prépara un corps pour Christ, lequel s'offrit lui-même, volontairement aussi, pour l'accomplir, et qui, après l'avoir accompli, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu ; au lieu d'être toujours debout comme les anciens souverains sacrificateurs, qui devaient offrir continuellement des sacrifices ; parce que, par une seule offrande, Jésus a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Le Saint-Esprit rend un divin témoignage à cette vérité, par cette déclaration : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » Ainsi nous avons le bon

plaisir de Dieu, l'œuvre de Christ et le témoignage du Saint-Esprit, pour nous donner la divine assurance d'une paix inaltérable. Là-dessus, l'apôtre exhorte les croyants à entrer dans les lieux saints, par le chemin nouveau et vivant du voile déchiré, et en pleine assurance de foi ; en les avertissant que, par la même raison, si le seul sacrifice est abandonné, il n'en reste point d'autre. Puis il leur rappelle qu'ils ont besoin de patience, mais que le Christ viendrait bientôt, et qu'en attendant ils doivent vivre de foi.

A ce propos, il leur fait voir que c'est par la foi que tous les saints hautement estimés parmi eux ont reçu un bon témoignage. Dans cette liste de la nuée de témoins, il commence par ce qui a rapport aux grands principes : la création, connue par la foi ; le sacrifice, offert par la foi pour obtenir la justice ; la marche avec Dieu par la foi dans la puissance de la vie ; le fait d'agir par la foi à la prophétie d'événements à venir. Nous avons ensuite deux grandes classes d'exemples de foi : la confiance en Dieu, l'attente patiente de la foi, et l'active énergie de la foi. Tous les exemples cités sont ceux de saints qui n'étaient pas dans le pays. Puis viennent divers cas de souffrances endurées par la foi, prouvant que le monde n'était pas digne de ceux qui les enduraient, et qu'ils moururent sans avoir reçu l'effet des promesses, Dieu ayant pourvu à quelque chose de meilleur pour nous, avant qu'ils pussent être rendus parfaits.

L'apôtre introduit ensuite Christ comme le dernier grand témoin, qui a vaincu et qui est assis à la droite de Dieu, où il a obtenu la gloire. Puis il montre que la souffrance a le caractère subsidiaire de la discipline

paternelle, mais que, en même temps, ils sont venus à la grâce et non à la loi avec ses terreurs : en le faisant, il leur donne le résultat tout entier du millénium dans le ciel et sur la terre, comme ce à quoi ils étaient parvenus par la foi. Il leur fait voir ensuite que tout ce qui a été fait sera ébranlé, et il insiste sur la nécessité pour eux de laisser le camp juif, c'est-à-dire le principe de connexion entre la religion et le monde, et de sortir vers Jésus en tant qu'il a été sacrifice pour le péché ; parce que, sur le principe d'un sacrifice pour le péché efficace, ils doivent être, ou dans le ciel où est le sang, ou hors du camp ou de la porte, où le sacrifice pour le péché était brûlé. Il termine par quelques exhortations.

L'ÉPITRE DE JACQUES.

Vous avez ici la loi parfaite, de la liberté, appliquée à la marche chrétienne. Il faut de la patience, afin que la volonté propre n'agisse pas, et de la confiance en Dieu, pour obtenir la sagesse et la force. S'il y a du mal, il vient de l'homme ; — s'il y a du bien, il vient du Dieu immuable, qui, de sa propre volonté, nous a engendrés par la parole de vérité. Ensuite l'apôtre, comme il le fera encore plus loin, fait entendre de sérieuses dénonciations contre l'esprit du monde et l'amour des richesses. Il parle de trois lois : la loi de Dieu, dont il dit, que celui qui la transgresse en un seul point est coupable à l'égard de tous ; — la loi royale : « tu aimeras ton prochain comme toi-même, » — et la loi de la liberté, par laquelle notre conduite doit être jugée, et selon laquelle la volonté de Dieu et la nouvelle nature que nous avons reçue de Lui coulent en harmonie dans le même canal. Une foi de tête seulement est traitée comme ne servant

à rien ; la production d'œuvres est *pour l'homme* la pierre de touche d'une foi vivante. Mais les œuvres ne sont ici considérées que comme des *œuvres de foi*. Celles qui sont citées eussent été des crimes, si elles n'avaient pas été des œuvres de foi.

Il n'est pas parlé de la rédemption en Jacques, qui insiste, en revanche, sur la sujétion du *moi*, surtout en ce qui regarde la langue, à quoi se rattachent l'avertissement de ne pas être beaucoup de docteurs, et le vrai caractère de la sagesse d'en haut. Le fruit de la justice se sème dans la paix.

L'épître se termine par une exposition de la puissance de la prière de la foi. Elle est adressée aux douze tribus ; mais la foi en Christ et l'existence de l'assemblée y sont clairement reconnues, quoique la synagogue y soit mentionnée comme existant encore.

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE PIERRE.

Les Épîtres de Pierre, tout en établissant la rédemption, traitent spécialement du gouvernement de Dieu : d'abord de son gouvernement en faveur des saints — puis de son gouvernement dans le jugement des méchants. Les saints ne sont pas présentés comme ressuscités avec Christ, mais bien régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ, et poursuivant, comme étrangers, leur pèlerinage vers un héritage incorruptible, conservé dans les cieux pour eux, qui sont gardés par la puissance de Dieu par la foi, tout en attendant la révélation de Christ pour leur entière délivrance. Ils sont pourtant représentés comme recevant la fin de leur foi, le salut de leurs âmes. L'apôtre fait ressortir le progrès de la révélation de ce

salut. D'abord, les prophètes, rendant par avance témoignage des souffrances de Christ et des gloires qui suivraient. Puis les mêmes choses proclamées dans l'évangile annoncé par le Saint-Esprit envoyé du ciel. Ensuite, la patience jusqu'à ce que la révélation de Jésus-Christ leur apporte cette grâce. « Espérez parfaitement en la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus-Christ. »

Sur ce terrain, ils sont appelés à marcher dans la sobriété, l'obéissance et la sainteté, d'après le double principe, que Celui qui les a appelés est saint, et qu'ils l'invoquent comme Père, qui juge, sans acception de personnes, selon l'œuvre de chacun. Cela est fondé sur la rédemption par le sang de Christ, et sur ce qu'ils ont été régénérés par la semence incorruptible de la Parole; tandis que par Christ ils croient en Dieu, qui l'a ressuscité des morts et lui a donné gloire; toute chair est comme l'herbe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement.

Ceux à qui cette lettre est adressée sont le résidu d'Israël croyant et dispersé dans les diverses contrées de l'Asie mineure. Aussi les signale-t-il comme des pierres vivantes qui se sont approchées pour être édifiées sur la Pierre vivante, reconnue de Dieu et d'eux comme précieuse, tout en étant toujours une pierre d'achoppement et une pierre de scandale pour les Israélites désobéissants. Il leur applique ensuite Exode XIX et Osée II, 23, et les exhorte, en conséquence, à marcher sans reproche au milieu des Gentils qui médisaient d'eux, ce qui les forcerait à glorifier Dieu au jour de leur visitation. Après cela, il les exhorte à souffrir patiemment, vu que, comme Christ l'a fait,

c'est la place du chrétien de faire le bien, de souffrir pour le bien et de l'endurer patiemment. Cela le conduit à rappeler de nouveau que Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, en rapport avec Es. LIII. Puis, au milieu de diverses exhortations sur des détails de conduite, il fait allusion au gouvernement de Dieu qui nous garde dans la paix ; mais s'ils souffrent pour la justice, ils sont bienheureux : il ajoute admirablement que Christ, Lui, a souffert une fois pour les péchés, et que cela devrait suffire. S'ils souffraient en quelque manière, c'est pour la justice qu'ils devaient souffrir. Il montre ensuite que si Christ a été mis à mort dans la chair, ce doit être un motif de s'armer de cette même pensée, attendu que, dans la mort, il en avait fini avec le péché. Il les engage ensuite à tout faire sur le principe, que la capacité vient de Dieu, et comme étant à Dieu, soit dans les choses spirituelles, soit dans les choses ordinaires de la vie.

Puis il les encourage à souffrir l'opprobre pour le nom de Christ, ce qui est quelque chose de plus que de souffrir pour la justice. (C'est le seul passage où nous soyons appelés chrétiens ; en Act. VI, 26 et XXVI, 28, où ce mot se trouve, il n'a pas pour nous une application directe.) Ils doivent se réjouir en ce qu'ils ont part aux souffrances de Christ ; mais aussi avec la conviction que le temps est là, où le jugement doit commencer par la maison de Dieu. Viennent ensuite des exhortations aux anciens et aux jeunes gens, à s'humilier sous la main de Dieu, à être sobres, à veiller et à résister à Satan. Enfin l'apôtre les recommande au Dieu de toute grâce.

SECONDE ÉPITRE DE PIERRE.

Dans cette seconde lettre adressée aux mêmes personnes, qui ont reçu, non pas le Messie en gloire, mais une foi aussi précieuse que celle de l'apôtre, par la justice de Dieu, il montre que, au milieu du mal qui venait, la puissance divine avait donné tout ce qui était nécessaire à la vie et à la piété, par la connaissance de Celui qui les avait appelés par gloire et par vertu. Il leur recommande ensuite d'apporter tout empressement à tout ce qui leur donnerait une entrée abondante dans le royaume éternel de Jésus-Christ, à tout ce sans quoi ils ne seraient que des chrétiens myopes. Il leur annonce qu'il doit, dans peu, déposer sa tente, et il leur écrit, afin que, après son départ, ils aient encore un témoignage de lui. Il leur apprend que la transfiguration a confirmé le témoignage prophétique du royaume qu'ils attendaient, et il affirme que toutes les Écritures tendent à un seul et même but, étant le fruit d'un même Esprit, et non pas de la volonté de l'homme.

Puis il les met en garde contre les faux docteurs, reniant l'autorité de Christ, et que plusieurs suivront ; tout en insistant sur leur méchanceté, il montre que Dieu peut délivrer le juste, et qu'il réserve les injustes pour le jour du jugement, afin qu'il soient punis. Il trace le portrait de ceux-ci, qui consiste surtout à suivre la chair dans la passion de l'impureté et dans l'insubordination ; à quoi vient s'ajouter cet autre trait : qu'ils se moquent de la doctrine du retour du Seigneur. À ce sujet, il cite le déluge comme un jugement déjà exécuté, et le jour du Seigneur, dans lequel le jugement par le feu aura lieu et tout ce en quoi la nature

s'est confiée disparaîtra ; il présente ce fait à venir comme un pressant motif à la sainteté pour les saints.

LA PREMIÈRE ÉPÎTRE DE JEAN

nous présente surtout la vie divine dans la personne de Christ, mais communiquée aux croyants, et les traits qui servent à prouver que la vie est là. Il parle d'abord de cette vie, telle qu'il l'a connue en Christ sur la terre, et comme étant le moyen de communion avec le Père et avec le Fils, afin que notre joie soit accomplie. Mais Celui qui était et qui est cette vie a donné, ou mieux, a été l'absolue révélation de Dieu comme lumière, en sorte que nous sommes placés ici-bas pour marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, le sang de Christ nous purifiant pour que nous puissions le faire ; et ainsi nous avons communion les uns avec les autres. Mais la lumière nous montre tout péché qui est en nous. En outre, l'intervention de Christ, notre avocat auprès du Père, fondée sur ce qu'il est le Juste et la propitiation pour nos péchés, est présentée comme le moyen de nous amener à la communion dans la lumière, quand nous avons péché par faiblesse dans notre marche ici-bas.

L'obéissance aux commandements de Christ, ou la justice pratique, et l'amour pour les frères, sont ensuite mentionnés comme preuve de la possession de cette vie. Avant de développer ce sujet, l'apôtre indique pourquoi il écrit aux saints : c'est qu'ils sont tous pardonnés, c'est que même les petits enfants en Christ ont l'Esprit d'adoption.

(à suivre.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La puissance de la rédemption.*Lisez 2 Cor. V.*

La rédemption nous place dans le repos et la paix en la présence de Dieu. Le caractère de la vie chrétienne tout entière découle de ce que nous sommes ramenés à Dieu ; et ainsi nous sommes appelés à marcher avec Dieu. Croire que nous sommes ramenés dans la présence de Dieu n'est pas de l'orgueil, mais de la foi. C'est de l'orgueil que de croire que nous pouvons être sauvés d'une autre manière. Le caractère de notre vie, comme chrétiens, est une dépendance constante de la puissance divine. Si nous sommes « *affligés de toute manière* » (2 Cor. IV), sans être « *réduits à l'étroit,* » ce doit être parce que la puissance de Dieu agit ; si nous sommes « *dans la perplexité,* » mais « *non pas sans ressource,* » c'est parce que la puissance de Dieu est avec nous. Mais s'il en est ainsi, je dois me considérer moi-même entièrement comme un homme mort

quant à la nature, et en possession d'une vie nouvelle en Christ; « *portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps* » (2 Cor. IV, 10). Paul ne permettait pas à la chair d'interrompre la puissance de cette vie divine, en sorte qu'elle poursuivait son cours sans obstacle. C'est un bienheureux état que celui-là, et nous devrions le connaître selon notre mesure. Chaque fois que cette vie est en activité, elle a le regard fixé sur son objet, en même temps que son caractère est celui de l'obéissance parfaite et de la simple dépendance. L'obéissance de Christ est bien différente de ce que nous entendons généralement par l'obéissance : dans nos pensées l'obéissance suppose souvent une volonté opposée à Dieu, et implique, en nous, bien des choses dont il faut s'abstenir, aussi bien que d'autres auxquelles il faut se soumettre. Chez Christ, la volonté du Père était le mobile, le motif unique de tout ce qu'il faisait ou souffrait. Par conséquent, le motif que j'ai dans mon activité, pour autant que je suis une nouvelle créature, c'est de faire la volonté de Dieu.

C'est un fait important que les saintes Ecritures ne me disent jamais de mourir au péché, car je ne pourrais jamais le faire; mais les Ecritures me disent que « *je suis mort,* » — mort avec Christ, et c'est là la liberté chrétienne. Je commence par être mort avec Christ, car je ne puis pas mourir au péché, alors que le péché est ce qui caractérise toute ma vie en dehors de Christ. Mais de quelle manière suis-je ainsi mort? — J'ai *une autre vie* : Je suis vivant en Christ. J'ai à mortifier « *mon corps,* » les « *membres* » du vieil hom-

me, « les actions du corps » assurément (Rom. VIII, 13; 1 Cor. IX, 27; Col. III, 5; etc.); mais ce n'est que dans la puissance de cette vie que j'ai en Christ, que je suis capable de le faire; et les voies de Dieu à mon égard me viendront en aide. Mais quand je regarde à moi-même, ce n'est pas là de la foi; je ne puis voir en moi quelle est cette vie que j'ai reçue, car tout en moi est entaché de faiblesse; mais lorsque, par la foi, je regarde à *Christ*, l'objet de la foi, je vois la vie dans sa perfection et dans sa plénitude, — l'amour, la joie, la patience, l'obéissance. Et nous avons part à *cette* vie, comme Christ l'a dit: « *Parce que je vis, vous aussi vous vivrez* » (Jean XIV, 19). Et encore: « *Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils* » (1 Jean V, 11). De cette manière, j'apprends à me confier en Lui, et puis sa perfection qui m'éclaire comme lumière me montre toutes mes inconséquences; et plus je les vois à la clarté de la perfection de Christ, mieux cela vaut.

Dans la puissance de cette vie, je me trouve pratiquement mort, et je vois ma maison dans les cieux, selon l'expression du verset 2 du chapitre qui nous occupe. Ceci me fait gémir. Mais pourquoi est-ce que je gémis? Parce que j'ai vu et goûté la gloire du Seigneur Jésus-Christ; mais que personnellement je n'y suis point encore. Mes soupirs ne proviennent pas de désappointement, mais d'un ardent désir: « *Désirant avec ardeur de revêtir notre domicile qui est du ciel* » (vers. 2). Jusqu'à présent, nous ne sommes pas entrés dans la possession positive de cette gloire, mais nous désirons la posséder; car la foi se repose sur le fondement de notre position dans la délivrance qui a été opérée pour

nous. Aussi n'y a-t-il pas de chrétien, quelque faible qu'il soit, qui n'ait le droit de soupirer après cette gloire à laquelle il a été prédestiné. Il est vrai de tout croyant, que : « *Celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit* » (vers. 5).

Mais nous ne devons pas penser que les arrhes de l'Esprit soient les arrhes de l'amour de Dieu. L'Esprit est les arrhes de l'héritage, les arrhes de la gloire, comme nous le dit l'épître aux Ephésiens : « *Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire* » (chap. I, 14). Ce que Dieu a fait pour nous sauver, il l'a fait parfaitement. Il nous a aussi aimés parfaitement, et à cause de cela « *nous avons toute assurance au jour du jugement* » (1 Jean IV, 17). Non-seulement nous avons de la confiance devant le trône de la grâce, mais nous avons « *toute assurance au jour du jugement.* »

Christ aussi, dans la présence duquel nous entrons, si nous mourons, et devant le tribunal duquel nous comparaitrons, Christ s'est donné Lui-même pour nous, comme Paul dit : « *Ce que je vis..., je le vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré Lui-même pour moi* » (Gal. II, 20). Christ ne donna pas sa vie seulement, ni simplement sa parole ; il se donna tout entier, ses affections, son cœur, tout ce qui le constituait Lui-même. Nous n'avons pas une pensée de bonheur en Lui, qu'il ne nous l'ait donnée. Car, bien que nous soyons les objets de la rédemption, Celui qui l'a accomplie, y a un intérêt et une part pour l'éternité : « *Il jouira du travail de son âme et en sera rassasié* » (Esaïe LIII, 11).

Il n'y a chez Paul aucune espèce d'hésitation ou de crainte au sujet de lui-même, ou des croyants, quand il dit : « *Il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ* » (vers. 10 ; comp. Rom. XIV, 10). Pour la foi, cette manifestation devant Dieu est une chose présente ; et c'est là quelque chose de très-salutaire à l'âme, et qui donne à la conscience cette activité si nécessaire dans notre marche journalière avec Dieu et devant les hommes. La conscience de Paul était toujours en activité ; il s'exerçait jour et nuit à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Sa conscience était une conscience purifiée ; mais une conscience active et exercée ; et elle était manifestée devant Dieu.

Il est possible qu'il n'y ait pas de mal extérieur ou toléré ; mais il y a, dans tout cœur, une chose ou une autre, que nous épargnons plus ou moins sciemment, une chose qui n'est pas « Christ en nous. » Mais nous devons être manifesté devant le tribunal de Christ. Tout est grâce certainement, mais l'œuvre actuelle de la grâce est d'exercer la conscience. La grâce a pour effet *maintenant* d'amener à la lumière et de manifester. Possédant le salut en Christ, en étant vu en Lui et juste aussi en Lui, et par conséquent ayant la paix de la conscience et le repos du cœur, je suis en état de me juger moi-même, de me juger dans la lumière « qui manifeste tout. » Que le Seigneur nous délivre de la tendance de faire la moindre réserve dans nos pauvres cœurs ! car il y a en Christ une puissance de vie pour nous rendre capables de triompher du péché et de la mort, et de ne pas vivre pour nous-mêmes, mais pour Celui qui nous a aimés et qui est mort pour nous, et

qui maintenant est assis à la droite de Dieu. Nous sommes déjà ressuscités avec Lui, et nous serons manifestés avec Lui dans la gloire (Col. III, 1-4). Dois-je permettre que quelque misérable objet, ou quelque vanité m'occupe, au lieu que je sois occupé de Christ? Que ce soit quelque plaisir, quelque chose qui me fasse valoir, un mauvais penchant, ou même les soucis de cette vie, n'importe! Tout cela attriste le Saint-Esprit de Dieu, et la conséquence en est que l'œil est troublé et que la puissance est perdue. Il est dit du bon Berger qu'« *il restaure mon âme*; » c'est pourquoi nous ne devrions pas nous contenter de poursuivre notre chemin à distance du Seigneur, ou dans un état qui ne supporterait pas d'être manifesté par la lumière. Quand la vie agit, elle agit d'après son objet; et dans la mesure précisément dans laquelle je suis occupé d'un objet en dehors de moi-même, je suis débarrassé du *moi*. Ceci est vrai même dans l'ordre naturel.

La vie que je vis maintenant, je la vis dans la foi du Fils de Dieu (Gal. II, 20); c'est pourquoi je ne mesure pas le péché par la transgression du commandement seulement, quoique cela soit péché naturellement, mais je mesure le péché par la présence du Saint-Esprit en moi, ainsi qu'il est dit: « *N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption* » (Eph. IV, 50). Si j'attriste le Saint-Esprit, je perds mon discernement, le péché trouble la puissance de ma vue et éteint mon sens spirituel, de manière que l'Esprit de Dieu est obligé de m'amener au triste travail d'être occupé de mon péché (comme Pierre), au lieu de m'occuper de tout ce qui est précieux et joyeux en Christ. C'est une chose très-affli-

geante quand le Saint-Esprit, au lieu de faire l'œuvre dont il fait ses délices, c'est-à-dire de révéler Christ, est obligé de nous montrer nos péchés, jusqu'à ce que, comme Pierre, nous pleurions sur notre confiance en nous-mêmes et notre égarement loin du Seigneur. Tout est manifesté à Christ. Regardez en arrière pour un instant vers tout ce que vous avez fait depuis votre jeunesse jusqu'à aujourd'hui (mais vous ne pourrez supporter de le faire, si vous n'avez pas une paix solide et bien établie); examinez *toutes vos voies*, regardez-les toutes à la lumière de la Parole et de l'Esprit de Dieu; considérez les péchés que vous avez commis avant votre conversion et ceux que vous avez commis après : qu'ils sont en grand nombre ! Par cette revue, répétée toujours de nouveau, humilié et conduit par l'Esprit, j'acquies une mesure plus grande de bénédiction. Je reconnais la légèreté et la culpabilité de mes actions, en même temps que la patience et le long support de mon Dieu. Je vois mon Dieu me gardant ici, m'enseignant là, me soutenant quand j'étais près de tomber, m'encourageant quand je n'attendais que le châtement : — et ainsi je l'adore et le loue d'autant plus ! Mais s'il en est ainsi quand je regarde en arrière *maintenant*, combien plus quand je serai placé dans la gloire ! Alors je connaîtrai Christ ; je le verrai ; je pourrai suivre toutes ses voies dans la plénitude de cette lumière, qui *maintenant*, dans la mesure dans laquelle elle m'est donnée, le manifeste et me manifeste moi-même, en contraste avec Lui ; car c'est précisément dans la mesure, dans laquelle je sais juger ma vie dans la présence de Christ, que l'effet sera l'adoration et la louange.

Il faudrait toujours nous souvenir que Christ n'est

pas notre vie, sans être en même temps notre justice, et qu'il n'est pas notre justice, sans être aussi notre vie. Si cette vérité est bien saisie et que nous la tenions ferme, nous serons en état de regarder vers le tribunal de Christ avec une tranquillité parfaite; et seulement afin que, comme nous avons vu, la pensée d'être manifestés là, donne une activité présente à la conscience si nous pensons à nous-mêmes; ou, si nous sommes occupés des autres, nous pousse à les persuader, si peut-être, maintenant en grâce, ils peuvent être amenés à la lumière par laquelle tout sera bientôt manifesté pour le jugement. « *Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes* » (vers. 11); et l'apôtre ajoute immédiatement, quant à lui-même : « *mais nous sommes manifestés à Dieu.* » C'est une chose présente; c'est la lumière dans laquelle l'apôtre est déjà manifesté, et dans laquelle il cherche à marcher. La connaissance et la puissance de la vie que nous possédons, nous apportera la paix à la place de la frayeur, car Christ est l'objet de cette vie. « *Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos cœurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ* » (2 Cor. IV, 6).

Cette plénitude de gloire, la gloire de Dieu lui-même, nous la possédons comme un trésor dans nos âmes, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous. Paul poursuit son sujet jusqu'à la résurrection, et revient de nouveau en arrière à l'objet de sa foi, et alors se voit lui-même dans la gloire. Je cherche à parvenir à cette résurrection, et je voudrais que ma conversation fût dans les cieux (Phil. III, 25).

En résultat nous avons une double vérité, c'est-à-dire, la puissance, l'attente, qui agit en nous, et le fait précieux que le Christ lui-même nous recevra dans la gloire. La doctrine de tout ceci se trouve dans le dernier verset du chapitre : « *Car il a fait Celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous devinions justice de Dieu en Lui* » (vers. 24). — Notre confiance est fondée sur ce que *Celui-là* est notre justice, qui a été fait péché pour nous !

Mais il y a une chose encore qui est pour moi d'une douceur extrême, une puissante consolation, une merveilleuse profondeur de joie, — c'est de regarder à Christ, et de me dire : Voilà ma vie. La mort n'a aucun pouvoir sur la vie de Christ. La puissance divine, agissant dans la vie, absorbe la mort, et apporte une entière délivrance de ce que le péché a produit. La même divine puissance qui opéra en Christ en le ressuscitant d'entre les morts, agit maintenant en nous, et nous ressuscitera par Jésus. Dieu ne prend point conseil des hommes, avec quelle évidence ne le voyons-nous pas ici ? Il suit ses propres pensées et exécute ses conseils selon les richesses de sa grâce ! La pensée du fils prodigue, c'était d'être comme un « mercenaire. » Mais le père l'accueillit selon *ses* pensées à lui ; il le vêtit et le nourrit selon *ses* pensées à lui. C'est ainsi que le Seigneur nous a associés à sa place comme homme ; comme aussi il nous dit, quand il était sur la terre : « *Je ne vous donne pas comme le monde donne* » (Jean XIV, 27). Le monde donne quelque chose de lui-même ; tandis que Christ nous place en Lui-même, dans ses joies, dans sa paix, dans sa gloire. Si Christ vient, la mort sera engloutie par la vie ; s'il ne vient pas, j'a-

handonnerai ce qui est mortel. Nous comparâtrons tous devant le tribunal, mais auparavant nous serons reçus dans la gloire, reçus là par Christ, comme il dit au chapitre XIV de l'évangile de Jean : « *Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi.* » Le tribunal peut-il donc m'effrayer? Non, certainement. Plus nous apprenons à connaître les voies de Dieu, plus nous jouissons de ces voies (comp. Ps. XL, 5). C'est une pensée étonnante et solennelle que nous soyons manifestés à Dieu! Mais la foi réalise cette position, c'est-à-dire notre position dans la présence de Dieu. « *Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint...* » — Eh bien! Paul est-il effrayé? Non; mais la connaissance qu'il a donnée de l'activité à l'amour : — « *Nous persuadons les hommes.* » Paul se tenait dans la présence de Dieu et était manifesté à Dieu; et si nous nous tenons comme lui dans la présence de Dieu, nous arriverons à comprendre combien peu notre cœur sait ce que c'est que de « *porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus.* » Nous ne pouvons pas le comprendre, à moins d'être, comme Paul, dans la lumière.

L'effet que doit réellement produire « le tribunal de Christ, » n'est pas ce qui sera dévoilé par lui dans l'avenir, car cela sera Christ, et j'ai une paix ferme et assurée, parce que c'est dans la présence de Christ que je comparaitrai; — mais c'est la puissance *actuelle* d'être devant le tribunal, et en faisant de lui la pierre de touche de la conscience, et la mesure selon laquelle nous jugeons nos pensées et nos voies. Puisse chacun de nous le comprendre et marcher dans cette puissance!



Réponse à une question sur**Philippiens III, 11.**

L'épître aux Philippiens nous parle de l'expérience chrétienne, c'est-à-dire de la réalisation de notre position de morts et ressuscités avec Christ. — Paul avait vu le Seigneur Jésus glorieux, il avait été saisi par un Christ glorieux, et cela a été le point de départ de sa carrière chrétienne, et par conséquent aussi le point de mire, le but de cette carrière. Christ était son tout pour le présent et pour l'avenir. — Quant à sa justification, il était heureux d'être trouvé *en Lui*, ayant la justice qui est de Dieu, non de la Loi. Il désirait *Le* connaître *Lui*, mais *Lui* mort et ressuscité. C'est un Christ ressuscité et glorieux que Paul voulait, et tout son désir était de l'atteindre là en réalité. Mais Paul savait qu'il ne serait consommé à la ressemblance du Christ glorieux qu'à la résurrection d'entre les morts ; de sorte que non-seulement il attendait ce moment avec joie, mais il courait à sa rencontre et, pour le faire, il se débarrassait de tout ; tout lui était des ordures, parce que tout faisait obstacle à gagner (atteindre) Christ là où Il est. Et tendant avec effort à atteindre ce but, il oubliait, laissait les choses qui étaient derrière lui, même le bout de chemin qu'il avait déjà parcouru, et les progrès qu'il avait faits dans ce chemin. Rien ne lui coûte pourvu qu'il atteigne Christ, il désirait la communion de *ses* souffrances, et s'il fallait qu'il passât par la mort, comme Christ y avait passé, il était content, pourvu que, de cette manière ou d'une autre, il parvint à cette résurrection d'entre les morts, où il

atteindrait son but, où il saisirait de fait Christ glorieux. — Aussi, bien heureux dans ce chemin, tout rempli d'épreuves qu'il soit, il nous dit : « *Faites comme moi, soyez mes imitateurs.* »



Remonter le courant.

Impossible de rester stationnaire, comme chrétien, parce que nous remontons le courant de ce monde, et du moment que nous nous arrêtons, le courant nous entraîne nécessairement en arrière. Il n'y a pas besoin de ramer pour suivre le courant, cela va tout seul, et à grande vitesse; mais un gouffre est au bout. Or, pour remonter le courant, il faut continuellement ramer; mais en regardant en haut, cela va aussi tout seul. — Je me représente la chose de cette manière : Le Seigneur Jésus est arrivé au haut du courant, et il tire la nacelle par une corde qui n'est visible que pour la foi (comp. Hébreux VI, 11-20, et XII, 1-3, etc) — Le Saint Esprit est avec nous dans la nacelle, qui tient le gouvernail et nous entretient, par la Parole, de la glorieuse personne de Jésus, des joies et des gloires que nous allons trouver au bout du voyage. (Voyez Jean XIV, 15-20, 25, 26; XVI, 12-15, et 1 Jean II 20, 27.)

Eh bien, tant que nous avons les yeux fixés sur Jésus, nous voyons la corde tendue pour nous tirer, et nos oreilles sont ouvertes aux précieuses choses que nous dit notre pilote; ainsi soutenus par ces deux moyens, nos bras manient les rames sans s'en apercevoir;

elles nous paraissent légères comme des plumes ; le chemin est court, le cœur est joyeux, tout est bien. — Au lieu que, du moment que nous regardons à droite ou à gauche de la nacelle pour voir la grosseur des vagues et la force du courant, nous perdons de vue la corde et Celui qui la tire, et le bruit de l'eau nous empêche (étant ainsi penchés en bas) d'entendre les paroles du pilote, et cela le contriste ; nos bras laissent tomber les rames, nos regards, ayant changé de direction, rencontrent les nacelles *qui vont avec le courant*, remplies de gens bien vêtus et bien joyeux, qui nous crient : « Venez avec nous, on s'amuse beaucoup ici ! » Hélas ! nous serions souvent tentés de sauter dans une de ces nacelles, si le pilote ne venait nous saisir pour nous faire relever la tête, et rouvrir nos oreilles aux précieux enseignements sur la personne et les choses que nous allons rencontrer dans peu, car le terme est là.

Courage donc, chrétiens, ranimons notre course,
 Le terme est près de nous : c'est la porte des cieux,
 Notre âme en y tendant remonte vers la source
 D'où descendit sur nous le salut glorieux.

F. P.

Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 260.)

PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN. (Suite.)

Il divise les chrétiens en trois classes : les pères, les jeunes gens, et les enfants. Deux fois il répète cette classification. Les pères n'ont qu'un trait qui les distin-

gue : ils connaissent Celui qui est dès le commencement. Les jeunes gens sont forts, ils sont dans le combat, ils ont vaincu le méchant, la Parole de Dieu demeurant en eux. Ils sont avertis de ne pas aimer le monde. Les petits enfants, tout en connaissant le Père, sont, la seconde fois, soigneusement prémunis contre les séducteurs ; mais leur propre compétence comme ayant le Saint-Esprit et leur responsabilité de porter un jugement, leur sont présentées avec force.

L'apôtre leur rappelle ensuite qu'ils sont déjà fils, c'est-à-dire qu'ils ont le même nom que Christ, connaissant qu'ils seront semblables à Lui quand Il paraîtra et, en conséquence, se purifiant comme Lui est pur. L'antagonisme de la nouvelle nature et du péché est alors clairement exposé, le péché étant l'iniquité, ou plutôt une marche sans loi (non pas : la transgression de la loi, ce qui serait en contradiction avec Rom, V, 15). Cette nouvelle nature se montre par la justice pratique et par l'amour des frères. En outre, celui qui est obéissant demeure en Dieu et Dieu en lui ; et par ceci nous savons que Dieu demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné.

Après cela, Jean donne des directions pour discerner les mauvais esprits, en indiquant pour pierre de touche la confession de Jésus-Christ venu en chair ; mais ayant parlé du Saint-Esprit en rapport avec la nouvelle nature, il montre que cette nouvelle nature est une communication de la nature divine qui est amour ; en conséquence, celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu, car Dieu est amour.

Cet amour se manifeste de trois manières : D'abord, *pour nous*, en ce que Dieu a envoyé son Fils unique,

afin que nous vivions par Lui, et pour être la propitiation pour nos péchés. En second lieu, en ce que, si nous demeurons dans l'amour, nous demeurons en Dieu et Dieu demeure en nous, Dieu nous ayant donné de son Esprit, et ainsi son amour est accompli *en* nous. Cela est vrai de tout homme qui confesse sincèrement que Jésus est le Fils de Dieu. En troisième lieu, en ce que l'amour de Dieu est consommé *avec* nous, de manière à nous donner toute assurance au jour du jugement, parce que, Christ étant notre vie, et l'Esprit de Dieu habitant en nous, comme Christ est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Nous aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier, et s'il en est vraiment ainsi, nous aimons les frères comme Dieu nous l'a commandé.

Ce terme de « frères » comprend tous ceux qui sont nés de Dieu ; mais la sincérité de cet amour pour les frères a pour pierre de touche l'amour pour Dieu, lequel est démontré par l'observation de ses commandements. A cet effet, la foi est victorieuse du monde.

Vient ensuite la déclaration que la vie éternelle nous est donnée, et que cette vie est dans le Fils, en sorte que celui qui a le Fils a la vie. Il y a trois témoins de ce fait, que la vie est en Christ, et non dans le premier Adam : l'Esprit, l'eau et le sang : l'eau et le sang sortant du côté de Christ mort, et le Saint-Esprit est donné en conséquence de son ascension. Cela nous donne de la confiance pour demander tout ce qui est de Dieu, et aussi pour prier en faveur d'un frère qui a péché, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un péché à mort. La nouvelle nature que nous avons reçue ne peut pécher ; et celui qui la possède se garde lui-même, et le mé-

chant ne le touche pas. Enfin, il y a une distinction absolue entre les chrétiens et le monde. « Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le mal. » De plus, nous connaissons Celui qui est le véritable, et nous sommes dans le véritable, savoir dans son Fils Jésus-Christ; il est le Dieu véritable et la vie éternelle.

LA DEUXIÈME ÉPÎTRE DE JEAN

insiste sur trois points : que l'amour doit être gouverné par la vérité; quiconque ne demeure pas dans la doctrine de Christ n'a pas Dieu, et que celui qui apporte une doctrine, contraire à Christ, ne doit pas être reçu dans la maison, ni même salué. Une femme chrétienne était compétente pour cela.

La doctrine d'une récompense pour l'ouvrier en conséquence de la persévérance de ceux qui sont le fruit de son travail, est exposée au verset 8 de cette épître, tout comme au verset 28 du II^me chapitre de la première épître.

LA TROISIÈME ÉPÎTRE DE JEAN,

en revanche, insiste sur le devoir de bien accueillir ceux qui vont prêcher la vérité : l'épître reprend et condamne l'opposition sectaire d'une autorité locale et loue Gaius, comme coopérant avec la vérité elle-même.

L'ÉPÎTRE DE JUDE,

ayant beaucoup d'analogie avec 2 Pierre II, se rapporte, cependant, à un tout autre principe. Pierre parle de méchanceté, Jude, de l'abandon du premier état ou de l'apostasie. Il en suit les traces dans le système chrétien depuis l'intrusion de faux frères jusqu'au ju-

gement exécuté par Christ à son retour, et il déclare que les objets de ce jugement sont les mêmes individus que ceux dont il signale la dépravation. En même temps, il indique différents caractères du mal en Caïn, Balaam et Coré : l'éloignement naturel de Dieu, la corruption ecclésiastique ou la prédication de l'erreur pour un salaire, et, finalement, la rébellion ouverte. La dissolution et l'insubordination sont de nouveau signalées comme leurs grands principes. Les saints sont exhortés à s'édifier eux-mêmes sur leur très-sainte foi, en priant dans la puissance de l'Esprit-Saint, à se conserver dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. Ils doivent faire une différence entre les personnes entraînées au mal, et celles qui sont souillées qu'il faut sauver avec crainte. Malgré tout le mal, il voit les saints gardés de chute, et présentés irréprochables devant la gloire de Dieu, avec abondance de joie, car Dieu est puissant pour le faire.

L'APOCALYPSE.

Le livre de l'Apocalypse est la reprise du témoignage de l'Esprit aux relations de Dieu avec la terre. L'Eglise, en tant que témoignage sur la terre, est d'abord contemplée et passée en revue dans ses diverses phases, puis les saints de la vocation céleste ne sont plus vus que dans le ciel ; les préparatifs opérés pour l'introduction du premier-né dans le monde ; les jugements de Dieu passent devant nos yeux dans une vision prophétique ; après quoi, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs lui-même est introduit, accompagné des saints célestes, pour exécuter le jugement et pour éta-

blir le royaume qui ne sera jamais ébranlé. Au commencement et à la fin, nous avons les pensées et les sentiments des saints, auxquels la communication de la révélation est faite. Au commencement, en regardant en arrière à la part qu'ils ont à ce qui a posé le fondement des droits du Christ; à la fin, en considérant leur portion avec le Christ lui-même, en regardant en avant à la gloire et à ce qu'ils possèdent en attendant — à ce dont la gloire leur donne conscience. La première de ces positions se rapporte à la croix et à son importance pour eux (ce qui amène le jugement sur le monde); et la seconde, à la gloire du Christ et à ses conséquences actuelles.

Le premier chapitre présente Dieu comme suprême et éternel, le Saint-Esprit dans ses attributs d'administration divine, et le Christ dans la gloire où Il est en rapport avec la terre. Il vient. Puis il est vu comme Celui qui attire l'attention de Jean, dans une attitude non pas de service, mais de jugement, au milieu des sept chandeliers, siège de la lumière dans le monde, en jugeant leur état. Nous voyons une personne divine, mais le Fils de l'homme, ayant dans sa main une autorité subordonnée, représentative: des étoiles, anges des assemblées. Ce sont là les choses vues et les choses qui sont. Nous avons ensuite l'histoire de l'Eglise: d'abord, dans son état ecclésiastique — les quatre premières assemblées; puis, dans un état exempt des grossières corruptions qui s'étaient introduites, où les assemblées ont affaire avec la question de la fidélité personnelle au Christ. Dans les quatre premières, l'abandon du premier amour, la persécution, le monde comme étant le lieu où l'assemblée habite, et de faux

docteurs séduisant les saints ; leur corruption établie là et, ainsi, les saints devant attendre la venue du Christ. Il leur est présenté dans ses attributs célestes et invisibles, et le royaume visible leur est aussi donné. Sur ses traits est donné le caractère du Christ comme marchant au milieu des chandeliers et c'est là-dessus que sont basés les avertissements et les promesses.

Dans les trois dernières épîtres, il y a des traits nouveaux, sauf les sept étoiles, mais il n'est pas dit qu'Il les tient dans sa main ; et tous ces traits se rapportent à la venue du Seigneur — plus ou moins — qui est présentée comme un avertissement ou une promesse dans les deux premières. La dernière n'est pas jugée comme Thyatire, mais vomie de la bouche du Seigneur. Alors la vision monte au ciel, et le jugement du monde procède de là. Les saints sont vus sur des trônes et couronnés dans le ciel. Le trône de jugement de Dieu y est dressé ; des ministres de son gouvernement proclament sa gloire et les saints adorent.

C'est là que l'Agneau apparaît ; son droit à ouvrir le livre des voies de Dieu est reconnu et sa gloire est célébrée. Les anges sont vus pour la première fois, se tenant autour du trône. Remarquez que ce sont toujours les anciens qui expriment les motifs de l'adoration. Alors l'Agneau ouvre les sceaux, qui nous offrent l'histoire providentielle des voies de Dieu dans la terre romaine occidentale. Puis les martyrs sont vus et crient pour le jugement, et il y a une subversion universelle des puissances qui subsistent, en sorte que les hommes sont alarmés comme si le jour du Seigneur était venu.

(à suivre.)



Cantique.

Sur la mélodie de l'Hymne 147.

Quand l'aurons-nous, ce bonheur ineffable,
D'être à Jésus réunis pour jamais ?
De le voir, Lui!... le Sauveur adorable,
Dans le séjour de l'éternelle paix.

—
L'instant si court qui, de Lui, nous sépare,
En soupirant fait élever les yeux ;
Mais le temps fuit... de nos jours il s'empare :
Jésus, sans nous, est encor dans les cieus !

—
Mille ans, pour Lui, ne sont qu'une pensée,
La nuit d'attente est une nuit sans fin.
O Seigneur! quand sera-t-elle passée,
Pour voir briller l'*Etoile du matin* ?

—
En veille, en lutte, en fatigue, en faiblesse,
Nous attendons son lever dans les cieus,
Car, dans nos cœurs, cet astre d'allégresse
Répand déjà son éclat radieux.

—
Mais ce prélude à la gloire immortelle,
Ne suffit pas, Jésus, à nos désirs ;
C'est Toi, c'est Toi! que notre cœur appelle ;
Te voir sera la fin de nos soupirs !

—
Oh! viens, parais, Toi qui, seul, nous consoles,
Enlève-nous de ce triste séjour,
Et que la voix de ces faibles paroles,
Dise, des tiens, le dernier chant d'amour !

Juin 1866.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La paix par Jésus-Christ.*Actes X.*

Nous trouvons dans ce chapitre la vérité qui fait la base de l'admission des Gentils dans l'Eglise ; et l'événement qui nous y est raconté, fait ressortir d'une manière très remarquable combien le salut est une chose présente et actuelle. Corneille était un homme de guerre, un homme pieux, qui faisait beaucoup d'aumônes, et qui priait Dieu continuellement ; Dieu agissait en grâce dans son cœur ; il lui restait toutefois une chose encore à apprendre à connaître, savoir *le salut*. Je ne veux pas dire qu'aux yeux de Dieu, il ne fut pas sauvé ; mais il devait apprendre à connaître sa relation avec Dieu comme une chose présente. Il en est de même du géblier de Philippes : son cœur était touché déjà ; — cependant il dit : « *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* » (Act. XVI, 30.) — Or, quand Dieu commence à agir ainsi, il achève ce qu'il a commencé ; et nous

avons ici la pleine révélation d'un salut connu pour que l'on jouisse de Dieu. Un père peut avoir pardonné à son enfant dans son cœur ; mais si ce pardon n'est pas annoncé, l'enfant ne peut pas être heureux.

Nous voyons donc ici, pour la première fois, les Gentils amenés à une pleine connaissance du salut. Cette connaissance n'est pas simplement une conviction de péché qui fait regarder vers Dieu ; — elle ne consiste pas seulement dans le fait qu'un homme est régénéré, en sorte qu'il sent le besoin d'avoir la paix avec Dieu ; il faut qu'il y ait tout cela ; mais l'évangile est la réponse de Dieu à tous ces désirs du cœur. La pauvre femme dont parle le chapitre VII de l'évangile de Luc, avait bien évidemment le cœur renouvelé quand elle vint à Jésus. Elle se sentait si puissamment attirée par Jésus, qu'elle vint vers lui ; — mais elle n'avait pas encore la réponse du Sauveur : « *Tes péchés te sont pardonnés ; — va-t-en en paix ;* » — tu es sauvée ! Cette réponse est le fondement de toutes les espérances et de toutes les joies du croyant. Ce qui caractérise un chrétien, découle de la connaissance d'un salut actuel ; ce n'est pas un désir d'être justifié, accompagné de la crainte que si l'on n'y parvient pas, on aura Dieu contre soi comme un juge : c'est le salut qui m'est apporté, non-seulement comme une chose qu'il est possible d'atteindre, mais comme la réponse de Dieu à tous ces besoins dont l'âme a conscience.

Pierre dit à Corneille : « *La parole que Dieu a envoyée aux fils d'Israël, annonçant la bonne nouvelle de la paix par Jésus-Christ* » (vers. 36). Remarquez que l'apôtre parle immédiatement de paix. C'est un mot merveilleux que le mot de *paix*. La paix est une chose bien

plus grande que la joie. La paix exclut tout ce qui pourrait troubler. La joie, si je la possède, est troublée à la pensée de telle ou telle épreuve. Il n'en est pas ainsi de la paix. Quand je suis affligé, et que la joie se présente devant moi, ma douleur n'en sera que plus amère, tandis que dans la paix, il y a absence de tout ce qui pourrait troubler. Dieu n'est jamais appelé le Dieu de joie ; — il est « le Dieu de PAIX. »

Pierre ne dit pas : continuez et vous trouverez la paix ; mais il apporte la paix avec lui ; il apporte la réponse de Dieu à tous les besoins de l'âme de Corneille.

On peut avoir une paix qui repose sur la confiance qu'on a en la providence de Dieu ; mais la paix dont il est question ici, va beaucoup plus loin : c'est la paix avec Dieu ! Il y a deux choses dans cette paix. Mais, remarquez d'abord que : c'est avec Dieu que nous avons cette paix. Quand l'âme est réveillée, elle éprouve le besoin d'une complète et parfaite assurance que Dieu n'a rien contre elle. Dès qu'elle vient à connaître Dieu en quelque manière, c'est avec Lui qu'elle éprouve le besoin d'avoir la paix. Naturellement, nous nous contentons d'avoir la paix sans Dieu, mais une fois que notre conscience a été réveillée, nous ne pouvons plus avoir la paix sans Dieu. Nous pouvons chercher à nous étourdir, mais si la pensée de Dieu entre dans notre âme, toute notre paix a disparu ; il nous faut absolument la paix avec Dieu. La conscience doit avoir la parfaite assurance que Dieu est satisfait. Elle peut travailler à satisfaire Dieu elle-même, pour un temps sous la loi ; mais si elle est réellement réveillée et qu'elle envisage tout sérieusement, elle découvre bientôt qu'elle

n'y peut parvenir, et elle sent pourtant qu'il faut que Dieu soit satisfait. Pensez-vous que si j'ai offensé mon père, je puisse être heureux avant que j'aie la certitude qu'il est satisfait ? Satisfaire Dieu devient pour la conscience réveillée la mesure de ce qui est bien et de ce qui est mal : — jusques là il n'y a pas de paix, mais alors tout est paix. Alors on ne s'inquiète pas, eût-on tout le monde contre soi : — on ne s'inquiète pas de ce que le monde pensera et dira ; on est occupé de sa conscience et maintenant que Dieu est satisfait, la conscience peut être droite vis-à-vis d'elle-même et se reconnaître ce qu'elle est. L'âme aussi a le paisible sentiment qu'elle est dans la faveur de Dieu, et le cœur est assuré qu'il est dans une paix parfaite avec Dieu ; il n'y a pas un nuage sur l'âme maintenant devant Dieu, car la conscience a été purifiée dans la source qui a été ouverte. J'ai été là, seul avec Dieu, et tout a été mis à découvert et tout a été réglé. Je connais l'amour de Dieu, et je le connais là précisément où j'avais le plus besoin de le connaître, à l'égard de mes péchés ; — et c'est là *la paix* ; ce n'est pas chercher à faire aussi bien que l'on peut, en espérant que Dieu passera par dessus le reste ; non, c'est connaître le bien et le mal, et avec cette connaissance, jouir de la paix dans la présence de Dieu. Ce n'est pas seulement une chose négative, mais quelque chose de positif, quelque chose en quoi Dieu peut trouver son plaisir. Non-seulement Dieu ne voit pas de tache, mais il voit ce qui le réjouit ; et ainsi la conscience et le cœur sont satisfaits à la fois ; et si la lumière entre, elle ne fait que manifester ma justice. Si maintenant ma conscience connaît Dieu comme étant amour, je ne puis que désirer qu'il m'aime ; et si je

sais que Dieu m'aime comme Dieu seul sait aimer, je ne suis pas seulement dans la lumière, mais dans la chaleur et sous les rayons de l'amour de Dieu. La paix règne dans mon âme : Ma conscience est dans la lumière, et elle n'a absolument rien à me reprocher ; et j'en ai le sentiment ; d'un autre côté, mon cœur a l'assurance parfaite que l'amour parfait de Dieu repose sur moi. Là où ces choses ne sont point connues, il ne peut pas y avoir de paix.

Pierre ne prêche pas une certaine quantité de choses en nous, qui, si nous savons nous les procurer, nous donneront de l'espérance ; mais il vient et dit à ces pauvres pécheurs, dont la conscience a été réveillée : « Voici la paix pour vous, — une paix faite. » La paix est faite, parfaitement accomplie, — et prêchée maintenant par Jésus-Christ (comp. Ephés. II, 13-17). Le Seigneur vient à nous, disant : « Vous n'avez pas la paix avec Dieu ; » « Je suis venu pour vous apporter la paix. » Il ne dit pas : « faites votre paix avec Dieu, » car Lui-même a fait la paix. Nous vous annonçons une chose qui est, et non pas une chose qui n'est pas. Qui est-ce qui était à l'œuvre à la croix ? Le Dieu saint. La paix a été faite par le sang de la croix (Col. I, 20). L'œuvre a été accomplie par Dieu et l'Agneau seuls, et aussi pour nos péchés, alors que nous ne pouvions y avoir aucune part. A la croix, la justice de Dieu entrait en compte avec Christ à l'égard de nos péchés, et nous en voyons le résultat dans la résurrection. Quand le Saint-Esprit sera venu, « *il convaincra le monde de justice, parce que je m'en vais à mon père* » (Jean XVI, 10). Si par la grâce, je reconnais les péchés pour lesquels Christ a souffert, et si je me mets à sa place, je suis placé en

Lui devant Dieu et associé à Lui dans sa position devant Dieu, car il a porté mes péchés. Je reconnais ces péchés dans la présence de Dieu; je méritais la croix, mais maintenant je suis devant Dieu en Christ, et la justice donne la paix à la conscience.

Vous voudriez avoir la paix dans le cœur. Eh bien! où y a-t-il de l'amour comme à la croix? Dieu a donné ce qu'il avait de meilleur pour ce que vous aviez fait de pis. Vos péchés seront-ils un obstacle à votre bénédiction? — Ce sont eux au contraire qui ont mis en évidence l'amour de Dieu envers nous. Jésus est pour moi la mesure de tout l'amour de mon Père: il a donné Jésus pour moi, — et là, mon cœur trouve la paix, — une paix inexprimable! Quand on connaît Dieu, on a besoin de Lui tout entier; — nos désirs sont désormais infinis, du moins quant à leur objet, car le cœur a été touché par l'amour de Dieu. Si nous avons besoin de l'amour, il est en Dieu; — de la joie, elle est encore en Dieu; et naturellement tout cela se manifestera en vie.

Après la rémission parfaite du péché, vient une autre chose, savoir, la puissance parfaite pour jouir de cette rémission. Aussi longtemps qu'un homme veut faire dépendre son salut de conditions, il résistera à la simplicité de la grâce. Si j'ai quelque chose à faire pour mon salut, je dois tendre à satisfaire Dieu pour cette part que j'ai à accomplir, et tant que je ferai des efforts pour cela, je ne connaîtrai pas Dieu. Non, c'est par la foi que j'arrive à connaître Dieu; — par la foi qui m'enseigne que mon salut est fait. Je n'ai qu'à croire; — et ainsi Christ reçoit toute la gloire, et moi toute la bénédiction. « *Quiconque croit en Lui reçoit la rémission des péchés* » (vers. 43). Il n'est pas dit: quiconque croit à la rémis-

sion des péchés, mais « *quiconque croit EN LUI...* » C'est une grande joie de connaître la rémission des péchés, mais l'âme s'affaiblit bientôt, si elle s'arrête à cette pensée, tandis que « croire en *Lui*, » tourne l'âme vers Dieu ; je regarde à *Jésus* ; et c'est là ce qui me rend joyeux et me change à son image.

Lorsque Corneille croit en Christ prêché pour la rémission des péchés, le Saint-Esprit vient, — d'une manière particulière, il est vrai, parce que Dieu montrait qu'il voulait recevoir les Gentils. Ainsi ce n'est pas seulement, la connaissance de la rémission des péchés qui est donnée dans la mort de Christ, c'est l'amour aussi qui est démontré ; le Saint-Esprit le verse dans mon cœur, et la paix coule comme un fleuve. Le Saint-Esprit nous fait comprendre l'amour de Dieu ; il nous donne la source de la joie, et la puissance vivante de glorifier Christ. Au moment où Pierre dit : « *Par son nom, quiconque croit en Lui, reçoit la rémission des péchés,* » — et nous savons que ces paroles pénétrèrent dans le cœur de Corneille, — le Saint-Esprit tomba sur tous ceux qui entendaient la parole. Ainsi nous avons *la paix* d'abord, puis *le fondement de la paix*, l'amour de Dieu et l'œuvre de Christ ; ensuite *la puissance d'en jouir*, c'est-à-dire, le Saint-Esprit.

Vous tourmentez-vous pour trouver la paix ? Tant mieux, en un sens, car cela prouve que vous savez ce dont vous avez besoin ; mais vous ne trouverez jamais la paix de cette manière. Croyez-vous que Dieu aurait frappé Christ pour faire la paix, si vous aviez pu la faire vous-même pour vous, ou même avec le secours de l'Esprit ? « *A celui qui ne fait pas les œuvres, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est*

comptée pour justice » (Rom. IV, 5). Notre relation avec Dieu est avec le *Dieu de paix*.

Miettes

recueillies à la conférence de V., sur le Livre des Actes des Apôtres.

CHAP. I^{er}. — En général, il semble que le Livre des Actes est une mise à exécution de Luc XXIV, 47. Or le point de départ, ici, est le ciel ; Jésus monte au ciel et c'est de là que la mission est donnée : cela diffère de Matthieu, où le départ est différent (Matth. XXVIII, 16-17). C'est donc l'évangile de la *grâce*, qui premièrement est annoncé à la ville la plus coupable. Ce chapitre I^{er} est, en quelque sorte, une chose à part, une introduction ; c'est seulement au chap. II, que le Saint-Esprit est donné. En Jean XX, 22, l'expression de : « Recevez le Saint-Esprit, » ne change pas le fait que ce n'est qu'au chap. II, que l'Esprit est donné. Toutefois, si l'on veut presser sur les mots, c'est de l'Esprit de vie et d'intelligence qu'il est question en Jean, et non de l'Esprit envisagé comme personne, car ce n'est qu'à partir de l'entrée de Jésus dans la gloire, qu'il est donné comme tel. Maintenant, nous sommes les temples du Saint-Esprit, et plus tard nous ne perdrons rien, car nous le serons encore dans la gloire.

Il faut distinguer entre l'Esprit en tant que sceau, adoption ; et l'Esprit en tant que puissance, car sous ce dernier caractère, Il peut faire parler une ânesse ; tandis que, s'il s'agit de l'Esprit, personne divine, ha-

bitant dans un individu, Il est le sceau de sa position devant Dieu, et c'est ce qui a lieu, à partir du don de l'Esprit descendu le jour de la Pentecôte dans l'Eglise.

Le verset 8^m montre le renvoi du royaume pour donner le Saint-Esprit. Dans l'économie à venir, les fidèles recevront bien l'Esprit, mais seulement comme capacité pour la jouissance des choses que l'on possède; tandis que, actuellement, l'Esprit est les arrhes des choses que nous ne possédons pas encore; car ici-bas nous n'avons rien, c'est pourquoi le temps actuel n'est pas, au fond, une *économie*; car s'il s'agit d'économie, on possède quelque chose, mais ici nous n'avons rien, notre héritage est dans le ciel. — Le royaume pour Israël est maintenant suspendu en attendant qu'il soit établi.

Or la chose importante ici, c'est que le Saint-Esprit, en vertu des conseils de Dieu, vient et prend place là, pour nous placer dans la position où Christ lui-même se trouve, et Il se trouve dans la position qui lui est faite selon les conseils de Dieu. C'est ainsi que nous, croyants, sommes *présentement* associés à Christ, en tant qu'homme, au sein de la gloire de Dieu. Le Saint-Esprit donne la force de l'intelligence de la position, dans laquelle nous sommes par la résurrection de Christ. Si la vie vient en moi dans mon état naturel, je vois combien je suis malheureux et misérable, mais si, au contraire, nous sommes *vivifiés avec* Christ, c'est tout autre chose; il ne s'agit alors pas de l'état de nature, mais de la position dans laquelle me place la résurrection; alors, c'est clair, il n'est plus question du péché. A la croix, le péché est totalement ôté, et dans la résurrection, il n'est plus. Par la foi, la rédemption est saisie,

on comprend alors comment il se peut que des êtres, tels que nous, ont pu être associés à Christ. Cependant, quelle que soit notre association à Christ, il faut toujours maintenir la différence qui existe quant à sa personne. Christ est entré au ciel, à la suite de son œuvre accomplie et en tant qu'homme, dans la gloire qu'il possédait déjà comme Dieu.

CHAP. II ET III.—Ce troisième chapitre, ainsi qu'une partie du précédent (vers. 39), est une prédication aux Juifs, afin qu'ils reçoivent le Saint-Esprit, non comme *individus*, mais comme *nation* ; car, comme en Jérémie, Dieu dit : « Lorsque j'aurai parlé contre une nation et contre un royaume pour l'arracher, ... si cette nation-là, contre laquelle j'aurai parlé, se détourne du mal qu'elle avait fait, je me repentirai, » etc. (chap. XVIII, 7-8). Dieu ne juge pas avant que la grâce offerte n'ait été rejetée, c'est ce qui est arrivé aux Juifs.

Pour ce qui est des *langués de feu*, elles désignent cette puissance de la parole qui écarte le mal ; les méchants, eux, seront détruits, mais le mal est jugé dans le croyant (Marc IX, 49 et Hébr. IV, 12).

A partir du 42^m vers. du chap. II, nous avons l'état de l'Eglise (il est bien doux de penser que Christ attend aussi, comme nous, l'accomplissement des conseils de Dieu. Nous attendons avec Lui, et lorsqu'il en est ainsi, cela rapproche Christ du cœur). Or, sitôt qu'il y a, par l'Esprit, déploiement de la vie de résurrection, on voit cesser l'égoïsme au milieu des chrétiens, ce qui, certes, n'est pas naturel au cœur de l'homme. On voit aussi, dans le tableau qu'offraient alors les chrétiens, la réponse à cette demande de Christ : « qu'ils soient un en nous. » L'Eglise est ici représentée en

Pierre, mais son administration ne devait pas demeurer, comme en Jean XXI, 22 : « jusqu'à ce que je vienne ; » c'était en quelque sorte une forme judaïque, tandis qu'en Jean, il est dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ; » c'est alors l'église Joannitique, quant à sa forme. Il est à remarquer que l'Eglise de Pierre (puisqu'on emploie ce terme) a duré plus longtemps que celle de Paul : voici ce que je veux dire : l'église de Pierre n'a pas été bâtie par lui, mais par Christ. Pierre, lui, n'avait qu'à recevoir les pierres vivantes qui venaient se poser sur le fondement (Matth. XVI ; 1 Pierre II, 4-5). Ce n'était pas le cas de Paul, car dit-il : « J'ai posé le fondement comme un sage architecte, mais, ajoute-t-il, que chacun prenne garde à ce qu'il édifie dessus. » Tout ce qui serait édifié dessus ne serait pas de bon aloi. Quant à Jean lui-même, il ne parle jamais de l'Eglise, mais des individus ; il a veillé sans doute sur l'Eglise, jusqu'à ce qu'il vît venir Christ dans son règne.

Dans le chap. III, ce n'est pas la présence du Saint-Esprit qui est promise, bien que ce soit l'Esprit qui y parle, mais c'est Christ *en personne*, à la suite de la repentance et de la conversion d'Israël (vers. 20). Ce que nous devons remarquer aussi, ce sont ces paroles : « en détournant chacun de vous de vos méchancetés » (vers. 26). C'est bien ce qui aura lieu plus tard pour la nation entière, selon cette déclaration du prophète : « Le Libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob l'impiété » (Rom. XI, 26).

CHAP. IV.—Dans ce chapitre, nous avons la position que les chefs de la nation juive prennent en face du témoignage que les apôtres rendaient, car loin que ce

témoignage les portât à se juger, il servit, au contraire, à manifester leur inimitié contre Jésus. A la suite de cette manifestation impie, les apôtres vont « vers les leurs ; » c'était une chose nouvelle sur la terre (vers. 23) — le monde était d'un côté, et les chrétiens de l'autre, et c'était au milieu d'eux qu'agissait le Saint-Esprit. La position de la nation fut alors clairement dessinée : les Juifs sont montrés au même niveau que les Gentils, leur étant assimilés dans leur inimitié contre Dieu. Mais ce qui se produit ici sert à manifester la séparation des disciples d'avec le monde.

Le premier fait donc de l'Esprit est de bannir l'égoïsme du milieu des chrétiens ; ensuite, de faire prendre aux chrétiens, leur vraie position dans ce monde. La présence du Saint-Esprit ici met en évidence ce fait important : la présence de Dieu dans l'Eglise.

CHAP. V. — Ici, l'Esprit met à nu le mal, l'hypocrisie d'Ananias. Le monde se montre adversaire, d'un côté, et l'hypocrisie, de l'autre ; mais Dieu était tellement près, que le mal ne pouvait subsister là où Dieu était. Ceci se retrouve aussi dans une réunion de frères, car si l'état de l'assemblée est bon, le mal ne peut subsister devant Dieu. Remarquons aussi que le péché d'Ananias est un de ces péchés qui vont à la mort. — Au dedans, Dieu manifestait sa puissance (vers. 42), et de même au dehors par l'intervention des anges (vers 19), quand l'opposition des Juifs reparait de nouveau contre les apôtres (vers. 47). Dieu envoie un ange pour délivrer Pierre, afin qu'il pût poursuivre son œuvre. Au verset 28, la conscience commence à être inquiétée ; ils craignent que le sang de cet homme ne vienne sur eux, après avoir dit : « que son sang soit sur nous. » Une

chose frappante ici, c'est que Pierre parle (vers. 29) d'une manière plus brève, on pourrait dire plus hardie, car à quoi bon jeter les perles devant les pourceaux ? « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; » vous avez pris votre parti, nous, nous prenons le nôtre : nous sommes les témoins de Dieu. En cette circonstance, la sagesse des apôtres est remarquable ; ils ne s'attaquent pas au souverain sacrificateur ; pour eux ce n'était pas une question de *droit*, mais d'*obéissance*, et il n'y a rien qui rende plus fort et plus humble que l'obéissance : les apôtres font leur œuvre en demeurant dépendants de Dieu. Voilà ce que produit l'Esprit de Dieu : le *calme* et l'*obéissance*.
(à suivre.)



Remarques sur 1 Jean II, 8.

« Encore une fois je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en Lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit maintenant. »

Ce verset de la première épître de Jean renferme un principe très-important de la vie divine : il nous apprend ce qui est notre vie et nous dit d'où cette vie découle.

Il y a deux parties de la manifestation de la vie divine, savoir ce que Christ a été personnellement ici-bas, et ce que, maintenant qu'il a été glorifié, il manifeste par nous et en nous, — en premier lieu : Christ, la source de la vie divine pour nous — (« *la Parole a été faite chair...* ») ; — et puis : la manifestation de la vie divine par nous et en nous. Là nous pouvons corriger

lout jugement que nous portons sur nos propres vies, parce que Dieu nous a donné en Christ Lui-même, qui en est la puissance, le parfait et merveilleux modèle de la vie divine. Christ est cette vie éternelle, qui était avec le Père : et Dieu nous a donné cette vie éternelle.

« *À commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses furent faites par elles...* » Il était le Créateur ; il était éternellement avec Dieu avant qu'il créât : « *Et la parole fut faite chair et habita au milieu de nous,* » et : « *De sa plénitude nous tous nous avons reçus...* » — Il y a ici deux choses :

4° « *La Parole fut faite chair ;* » il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance (Hébr. 1, 3), « *l'image du Dieu invisible,* » la parfaite représentation de ce que Dieu est. « *Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu, a vu le Père* » (Jean XIV, 8-9). Dans sa personne nous trouvons la vie elle-même qui était avec le Père dès le commencement. Il était la vie ; la vie était en Lui. Jamais l'Écriture ne dit que la vie éternelle soit en nous, mais que Dieu nous a donné la vie ; et cela est fort différent. Christ Lui-même est notre vie. Il a la vie en Lui-même. Mais c'est ici le témoignage que Dieu nous a donné la vie éternelle ; — et cette vie est dans son Fils (1 Jean V, 11-13) : le Fils a la vie en Lui-même. Ma main est vivante, mais ma vie n'est pas dans ma main. Ma main vit en vertu de son union avec mon corps : coupez-la, et je vivrai encore. De même l'Église, ou bien une âme individuellement, vit en vertu de son union avec Christ, le « Chef. » En Lui est la réalité de la vie.

2° Quand Christ était ici-bas, toutes ses instructions étaient les expressions de cette vie. Elles n'étaient pas comme un commandement donné dans la loi, car la loi exigeait de l'homme ce qui était juste et ce que l'homme devrait être en relation avec Dieu ; la loi était l'expression de la responsabilité qui se rattachait au caractère de l'homme comme homme ; elle n'allait pas plus loin. Mais Christ était la manifestation de ce que Dieu était pour l'homme ; — l'amour agissant au milieu du mal. Aimer des pécheurs ne faisait pas partie de la loi ; mais c'était la part du Seigneur : il vint ici-bas pour aimer.

De plus, dans toutes ses pensées et le caractère de ses sentiments pour nous, le Seigneur allait bien au-delà de la simple lettre de la loi, car la loi ne pouvait pas dire : « *Bienheureux les pauvres en esprit !* » Il fallait pour cela que Dieu fut reconnu pour ce qu'il est. La loi ne pouvait pas davantage déclarer : « *Bienheureux ceux qui procurent la paix ;* » mais Christ était Lui-même le Prince de paix, montrant qu'il fallait que la paix fût faite. Pareillement, pour les devoirs : il y avait dans la loi une spiritualité qui dépassait ce que nous voyons ; mais il y avait en Christ une puissance de bien qui allait plus loin que le mal. Jamais la loi ne manifesta de la puissance qui surmontât le mal sous la forme de l'amour ; mais en Christ fut manifestée la puissance du bien triomphant du mal : — ce fut là la vie de Christ. Dans toutes ses actions apparaissaient le caractère et l'expression de ce que Dieu était dans l'homme quand il était sur la terre ; et cela parle au cœur et l'attire. Il était la vie éternelle qui était avec le Père. Jean-Baptiste qui était le plus près de Christ et qui le

précéda immédiatement, duquel le Seigneur rendit témoignage : « *D'entre ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean le Baptiseur,* » Jean-Baptiste vint dans la voie de la justice, et en conséquence se tenait loin des hommes ; il était dans le désert et n'avait de relation avec personne ; il était un héros qui marchait devant Christ pour l'annoncer ; il vivait seul, et mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Mais Dieu, Lui que l'homme avait offensé, pouvait venir en grâce au milieu des hommes et leur parler dans l'esprit de la grâce qui s'élève au dessus du mal et le surmonte et exprime ce que Dieu est : et ils disaient : « *Jamais homme ne parla comme cet homme* » (Jean VII, 46).

Nous lisons aussi qu'« *il passait de lieu en lieu faisant du bien.* » En Lui furent trouvés l'activité du bien, les souffrances pour la justice, l'exercice de l'amour : « *Aimez tous les frères!* »

Il y a une autre chose qui caractérise spécialement la vie divine de Christ, savoir le discernement de cette vie dans ceux qui la possèdent, la puissance de reconnaître l'Esprit de vie dans une autre personne. On a dit avec raison qu'il fallait beaucoup de grâce en quelqu'un pour discerner peu de grâce dans un autre. Il y a une puissance d'attraction dans la grâce qui reconnaît l'Esprit de Christ dans une autre personne. Christ a pu dire : « *Vu que lui aussi est fils d'Abraham.* » Il y avait en Christ ce qui attire. Dès qu'un chrétien reconnaît la vie divine dans une autre personne, en dépit des différences d'éducation, de rang et de beaucoup d'autres choses, il se sentira attiré vers cette personne : c'est quelque chose de caractéristique et dont le chré-

rien ne peut se défendre. Dès que quelqu'un discerne l'esprit de Christ dans une autre personne, il se sent nécessairement attiré vers cette personne, et il se trouve immédiatement uni à elle dans l'amour. « *A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous* » (Jean XIII, 35). Aussitôt que l'esprit et le caractère de Christ se manifestent en quelqu'un, celui en qui est l'esprit de Christ se sent nécessairement attiré vers cette personne. Et puis vient le précieux discernement des traits de ce caractère : on discerne Christ. « *Aimez vos ennemis...* » (Matth. V, 43 et suiv.) : cet amour a été manifesté en Christ comme homme. « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous?* » Vous devez être élevés au dessus de vos ennemis et aimer ceux qui ne sont bons à rien. En Christ, nous voyons Dieu descendant du ciel et manifestant cette vie dans un homme sur la terre de manière à attirer vers Lui et à amener dans sa présence en paix ; et il dit : « *Comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre* » (Jean XIII, 34). « *Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait* » (Matth. V, 48). Il surmonte le mal par le bien : Vous donc, faites comme Dieu fait : « *Aimez vos ennemis.* » C'est là ce qui démontre que Christ était Dieu, en ce qu'il pouvait aimer ce en quoi il n'y avait rien d'aimable. En Dieu, la source de l'amour procède de Lui-même, mais nous, nous avons besoin d'un objet qui nous attire.

Je parle ici de la révélation primitive, de « *ce qui était dès le commencement* » (1 Jean I, 1), et quelque chemin que nous fassions en avant, il faut toujours après tout que nous en revenions à cela, à ce qui est

toujours parfait, parce que c'est Dieu Lui-même qui est manifesté. Personne ne peut jamais m'amener à quoi que ce soit en quoi Dieu soit manifesté en dehors de la parole vivante de Christ ou de la parole écrite de l'Écriture. Nous n'avons qu'une chose à demander: Est-ce que ce qui nous est présenté est « *ce que nous avons entendu dès le commencement* » (1 Jean I, 1 ; II, 7, 24)?— Si ce n'est pas cela, ce sont « *des séducteurs* » (2 Jean 7; 1 Jean IV, 1 ; etc.)! Si c'est « *ce que nous avons entendu dès le commencement,* » c'est Dieu : et cela doit nécessairement éprouver toutes choses, et telle est la parole. Placez un pécheur devant la parole et vous apprendrez ce qu'il est, comme pour la pécheresse qui entre chez Simon (Luc VII). La parole écrite est la manifestation de Christ et elle « *juge des pensées et des intentions du cœur* » (Hébr. IV, 12-13). Ce n'est pas qu'un homme puisse juger la parole de Dieu sans se juger lui-même; en sorte que s'il la juge mal, il est jugé lui-même. Vous pouvez parler de couleurs ou de la lumière à un aveugle, mais s'il est réellement aveugle, il ne vous comprendra pas; c'est le fait qu'il ne perçoit pas la lumière qui démontre qu'il est aveugle: « *celui qui ne croit pas est déjà jugé* » (Jean III, 18), il est incapable de voir que Christ était Dieu manifesté en chair et la parole le juge lui-même. Il faut qu'il en soit ainsi là où Dieu est manifesté. Si je suis incapable de discerner ce qui manifesta Christ, et que la parole n'atteigne pas mon âme, c'est cela qui me juge. « *La parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour* » (Jean XII, 48). Toutes les voies de Dieu, actuellement, présentent la manifestation *morale* de Dieu, après, on verra sa manifestation *judiciaire*. Si la manifestation

morale n'est pas reçue : « la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour ! »



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite de la page 279.)

APOCALYPSE. (Suite.)

Le résidu d'Israël est scellé pour être préservé ; la multitude des Gentils qui doit être épargnée est recon- nue.

Les trompettes amènent les quatre premiers juge- ments spécifiques, dans la terre romaine occidentale, sur toute prospérité et puissance terrestres. Les deux suivants sont des jugements sur les hommes, dont la portion est sur la terre, mais dans l'Orient. Puis vient une parenthèse pour montrer la connexité de la grande bête ou empire occidental avec l'Orient, et le témoi- gnage donné là avant la fin de la période de la se- conde trompette de malheur ; ensuite la septième trom- pette sonne et clôt toute la scène.

Une nouvelle vision de dispensations spéciales s'ou- vre alors, elle est plus en rapport avec l'état religieux des hommes ; aussi les Juifs sont tout d'abord mis en scène.

Le peuple Juif est vu tel que le ciel le voit dans les conseils et les décrets de Dieu. Ainsi, il y a un Fils qui doit naître et gouverner toutes les nations avec une verge de fer — le Christ ; et, je n'en doute pas, l'E- glise tout entière unie à Lui. Mais ce Fils est enlevé de devant le dragon dans le ciel et vers le trône de

Dieu ; et la femme — le peuple juif en détresse au dernier jour — s'enfuit loin de la persécution, trois ans et demi, dans le désert. C'est ainsi que les grands éléments de toute la scène nous sont exposés. Cela nous est ensuite présenté historiquement. Satan est précipité sur la terre, étant en grande fureur ; son temps, il le sait, est court ; sa carrière dans le ciel est terminée : l'accusation des saints qui sont sur la terre est finie ; mais il persécute les Juifs qui, comme nous l'avons vu, s'enfuient ; alors il se tourne contre les témoins qui sont parmi eux. Puis les agents terrestres apparaissent ; la bête à sept têtes et à dix cornes reçoit son pouvoir de Satan pour 1260 jours, elle blasphème tout ce qui est céleste et persécute les saints ; une seconde bête, dans les caractères prophétique et royal de Messie, favorise et exerce le pouvoir de la première, qu'elle fait adorer par le monde, en opérant des miracles et en donnant la respiration à l'image qu'elle a fait faire à cette première bête.

Après cela, nous avons le résidu qui souffre comme le Christ — le témoignage, les jugements et les avertissements de Dieu ; et finalement le jugement de la terre, et la destruction du Méchant par le Fils de l'homme. Cela clôt cette vision. Un autre signe, non pas synchronique, ni consécutif, vient ensuite. Il atteint jusqu'à la troisième chose signalée dans le chapitre précédent.

(à suivre.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Discipline.*Job.*

L'allusion faite à Job dans l'épître de Jacques, chap. V, 11 : « Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux, » suffit pour appeler l'attention de tout cœur sérieux vers l'étude d'une histoire qui nous est rapportée avec autant de détails.

Job apparaît d'abord devant nous comme un homme modèle, heureux dans sa condition, fidèle et vrai dans ses relations avec Dieu. Nous voyons en lui un homme qui s'était élevé, sous tous les rapports, au-dessus du mal et des afflictions qui sont la part du genre humain, — nous présentant ainsi un exemple remarquable de la manière dont Dieu pouvait distinguer, au milieu de toute sa génération, un homme puissant et supérieur, qui vivait sur la terre pour Dieu, et était en même temps

abondamment béni par Lui. Job était intègre et droit ; il craignait Dieu et se détournait du mal, et quant à tous les biens de la terre, il en avait en si grande abondance qu'il était le plus puissant de tous les Orientaux.

Il est important de remarquer, que Job marchait sur la terre d'une manière agréable à Dieu et reconnue de Dieu comme telle, lorsque Satan mit en doute pour la première fois sa fidélité et lui imputa le motif indigne qu'impliquait la question : « Est-ce en vain que Job craint Dieu » (I, 9) ? — Ce fait nous aide à comprendre la nature de la discipline à laquelle Job fut soumis, car nous voyons que, dans le principe, cette discipline ne lui fut pas dispensée parce qu'il était tombé en faute, mais plutôt pour manifester, en dépit de Satan, combien était juste l'estimation que Dieu faisait de son serviteur. Nous verrons qu'en réalité, Job montra beaucoup de faiblesse personnelle et faillit à bien des égards, lorsqu'il se trouva sous la discipline de Dieu ; car, bien que les épreuves, par lesquelles il eut à passer, lui aient été infligées par la main de Satan, qui voulait constater par elles, la vérité de ses calomnies contre lui, Dieu se servit de ces mêmes épreuves, pour accomplir en Job ce renoncement à lui-même et cette foi en Dieu, qui étaient nécessaires à sa pleine bénédiction et pour la manifestation de la vérité du témoignage que Dieu, dans sa bonté, avait rendu à son égard. Il y a un très grand intérêt à suivre les voies merveilleuses, par lesquelles Dieu à la fois confond Satan, justifie son propre jugement, forme son serviteur et l'élève jusqu'à la position qu'il lui avait attribuée et, après l'avoir placé là, censure Satan en donnant à Job le double de ce qu'il possédait auparavant.

Qu'est ce que n'a pas dû souffrir un homme, placé dans les circonstances où était Job, en se trouvant tout d'un coup plongé dans une infortune comme celle qui l'enveloppe en un moment? Nous le voyons, l'instant d'avant, jouissant de tous les dons de la bonté de Dieu, s'appliquant en même temps à garder, devant Dieu, une conscience pure et scrupuleuse; et, plein d'un saint zèle, se levant de bon matin, après les festins de ses fils, pour offrir des holocaustes selon le nombre de ses enfants, *car Job disait: Peut-être que mes enfants auront péché, et qu'ils auront blasphémé contre Dieu dans leurs cœurs. Et Job en usait toujours ainsi* » (I, 5). Job veillait ainsi soigneusement devant Dieu, sur chacun des points connus du cercle des gratuités divines, et nous aurions pu penser, et sans doute Job y comptait, que rien ne viendrait troubler le repos dans lequel la grâce l'avait placé. Assurément, quelles que fussent d'ailleurs les craintes qui l'assiégeaient, semblables à des nuages qui viennent obscurcir le ciel pendant le jour le plus beau, Job n'avait aucune idée de l'esprit malin qui, en l'accusant devant Dieu, amena le Dieu béni à le livrer entre ses mains pour que l'intégrité de Job et sa fidélité inébranlable à Dieu fussent manifestées de la manière la plus évidente. Nous devons, en outre, ne pas oublier que, tandis que le dessein de Dieu dans ses voies envers Job était de justifier sa propre estimation de son serviteur, nous apprenons en même temps comment Dieu élève et discipline ce serviteur, afin de le rendre digne de cette estimation même.

Ce fut au moment où Job ne devait guère s'y attendre que le coup le frappa. Souvent il avait eu ses ap-

préhensions, car nous l'entendons disant : « *Ce que je craignais le plus m'est arrivé* » (III, 25) ; et il doit toujours en être ainsi, quand nous n'avons aucune meilleure garantie de l'amour, que l'évidence et la présence de ses dons. Les dons de l'amour nous sont aussi en piège, et dans une certaine mesure, l'accusation de Satan contre nous est souvent juste : trop souvent, le fondement de notre paix et de notre tranquillité d'esprit devant Dieu git dans sa bonté et les dons de sa grâce, et non pas simplement dans la connaissance de son amour. Cela est mis en évidence bien manifestement par la violente douleur et le désespoir que manifestent beaucoup de chrétiens, lorsqu'ils sont privés de quelque grâce particulière. Ils s'étaient reposés sur le don plutôt que sur Dieu, et le don était pour eux la preuve de l'amour divin : l'amour lui-même n'était pas le repos de leur cœur. Satan connaît cette tendance de l'homme ; c'est pourquoi il n'hésite pas à en accuser Job, lui imputant de n'avoir aucun lien avec Dieu, aucune crainte de Lui, si ce n'est à cause des nombreuses faveurs dont Dieu le comblait. Dieu dans sa grâce avait déclaré à Satan au sujet de son serviteur, qu'il n'avait pas d'égal sur la terre. Satan réplique, imputant à Job un motif intéressé pour son attachement à Dieu, et soutenant que, si Job était dépouillé de tout ce qui le liait maintenant à Dieu, il blasphèmerait Dieu en face. Là-dessus le Seigneur, pour prouver la vérité du jugement qu'il avait porté sur Job, et pour rendre Job en lui-même digne de ce jugement, permet à Satan d'enlever à Job tout ce qu'il possédait.

En un seul jour, dans une succession rapide, Job perd ses richesses, ses enfants, les biens de la terre, tout en

un mot. Jamais catastrophe ne fut plus soudaine ni plus complète. « *Alors Job se leva, et déchira son manteau, et rasa sa tête, et se jetant par terre, se prosterna* » (I, 20). Job supporte ces premiers gros flots de l'adversité de la manière la plus exemplaire. Il dit : « *Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et nu je retournerai là. L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté : le nom de l'Éternel soit béni* » (I, 21).

On peut remarquer qu'une grande accumulation de revers ou d'afflictions se supporte mieux dans le premier moment que plus tard. La force qui est dans le cœur, la confiance en Dieu, sont la ressource de l'âme quand le coup est soudain et foudroyant ; et il me semble que Satan se trompa lui-même, en usant de son pouvoir d'une manière aussi précipitée, car certainement les souffrances séparées par des intervalles sont beaucoup plus pénibles. Quoi qu'il en soit, Satan espérait que l'épreuve serait tellement écrasante, que Job ne pourrait s'empêcher d'accuser Dieu de sa calamité. Mais la grandeur même du mal fait appel à toute la force latente d'un homme et la met en activité comme chez celui qui se noie ; une difficulté moindre n'aurait pas le même effet. Quelquefois l'épreuve n'est pas assez forte pour amener l'homme à faire cet effort suprême ; mais lorsqu'une difficulté excessive a provoqué l'effort, et que celui-ci s'est trouvé inefficace, alors on sent son entière impuissance et les ténèbres du désespoir viennent envelopper l'âme.

Job supporte si bien son affliction, que le Dieu de toute grâce peut de nouveau défier Satan et rendre témoignage à son serviteur : « *N'as-tu point considéré mon serviteur Job qui n'a point d'égal sur la terre...* »

Satan répond : « *Chacun donnera peau pour peau, et tout ce qu'il a pour sa vie. Mais étends maintenant ta main, et frappe ses os et sa chair, et tu verras s'il ne te blasphème point en face* » (II, 3, 5). Sans doute, quand nous avons été dépouillés de tout ce que nous aimons, et que toute la scène qui nous entoure, jadis si douce et si pleine de charmes, n'est plus qu'un désert, où les tombeaux seulement de nos joies passées subsistent encore, — alors, si, à côté de cela, un mal corporel nous fait être un fardeau pour nous-mêmes, on peut dire que la coupe de l'épreuve est comble ; la souffrance corporelle et la maladie nous rappellent de la manière la plus cruelle toute l'étendue de notre malheur et de notre isolement, sans nous laisser ni force, ni pouvoir, pour améliorer notre condition.

Dieu permet à Satan de frapper Job du mal physique le plus pénible et le plus douloureux ; il fait venir sur lui, « *un ulcère malin depuis la plante de son pied jusques au sommet de la tête* » (II, 7). La misère de Job est complète. Sa femme est accablée et, dans son angoisse, elle tombe dans le piège de Satan, et conseille à son mari de maudire Dieu et de mourir. Ainsi tout est contre Job. Quel exercice pour son âme ! quel travail intérieur pour qu'il ne cesse pas d'espérer en Dieu ! Mais chaque exercice fortifie le cœur en Dieu, quoique dans le moment même, celui qui souffre ne le sache guère. Plus l'angoisse est profonde, plus aussi est profond le sentiment de la grâce qui nous délivre ; l'une ne fait que préparer le terrain pour que l'autre s'y enracine davantage.

Ici, encore, au début, Job supporte merveilleusement l'épreuve. Il reprend sa femme, disant : « *Quoi !*

nous recevions de Dieu les biens, et nous n'en recevions pas les maux » (II, 10) ? Mais l'épreuve doit devenir plus douloureuse encore. Ses amis viennent pour pleurer avec lui et le consoler. — Lorsque Dieu me fait passer par une discipline que mes amis les plus intimes ou mes parents ne comprennent pas, leur présence et leurs offres de secours et de sympathie me troublent, et me font du mal plutôt que de m'apporter du soulagement. Job eut à en faire l'expérience, par sa femme et les affections naturelles, d'un côté, par ses amis et l'intelligence d'hommes supérieurs, de l'autre. Quelle scène que celle devant laquelle nous nous trouvons ici ! « *Et levant leurs yeux de loin, ils ne le reconnurent point, et élevant leur voix, ils pleurèrent ; et ils déchirèrent chacun leur manteau, et répandirent de la poudre sur leurs têtes, en la jetant vers les cieux : Et ils s'assirent à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits ; et nul d'eux ne lui dit rien, parce qu'ils voyaient que sa douleur était fort grande »* (II, 12, 15).

« *Après cela, Job ouvrit la bouche et maudit son jour »* (III, 1). Sous le poids d'un coup terrible, on se sent tellement séparé de tout ce qui nous entoure, que l'on ne cherche ni à se plaindre, ni même à parler ; et s'il y a de la confiance en Dieu, on s'y renferme davantage ; celui qui souffre est incapable de regarder à lui-même en rapport avec les choses de la terre et avec la position qu'il occupait au milieu d'elles. Mais du moment que l'on est ramené à la réalité de ses relations avec toutes les choses d'ici-bas, on est nécessairement occupé de soi-même, à moins que l'on n'en ait fini avec le *moi*. La discipline est dispensée afin de mettre de côté le *moi*, et d'introduire le cœur dans sa véritable rela-

tion avec Dieu, à part du *moi*. C'est pourquoi l'effet de la discipline est de manifester les mouvements secrets et les sentiments les plus profonds du moi, qui autrement n'auraient pas été découverts ou connus et qui, n'étant pas connus, n'auraient pas été jugés et abandonnés. — Job sent maintenant tout son malheur ; ne voyant que désolation autour de lui, et ayant survécu à toute joie sur la terre, il maudit son jour. Pourquoi avait-il vécu, et pourquoi vivrait-il encore ? — Il ne connaissait guère la place qu'il occupait devant Dieu, et savait bien peu comment Dieu le préparait, par le moyen de terribles souffrances, à justifier le témoignage que Lui-même avait rendu de lui devant Satan.

Nous avons à voir maintenant de quelle manière Dieu met à exécution le dessein de son amour, observant en même temps le chemin que suit nécessairement une âme qui est sous la discipline du Seigneur, pour arriver à une simple dépendance de Dieu et à se reposer en Lui seul. La première pensée d'un homme, et la plus amère, quand il arrive à une pleine conscience de sa misère, est de maudire son jour. Le sentiment est terrible : — il conduit au suicide lorsque Dieu n'est pas connu ; mais si Dieu *est* connu, comme dans le cas de Job, ce sentiment devient le commencement d'un travail salutaire, non pas dans le mécontentement et le désespoir qu'il révèle, mais parce que l'âme sent et comprend ce qu'est la mort, la complète destruction et la séparation d'avec toute chose. On peut se laisser aller à la révolte et au murmure, en apprenant à connaître l'état de complète misère de l'homme sur la terre ; mais il faut nécessairement que nous passions par là pour arriver à un entier renoncement

à nous-mêmes. Nous ne devons pas en faire une accusation contre Dieu, mais réaliser que c'est là la vraie place de l'homme. Mais on préfère la mort à un pareil état de souffrance : vivre ainsi n'a aucun attrait pour le cœur. Job l'éprouve. Il ne sait pas que Dieu cherche à faire de lui un témoin de la dépendance de Lui-même contre Satan. Mais telle est la voie de Dieu. La discipline peut avoir pour effet de nous faire sentir que la mort vaut mieux que la vie, mais elle accomplit le propos de Dieu.

La réponse d'Eliphas le Témánite pousse Job en avant dans ce chemin. Je pense qu'il faut considérer les trois amis de Job, comme représentant les différents raisonnements avec lesquels la conscience se débat, lorsqu'elle se trouve sous ce genre de discipline. Eliphas donne à entendre à Job, qu'il méritait les afflictions que Dieu avait fait venir sur lui : « *J'ai vu que ceux qui labourent l'iniquité, et qui sèment l'outrage, les moissonnent* » (IV, 8) ; il avance même qu'il ne s'agit pas de discipline seulement, car s'il en était ainsi, « *celui qui fait la plaie, la bande* » (V, 17) : puisque Dieu ne bandait pas la plaie, il y avait donc plus que de la discipline. L'effet de ce raisonnement sur Job ; c'est qu'il n'est plus autant occupé de son malheur, que du droit qu'il a de se plaindre, et de l'effort qu'il fait pour retorquez les suggestions de son ami (VI, VII). Il nous fait le récit de ses infortunes, rendues encore plus douloureuses par la manière dont il se trouve déçu dans ses amis ; il cherche à se justifier lui-même, tout en étant d'autant plus convaincu que ses jours ne sont que vanité : « *C'est pourquoi je choisirais d'être étranglé et de mourir, plutôt que de conserver mes os* » (VII, 15). Que

de leçons douloureuses nous avons à apprendre, avant que nous discernions la sagesse du renoncement à soi-même ! Par quels exercices l'âme ne doit-elle pas passer, sous la discipline, afin qu'elle soit amenée là ! Combien elle est tourmentée, tantôt par une pensée, tantôt par une autre, par toutes sortes de raisonnements qui ne doivent leur existence et leur puissance qu'à la mesure du *moi* qui se trouve encore dans l'âme ! C'est la possibilité de la vérité d'une accusation qui la rend pénible et irritante. Bildad répond. C'est un nouvel exercice pour Job. — Il est d'une grande utilité pour nous que nous trouvions dans la Parole de Dieu un récit de ces exercices si souvent inexplicables, par lesquels nous apprenons à comprendre le néant de l'homme et des raisonnements *qui se disent nos amis* et qui nous éprouvent d'autant plus péniblement. Bildad blâme Job sévèrement. Il lui dit que les paroles de sa bouche sont comme un vent impétueux, et que, s'il était pur et droit, Dieu se réveillerait pour lui (VIII, 4, 6), le rejetant toujours davantage sur lui-même, en présentant les épreuves que Dieu lui dispense comme des rétributions judiciaires du péché, et non pas, ainsi qu'elles l'étaient véritablement, comme la discipline de Dieu qui devait le dépouiller entièrement de lui-même. Job n'est plus maintenant autant accablé par son malheur qu'il n'est occupé de sa justification vis-à-vis de ses amis ; et c'est un travail fatigant et pénible pour l'esprit, que de repousser des accusations portées par des amis, qui prétendent que nous souffrons justement une irréparable misère. Job savait qu'il n'avait rien fait pour mériter ses afflictions ; mais il avait à apprendre, qu'il n'avait *droit* à rien ; et cela, ses amis

l'ignoraient comme lui : ils ne voyaient pas au delà de la justice.

(à suivre.)



Notes sur quelques méditations.

XII

Sur Jean VIII 54-59 et IX.

Dans les évangiles, nous sommes admis à contempler notre Sauveur marchant, de fait, dans ce monde, tel que nous le dépeint ce beau livre du Lévitique, dont nous avons dit un mot ce matin. Il est bien doux de suivre les pas du Seigneur Jésus, et quel charme donne à cette contemplation, la conscience que nous avons sous nos yeux, ici dans l'Évangile, cet homme parfait, parfaitement homme, mais parfaitement saint comme tel, ayant le Saint-Esprit pour père de son humanité, ce qui le séparait des pécheurs, et étant oint du Saint-Esprit pour exercer son ministère au milieu des hommes; habitant au milieu de nous plein de grâce et de vérité, apportant la vie et la lumière, et en même temps portant nos langueurs et se chargeant de nos maladies; glorifiant Dieu d'une manière parfaite, procurant à Dieu, qui contemplait chaque pulsation de son cœur, un honneur, une gloire, des délices que Dieu n'aurait jamais trouvés dans la marche du premier Adam avant sa chute; car il est facile à comprendre qu'une marche, parfaite dans l'obéissance *au milieu du mal*, glorifie Dieu davantage qu'une marche dans l'innocence *au milieu du bien*, comme c'était le cas d'Adam dans le jardin.

Voilà ce qu'a été pour Dieu notre adorable Sauveur, prenant tout son plaisir à faire sa volonté, ayant pour viande de faire cette volonté et d'accomplir son œuvre, s'étant consacré pour la gloire de Dieu et le bonheur des pauvres pécheurs. Je le répète, la conscience de ces choses donne à tous les pas du Sauveur, dans ce monde, un charme particulier; car Dieu nous admet à partager avec Lui (dans notre mesure) les délices qu'Il a trouvées dans cet homme parfait. Considérons donc quelques-uns de ces pas dans les premiers chapitres de cet évangile : Au chap. III, nous le trouvons occupé à mettre au clair un docteur d'Israël sur le changement de l'ordre des choses ; il ne s'agissait plus d'enseigner la chair, il fallait une nouvelle naissance. Il allait maintenant parler de choses *célestes* : Il s'agissait d'échapper à la perdition et de posséder la vie éternelle par la foi en Lui qui allait être élevé, comme le serpent d'airain avait été élevé au désert par Moïse.— Mais la lumière qui manifestait la nécessité de ce salut déplait à l'homme, parce qu'il aime le mal ; c'est ce qui est arrivé tout de suite.

Au chap. IV, Jésus est obligé de quitter la Judée et de s'en aller en Galilée.—En suivant cet homme saint, se consacrant à Dieu au milieu du mal, étant ainsi un jugement constant sur la marche des hommes qui l'entouraient, — nous ne pouvons concevoir combien une telle lumière leur était insupportable, et comment le premier besoin était de s'en défaire, d'en écarter l'éclat qui mettait chaque chose à sa place. — Voilà la réception qu'a trouvée dans ce monde Celui qui habitait au milieu de nous plein de grâce et de vérité. Il est obligé de s'en aller d'un lieu à un autre, parce qu'Il est rejeté,

c'est là ce que nous allons trouver dans tous ces chapitres.

Mais une autre chose apparaît aussi ici dans sa beauté : c'est que le Fils de Dieu étant rempli de grâce au milieu des hommes, il fallait qu'Il la répandît quelque part. Si les Pharisiens l'obligent de quitter la Judée, il s'en ira en Galilée, et en traversant la Samarie, il trouvera une pauvre âme à délivrer, à laquelle il aura le bonheur de révéler le don de Dieu et Celui qui donne de l'eau, laquelle désaltère pour toujours, devenant en nous une fontaine qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Puis un grand nombre de Samaritains croient en lui, après l'avoir prié de demeurer deux jours avec eux, et Jésus est heureux de se révéler à eux comme le Sauveur du monde, le Christ. Ensuite les Galiléens le reçoivent. Voilà la grâce, il faut que Dieu bénisse, et c'est de pauvres êtres tels que nous, qui sommes au bénéfice de ce besoin de son cœur. Il a besoin de rendre heureux, et si les uns n'en veulent rien, Il en trouvera d'autres.

Au chap. V, le Seigneur revient à Jérusalem, après avoir guéri à Capernaüm le fils du seigneur de la cour, lequel crut avec toute sa maison. Jésus monte à Jérusalem où il y avait une fête des Juifs. Ici encore nous trouvons ce qu'est le cœur du Sauveur. Va-t-il à la fête? Non, il va auprès de ceux qui ne pouvaient pas fêter, c'est là que son cœur compatissant le dirige, vers les malheureux courbés sous le poids des conséquences du péché. Et, arrivé dans cette enceinte lugubre, vers lequel se dirige-t-il? vers le plus malheureux, incapable par lui-même de profiter du bienfait de l'eau troublée par l'ange (la Loi promet la vie, si l'homme a la force de

l'accomplir ; la grâce *apporte* le salut à l'homme qui n'a ni vie, ni force). Jésus le voyant là, et sachant qu'il y était depuis longtemps, le délivre. Voilà toujours la grâce dont le Seigneur était *plein*. — Mais la manifestation de la grâce ne touche pas le cœur de l'homme, l'homme religieux surtout n'en veut rien. Le Seigneur est là, travaillant de concert avec le Père pour sortir l'homme de dessous les conséquences du péché ; et voilà l'homme religieux qui accuse Dieu de violer le sabbat. Tel est l'homme ; mais le Seigneur toujours le même, plein de grâce et de vérité, répond : Mon Père ne peut pas se reposer pendant que vous êtes malheureux, et moi non plus. Quelle réponse, bien-aimés ! oh ! c'est bien là la grâce, et il faut bien être Dieu pour la manifester ainsi. La dureté de leurs cœurs ne fait que donner occasion au Seigneur de dérouler devant eux ce qu'Il est de la part du Père pour donner la vie éternelle (plus tard pour juger), pour délivrer de la mort et du jugement, pour ressusciter en la résurrection de vie tous ceux qui se placent par la foi au bénéfice de cette grâce. Il ne les laissera pas parmi les morts, ils seront ressuscités par le *Seigneur*, les autres par le *Juge* (il vivifie et il juge). Ensuite, Il déclare être le pain du ciel, il s'abaissera jusqu'à la mort, il donnera sa chair à manger, son sang à boire, afin que sa mort soit l'aliment de la vie en nous. Il affranchira du péché, on n'en sera plus esclave, on ne goûtera jamais la mort, etc. (chap. VIII, 36 et 52). — Eh bien, tout cela ne fait qu'exciter la rage des orgueilleux Juifs, ils lèvent des pierres pour les jeter contre lui, et le voilà de nouveau obligé de se cacher d'eux et de s'en aller (VIII, 59). — Et comme il passait, une pauvre âme à déli-

vrer se rencontre encore sur son chemin, comme la Samaritaine s'y était trouvée au chap. IV. — Un aveugle-né se trouve là pour manifester que, quand même le Seigneur est rejeté quant à ses paroles, ses œuvres prouveront cependant ce qu'il est, et ces œuvres sont *les œuvres de Dieu* (vers. 3). — Mais, hélas ! de la part de l'homme, *ces œuvres-là* ont la même réception que les paroles du Seigneur au chap. VIII. Quoi qu'il en soit, grâce lui en soit rendue, cela ne l'empêchera pas de prendre ses brebis et de les bénir.

Le pauvre aveugle est délivré, et aussitôt il sent qu'il a affaire avec quelqu'un qui vient de Dieu, il rend témoignage que Jésus est un prophète. Ses parents n'osent pas rendre ce témoignage, tout heureux qu'ils étaient, je pense de la délivrance de leur fils; mais la menace d'être chassé de la synagogue n'était pas peu de chose pour un Juif. — Combien d'âmes, en tout temps, sont retenues parce que l'on aime mieux la gloire qui vient des hommes que celle qui vient de Dieu seul. — L'aveugle, lui, objet personnel du bienfait de Jésus, sachant pour lui-même une chose, c'est qu'il était aveugle et que maintenant il voyait, était trop heureux de voir clair pour ne pas rendre témoignage à celui qui avait été le moyen de sa délivrance. Il en est toujours ainsi; si j'ai été perdu, je veux dire, si je me suis vu perdu, et que j'aie trouvé la paix en croyant au Sauveur, — on perdra son temps à vouloir me dire que Jésus n'est pas un Sauveur, je répons: S'il n'est pas Sauveur, je ne sais; ou: je suis trop ignorant pour vous prouver le contraire par le raisonnement; mais voici ce que je sais et ce que j'ai; c'est que j'étais perdu et maintenant je suis sauvé. — Naturellement le témoi-

gnage de l'aveugle-né, devenu voyant et témoin, lui attire, de la part des pharisiens, ce que ses parents ont voulu éviter; ils le chassèrent dehors (vers. 34). Non-seulement on ne veut rien de Jésus dans ce monde; mais on ne veut pas mieux de ceux qui se laissent éclairer et bénir par Lui.— Même histoire aujourd'hui. — Mais, bien-aimés, que trouvons-nous au vers. 35? Oh! que c'est beau : Jésus *apprit* qu'ils l'avaient chassé dehors. Pour moi, ces paroles ont quelque chose d'ineffable. C'est quelque chose de trop sensible pour le cœur de Jésus qu'un témoignage, tant faible soit-il, rendu à sa personne, pour qu'il n'accoure pas compenser l'opprobre par une révélation plus complète de lui-même. — Et c'est ce qui eut lieu ici.

Pensez un peu quel moment critique pour ce pauvre homme que celui où il est mis dehors par les chefs de son peuple. Que de raisonnements pouvaient s'élever dans son esprit! Comme il aurait pu dire : Mais, ne t'es-tu pas aventuré, es-tu sûr qu'il soit un prophète, les pharisiens connaissent mieux les choses que toi, peut-être ont-ils raison, que veux-tu faire maintenant, te voilà dehors? Toutes ces choses, et d'autres encore, pouvaient s'emparer de son esprit. Mais le Seigneur se trouve là au moment opportun, et il en est toujours ainsi. Oui, Jésus se trouva derrière la porte qui s'est ouverte pour chasser dehors ce pauvre homme devenu voyant et témoin, en sorte que, en le mettant à la porte, on le poussa dans les bras du Seigneur Jésus. Quelle bonne affaire, quel service rendu à une âme que de la juger indigne de faire partie d'un ordre de choses où le Seigneur est rejeté, et comment voulez-vous que lui ne se trouve pas là pour recevoir une telle âme dans ses

bras.—Que c'est encourageant ! Impossible de confesser Jésus sans être mis dehors, et impossible d'être dehors sans être avec Jésus. Oui, il fait bon dehors, parce que l'on est avec lui. Le dehors *avec Lui* ne vaut-il pas mieux que le dedans *sans Lui*? Sortons donc vers lui hors du camp en portant son opprobre; car le « hors du camp, » c'est « vers Lui, » c'est là qu'il est.

Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé dehors, et l'ayant trouvé lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? il répondit et dit : qui est-il Seigneur, afin que je croie en lui? et Jésus lui dit : *tu l'as vu*, et c'est celui qui te parle; et il dit : Je crois Seigneur ! et il lui rendit hommage. » —Quelle trouvaille, chers amis ; celui à qui il a rendu témoignage comme étant un prophète, c'est *le Fils de Dieu*. Alors, pas d'hésitation : « Je crois Seigneur ! » Tu m'as ouvert les yeux, et maintenant tu viens me rencontrer au moment où j'en ai besoin ; oh ! bien, oui, tu es le Fils de Dieu.—Que lui manquait-il maintenant? qu'importe d'être à la rue quand le Fils de Dieu y est. Et que s'en suivit-il? l'adoration : « et il lui rendit hommage. »

Je trouve aussi cette instruction dans ce beau récit, c'est qu'il ne s'agit pas d'attendre de tout savoir au sujet de la personne du Seigneur Jésus, avant de commencer à lui rendre témoignage ; non, il s'agit d'être fidèle quant à ce que nous connaissons déjà, cela nous vaudra l'opprobre, la réjection, sans doute, mais cet opprobre nous pousse infailliblement vers lui, et là, que trouve-t-on? l'on trouve, comme récompense déjà de la fidélité, une plus ample connaissance et jouissance de ce qu'il est ; et naturellement cela nous constitue adorateurs. Voyez cet homme : Il est premièrement

délivré, selon lui, par un prophète, il en rend témoignage, on le chasse dehors, il trouve le Fils de Dieu, non un prophète seulement ; et il devient adorateur. Quelle belle gradation, que ce soit notre histoire, bien-aimés, d'une manière pratique, et rappelons-nous qu'il s'agit de sortir de tout pour être avec Jésus et pour le connaître. Si nous restons, ou si nous retournons dans un ordre de choses quelconque, où il n'est pas reconnu, et où il ne pourrait se trouver lui-même ; là, non-seulement nous ne serons pas avec lui, mais nous perdrons ce que nous savions de lui. Mais si, au contraire, notre fidélité à ce que nous savons de lui nous place en dehors de tout, alors nous le trouverons, nous croîtrons dans sa grâce et dans sa connaissance, nous serons vers lui, et notre âme logera au milieu des biens.



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite et fin de la page 300.)

APOCALYPSE. (Suite et fin.)

Ici, les saints sont considérés en repos pendant le temps de la tribulation. La mer de verre est mêlée de feu. Puis les coupes sont versées sur la terre et frappent surtout le royaume de la bête et ceux qui y habitent. Ensuite tous les rois de la terre sont rassemblés, car les coups aigrissent leur orgueil et ne les corrigent pas ; et le dernier jugement de Dieu est exécuté sur Babylone même, celui de la bête étant réservé à l'Agneau. Cela donne lieu à une description de ce qu'elle est, comment elle est assise sur la bête et corrompt

toutes les nations; mais ensuite plus amplement de la bête elle-même et de ses cornes, auxquelles le jugement est aussi réservé. L'Agneau les vaincra. Babylone est Rome. Quand Babylone est jugée, les noces de l'Agneau ont lieu, car il sort alors de sa retraite céleste pour être révélé à la terre (l'enlèvement de l'Eglise, appartenant à la révélation de l'Eglise, ne pouvait pas entrer dans l'Apocalypse, quoique nous y voyions les saints dans le ciel). Le Christ donc sort comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, comme la Parole de Dieu en jugement: les saints, revêtus de justice, l'accompagnent. La bête est prise, ainsi que le faux prophète, et ils sont jetés dans le lac de feu (la seconde bête est maintenant le faux prophète - - étant avec la Bête, son caractère royal a disparu); le reste est tué. C'est le jugement de puissance et de guerre. En même temps, Satan est lié et enfermé dans l'abîme pour mille ans. Suit une session de jugement qui durera. Ils sont sur des trônes, car c'est ici un jugement royal, et le jugement leur est donné, savoir à tous les saints célestes. C'est la première résurrection — puis la seconde, dans laquelle les morts sont amenés pour être jugés, non pour la vie, non pour juger. Ensuite le ciel et la terre s'enfuient, la mort et le hadès sont détruits et Dieu est tout en tous dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

Ici, l'Esprit revient en arrière pour donner une description de la céleste Jérusalem (comme il en avait donné une de Babylone et de ses relations avec la terre) durant le millénium. Après des avertissements à ceux qui vivent dans le temps du livre et à tous, le Christ se présente de nouveau comme Celui qui a

donné cette révélation. Cela réveille dans l'épouse, avec laquelle est l'Esprit, le désir de sa venue; et tout l'ensemble de sa position — envers le Christ, envers ceux qui entendent la Parole et envers les pécheurs — est vivement exprimé. Jean scelle de ses propres désirs ceux de l'Eglise, que Jésus vienne. La réintroduction du gouvernement de Dieu dans ce monde, en Christ, et la manifestation de la position relative de l'Eglise sont, dans ce livre, pleines d'intérêt.

Il ferme, dans ce sens, le canon des Ecritures (ainsi entièrement complètes) par la doctrine de l'Eglise. Mais comme celle-ci devait encore exister et qu'elle était céleste — le jugement déjà révélé et le cours des dispensations dans ce monde (de la part de Dieu qui y conduit) sont confiés à l'Eglise pour clore le livre historiquement, comme l'Eglise le fermait doctrinalement, étant elle-même au-dessus du monde.

Explication de passages.

Matth. V. 17.

Je ne crois pas que la loi ou l'autorité de la loi soit détruite. Ceux qui ont péché en la loi seront jugés par la loi. Elle sera écrite dans le cœur de Juda et d'Israël sous la nouvelle alliance, dont nous avons la substance dans l'Esprit, mais non pas dans la lettre. Elle ne passera pas avant que tout ne soit accompli. Mais Christ en est la fin — le τέλος, — l'achèvement, l'accomplissement — en justice à tout croyant. On fait donc un raisonnement faux en concluant de ce passage que Christ est venu placer les chrétiens sous la loi. La loi n'est pas abrogée, c'est là ce qu'il affirme; mais nous ne sommes pas sous la loi, en sorte que si la loi subsiste, ce n'est pas pour nous.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Discipline.*Job.*

(Suite et fin de la page 311.)

Job reconnaît maintenant la grandeur de Dieu : il est tourné vers Dieu ; — mais il n'use de la grandeur et de la puissance divines qu'il reconnaît que pour montrer davantage la distance qui le sépare de Dieu ; il sent bien qu'il ne peut se rencontrer avec Dieu sur un pied d'égalité ; mais s'il le pouvait, il ne craindrait point. Il est évident qu'il y a un lien entre son âme et Dieu ; mais ses amis lui ont représenté Dieu comme un juge, cherchant à le persuader que la privation de bénédictions temporelles est une punition pour les péchés, ce qui implique naturellement que la présence de ces bénédictions est le contraire. Dans ce nouvel exercice, Job, je le répète, voit la grandeur de Dieu, mais il ne voit pas le soin que Dieu prend de lui : sous sa main (ainsi raisonne-t-il) de quoi me prévaudrai-je ?

Il ne comprend pas pourquoi Dieu appesantit sa main sur lui ; il considère sa manière d'agir comme arbitraire, il fait entendre que, s'il y avait quelqu'un qui prît connaissance de la cause qui est entre eux, et qui les plaçât à un même niveau, il pourrait se justifier ; mais dans l'état de choses actuel, il n'y a pas d'espérance pour lui. « Ah ! » s'écrie-t-il, « que ne suis-je expiré, afin qu'aucun œil ne m'eût vu » (X, 18) !

Tsophar réplique, cherchant à convaincre Job de péché, en lui faisant comprendre que Dieu « exige de lui beaucoup moins que son iniquité ne mérite (XI, 4), et que, s'il n'y avait pas d'iniquité, il jouirait de gratuités actuelles : « Alors certainement tu pourras élever ton visage, comme étant sans tache ; tu seras ferme et tu ne craindras rien » (XI, 15). Tsophar fait de la conduite de l'homme la mesure des voies de Dieu. Il ne voit pas le mal qui est dans l'homme, et son éloignement de Dieu qui en est la conséquence, il ne sait pas que l'homme n'a aucun droit à la moindre faveur.

Job répond — l'âme fait peu de chemin lorsqu'elle est occupée à se justifier elle-même. — Les amis de Job l'accablent de reproches, soutenant que ses afflictions doivent avoir leur motif dans le péché ; Job, n'ayant conscience d'aucun mal qui pût justifier de pareilles souffrances, rejette le raisonnement de ses amis. A ces mêmes outrages que le Seigneur Jésus supporta sans ouvrir sa bouche, quelque injustes qu'ils fussent (1 Pierre II, 22-23), Job répond, parce qu'il ne s'est pas vu tel qu'il est devant Dieu. Il juge de lui-même comme un homme le ferait, et comme ses amis, qui, en vérité, ne se trouvaient pas sur un fondement plus élevé que le sien, ne pouvaient que le faire. Il explique tout par la

souveraineté de Dieu, et ne discerne aucun dessein de grâce dans les dispensations de Dieu à son égard. Cependant il est évident que son âme gagne du terrain, car il s'écrie : « *Voilà, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en Lui* » (XIII, 15); et un rayon d'espoir vient éclairer son sentier, car il ajoute : « *Appelle-moi, et je te répondrai. Ne dédaigne point l'ouvrage de tes mains* » (XIV, 15). Quels moments que ceux où l'âme est ainsi exercée pour être délivrée enfin de toute satisfaction propre; et ne se reposer plus qu'en Dieu seul! Cependant les voies de Dieu sont parfaites, comme la fin le démontre toujours.

Eliphaz reprend la parole (XV). Il devient plus sévère et moins mesuré dans ses efforts pour convaincre Job que lui-même et ses compagnons ont de la sagesse, et que par conséquent ils sont dans le vrai quand ils affirment que Dieu agit maintenant envers les hommes selon leurs mérites, et que le méchant travaille avec douleur tous les jours de sa vie, car, dit-il : « *un cri de frayeur est dans ses oreilles : au milieu de la paix il croit que le destructeur se jette sur lui* » (XV, 21).

A moins d'étudier les exercices par lesquels nous passons nous-mêmes, nous nous ferons difficilement une idée du brisement de cœur que tous ces reproches ont dû produire en Job. Ils le poussaient dans la mauvaise direction; ils l'occupaient de *lui-même*. Il ne pouvait pas nier qu'il ne fût éprouvé; seulement, en se mesurant à la mesure des hommes, il ne voyait pas qu'il eût commis une action, qui eût pu attirer sur lui une si grande infortune. Ses amis le harassaient, dirigeant sa pensée vers ce seul point et le renfermant dans ce seul principe : que les actes de Dieu sont tou-

jours en rapport avec la conduite de l'homme, et que par conséquent, puisque lui, Job, souffrait autant, il fallait qu'il eût été coupable à un degré extraordinaire.

Job résiste (XVI), et déclare que ses amis sont « *des consolateurs fâcheux*, » ce qu'ils étaient en effet. « *Si je parle,* » s'écrie-t-il, « *ma douleur ne sera pas soulagée ; et si je me tais qu'en aurai-je moins* » (vers. 6) ? La pensée la plus amère remplit maintenant son âme, c'est que Dieu l'a livré entre les mains des méchants (vers. 12). Il fait plus ou moins l'expérience des souffrances de notre Seigneur comme homme — et qui peut comprendre l'amertume du chagrin de Job, dans ce moment-là ! « *Mes amis sont des moqueurs*, » s'écrie-t-il, « *mais mon œil fond en larmes devant Dieu* » (vers. 20).

Cependant au milieu du sentiment même de la grandeur de son épreuve et de sa souffrance, le lien qui existe entre lui, comme homme régénéré, et Dieu, se fait jour de temps en temps. Job ne s'est pas vu encore dans la présence de Dieu ; c'est pourquoi il dit : « *quoiqu'il n'y ait point d'iniquité en mes mains, et que ma prière soit pure* » (vers. 17) ; et il raisonne avec Dieu, comme un homme plaide en faveur de son prochain. Il a une certaine intelligence de la grandeur de Dieu, mais il ne connaît pas sa sainteté, parce qu'il ne s'est jamais trouvé assez près de Dieu ; car c'est la présence de Dieu qui produit la conscience de sa sainteté. C'est pourquoi Job en conclut que s'il pouvait plaider avec Dieu, il serait acquitté. Nous voyons ici par quelles profondes angoisses on passe, quand on juge au point de vue de l'homme les souffrances que Dieu nous dispense. Combien le « *moi* » de Job se montre encore partout ! Il sent qu'il est « *mis pour être la fable des*

peuples. *Les hommes droits seront étonnés de ceci, et l'innocence se réveillera contre l'hypocrite* » (XVII, 6-8); et de telles pensées la mort seule peut délivrer : « *Certes je n'ai plus à attendre que le sépulcre qui va être ma maison; j'ai dressé mon lit dans les ténèbres* » (vers. 13).

Bildad répond à Job (XVIII) en termes irrités : il lui trace pas à pas le chemin du méchant, d'abord « *pris dans son piège, parce que son conseil est renversé, jusqu'à ce qu'il n'ait plus ni fils, ni petit-fils parmi son peuple. Certainement telles seront les demeures du pervers, et tel sera le lieu de celui qui n'aura pas reconnu le Dieu fort* » (vers. 7, 10, 19, 21). Poussé à bout par l'assertion qu'il ne reconnaît pas Dieu, « *Job réplique avec raison : Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme, et m'accablerez-vous de paroles* » (XIX, 2) ? Quels moments étranges pour l'âme, lorsqu'elle cherche, en conscience et dans la foi en Dieu, à établir sa propre justice, au milieu des épreuves et des afflictions qui sont ici-bas, judiciairement et justement, la commune part de tous les hommes ; — et quand ces épreuves et ces afflictions sont envoyées comme discipline, elles pèsent encore plus lourdement sur l'âme ! — Job repousse l'accusation d'avoir été pris dans ses propres filets, disant : « *Sachez donc que c'est Dieu qui m'a renversé, et qui a tendu son filet autour de moi* » (vers. 6). Il attribue son épreuve à Dieu, mais il ne sait en découvrir aucune raison, Cependant tout en sondant ainsi sa plaie, avec le sentiment toujours plus vif qu'il est injustement frappé de Dieu, Job est fortifié dans l'espérance, comme ses paroles nous le montrent : « *Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera le dernier sur la terre, et lorsque après ma peau ceci aura été rongé, je verrai Dieu de ma chair* » (vers. 25-26).

Alors Tsophar décrit à Job, de la manière la plus saisissante, l'entière et affreuse perte du méchant. (XX). Il dénonce Job sans pitié. « *Les cieux découvriront son iniquité, et la terre s'élèvera contre lui* » (vers. 27). Job réplique (XXI), dépeignant la prospérité du méchant pour montrer que Tsophar doit être dans l'erreur ; cependant, bien qu'il sache que les reproches de ses amis ne sont pas fondés, il n'a pas une vue claire de la volonté de Dieu, ni d'une direction ou d'un dessein de la part de Dieu dans ses voies. Il ne sait pas autre chose si ce n'est que Dieu est Souverain tout-puissant, et qu'il peut agir comme il lui plaît : il n'est pas en état de discerner que Dieu a toujours devant Lui un but positif, dans chacune de ses dispensations. « *De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres* » (Actes XV, 18). « *Comment donc,* » s'écrie Job, « *me donnez-vous des consolations vaines, puisqu'il y a toujours de la prévarication dans vos réponses* » (vers. 34) ?

Eliphaz parle maintenant à Job pour la dernière fois, s'efforçant de produire une impression sur son esprit par l'énormité de ses accusations. « *Ta méchanceté n'est-elle pas grande ? et tes injustices ne sont-elles pas sans fin* » (XXII, 5) ? Il affirme encore une fois ce principe faux, mais qui plaît au cœur charnel, relativement aux voies de Dieu, savoir que Dieu donne l'or et l'argent à ceux qui retournent à lui. « *Si tu retournes au Tout-Puissant, tu seras rétabli. Chasse l'iniquité loin de ta tente et tu mettras l'or sur la poussière et l'or d'Ophir sur les rochers des torrents* » (vers. 23-24).

Dans les chapitres XXIII et XXIV deux choses sont mises en évidence. La première, c'est que Job se rend compte de la distance où il est de Dieu, et désire,

en conséquence, d'être rapproché de Lui. C'est le véritable exercice d'une âme vivifiée, qui s'en va tâtonnant, pour ainsi dire, dans les ténèbres, à la recherche de ce après quoi elle languit. « *Voilà, si je vais en avant, il n'y est pas ; si je vais en arrière, je ne l'y apercevrai point* » (XXIII, 8). En même temps, il y a chez Job le sentiment de l'immutabilité des desseins de Dieu. « *S'il a fait un dessein, qui l'en détournera* » (vers. 15) ? Et cependant la vraie crainte, cet effet solennel de la présence de Dieu, n'est pas inconnue à Job, car il dit : « *C'est pourquoi je suis troublé à cause de sa présence, et quand je le considère, je suis effrayé à cause de Lui* » (vers. 15). — Le second point qui ressort de ces chapitres, c'est que Job tourne ses regards vers l'homme. Il n'a trouvé ni le repos ni la faveur pour lui-même auprès de Dieu, et il se tourne vers les hommes : il voit que les méchants prospèrent dans le monde, mais que cependant ils ont leurs peines secrètes, et que la mort les arrête dans leur carrière.

A ce moment de ses expériences, Job ne s'élève pas autant lui-même ; il cherche à s'approcher de Dieu, mais il craint sa présence, par la raison qu'il n'a ni la paix, ni conscience de son acceptation auprès de Dieu. Les exercices, par lesquels on est appelé à passer, tant qu'on refuse de reconnaître son état de complète misère et de ruine devant Dieu, sont divers en effet.

Bildad termine ses critiques (XXV), en rappelant de nouveau quelle est la grandeur de Dieu et quelle est la souillure de l'homme, comme s'il était impossible qu'il y eût jamais entre eux un fondement de réconciliation. Paroles cruelles pour un cœur travaillé et fatigué, qui cherche un point d'appui devant Dieu que

dans son esprit il connaît et en qui il croit. Job lui répond en exposant sommairement son état (XXVII-XXXI), quant à ce qu'il est par lui-même et quant à ce qu'il comprend de Dieu. La grandeur de Dieu dans la création se présente à lui ; mais cette connaissance ne donne jamais à l'âme la conscience du caractère de son éloignement de Dieu ; aussi Job fait-il valoir son intégrité dans le chap. XXIX. Lorsqu'un homme n'est pas dans la lumière, il faut qu'il revendique son intégrité, à moins qu'il n'ait enfreint une loi, — commis quelque crime flagrant. C'est pourquoi Job cherche à se justifier de l'accusation d'être frappé par Dieu. Il est cependant intéressant de voir, dans le chapitre XXVIII, où il fait une si belle description de la sagesse, comment son âme, au milieu de son accablement même, croît en vraie lumière et en connaissance, la discipline produisant ainsi son effet. Plus on discerne la sagesse de Dieu et ses voies (comme cela est le cas quelquefois quand on est dans l'épreuve), plus on est abattu, si l'on ne peut pas se rattacher à Lui avec la conscience qu'on est accepté de Lui ; et il en résulte, que l'on revient en arrière à sa propre histoire passée, et que l'on est occupé de soi-même. Job, ainsi, s'arrête au passé (XXIX), ce qui est toujours un signe que l'âme n'est pas en règle avec Dieu, car si elle marchait avec Lui elle aurait de plus grandes choses à rappeler que ce passé, en particulier quand elle y revient pour gratifier le moi, son amabilité, les dons et la bonté dont Dieu l'avait comblé, toutes ces choses qui constituaient la somme des avantages du « jeune chef du peuple » (Luc XVIII ; Marc X). Si j'ai la conscience de mon péché comme ayant été transgresseur, le retour en ar-

rière perd de ses charmes ; mais si, au milieu de l'adversité, je puis me reporter à un temps d'irréprochabilité ininterrompue de vie et de conduite, éclairé de la lumière de la faveur de Dieu dans ses dons, — ce souvenir a de l'attrait pour le cœur et l'absorbe aisément. Job vivait avant que la loi fût donnée, c'est pourquoi, comme un gentil, il apprend à connaître le mal qui est en lui, non par le moyen de la loi, mais dans la présence de Dieu ; et ayant vécu avec une conscience vraiment bonne, il n'était pas facile pour lui d'estimer toutes choses « comme des ordures. » Dieu le laisse s'étendre sur son passé pour nous montrer à quel degré la propre justice peut nous occuper et nous être un obstacle ; et combien d'un autre côté, cependant, est vaine la manière dont les amis de Job tâchent de l'amener à une appréciation vraie de lui-même devant Dieu, et selon Dieu Lui-même.

Job, au chapitre XXIX, s'arrête donc sur sa prospérité passée, tandis que, au chapitre XXXI, il énumère l'excellence de toute sa conduite, et de toutes ses voies, se jugeant d'un jugement d'homme, et se résumant en ces mots : « *Tout mon désir est que le Tout-Puissant me réponde* » (vers. 35)! — Tels sont les exercices par lesquels passe un homme qui, n'ayant rien fait qui offense la conscience naturelle, ne s'est pas vu lui-même dans la lumière de la présence de Dieu, et ne connaît pas, par conséquent, la corruption de sa nature. Si la conscience naturelle avait pu saisir quelque chose pour être ainsi convaincue de péché, son action aurait pu être facile et sommaire ; mais là où le sens *moral* n'a pas été blessé, il faut une action prolongée avant que l'on puisse arriver à un sens *spirituel*, c'est-à-dire, à

une appréciation de soi-même dans la lumière de la présence de Dieu.

Nous arrivons maintenant à un autre partie de ce récit si plein d'enseignements. Nous avons tracé, brièvement et d'une manière sans doute bien insuffisante; l'opération patiente et scrutatrice par laquelle Dieu amène une âme à découvrir son entière corruption devant Lui. Personne ne pouvait porter d'accusation contre Job. Pour autant qu'il s'agit des œuvres, Dieu Lui-même pouvait défier Satan et affirmer que Job n'avait pas son égal sur la terre, « un homme intègre et qui se détournait du mal. » Toutefois, lors même qu'aux yeux de l'homme ou de Satan, il n'y avait en Job rien à blâmer ou à reprendre, Dieu voulait que Job sût qu'à Ses yeux, il était souillé et perdu. Pour la nature il n'y a pas d'apprentissage plus pénible à faire et plus amer; *il faut que la nature meure*. Job commence par sentir que la mort serait préférable à la vie, tout ici-bas n'étant que misère. Ensuite, d'après sa propre conscience de ce qui est juste, et par la connaissance qu'il a des voies de Dieu, harassé qu'il est par les reproches et les injustes soupçons de ses amis, il repousse la doctrine qu'ils proclament, et selon laquelle Dieu dirigerait et déterminerait toutes choses à l'égard de l'homme, d'après les œuvres de celui-ci sur la terre, n'ayant pas d'autre principe dans ses voies envers lui, les actes de l'homme étant ce qui suggère à Dieu sa ligne de conduite, Dieu n'ayant ainsi aucun propos arrêté, et décrétant des lois, comme un souverain ordinaire, selon le cours des circonstances. Tout ce travail intérieur ne fait qu'augmenter la perplexité de Job : il est toujours plus profondément convaincu de la souveraineté de

Dieu, et que toute puissance Lui appartient; et en second lieu, ses amis n'ayant pas réussi à toucher sa conscience, il se justifie avec toujours plus de hardiesse.

A ce moment, Elihu apparaît sur la scène (XXXII). Ce serviteur de Dieu se présente de la part de Dieu, et apporte à Job l'enseignement dont il avait un si grand besoin. Nous ne nous doutons pas toujours du profond travail d'âme par lequel nous avons à passer, pour être préparés à entendre parler de Dieu de la part de Dieu. Nous pouvons avoir à nous épuiser en efforts au milieu des plus noires ténèbres, avant que d'être prêts pour recevoir la parole de la lumière, car la lumière vient de Dieu seul; c'est Lui (Christ) qui est « *la vraie lumière — qui, venant au monde, éclaire tout homme* » (Jean I, 9; comp. Ephes. V, 13-14). Tous les raisonnements de l'homme ne font que nous occuper toujours plus de nous-mêmes, comme firent pour Job les discours de ses amis, qui n'ont eu pour effet que de le pousser à se justifier, en même temps qu'ils lui faisaient sentir davantage la distance à laquelle il était de Dieu, augmentant dans son âme le besoin qu'il avait de Lui.

Elihu démontre que ce que Job avait soutenu n'était pas la vérité, en disant que Dieu agit d'une manière arbitraire; « *Il a cherché à rompre avec moi* » (XXXIII, 10). Son premier argument est, que Dieu est plus grand que l'homme. « *Pourquoi donc as-tu plaidé contre lui, car il ne rend pas compte de toutes ses actions* » (vers. 13). La première chose importante pour une âme, c'est de s'humilier sous la puissante main de Dieu (1 Pierre V, 6); et voilà ce que Job n'avait pas fait jusqu'alors. Elihu ajoute que, de plus, Dieu parle à l'homme dans

des songes et des visions de nuit, « afin de détourner l'homme d'une mauvaise action » (vers. 17). Quelle grâce que celle par laquelle, quand tout est enseveli dans le silence du sommeil, Dieu montre ainsi à l'homme qu'il veille sur lui et l'avertit par des songes ! Dieu est plein de miséricorde, comme nous le voyons (vers. 25-28). Lorsque l'homme confesse son péché sur le fondement de la justice de Dieu, il y a miséricorde et salut de la part de Dieu pour lui. Dieu fait ces choses bien des fois pour l'homme (vers. 29-30). L'histoire d'Isaac nous offre un exemple du bouleversement intérieur qui a lieu, quand la vérité de Dieu reprend son empire et son autorité sur l'âme : « Isaac fut saisi d'une fort grande émotion » (Gen. XXVII, 35). Job avait à l'apprendre : il avait osé juger Dieu, au lieu de se soumettre à Dieu et d'attendre qu'il l'enseignât.

Le second point qui occupe Elihu (XXXIV), c'est que Dieu doit être juste nécessairement. Job avait dit que lui était juste, et que « Dieu avait mis son droit à l'écart » (vers. 5). Si Dieu n'était pas juste ; s'il n'était pas la source même de la justice, comment pourrait-il gouverner ? « Comment celui qui n'aimerait pas à faire justice jugerait-il le monde » (vers. 17) ? « Certainement le Dieu fort ne déclare point méchant l'homme de bien, et le Tout-Puissant ne renverse point le droit. Qui est-ce qui lui a donné la terre en charge » (vers. 12-13) ? Elihu exhorte Job à comprendre que Dieu est juste et que, dans sa justice, il peut agir comme il lui plaît. « Il n'impute rien à l'homme contre la justice, lorsque l'homme vient à plaider contre le Dieu fort » (vers. 25) ; s'il en était ainsi, ce qui convenait pour Job, c'était la confession : « Certes tu devrais avoir dit au Dieu Fort : j'ai

souffert, mais je ne pécherai plus » (vers. 31). — Quoique ces divers enseignements, cette marche progressive dans l'histoire d'une âme, nous soient présentés sous la forme d'un seul récit ininterrompu, il faut nous rappeler qu'il y a souvent de longs et pénibles intervalles entre chaque pas que nous avons à apprendre. C'est l'ordre dans lequel ils se succèdent qui est placé ici devant nous, plutôt que les souffrances par lesquelles l'âme passe à mesure qu'elle est ainsi enseignée.

Elihu touche un autre point encore (XXXV), c'est que Dieu est infiniment élevé au-dessus de l'homme, et que les œuvres de l'homme ne peuvent l'affecter en aucune manière. Job doit apprendre que : « *Si tu es juste, que Lui donnes-tu? Et qu'est ce qu'il reçoit de ta main* » (vers. 7)? « *Si Abraham a été justifié sur le principe des œuvres, il a de quoi se glorifier, mais NON PAS ENVERS DIEU* » (Rom. 4 - 2). Il faut que l'âme discerne la bonté qui vient de Dieu : mais « *on ne dit point : où est le Dieu qui m'a fait, et qui donne de quoi chanter pendant la nuit* » (vers. 10)? — lorsque tout est ténèbres tout alentour. Job, était arrêté sur ce qu'il était pour Dieu, et non pas sur ce que Dieu était pour lui ; et alors assurément « le Dieu fort n'écoute point la vanité et le Tout-Puissant n'y a nul égard. »

Au chapitre XXXVI, une autre vérité est placée sur la conscience de Job, c'est que s'il considère les choses du côté de Dieu, il doit discerner Sa justice. Il doit comprendre qu' « *Il ne retire pas Ses yeux de dessus le juste* » (vers. 7). — « *Il leur ouvre l'oreille pour les rendre sages* » (vers. 10). — « *Mais il tire l'affligé hors de son affliction* » — (vers. 15). C'est en ceci que Job avait manqué : il avait été occupé à se justifier lui-même au

lieu d'avoir l'oreille ouverte à la discipline. « *Voici, le Dieu Fort est grand* » (vers. 26). — L'âme a fait un immense progrès lorsqu'elle en vient là, et qu'elle envisage les choses réellement, comme du côté de Dieu. Quand on a un sentiment vrai de ce que Dieu est, on s'humilie sous sa puissante main et l'on s'attend à Lui.

Au chapitre XXXVII, Elihu conduit Job plus avant dans la contemplation de ce que Dieu est dans sa grandeur et dans ses œuvres; comme le Seigneur Jésus aussi disait : « *Croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes* » (Jean XIV, 11). Et ce chapitre sert comme d'introduction à ce qui remplit les chapitres suivants, où Dieu Lui-même parle à Job, en dehors de toute instrumentalité reconnue, et l'instruit dans sa grandeur et sa puissance. Job a écouté Elihu qui lui parlait de la part de Dieu; et maintenant qu'il a été ainsi préparé pour entendre la voix de Dieu, Dieu, dans sa grâce, s'adresse directement à lui. Quel exercice solennel et profond pour l'âme, lorsque, seule avec Dieu, elle apprend de Dieu lui-même, selon sa merveilleuse grâce, quelles sont sa majesté et sa bonté!

« *Alors l'Éternel répondit à Job du milieu d'un tourbillon* » (XXXVIII, 1). Il appelle Job à méditer et à considérer. « *Où étais-tu quand je fondais la terre* » (vers. 4)? « *Par la foi nous comprenons que les mondes ont été formés par la Parole de Dieu* » (Hébr. XI, 5). C'est ici le commencement de la foi, comme aussi « *il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que DIEU EST* » (Hébr. XI, 6). Job croyait que Dieu existait, mais sa foi en sa puissance et sa grandeur n'était pas simple et ferme. Connaisait-il donc et pouvait-il expliquer l'ori-

gine d'une seule des œuvres de Dieu? Pouvait-il les embrasser ou les comprendre? Dieu l'interroge : « *Qui est-ce qui a mis la sagesse dans le cœur, ou qui a donné à l'âme l'intelligence* » (vers. 36)? Il prouve à Job que, dans le monde *matériel*, il ne connaît pas l'origine d'une seule de ses œuvres; et ensuite, au chapitre XXXIX, il appelle Job à considérer combien il est incapable de gouverner le monde *animal*. Que ce soit la licorne, ou le cheval, ou l'aigle, chacun d'eux et tous, ils sont supérieurs en force à Job; et combien plus Celui qui les créa et qui les doua de leurs qualités, ne devait-il pas être l'objet souverain de la crainte de Job et de son adoration! « *Celui qui conteste avec le Tout-Puissant Lui apprendra-t-il quelque chose* (vers. 35)? »

Alors Job éprouve la puissance de la parole divine; « *il répondit à l'Eternel et dit: Voici, je suis un homme vil; que te répondrai-je? Je mettrai ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, mais je ne répondrai plus; j'ai même parlé deux fois, mais je n'y retournerai plus* » (vers. 37-38). Il est amené au sentiment qu'il est un homme vil, mais seulement jusqu'à ce point, qu'il se taise, car il ne sait comment répondre. Il se sent condamné, toutefois il n'est pas arrivé au simple renoncement à lui-même. On peut avoir la conscience de son indignité et avoir la bouche fermée, tout en conservant l'espoir de devenir meilleur. L'état dans lequel on se trouve ainsi n'est quelquefois qu'un temps d'arrêt, où l'âme cherche à se remettre de la conviction que la parole de Dieu a produite dans le cœur, qui est étonné, mais non soumis. Si le sentiment que l'on a de son état de chute et de misère était réel et profond, il n'y aurait pas d'espérance d'amélioration, rien qui pût faire croire

qu'il y aura jamais un mieux qui n'existait pas autrefois. C'est pourquoi, la voix de Dieu s'adresse encore à Job, dans sa majesté (XL, XLI). Dieu lui fait entendre que Béhémot, le Léviathan, est un être beaucoup plus puissant que lui: *Il n'y a rien sur la terre qui lui puisse être comparé, ayant été fait pour ne rien craindre* » (XLI, 24); et les merveilles de cette créature étrange et terrible sont placées devant l'âme de Job, qui se sent maintenant dans la présence de Dieu et est confondu.

Alors Job est arrivé au but, auquel Dieu, pendant tout le cours de la discipline qu'il lui avait imposée, a voulu l'amener. Job voit Dieu et, ainsi, il se voit lui-même tel qu'il est et « *il se repent sur la poudre et sur la cendre.* » L'homme irréprochable et bon, par caractère, intègre comme homme, une fois qu'il est amené dans la présence de Dieu, *s'abhorre lui-même*. Comme homme il a de quoi se glorifier; il peut se justifier devant ses compagnons, mais *non pas devant Dieu*. Devant Dieu et dans sa présence, il n'a que sa misère et il est amené au sentiment qu'il n'a droit à rien, si ce n'est à la colère de Dieu et à la mort. Sous le saint regard de Dieu, le seul sentiment qu'il ait de lui-même, c'est qu'il s'abhorre lui-même et qu'il se repent sur la poudre et sur la cendre.

Job en a maintenant fini avec lui-même. En avoir fini avec soi-même est la fin et le fruit de toute discipline!

Job est si complètement affranchi sous ce rapport, qu'avant même qu'il y ait quelque changement dans les circonstances et dans l'épreuve qui avaient été la cause immédiate de toute son infortune et des exercices de son âme, et que Satan avait fait venir sur lui pour

démontrer son hypocrisie, il peut *intercéder pour ses amis*. Dominant ses propres souffrances, il pense à eux devant Dieu; et alors Dieu fait cesser la captivité de Job, montrant ainsi (et combien nous avons à prendre ceci à cœur!) quelle est « *la fin du Seigneur,* » savoir, « *QUE LE SEIGNEUR EST PLEIN DE COMPASSION ET MISÉRICORDIEUX* » (Jacq. V, 11)!



Miettes

*recueillies à la conférence de V., sur le Livre
des Actes des Apôtres.*

(Suite de la page 293.)

CHAP. VI — Maintenant, nous entrons dans une nouvelle phase de l'Eglise. Le service ne se faisant pas bien, des serviteurs spéciaux sont nommés. A ce moment, on peut remarquer la liberté de l'Esprit de Dieu dans le témoignage: ce n'est plus uniquement par Pierre que le témoignage est rendu, mais l'Esprit en excite d'autres à le faire publiquement: tels que Etienne et d'autres après lui. Ce fait montre que, malgré le déclin qui se voit déjà dans l'Eglise, Dieu est au-dessus et son action n'est pas douteuse, car des sacrificateurs mêmes obéissent à la foi. C'était Dieu agissant au milieu du mal, car les sacrificateurs restaient cependant attachés au système des ordonnances. Plus tard, par l'épître aux Hébreux, Dieu met fin à ce mélange (Hébr. XIII); les chrétiens avaient leur autel, à eux; et les autres avaient le leur, mais ceux qui servaient au tabernacle ne pouvaient participer à l'autel des chrétiens: on ne peut pas être en même temps juif et chrétien.

CHAP. VII.— Ici, tout ce qu'il y avait à dire, c'est que si Dieu avait suscité un Joseph, on l'avait rejeté ; si Dieu avait suscité un Moïse, on l'avait rejeté aussi ; maintenant, dit Etienne, voici votre propre histoire : vous avez renié le Saint et le Juste. Leur triste état était clairement démontré, puisqu'ils agissaient de la même manière que leurs pères.

En Etienne donc, nous avons la puissance de Dieu, non pas pour établir l'Eglise sur la terre, mais pour ouvrir le ciel à l'homme rempli du Saint-Esprit. L'homme naturel résiste à Dieu, et le ciel est ouvert à l'homme rempli de l'Esprit. Nous faisons donc ici un pas de plus : ce n'est pas Christ revenant du ciel sur la terre, mais c'est le ciel ouvert pour recevoir ceux qui sont de la terre. La porte donc est fermée pour les Juifs, mais elle est ouverte à ceux qui vont au ciel ; il y a ainsi rupture complète avec la terre. Ceci est une remarque très-importante. Quelle belle chose ! Christ établit les siens dans le ciel ! L'esprit d'Etienne était séparé de son corps, mais présent avec le Seigneur ; cela fait voir que ce que, dans ce monde, on appelle vie, est la partie la plus misérable de la vie, car on est absent du Seigneur.

Vers. 60. — Quelle ressemblance avec Christ ! Voilà l'effet produit par la vue de Christ glorifié auprès de Dieu ; c'est là quelque chose de nouveau même historiquement.

CHAP. VIII.— Maintenant, le témoignage rendu par Etienne, que le ciel est ouvert, a pour effet : 1° de disperser l'Eglise. 2° Comme Dieu est au-dessus du mal, l'évangile est prêché partout. C'était là une énergie libre du Saint-Esprit pour répandre l'évangile en dehors

des Juifs. Ainsi la prédication de l'évangile échappe, pour ainsi dire, des mains des apôtres, et se répand ailleurs par d'autres instruments.

CHAP. IX. — Ici, nous avons l'appel de Saul, qui est d'abord l'expression de l'iniquité des Juifs contre Christ ; il est envoyé jusque dans les villes étrangères pour persécuter ceux qui invoquaient ce Nom.

Jusqu'à présent nous avons vu l'action de l'Esprit de Dieu, en conséquence de l'exaltation du Fils de Dieu ; ensuite la libre action de l'Esprit pour poursuivre le témoignage de l'évangile en dehors des Juifs qui le rejetaient. Maintenant, nous avons une nouvelle chose, c'est que l'église à Jérusalem cesse d'être le centre d'action de l'Esprit de Dieu sur la terre. Nous avons donc ici un nouveau point de départ. En Saul nous avons non-seulement un homme pécheur, mais un homme actif pour s'opposer au témoignage rendu par l'Esprit au nom de Jésus : il voulait anéantir cette voie. Maintenant se présente le Seigneur de gloire, non pas glorifié seulement, comme le Seigneur de ceux qui étaient persécutés. Ceci est une chose en dehors des voies de Dieu envers l'homme. La révélation des conseils de Dieu envers l'homme est tout autre chose que les voies de Dieu envers l'homme, même pour lui pardonner. Les voies de Dieu, sous ce rapport, se relieut à la responsabilité de l'homme envers Dieu. A cet égard, tout est terminé, Dieu ayant mis l'homme à l'épreuve de toutes manières et l'homme ayant manqué en tout. Maintenant c'est quelque chose d'entièrement nouveau ; le péché de l'homme a ainsi amené la révélation des conseils de Dieu, formés avant que la responsabilité de l'homme existât. L'homme n'est ainsi pour rien dans ce que

Dieu fait maintenant : c'est l'homme nouveau en Christ ressuscité, car Christ est bien toujours, en sa *personne*, la vie éternelle ; mais s'il ne meurt pas, « il demeure seul, » mais s'il meurt, Il révèle, en sa *personne*, tous les conseils de Dieu. C'est ce que Paul voit. Or dans cette nouvelle chose, il n'est pas question de la responsabilité de l'homme, car c'est la justice de Dieu établie dans la gloire. L'élection de l'Eglise est en vue d'un état de choses qui n'est pas de la terre du tout ; elle est pour un ordre de choses entièrement céleste. Israël, au contraire, a été élu pour la terre.

Ici, nous avons, en Paul, l'homme physique à bout, il dit : « Seigneur, que veux tu que je fasse ? » Il renonce à sa volonté propre complètement : il est tout brisé, c'est pourquoi on le voit soumis à l'évangile comme tout autre.

Remarquons, en passant, l'intimité qui existe entre Jésus et les siens, c'est pourquoi Ananias (vers. 3) s'en prévaut pour parler de Saul au Seigneur, comme si le Seigneur ne savait pas ce qu'il était ; aussi voit-on que le Seigneur ne le repousse pas, mais il lui répond comme un ami qui s'entretient avec son ami. Remarquez le mot « *car,* » du verset 15. — dans l'histoire de Paul on trouve deux phases distinctes : *persécuteur*, ensuite *adorateur*. Pour un moment il est mis de côté, il est conduit à Tarse*, parce que le Saint-Esprit veut reprendre l'histoire du ministère de Pierre. Il est aussi à remarquer quant à Paul, que l'énergie de l'Esprit, en lui, se déploie pour rendre témoignage que Jésus est le *Fils de Dieu*, ce que Pierre n'avait pas fait.

* Paul dut apprendre qu'il n'était rien ; c'est ainsi que Dieu forme ses instruments. Les écoles des hommes ont le principe opposé : elles font de l'homme quelque chose et ensuite l'emploient au service. (A suivre.)

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur l'indépendance ecclésiastique

— I. —

Rien n'est plus funeste que de confondre *le jugement individuel* avec *la conscience*. Nous voyons le fruit mûr de cette confusion dans l'état présent du protestantisme, où, par le jugement privé, on autorise la réjection de tout ce que l'individu n'approuve pas.

La différence entre le jugement particulier porté par un homme et la conscience est bien simple pourtant. Nous admettons tous l'autorité paternelle. Si cependant il s'élève une question de conscience, ou que l'autorité de Christ et la confession de son nom soient en question, il va sans dire que l'autorité paternelle doit céder. Nous sommes tenus d'aimer Christ plus que père et que mère. Mais supposez que quelqu'un rejette l'autorité paternelle dans tout ce en quoi son jugement particulier diffère d'avec celui du père, relativement à ce qui est juste, il abolit ainsi toute autorité. Il peut

se présenter des cas où nous sommes appelés à une anxieuse recherche de ce qui est le devoir, des cas dans lesquels le discernement spirituel seul peut arriver à un jugement juste ; et ces cas se présentent durant tout le cours de la vie chrétienne. Il faut que nos sens deviennent exercés à discerner le bien et le mal ; nous ne devons pas être dépourvus de sagesse, mais comprendre quelle est la volonté du Seigneur (comp. Hébr. V, 14 ; Ephés. V, 15) : et ces exercices sont utiles.

Mais confondre avec la conscience un jugement que je forme simplement quant à ce qui est juste, c'est confondre la volonté avec l'obéissance. La vraie conscience est toujours obéissante à Dieu ; mais si ce que l'on voit soi-même on l'estime suffisant, une confusion, mortelle dans son caractère, ne tarde pas à s'introduire. Est-ce qu'on refusera de se soumettre à l'autorité d'un père, même dans des choses peu importantes, à moins que celui-ci ne puisse apporter un texte de l'Écriture à l'appui de tout ce qu'il demande ? Ne serait-ce point là établir l'autorité du moi et de la volonté propre ?

Mais je vais plus loin, et c'est le point que je désire mettre en lumière ici : supposez qu'une personne ait été exclue d'une assemblée pour cause de péché ; chacun admet que, si cette personne est vraiment humiliée, elle doit être reçue de nouveau. Or, l'assemblée, supposez-le, croit la personne en question vraiment humiliée ; moi, au contraire, je pense qu'elle ne l'est pas ; et l'assemblée reçoit la personne. Que dois-je faire ? Rompre avec l'assemblée ou refuser de me soumettre à son acte, parce que je la crois dans l'erreur ? Ou bien, supposez le cas bien plus affligeant pour le cœur ; moi je crois la personne retranchée humiliée maintenant ;

mais l'assemblée est persuadée du contraire. Que faire encore? Eh bien, je peux me soumettre à un jugement que je crois erroné et regarder au Seigneur pour le redresser. Il existe une humilité qui tient le moi à sa place, qui n'oppose pas sa propre opinion à celle des autres, alors même qu'on serait convaincu d'avoir raison.

Une autre question, — l'acte d'une assemblée liant une autre assemblée, — se lie à celle-là. Je n'admets pas, parce que l'Écriture ne le fait pas, des assemblées indépendantes. Il y a « *le corps de Christ*, » et tous les chrétiens sont membres de ce corps; et l'Église de Dieu dans un lieu représente l'Église tout entière, et agit en son nom. Ainsi, dans la 1^{re} Epître aux Corinthiens, où ce sujet est traité, l'apôtre s'adresse à tous les chrétiens en même temps qu'à l'assemblée de Corinthe comme telle; toutefois cette assemblée est traitée comme le corps, comme telle, et est constituée localement responsable du maintien de la pureté de l'assemblée, et le Seigneur Jésus est considéré comme étant présent dans l'assemblée, et ce qui s'y faisait est fait « *au nom du Seigneur Jésus-Christ*. » On ignore complètement cela quand, comme on fait souvent, on parle d'assemblées formées de tant ou tant de chrétiens capables et intelligents et d'un grand nombre de chrétiens ignorants; on met de côté la présence du Seigneur au milieu de l'assemblée. La chair, dit-on, agit souvent dans une assemblée; — mais pourquoi affirmer qu'elle agit dans une assemblée et oublier qu'elle peut le faire dans une personne individuellement?

Puis, pourquoi parler d'obéir au Seigneur premièrement, et ensuite à l'Église? Si le Seigneur est dans

l'Eglise, parler ainsi c'est tout simplement opposer un jugement particulier à celui d'une assemblée réunie au nom de Christ avec sa promesse (et, si elle n'est pas réunie ainsi, elle ne me regarde pas) ; c'est dire : je suis plus sage que ceux qui sont ainsi réunis.

Je rejette entièrement, comme antiscripturaire, le principe qui dit : « Christ premièrement, et ensuite l'Eglise. » Si Christ n'est pas dans l'Eglise, je ne reconnais pas celle-ci du tout. Le principe dont je parle suppose que l'Eglise n'a pas Christ, faisant de Christ et de l'Eglise deux parties distinctes. Je puis raisonner avec une assemblée, parce que je suis un membre de Christ et ainsi comme étant de cette assemblée, si elle en est une, je puis la servir. Mais si je la reconnais comme étant une assemblée de Dieu, je ne puis admettre que Christ n'y soit pas : ce serait tout simplement nier que cette assemblée soit une assemblée de Dieu. La pensée de ce qu'est une assemblée de Dieu manque chez plusieurs. Cela n'est pas surprenant, mais cela fausse nécessairement le jugement sur le point en question ; on confond : « Si la parole dit » avec : *si moi je ne vois pas que la parole dise.* » On se confie simplement en son propre jugement, en opposition à celui des autres et de l'assemblée de Dieu. Vouloir établir un pareil principe et vouloir placer une question de blasphèmes contre Christ sur un pareil terrain, est une véritable perversité. Chercher à couvrir des blasphèmes contre Christ par des questions d'église, ou en mettant en avant la conscience individuelle, est une chose que j'ai en parfaite horreur.

Mais pour ne parler que des sujets moins importants, supposez, comme nous l'avons déjà fait plus haut, que

je sois membre d'une assemblée et que je croie cette assemblée dans l'erreur quant à son jugement sur une chose quelconque. Dois-je *lui imposer* ma manière de voir individuelle? Sinon, qu'ai-je à faire? Quitter l'assemblée de Dieu, si elle en est une... (et si elle n'a pas le droit à ce nom, je n'y vais pas)? Que faire, je le répète? Si je ne reste pas dans une assemblée par la raison qu'elle n'est pas d'accord avec moi en toute chose, je ne puis être d'aucune assemblée de Dieu dans le monde. Mais on renie simplement la présence et les secours de l'Esprit de Dieu et la fidélité de Christ envers son propre peuple. Je ne puis pas voir de sainte humilité en cela.

Si une assemblée a jugé, comme telle, dans un cas de discipline, en admettant toutes les communications et les remontrances fraternelles, une autre assemblée est tenue d'accepter cet acte. Si le méchant est exclu à Corinthe, Ephèse doit-elle le recevoir? Où est alors l'unité? Où, le Seigneur au milieu de l'Eglise? Ce qui m'a fait sortir de l'église nationale, c'est l'unité du corps; et là où cette unité n'est pas reconnue et pratiquée, je ne dois pas y aller; et les églises indépendantes, je les estime tout aussi mauvaises ou pires que les églises nationales. Mais si chaque assemblée agit pour elle-même comme indépendante des autres, et reçoit ainsi, elle a rejeté cette unité du corps, et nous n'avons plus que des églises indépendantes: l'unité pratique du corps n'existe pas.

On ne me fera jamais prendre part à l'iniquité qui veut faire de l'acceptation de blasphémateurs une question ecclésiastique. Si quelqu'un veut marcher avec des blasphémateurs, ou contribuer à les faire recevoir

ou supporter à la table du Seigneur, je ne m'associerai pas avec eux. Les principes, que plusieurs voudraient faire prévaloir, décèlent un manque évident d'humilité personnelle, et détruisent l'idée même de l'Eglise de Dieu. Mais je ne veux pas mêler les deux questions. Je n'accepte pas qu'on mette de côté ma liberté spirituelle : nous sommes un troupeau, non pas des gens parqués. Mais dans des questions de discipline, là où aucun principe n'est nié, aucune vérité de Dieu mise de côté, je n'oppose pas mon jugement à celui de l'assemblée de Dieu dans les choses que Dieu a confiées à ses soins. Ce serait me poser comme étant plus sage, et négliger la parole de Dieu qui a assigné certains devoirs à une assemblée, qu'il honorera dans la position qu'il lui a faite.

J'ajoute qu'il existe une obéissance dans ce que nous connaissons, qui précède les spéculations sur des difficultés qui peuvent surgir dans l'obéissance, là où nous aimerions être libres de suivre notre propre voie. « *A celui qui a il sera ajouté.* » Faire ce que l'on sait dans l'obéissance est un grand pas vers une plus ample connaissance.

On dit encore, que « le lien d'unité entre les églises, c'est la Seigneurie de Christ. » Mais l'Écriture ne dit pas un mot « d'églises » (quand il s'agit d'unité), ni de lien d'églises ; et l'unité ne consiste pas en une union d'églises. La seigneurie est essentiellement individuelle, et parler du Seigneur du corps n'est pas scripturaire. Christ est *Seigneur* relativement à des personnes individuellement ; il est *Chef (Tête)* sur toutes choses à son corps. L'unité n'existe pas par la seigneurie. L'obéissance individuelle, comme toute piété, contribuera à

maintenir l'unité, cela va sans dire ; mais l'unité est l'unité de l'Esprit, et dans le corps, non pas dans des corps. Les épîtres aux Ephésiens et aux Corinthiens nous enseignent clairement que l'unité est dans l'Esprit et par l'Esprit, et que à cet égard Christ occupe la place de Chef (Tête), non pas celle de Seigneur, celle-ci ayant rapport aux chrétiens individuellement. L'erreur dont je viens de parler, si on la mettait en pratique, fausserait la position tout entière des réunions, en ferait de simples réunions dissidentes, et ne répondrait en aucune manière à la pensée de Christ.

— II —

Confondre l'*autorité* avec l'*infaillibilité* est l'effet d'un pauvre sophisme. Dans cent cas différents, l'obéissance peut être obligatoire là où il n'y a pas d'infaillibilité. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas d'ordre possible dans le monde. Il n'existe point d'infaillibilité dans le monde, mais beaucoup de volonté propre ; et s'il ne doit point y avoir d'obéissance là où il n'y a pas d'infaillibilité, point d'acquiescement à ce qui a été décidé, il n'y a pas de limites à la volonté propre et il n'y a plus d'ordre. Cette question est une question de compétence, non d'infaillibilité. La compétence est une chose, l'infaillibilité une autre chose. Un père n'est pas infaillible, mais il possède une autorité qui lui a été donnée par Dieu, et se soumettre à cette autorité dans la sphère qui lui appartient, est un devoir. Un magistrat de police n'est pas infaillible ; mais il possède une autorité compétente dans les cas soumis à sa juridiction. Il peut y avoir des recours contre l'abus de l'autorité, ou, dans certains cas, un refus de se

soumettre, lorsqu'une autorité supérieure nous y oblige, telle que la conscience dirigée par la parole de Dieu, car nous devons obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme; mais l'Écriture ne donne jamais la liberté à la volonté humaine comme telle. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Christ (1 Pierre I, 4). Et ce principe, — faire la volonté de Dieu dans l'obéissance, sans vouloir résoudre toutes les questions abstraites qui pourront s'élever, — est un sentier de paix que manquent bien des esprits qui se tiennent eux-mêmes pour plus sages; car c'est le sentier de la sagesse de Dieu.

Confondre l'autorité avec l'infailibilité, affaiblir ainsi la première sous prétexte qu'elle n'est pas infailible, n'est donc qu'un sophisme qui trahit le désir d'être libre de faire sa propre volonté et une confiance que le jugement de telle ou telle personne est supérieur à tout ce qui a déjà été jugé. Il y a une autorité judiciaire dans l'Église de Dieu, sans laquelle celle-ci serait la plus affreuse iniquité sur la terre, parce que toute l'iniquité y serait sanctionnée du nom de Christ. Et c'est là ce qu'ont voulu et en faveur de quoi ont plaidé ceux, chez lesquels les questions auxquelles je répons ici ont eu leur origine, ceux qui ont osé affirmer que quelle que soit l'iniquité, ou le levain toléré dans une assemblée, l'assemblée n'en peut pas être souillée. Des affirmations comme celles-là ont fait du bien sous certains rapports : elles sont détestées et rejetées par tout cœur honnête et par tous ceux qui ne cherchent pas à justifier le mal. Car c'est de cela et rien que de cela qu'il s'agit. L'autorité judiciaire de l'Église de Dieu est dans l'obéissance à la parole de Dieu : *« Ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans? Mais ceux de dehors Dieu les jugera. Otez*

d'entre vous-mêmes le méchant » (1 Cor. V, 12-13). Et, je le répète, si on ne fait pas ce que l'Écriture demande ici, l'Église de Dieu devient le soutien et l'appui de tout péché et de toute turpitude. J'affirme en même temps de la manière la plus positive que, là où l'on obéit à cette écriture et où le méchant est mis dehors, les autres chrétiens sont tenus de respecter cet acte. Il y a des moyens pour réprimer l'action de la chair à cet égard, dans la présence de l'Esprit de Dieu au milieu des saints, et dans l'autorité suprême du Seigneur Jésus-Christ ; mais ce remède ne se trouve pas dans la prétention misérable et totalement anti-scripturaire de ceux qui veulent établir la compétence de toute personne qui s'arroge le droit de juger pour elle-même indépendamment de ce que Dieu a institué. Envisagé sous son jour le plus favorable, ce système n'est pas proprement une prétention individuelle, c'est le système bien connu, depuis le temps de Cromwell, savoir l'*indépendantisme*, la reconnaissance d'un corps de chrétiens indépendant de tout autre, comme association volontaire. C'est tout bonnement le reniement de l'unité du corps et de la présence et de l'action du Saint-Esprit dans le corps.

Supposez que nous soyons un corps de francs-maçons, et qu'une personne ait été exclue de l'une des loges d'après les règles de l'ordre ; qu'arriverait-il si, au lieu d'en appeler à la dite loge pour la révision de la cause en question si on pense qu'elle a mal jugé, chacune des autres loges devait recevoir ou repousser la personne exclue, d'après son autorité propre et indépendante ? Il est clair que l'unité du système franc-maçon serait détruite. Chacune des loges serait un corps indépendant agissant pour lui-même. On alléguerait en

vain qu'un tort a été fait peut-être et que la loge n'est pas infallible; l'autorité compétente des loges et l'unité de l'ensemble sont ainsi anéanties ; le système maçonnique est dissout. Il peut y avoir des remèdes pour des difficultés de ce genre; c'est très-bien, s'ils sont nécessaires ; mais le remède proposé n'est qu'une prétention de supériorité de la part de la loge qui refuse de se conformer à la décision de l'autre, et une dissolution de la franc-maçonnerie.

Or, je rejette de la manière la plus absolue la prétendue compétence d'une église ou assemblée à en juger une autre ; la tentative de ceux qui cherchent à établir ce principe n'est pas autre chose qu'un reniement antiscrituraire de la structure tout entière de l'Eglise de Dieu. Ce qu'on veut, c'est l'Indépendantisme, un système que je connais depuis quarante ans et auquel je ne voudrais jamais me joindre. Si quelqu'un aime ce système qu'il s'y associe, car, quoi qu'on dise, le système préconisé par plusieurs n'est pas autre chose que cela. L'indépendantisme est simplement ce système, selon lequel chaque église juge pour elle-même dans l'indépendance d'une autre, et c'est tout ce qu'on demande. Je ne conteste pas avec ceux qui, aimant à juger pour eux-mêmes, préfèrent ce système ; seulement, je suis parfaitement convaincu que leur système est à tous égards entièrement antiscrituraire. L'Eglise n'est pas un système volontaire. Elle n'est pas formée (ou plutôt déformée) d'un nombre de corps indépendants, agissant chacun pour lui-même. Quel que fût le remède aux difficultés dont nous parlons, on ne songea jamais qu'Antioche pût recevoir des Gentils et Jérusalem les refuser, et toutes choses marcher également selon l'ordre de

l'Eglise de Dieu. Il n'y a pas trace d'une indépendance et d'un désordre pareils, dans l'Écriture. Celle-ci renferme toutes les preuves possibles, historiques et doctrinales, du fait qu'il y a un corps sur la terre, dont l'unité était le fondement de la bénédiction, de fait, et dont le maintien était le devoir de tout chrétien. La volonté propre peut désirer qu'il en soit autrement ; mais ni la grâce, ni l'obéissance à la parole de Dieu ne pensent certainement ainsi.

Il peut surgir des difficultés, je l'ai déjà dit. Nous n'avons pas de centre apostolique comme il y en avait un à Jérusalem, cela est parfaitement vrai. Mais nous avons une ressource dans l'action de l'Esprit dans l'unité du corps, dans l'action de la grâce qui guérit et des dons qui sont donnés « pour l'utilité, » et dans la fidélité d'un Dieu miséricordieux qui a promis de ne jamais nous laisser ou nous abandonner. Ce qui s'est passé à Jérusalem, selon le chap. XV des Actes, est une preuve que l'Eglise scripturaire n'a jamais imaginé, ni accepté l'action indépendante sur laquelle on insiste. L'action du Saint-Esprit s'exerçait dans l'unité du corps, et il en est toujours ainsi. L'acte exécuté sous la direction de l'apôtre à Corinthe (1 Cor. V) (et qui nous lie comme la parole de Dieu), avait une portée qui concernait le corps tout entier de l'Eglise de Dieu ; aussi tous ceux qui la composent sont-ils envisagés au commencement de l'épître, comme nous l'avons déjà fait remarquer (1 Cor. I, 2). Quelqu'un prétendrait-il que si l'incestueux de Corinthe devait être judiciairement exclu de l'église à Corinthe, chaque église avait à juger pour elle-même et à décider si elle devait le recevoir, et que l'acte judiciaire devait passer comme non-venu

ou comme valable seulement à Corinthe, tandis qu'Éphèse ou Cenchrée auraient pu agir ensuite comme bon leur aurait semblé. A quoi bon, alors, l'acte solennel et les directions de l'apôtre? Eh bien, cette autorité et ces directions sont la parole de Dieu pour nous, maintenant.

Je sais qu'on dira : « Oui, mais vous ne pouvez pas vous y conformer comme il faut, attendu que la chair peut agir. » Il y a, en effet, *possibilité* que la chair agisse. Mais je suis parfaitement certain que ce qui renie l'unité de l'Eglise, ce qui s'érige pour son propre compte et qui dissout l'unité en corps indépendants, est la dissolution de l'Eglise de Dieu, est antiscrituraire, et *rien que chair*, une chose toute jugée pour moi, avant que je fasse un pas de plus en avant. Sans doute la chair *peut* agir, mais il existe un remède pour faire face à cette difficulté, un précieux remède de grâce pour les esprits humbles, dans le secours de l'Esprit de Dieu agissant dans l'unité du corps, et dans l'amour et les soins fidèles du Seigneur, comme je l'ai déjà dit ; mais non dans la volonté prétentieuse qui s'élève elle-même et renie l'Eglise de Dieu. Ma réponse est donc que la fin de non-recevoir qu'on avance est un sophisme qui confond l'infailibilité et l'autorité divinement établie, comprise des cœurs humbles où demeure la grâce, et que le système prôné par plusieurs est l'esprit prétentieux de l'indépendantisme, la réjection de la complète et entière autorité de l'Écriture dans son enseignement sur le sujet de l'Eglise : on élève l'homme au lieu de Dieu.

Il est clair que si deux ou trois sont réunis, ils forment une assemblée et que, s'ils sont réunis selon l'E-

criture, ils forment une assemblée de Dieu où ils se trouvent. Sinon, que sont-ils? — Si cette assemblée est la seule qui se trouve dans la localité, elle est l'assemblée de Dieu dans cette localité; toutefois j'objecte pratiquement à ce qu'elle en prenne le titre, parce que l'assemblée de Dieu dans une localité quelconque embrasse proprement tous les saints de cette localité; et il y a un danger pratique pour les âmes à ce qu'une assemblée prenne ce nom d'assemblée de Dieu, en ce qu'on perd ainsi de vue l'état de ruine actuel de l'Eglise, et qu'on se pose ainsi comme étant quelque chose. Ce ne serait toutefois pas une fausse prétention dans le cas posé. S'il existe une assemblée ainsi réunie et qu'il y en ait une autre, qui doive son existence à la volonté de l'homme, dans l'indépendance de la première, celle-ci est seule moralement, devant Dieu, l'assemblée de Dieu, et l'autre ne l'est pas du tout, parce qu'elle a été formée dans l'indépendance de l'unité du corps. Je rejette de la manière la plus complète et la plus positive tout le système « indépendant » comme antiscrituraire et comme un mal positif et radical. Maintenant que l'unité du corps a été mise en évidence et que la vérité scripturaire de cette unité est connue, ce système de l'Indépendantisme est simplement une œuvre de Satan. *L'ignorance* de la vérité est une chose: elle est notre commune part de bien des manières; — *l'opposition* à la vérité est une autre chose. On allègue, je le sais, que l'Eglise est maintenant dans un état de ruine tel que, l'ordre scripturaire selon l'unité du corps ne peut pas être maintenu. Que ceux qui font ces objections avouent donc, en hommes honnêtes, qu'ils cherchent un ordre non scripturaire, ou plutôt le désordre. S'ils étaient dans le vrai,

il serait impossible de se rencontrer pour rompre le pain, sauf au mépris de la parole de Dieu, car l'Écriture dit que « nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain. » (1 Cor. X, 17). Nous professons être un seul corps, toutes les fois que nous rompons le pain ; l'Écriture ne connaît pas autre chose ; et l'Écriture est un lien trop fort et trop parfait pour être rompu par le raisonnement de l'homme.



Miettes de quelques méditations.

I.

2 Timothée I.

C'est d'une prison que l'apôtre exhorte Timothée à avoir bon courage. Il a compris pour lui-même que la vie chrétienne est une guerre et il veut que Timothée le comprenne aussi. C'est comme Dieu dit en Josué : « Je vous ai tout donné depuis la grande mer »... mais également il faut qu'on y mette les pieds, et aussitôt le combat commence. Voilà la vie chrétienne. Il faut remporter la victoire. Un esprit de timidité ne convient pas quand Dieu a tout donné. Ce n'est pas un combat comme si l'âme était dans l'incertitude quant à ses relations avec Dieu. C'est, comme je l'ai rappelé : Dieu avait tout donné à Israël, mais il fallait planter ses pieds là, et cela réveillait aussitôt les habitants du pays.

Dieu fait sentir l'esclavage, mais c'est Lui qui délivre complètement. On parle du Jourdain comme représentant la mort, et de Canaan comme représentant la Ca-

naan céleste, et je l'admets. Mais alors qu'est-ce que cela veut dire? Aussitôt que l'on passe le Jourdain, voilà le chef des armées de l'Éternel avec une épée en sa main. Pourquoi cela? Est-ce qu'il faut se battre dans le ciel? Oui, il faut être introduit dans le pays pour se battre; le combat ne commence pas avant d'être en Canaan. Ce n'est pas de l'incertitude, puisqu'on est déjà dans le pays. Quand Israël est sorti de l'Égypte, il ne s'est pas agi de combat; Israël n'a rien fait pour se délivrer, ils ont senti l'esclavage, mais ce n'était pas la délivrance; c'est Dieu seul qui les a délivrés complètement.

Dieu réveille en nous la conscience de péché, même la loi sert à réveiller en nous la conscience du péché, et cela produit des expériences. — La loi dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » et vous avez beaucoup mieux aimé vous-mêmes que votre prochain. — « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur; » et vous avez aimé l'argent, les plaisirs, mille choses plus que Dieu; ainsi la loi nous faisait sentir que nous sommes des misérables, mais ce n'est pas la délivrance. Voici comment Dieu nous a sauvés : Tout homme a à se dire : Je suis coupable, je ne mérite que la mort, — mais Dieu me délivre en mettant le sang sur la porte, et Dieu dit : « Je verrai le sang. » Impossible que Dieu nous touche quant à nos péchés quand le sang est là. Le sang de Christ nous rend plus blancs que la neige. S'il s'agit de savoir si je regarde au sang de Christ comme il faut, je dis non, je ne regarde pas comme il faut, et je n'ose pas me tenir devant Dieu. La question est de savoir si le sang de Christ nous a bien lavés; il ne s'agit pas de savoir si je regarde au sang comme il

faut, non ; et j'y regarde de tout mon cœur ; mais il ne s'agit pas de savoir si je suis satisfait, mais bien de savoir si Dieu est satisfait. Chers amis, si j'avais offensé l'un de vous, peut-être je me suis repenti et j'en suis bien satisfait, mais cela ne suffit pas, il s'agit de savoir si vous êtes satisfait. Dieu nous fait sentir nos péchés, il exerce notre conscience ; mais la réponse à nos péchés est de savoir ce que Dieu a fait. Ce que j'ai fait, moi, c'est le péché ; mais il s'agit de savoir ce que Dieu a fait — et ce que Dieu a fait ôte tous nos péchés.

Mais il y a une autre chose, ce n'est pas seulement ce que j'ai *fait*, mais ce que je *suis*. Ce n'est plus ce que j'ai fait qui me tracasse, je suppose que j'ai vraiment cru l'Évangile, mais c'est ce que je *suis* qui me trouble. Puis-je être content de ce que je *suis*? Dieu m'en garde! Je suis très content que mes péchés, tout ce que j'ai fait, soit ôté ; mais ce que je *suis*, je ne puis pas en être content. Et voici ce que je lis : « Quand nous *étions* dans la chair, » cela veut dire que nous ne sommes plus dans la chair. — Je ne puis pas dire : quand j'étais à V., si j'y suis encore.

Il est plus difficile de croire que nous ne sommes plus dans la chair que de croire que nos péchés sont effacés. — Dieu pardonne les péchés, mais il ne pardonne pas la chair, il la détruit. — Si mon enfant manque, je puis lui pardonner ses manquements, mais je cherche à détruire la disposition à manquer, si possible. La loi voulait produire la justice dans l'homme (Rom. VIII, 3) ; mais elle a été impuissante pour le faire. Par exemple, il y a de l'impatience dans l'homme, et la loi dit : je ne puis accepter cela ; et l'homme répond : mais je déteste le mal que je fais ; — la loi dit : et moi aussi

je le déteste et c'est pourquoi je te maudis quand tu le fais. C'est la mort de Christ qui nous délivre de cet état. S'il y avait là au milieu de nous un mort, nous pourrions dire : cet homme avait de mauvaises convoitises, mais nous ne pourrions pas dire : il a de mauvaises convoitises, parce que, étant mort, il n'en a plus. Tout ce que Christ a fait est pour nous, étant associés avec lui. Christ est mort et ressuscité, et étant associés avec lui, nous sommes morts et ressuscités. Christ est mort au péché : — Faites votre compte que vous êtes morts... Ceci, c'est avoir traversé le Jourdain, et c'est alors que commence le combat chrétien. Ce n'est pas seulement une nouvelle nature, mais une nouvelle position. — Non-seulement Christ est mort et ressuscité, mais étant monté au ciel, il nous donne le Saint-Esprit. Et ayant le Saint-Esprit, nous pouvons dire : Christ est en nous et nous sommes en Christ (1 Jean IV, 15). Pouvez-vous le dire, chers amis ? Il n'y a plus de condamnation en Christ. Il ne s'agit pas de condamnation pour Christ et nous sommes en lui. Dieu avait un plan, un propos arrêté avant le temps des siècles (Tite I, 2, 3). Nous avons parlé de notre responsabilité comme enfants d'Adam, et sous ce point de vue nous sommes perdus, mais Christ a accompli une œuvre qui nous délivre parfaitement de cette responsabilité. Vous avez commis, je suppose, toutes sortes de fautes contre moi ; je vous pardonne et tout est fini — mais pour Dieu tout n'est pas fini là. Ce n'est pas seulement que Dieu nous pardonne et nous donne une nouvelle nature ; mais un homme, Christ, est dans la gloire, en vertu de l'œuvre qu'il a accomplie, et nous y sommes en lui. Quant à sa personne divine, il y était avant que le monde fût ;

mais il a fait une œuvre qui, non-seulement ôte le péché, mais qui vaut le ciel, la gloire ; cette œuvre place Christ au ciel comme homme et elle est faite pour nous. Et ayant cru en Christ, à son sang, nous avons le Saint-Esprit qui nous introduit dans la jouissance de toutes ces bénédictions.

Un homme converti, tourné vers Dieu et dans le combat, comme dans le chap. VII des Romains, où le péché a toujours le dessus, n'est pas un état que Dieu puisse reconnaître et y mettre son sceau. Mais, je le répète, Dieu ne nous a pas seulement pardonné et donné une nouvelle nature, il nous a complètement délivrés de tout l'état où nous étions comme enfants d'Adam. Voilà ce qui donne de la confiance ; cela élève nos pensées et nous donne une parfaite liberté, ce n'est pas un esprit de timidité. Nous ne craignons pas quand Christ sera manifesté ; parce que tel qu'il est, nous sommes tels. Voilà la confiance. Mais cela nous oblige à marcher comme Christ a marché lui-même, cela nous fera sentir notre faiblesse, il y aura combat et des fautes, s'il n'y a pas vigilance ; mais si nous sentons notre faiblesse, il y aura le déploiement de la force de Christ. — La seule chose que nous ayons à faire, c'est de le glorifier. Un seul but doit être devant nous : glorifier Jésus dans tout ce que nous faisons. — Croyez-vous que vous serez semblables à Jésus quand il paraîtra ? Quand je crois que Christ s'est donné pour moi à la croix, je puis tout croire, il n'y a pas de gloire trop grande que Christ ne m'ait méritée ; — tout passe, Christ seul demeure.



Miettes

*recueillies à la conférence de V., sur le Livre
des Actes des Apôtres.*

(Suite de la page 340.)

Vers. 52.— Ici, l'Esprit revient à l'œuvre de Pierre, parce que l'apparition de Paul n'était pas encore la mise de côté de Jérusalem ; du reste, ce n'étaient pas deux œuvres, l'œuvre conservait ainsi son unité. En Pierre, on voit la puissance pour réveiller un mort. En lisant le livre des Actes, il faut bien remarquer, que Dieu déploie sa puissance au milieu du mal pour en produire du bien (c'est la souveraineté de Dieu), et non pour établir le bien (l'Eglise) sur la terre, c'est très consolant pour nous. Il est vrai qu'entre les mains de l'homme, tout manque, mais si Christ est introduit, Lui est l'homme en qui tout est ferme.

CHAP. X.— Au sujet de Corneille on voit la différence qu'il y a entre la conversion et le salut. La repentance peut bien être dans le cœur, sans qu'il y ait cependant l'assurance du pardon : être repentant dans une prison est tout autre chose que d'en être dehors. Dans un sens on peut dire que Corneille était converti, avant l'arrivée de Pierre, mais la délivrance de l'état dans lequel il se trouvait n'était pas un fait accompli avant l'arrivée de l'apôtre. Dieu déjà agissait en lui, sans doute, comme il avait agi envers Israël en Egypte, avant qu'il fût délivré du joug de Pharaon. Le salut est la délivrance d'un état dans lequel on se trouve ; or Corneille n'en était pas là, quel que fût le bien que Dieu avait déjà produit en lui : le salut est dans la *redemp-*

tion et non dans la *conversion*. — Dès qu'un pécheur dit : Seigneur ! que veux-tu que je fasse ? — c'est bien certainement la conversion, mais ce n'est pas encore la paix, parce qu'il n'a pas encore compris l'œuvre qui la donne.

Verset. 11. — Le linceul que Pierre voit indique l'admission des Gentils à la participation de l'évangile, mais il ne faut pas voir dans cette vision les Juifs et les Gentils. L'expression « purifié, » indique que les Gentils étaient placés sur le même pied que les Juifs ; et le fait que le linceul descendait du ciel, indique que cette révélation venait de Dieu.

CHAP. XI. — Le verset 18 de ce chapitre n'est pas la vérité concernant l'appel de l'Eglise, mais le fait que les Gentils étaient appelés à la vie. La grande affaire ici, c'est la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise ; si Dieu dit : Je veux ces hommes (les Gentils), le Saint-Esprit vient et les scelle.

Dans ce chapitre nous voyons aussi comment Dieu prend soin de conserver l'unité de l'Eglise : d'Antioche on envoie des secours aux frères qui sont en Judée.

CHAP. XII. — Maintenant la persécution reparait, un antichrist s'élève au milieu des Juifs, mais cela donne lieu à la manifestation de l'un de ces beaux traits de l'intervention de Dieu envers les siens. Ce qui est à remarquer ici, c'est que les visions étaient tellement réelles, que Pierre se lève, s'habille, passe les portes, tout en croyant avoir une vision et ce ne fut que lorsque l'ange l'eût laissé en pleine rue qu'il s'aperçoit que c'était une réalité.

Quand l'Eglise est assaillie et qu'il semble que l'ennemi a le dessus, on voit que l'œuvre de Dieu n'en est pas arrêtée : la Parole fait son chemin et plusieurs âmes sont amenées à la foi.

(à suivre.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Les noces du fils du roi**Matth. XXI, 23 — XXII, 14.**

Si toutes choses n'étaient pas entièrement *hors de l'ordre*, si tous les principes de la nature humaine n'étaient pas *éloignés de Dieu*, il n'y aurait pas lieu à toute la peine que Dieu prend, et dont ces chapitres nous parlent (et cela, après tout, avec de si étranges résultats); il n'y aurait pas lieu à ces efforts, si pénibles, dans un sens, et si persévérants, dans un autre, pour ramener à Lui les hommes. On aurait pu supposer, comme on le voit parfois dans le cas d'un enfant volontaire, que dès que la voix d'amour et de supplication de la part du père serait entendue, une obéissance instantanée eût été produite, parce que le sentiment de la relation était là. Mais non — ces efforts constants, ce « changement de langage » (comme on le voit chez Paul) ne servent qu'à montrer que tout sentiment de relation entre l'homme et Dieu est perdu.

Cette voix n'atteint aucun ressort, elle ne fait vibrer aucune corde — elle ne trouve point d'écho dans le cœur. S'il y a l'apparence d'une réponse, ce n'est qu'hypocrisie. Je ne dis pas que Dieu ne puisse changer le cœur, mais le cœur est complètement *éloigné* de Dieu.

Dans ces chapitres le Seigneur rappelle, avec autant de clarté que de plénitude, ces efforts variés et leurs résultats, relativement, soit à la responsabilité de l'homme, soit aux voies de sa propre grâce; et Il le fait de la manière la plus simple, en faisant appel à la conscience de l'homme tel qu'il est.

Nous lisons : « Et quand il fut entré au temple, les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple vinrent à lui, comme il enseignait, disant : Par quelle autorité fais-tu ces choses, et qui t'a donné cette autorité » (vers. 23)? — Dieu vient dans le monde pour faire du bien et l'homme demande : *par quelle autorité Dieu fait du bien dans le monde !* Jésus avait montré sa puissance auparavant (vers. 12-14), mais maintenant Il enseignait paisiblement dans le temple. Ils étaient vexés de voir enlever le voile d'hypocrisie et le doigt de Dieu se montrant en purifiant le temple des choses, par le moyen desquelles *ils* en avaient fait une maison de marché et c'est pour cela qu'ils lui adressent cette question. Le Seigneur n'en appelle point à un miracle — Il en avait fait suffisamment; — mais Jésus répondant, leur dit : « Je vous demanderai, moi aussi, une chose; et si vous me la dites, je vous dirai, moi aussi, par quelle autorité je fais ces choses : Le baptême de Jean, *d'où était-il ? du ciel ou des hommes ?* Et ils raisonnaient en eux-mêmes, disant : Si nous disons : du

ciel ; il nous dira : *Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru ?* (car Jean a rendu témoignage à Jésus). Et si nous disons : des hommes ; nous craignons la foule, car tous tiennent Jean pour prophète » (vers. 24-26). C'est ainsi que, tout à la fois, Il manifeste l'état réel de leur conscience par le moyen de la question que, selon sa divine sagesse, Il leur adresse comme réponse. « Et répondant, ils dirent à Jésus : *Nous ne savons.* Et il leur dit ; *Moi, je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses* ». (vers. 27).

Ainsi dès le début, Il place cette grande vérité devant tous : que *la conscience de l'homme est mauvaise en ne se soumettant pas à la justice de Dieu.* Et c'est ce qui est toujours le cas. L'homme ne peut nier que toutes bonnes choses viennent du ciel, mais il *ne veut pas croire.* Poussés à bout (regardez au cas extrême de l'infidélité) les hommes *aiment mieux les ténèbres que la lumière,* comme il est dit (Rom. I) : « Et comme ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit dépourvu de sens moral, etc. » Après en avoir fait une application directe à leur conscience, Il pouvait maintenant leur dire ce qui suit :— « Mais que vous semble-t-il ? un homme avait deux enfants, et venant au premier, il lui dit : « Mon enfant, va-t'en aujourd'hui travailler dans ma vigne. Mais répondant, il dit : Je ne veux pas ; mais après, ayant du remords, il y alla. Et venant au second, il lui dit la même chose ; et celui-ci répondant, dit : Moi, j'y vais, Seigneur ; et il n'y alla pas. Lequel des deux fit la volonté du père ? Et ils disent : Le premier. Et Jésus leur dit : En vérité, je vous dis que les publicains et les prostituées vous devancent au royaume de Dieu. Car

Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru ; mais les publicains et les prostituées l'ont cru ; et vous, l'ayant vu, vous n'en avez point eu de remords ensuite pour le croire » (vers. 28-52).

Dans cette première parabole, le Seigneur présente un cas qui a rapport à la différence qu'il y a entre la justice extérieure et le pécheur repentant, entre l'homme qui traverse le monde honnêtement, désirant avoir bonne apparence, et celui qui, en agissant contre toutes les lois de la conscience naturelle, pèche volontairement, et puis se repent.

Dans le second fils, nous avons la description du caractère général des *honnêtes* gens — ils se conduisent déceimment et extérieurement selon l'ordre, ils professent de reconnaître la volonté de Dieu et de servir Dieu ; ils *disent* : « *Je vais, Seigneur,* » mais, après tout, du matin au soir et du soir au matin, ils sont occupés à *faire leur propre volonté* et rien autre.

L'autre fils prenait positivement plaisir à faire sa propre volonté (ce qui est précisément, hélas ! le tableau de l'opiniâtreté du cœur humain) — il disait : « *Je ne veux pas* — il prenait son plaisir à transgresser toute justice eu égard à la relation entre lui et son père, » mais cependant il en avait conscience et plus tard, il reconnut, qu'il l'avait transgressée (non pas seulement qu'il avait fait une mauvaise chose, mais qu'il avait désobéi à son *père*) et il s'en repentit.

Le juif propre-juste, malgré toute sa profession, n'avait point égard à la justice de *Dieu* ; mais les publicains et les prostituées avaient cru Jean. Or les premiers (les publicains) n'avaient point égard aux ordonnances de Dieu ; ni les dernières aux règles les plus communes

d'une vie décente ; mais quand ils entendirent la prédication de Jean, qui venait dans le chemin de la justice, ils se repentirent ; et cette repentance, en touchant la racine de tout péché, se rapportait, non-seulement aux actes de péché, mais à Celui contre lequel ils avaient péché. L'un, décent et brave, reconnaissait Dieu et en restait là. Les autres, indécents et scandaleux, péchaient contre Dieu, mais ils se repentirent et allèrent.

Ils ne reconnaissent pas seulement certaines fautes particulières, des péchés dans leur conduite, mais le péché envers Dieu ; ils sentent qu'ils ont manqué en ne donnant pas à Dieu ce qui lui était dû.

Nous voyons donc, que la seule repentance que Dieu avoue est celle qui renferme la connaissance du péché et la connaissance de Lui-même, comme de Celui envers qui nous avons péché. L'état, dans lequel les publicains et les prostituées se trouvaient, les amena à cette certitude que, si Dieu parlait, ils n'avaient rien à dire pour se justifier, ils ne pouvaient rien faire, si ce n'est (comme dit Job) de mettre la main sur la bouche et de dire : « *Je suis un homme vil.* » Et c'est ce qu'ils firent, tandis que les scribes et les pharisiens restèrent aussi insensibles que possible, non-seulement à l'égard de la parole de Dieu, mais aussi à l'égard de la pleine efficace de la grâce de Dieu ; ils y étaient aussi insensibles que s'il n'eût jamais existé chose pareille.

C'est la première partie — le premier cas des voies de Dieu envers l'homme, mis ici devant nos yeux par notre Seigneur.

Ensuite nous avons, d'abord, certaines voies sur le principe de la *responsabilité*, puis des voies sur le prin-

cipe de la *grâce* : — l'une dans la dernière partie du chap. XXI, l'autre dans la première partie du chap. XXII.

Premièrement, quant à la responsabilité, — le Seigneur dit : « Ecoutez une autre parabole : Il y avait un homme, maître d'une maison, qui planta une vigne et l'environna d'une clôture, et y creusa un pressoir, et y bâtit une tour et la loua à des cultivateurs, et s'en alla hors du pays. Et lorsque la saison des fruits s'approcha, il envoya ses esclaves aux cultivateurs pour en recevoir ses fruits » (vers. 33, 34). — Il est clair que ceci s'applique au peuple juif, tout d'abord, cependant, quant au principe général de la parabole, cela est vrai de tous ceux qui ont entendu le nom de Christ, et qui ont refusé de croire en Lui. Il ne s'agit pas seulement ici d'un cas de relation, comme entre un fils et son père (comme nous l'avons vu plus haut), mais il y a ici un appel à la conscience des hommes, sur le fondement de certaines choses que Dieu a faites. C'est Dieu qui avait planté la vigne, — qui l'avait environnée d'une clôture — qui y avait creusé un pressoir — bâti une tour et qui l'avait louée à des cultivateurs; il avait mis cette vigne entre les mains de certaines gens, et ayant beaucoup fait pour elle (toutes les choses qu'il avait faites pour les Juifs, comme nous le voyons presque dans les mêmes termes, en Esaïe V, 5), il s'attendait naturellement à ce qu'elle rapportât des grappes pour lui. Il en est ainsi, quant au principe général, dans la chrétienté. Ce n'est pas seulement une question de conscience naturelle, Dieu a confié quelque chose aux cultivateurs.

C'était une chose nouvelle. Il n'abandonnait pas les hommes à la lumière de leur conscience naturelle — il

avait pris le plus de peine possible pour eux, il avait tout fait, au point qu'il dit : « Qu'y avait-il plus à faire à ma vigne que je ne lui aie fait ? » et puis, les plaçant sur le principe de la responsabilité, il vient chercher du fruit. Nous verrons tout à l'heure que Dieu a abandonné ce terrain. Il produit du fruit, mais il a abandonné le principe de chercher du fruit.

Dieu avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour le peuple juif, considéré comme sa vigne, et ce qu'il attendait naturellement d'eux, c'est qu'ils produisissent des grappes. Il envoie d'abord les prophètes (les prophètes sont envisagés ici comme cherchant du fruit), « et les cultivateurs ayant pris ses esclaves, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en assommèrent un autre de pierres. Il envoya encore d'autres esclaves en plus grand nombre que les premiers, et ils leur en firent de même. Enfin il envoya vers eux son *fi*ls, disant : Ils auront du respect pour mon *fi*ls » (vers. 35-37).

Nous voyons Christ Lui-même les prendre sur ce terrain. Il vient, non pas pourtant quant au résultat final ou à l'intention, chercher du fruit dans sa vigne (ce n'est pas une question de grâce) et étant venu chercher du fruit, ils disent : Nous voulons nous débarrasser de ce *fi*ls. « Mais les cultivateurs voyant le *fi*ls, dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, et saisissons-nous de son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent » (vers. 38-39).

La fin de la responsabilité et de toute cette longanimité de Dieu envers le peuple juif sur ce terrain fut, qu'ils se réjouissent de pouvoir tuer l'héritier, afin qu'ils pussent se saisir de son héritage. « Quand donc

le Seigneur de la vigne viendra, que fera-t-il à ces cultivateurs-là? Ils lui disent : Il fera périr misérablement ces méchants » etc. (vers. 40, 41).

Nous remarquons ici de nouveau ce grand principe que, de quelque manière que Dieu cherche une réponse de la part de l'homme, il n'en trouve point. Dieu *attend* du fruit de ce qu'il a planté et cultivé dans ce monde, mais Dieu *ne peut point obtenir* de fruit de la part de l'homme. La *volonté* des cultivateurs y était entièrement opposée. Ils ne reconnaissaient pas le *droit* de Dieu sur sa vigne; ils *voulaient* l'avoir pour eux. La *volonté* était entièrement et absolument mauvaise. En réalité les cultivateurs étaient opposés à celui qui avait planté la vigne et par conséquent la relation n'était pas reconnue. Le seul effet des ordonnances, que Dieu avait données, était de mettre à découvert l'inimitié et la haine de ceux auxquels il avait confié sa vigne.

Le Seigneur termine cette partie de l'histoire de l'homme sur le fait de chercher du fruit et de n'en point trouver. Il place l'homme dans une certaine position religieuse, en lui donnant beaucoup d'avantages extérieurs, en conséquence desquels, il s'attend à du fruit.

Or, chers amis, il y a bien des âmes qui regardent cette position comme la leur; le terrain sur lequel ils veulent avoir affaire avec Dieu, est celui de *chercher à lui rendre du fruit*. Ils sentent que Dieu leur a donné certains avantages spirituels, l'occasion d'entendre sa Parole et d'autres privilèges analogues, et que, en retour, ils *devraient* lui donner du fruit. *Et c'est bien là ce qu'ils devraient faire en effet*. Mais alors, quoique ceux-ci ne soient pas dans un état d'âme semblable à celui des cultivateurs qui ont tué l'héritier, ils se trom-

pent, et cela entièrement, sur le principe selon lequel Dieu agit. Et ce n'est pas tout, car l'âme peut même voir, en Christ lui-même, quelqu'un qui *cherche* du fruit, tout comme si elle était sous la loi et les prophètes. Elle voit dans la perfection de Christ une *exigence*, dans l'amour une *exigence* : elle pense que si Dieu l'a tant aimée que de donner son Fils, que si Christ l'a aimée jusqu'à verser son sang, Dieu doit *exiger d'elle du fruit*. Cela est certainement vrai, dans un sens, *mais l'acte de demander du fruit, n'en produit pas*. Assurément on doit trouver du fruit chez tout croyant, mais si nous nous tenons devant Dieu sur le principe d'avoir à répondre à sa demande de fruits, c'en est fait de nous. Autre chose est, qu'il y ait une *demande* de fruit ; autre chose, que le fruit soit produit par l'œuvre de l'Esprit sur l'âme.

De plus, je dirais que là où il y a droiture et sincérité de cœur, et où la conscience est touchée par le témoignage de l'amour de Dieu, en voyant l'infinie grandeur de cet amour, manifesté dans le Fils de Dieu, descendu du ciel pour mourir sur la croix, le seul effet qui est produit, dans la voie de *l'exigence*, c'est de faire dire : s'il n'y a pas d'autres moyens, c'en est entièrement fait de moi. Et sur ce principe en effet, c'en est fait d'elle. Je le répète, l'âme voit l'amour, mais elle voit aussi les *droits* infinis que cet amour a sur elle et que, par conséquent, elle est perdue et perdue sans espoir. Tout cela découle du principe que Dieu *réclame du fruit*. Il y a le sentiment du grand amour de Dieu en livrant son Fils à la mort pour des pécheurs — l'âme voit en cela sa miséricorde et sent qu'elle *devrait*, en retour de cet amour, *produire* le fruit que Dieu cher-

che, mais elle ne le fait pas; par conséquent, tout cet exercice de l'âme n'aboutit à rien autre qu'au sentiment d'une condamnation et d'un jugement mérités. Une demande amène toujours à sa suite le jugement, lorsque celui à qui cette demande est adressée, est incapable d'y satisfaire. Si Dieu agit envers nous sur le principe de *l'exigence*, le résultat en est de nous proclamer coupables, en ce que nous n'avons pas répondu à tout ce que Dieu avait le droit d'exiger de nous.

Nous avons fait de l'amour de Dieu en Christ une loi plus sévère et plus terrible que celle qui a été donnée par Moïse, lorsque l'âme se place sous *l'exigence* de cet amour, et en conséquence nous nous sentons condamnés et nous tombons dans le désespoir. Le Seigneur avait mis l'homme à l'épreuve par la loi, et cela n'a abouti qu'au jugement. *Plus vous élevez les droits de Dieu, plus vous augmentez votre condamnation*. Si vous mettez l'amour de Dieu à la place de la loi, plus l'amour qui a été manifesté est grand, plus vous êtes coupable en ne répondant pas aux *droits* de cet amour.

Dans le commencement du chapitre suivant, tout est changé. Il n'est plus du tout question de *droit*, Dieu est présenté comme agissant selon un tout autre principe.

« Et Jésus, répondant, leur parla encore en paraboles, disant : Le royaume des cieux a été fait semblable à un roi qui fit des noces, pour son fils. Et il envoya ses esclaves, pour convier ceux qui étaient invités aux noces, et ils ne voulurent pas venir » (vers. 1-5). C'est vrai, ils ne voulurent pas venir; mais il ne s'agit pas du tout ici de certaines *exigences* adressées à la conscience des hommes.

C'est quelque chose que *fait* le roi et à quoi il *invite*. Il leur dit qu'il va glorifier *son fils*, et que pour cela il doit avoir, autour de la table de noces de son fils, tout ce qui peut rendre ces noces glorieuses et bénies — tout ce qui sied à la gloire de *ce fils*. Tout est *grâce*. Il est clair que, dans un cas pareil, tout vient de la personne qui donne la fête — il ne pouvait évidemment pas y avoir chez les invités la moindre pensée qu'ils dussent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. C'eût été une insulte faite au *roi*. Il ne peut donc y avoir ici aucune idée *de droits*, ni même la supposition que les invités pussent apporter quoi que ce fût *pour* la fête, ou la pensée de pouvoir la *rendre* plus tard d'une manière digne de leur hôte. Tout est fait par celui qui invite et, je le répète, toutes ces pensées eussent été une insulte positive.

Cette parabole donc ne nous présente pas la question des voies de Dieu envers la conscience naturelle de l'homme, ni celle du propriétaire de la vigne qui cherche du fruit et n'en trouve point (le Seigneur en a entièrement fini avec ces sujets dès la fin du chapitre précédent), mais il nous montre le roi agissant selon les richesses de sa propre maison, dans le but de glorifier *son fils*.

C'était là la pensée du roi en préparant le souper — était-ce seulement pour satisfaire et réjouir certaines personnes? Non, — c'était pour *son fils*. Et afin de glorifier ce fils, il doit y avoir une ample bénédiction à cette table — que dirai-je? — des *visages heureux* autour d'elle, des cœurs sans aucun souci, sans une ombre d'anxiété, exempts de toute méfiance à l'égard de son amour. Les noces de *son fils* doivent être honorables en étant accompagnées de tout cela.

L'application de cette parabole est aussi simple que possible.

Et c'est là le principe suivant lequel Dieu agit dans l'Évangile, ce n'est pas en *demandant* du fruit (je ne dis pas qu'il ne produise pas de fruit), mais ce n'est pas du tout ici le principe *d'exigence* sous aucune forme.

L'homme a complètement manqué, non-seulement en ne produisant pas du fruit, mais aussi en ne reconnaissant pas le droit que Dieu a sur lui, et s'il reconnaît ce droit, il tombe par cela même dans le désespoir. J'ai parlé de cet état. Mais maintenant tout cela est fini, entièrement fini, et Dieu est présenté comme se glorifiant Lui-même en ayant des hommes rendus heureux autour de son FILS.

Si je dis un mot, ou si j'ai une pensée à l'égard du droit, en rapport avec le principe de ma position devant Dieu (quoique j'admets pleinement le principe), cela détruit tout le fondement sur lequel Dieu agit dans la plénitude de sa *grâce*. Il est parfaitement clair que celui qui aurait entretenu un instant la pensée qu'il doit pourvoir à sa part du festin, n'aurait aucun vrai sentiment de l'honneur de la personne qui l'invitait à ce festin (l'homme qui aurait apporté sa part eût été retenu à la porte), il aurait montré un mépris complet de celui qui donnait le souper, et du souper lui-même.

Et il est vrai aussi, en outre, que si un des hôtes invités par le Roi, étant un homme riche, avait jugé devoir s'y présenter en précieux vêtements, de sa propre garde-robe; ou, d'un autre côté, que si un pauvre eût essayé d'y porter ses haillons : dans l'un et l'autre cas,

c'eût été également une insulte pour le *roi*, un mépris de la robe fournie par lui et du festin auquel ils étaient conviés. *Celui qui invite aux noces est le seul qui puisse fournir aux hôtes une robe convenable pour s'y asseoir.* Ainsi donc, soit la pensée de notre capacité d'entrer (quoi que nous puissions être en nous-mêmes), soit la crainte que notre état nous en exclue, sont également mises de côté. Notre bénédiction dépend d'une seule chose, la *suffisance* et la *grâce* de Celui qui invite.

« Il envoya encore d'autres esclaves, disant : Dites aux conviés : Voici, j'ai apprêté mon dîner; mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués et tout est prêt : venez aux noces. Mais eux, n'en tenant point de compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic. Et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent. Et le roi, l'ayant entendu, en fut irrité; et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville » (vers. 4-7). Ici encore nous avons un exemple de la patience de Dieu, et aussi un témoignage de ce qu'est le cœur de l'homme. De même que le Seigneur s'était auparavant adressé aux Juifs sur le principe du droit de Dieu à demander du fruit, par le ministère des prophètes et par son Fils, de même maintenant Il vient à eux sur cet autre principe de l'invitation au « souper de noces, *et ils n'en tinrent point de compte.* »

« Tout est prêt » (c'est-à-dire, il n'y a plus rien à faire) — c'était là le message spécial des apôtres après la résurrection de Christ. Le festin était *prêt*. L'état du cœur de l'homme se manifeste, non-seulement en *méconnaissant le droit* de Dieu, mais aussi en *dédaignant la grâce* de Dieu et en tuant ses témoins. L'indifférence

d'un pécheur, qui lui ferait mépriser la grâce du roi, est exactement ce qui, en principe, lui ferait tuer le Fils. « Ils s'en allèrent, » dans les deux cas.

Mais nous avons ensuite cette vérité bénie, c'est que Dieu n'a pas abandonné un seul atome de la plénitude de son amour ou de ses conseils de grâce en ce qui regarde son Fils. Il agit selon ce principe : « Il faut que j'aie des hommes autour de moi, et des hommes heureux ; les noces de *mon Fils* doivent être honorables. »

Oui, Dieu, pour parler ainsi, doit avoir sa maison pleine. — Alors il dit à ses esclaves : Les noces sont prêtes, mais les conviés n'en étaient pas dignes ; allez donc aux carrefours des chemins, et autant de gens que vous trouverez, conviez-les aux noces. Et ces esclaves-là, sortant par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, tant mauvais que bons, et la salle des noces fut remplie de gens qui étaient à table » (vers. 8-10). C'est l'évangile qui est maintenant proclamé dans le monde — le grand caractère de l'évangile.

Le premier principe, c'est la *pleine expansion de la grâce*, l'activité de l'amour de Dieu, qui s'exerce dans le monde et qui amène les hommes à participer aux bénédictions que lui-même a préparées. Son amour sort, en simple grâce, pour trouver « *bons ou mauvais,* » comme il est dit, afin qu'ils aient part aux biens de sa maison. C'est le principe selon lequel Dieu agit dans l'évangile. Il est clair que c'est Lui qui pourvoit à tout. Il ne demande pas du fruit, mais il prépare la bénédiction.

« Et le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, y vit un homme qui n'était pas vêtu d'une robe

de noces. Et il lui dit : Ami, comment es-tu entré ici, sans avoir une robe de noces? Et il eut la bouche fermée. Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-le pieds et mains, emportez-le et le jetez dans les ténèbres de dehors : Là seront les pleurs et les grincements de dents » (vers. 11-13). Ici nous trouvons un triste fait — non pas le principe des voies de Dieu, mais un *fait*. Un seul cas suffit pour exposer le principe. La « robe de noces » était là, elle était mise par le roi à la disposition des convives, pour pouvoir être admis à la salle du festin et avoir part à la joie qui y régnait ; le Roi prend connaissance de tous les assistants, et il en est un qui ne possède pas Christ. Sa présence avait pour unique effet de montrer plus distinctement, de prouver toujours mieux, qu'il n'avait rien à faire avec les « noces, » car il n'avait pas la « robe de noces. » Il aurait pu porter le vêtement le plus élégant, mais que son costume fût des plus magnifiques, ou qu'il consistât dans les plus vils haillons du pays, tels que ceux du mendiant le plus pauvre, peu importait — *ce n'était pas la « robe de noces. »*

Si nous ne sommes pas « en communion d'esprit avec les « noces du Fils, » cela prouve évidemment que nos cœurs ne sont pas initiés à ce que Dieu fait. Le principe de toute la chose est impliqué dans la question : « Comment es-tu entré ici, sans avoir une robe de nocce ? » Dieu, dans ses voies envers nous, a abandonné le principe du droit ; il ne demande rien, et, plus que cela, il ne veut rien recevoir de nous. Nous ne pouvons avoir la prétention de lui apporter quoi que ce soit ; si nous l'avions, ce serait un outrage que nous Lui ferions.

Nos cœurs, chers amis, ont-ils bien compris quelle est la grande pensée de Dieu — savoir *son Fils* — que

son cœur est occupé à glorifier *son Fils* et cela par la joie de ceux qui sont amenés aux « noces ? » Plus une âme, qui n'est pas pénétrée de l'esprit des « noces, » serait près du *Fils*, plus elle serait rapprochée de ceux qui sont autour de la table, plus il serait manifeste que ce n'est pas là sa place, qu'elle n'a rien à y faire.

Les hôtes étaient-ils à cette table seulement dans le but de faire un festin ? Assurément non ! Ils étaient là pour les « noces du *fils* » et pour lui faire honneur. A moins que nos pensées et nos esprits ne soient revêtus de Christ, plus nous serions près, plus il paraîtrait évident que nous n'avons rien à faire avec *cette* fête. Pour être là et présent à la table, nous devons être capables d'entrer dans l'esprit de *cette* pensée qui gouverne (pour ainsi dire) Dieu lui-même dans tous ses conseils : la gloire de son propre *Fils*.

Celui qui, en se rendant à la noce, ne penserait qu'au festin, serait bien étranger à l'esprit de la chose — et l'homme qui apporterait quelque chose pour contribuer au repas, insulterait celui qui donne la fête, personne n'ayant besoin de rien recevoir de lui.

La vraie intelligence de ce fait, que Dieu glorifie *son Fils* Jésus, a pour effet de bannir de nos esprits toute autre pensée. Que nous soyons les pécheurs les plus vils et les plus méchants en nous-mêmes, (comme Paul dit « desquels je suis le premier »), toute anxiété sera ôtée de nos cœurs, ainsi que tout malaise, toute incertitude, parce que *l'invitation* est faite. Et c'est Dieu qui pourvoit à tout dans la maison, au « vêtement de nocces, » à la robe qui convient à sa propre présence. Supposons que l'invitation du roi fût parvenue à quelque homme pauvre, couvert de haillons, aurait-il dit : « Oh !

cela ne peut être *pour moi*, je suis un homme pauvre? » C'était là l'affaire du roi ; — ou dirait-il : « Je ne puis entrer dans le palais du roi tel que je suis, mes vêtements ne sont pas convenables, pour paraître en sa présence? » — N'importe, dis-je, c'était là l'affaire du roi, et c'était le roi qui l'avait invité. Il se rendrait à l'invitation du roi dès l'instant qu'il y croirait, car la seule chose qui était nécessaire pour le rendre propre à s'asseoir à la table des noces, était ce à quoi le roi lui-même avait pourvu et il pouvait compter sur le roi pour cela.

Bien-aimés, c'est là tout ce que nous avons à faire. « Les conviés n'en étaient pas dignes, » mais il faut que la salle soit remplie. Certainement nous devons apprendre, tous les jours davantage, à connaître les bénédictions attachées à la maison du Roi, et nous estimerons comme une grande grâce la faveur d'être là, mais toute l'affaire est : Dieu glorifie *son Fils* Jésus, et nous n'avons rien à faire qu'à nous réjouir en sa *grâce*. C'est Lui qui a pensé aux « noces » de *son Fils*, Lui qui a pensé aussi aux vêtements des invités (qui a pourvu à tout ce qui était nécessaire pour rendre les conviés capables et dignes d'y participer) et nous n'avons rien à faire, sinon d'en avoir fini avec notre *moi*, et d'être uniquement préoccupés de la dignité de Celui qui nous a *invités*.

Notre titre pour être à la fête, c'est l'invitation de Celui qui glorifie sa *grâce* dans les noces de *son Fils*. » Quel sentiment indigne que de mettre cela en question même un seul instant. Il a donné son *Fils* — il a envoyé son *Fils* sur la scène de notre péché et de notre misère, pour porter sur la croix la colère que nous

avons méritée.—Il l'a ressuscité d'entre les morts. — Que craignez-vous? La pensée du besoin que vous avez d'être dignes de Lui vous fait-elle hésiter et dire : « Oh! l'état de mon âme n'est pas tel qu'il convient à quelqu'un qui est appelé au « souper des noces du FILS DU ROI! » N'importe, dans ce sens, ce qu'est l'état de votre âme; « ils assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, *tant mauvais que bons.* » N'importe, si, invité par le Roi, que l'invitation vous rencontre dans les carrefours des chemins « comme un mendiant, ou comme un prince, pour parler ainsi. De quoi doutez-vous encore? — Dieu s'est-il trompé en vous invitant? — Assurément vous n'êtes pas digne d'être devant le Roi, mais il vous a appelé sans s'attendre à trouver aucune dignité *en vous*; avant de vous appeler, il connaissait l'indignité de votre cœur.

Il appelle des pécheurs par un amour qui s'est montré plus fort que la mort. Le FILS de Dieu s'est abaissé jusqu'à la mort *pour des pécheurs* — le FILS de Dieu s'est soumis à la colère de Dieu *pour des pécheurs*. Qu'y avait-il de plus à faire? Christ est ressuscité et il est vivant à la droite de Dieu. « *Tout est prêt — venez aux noces!* »

Dieu invite sur le fondement de ce qui a été fait, non pas sur celui de quoi que ce soit qui doit encore être fait. La seule question que nous ayons à nous adresser est celle-ci : Est-ce que nos cœurs *se sont soumis, oui ou non, à sa justice?* Assurément, c'est ce que Lui donne qui produit du fruit. Si au « souper de nocés, » le Roi désire que soucis, péchés et angoisses, soient tous oubliés, — c'est parce qu'il veut avoir autour de *son Fils* des visages heureux, des cœurs exempts

de toute défiance, de tout doute. Tout peut alors être oublié, excepté que nous sommes là. Si vous le comprenez, chers amis, je vous demande : Vos âmes sont-elles heureuses, vos faces brillent-elles de joie, *maintenant*, — parce que vous savez que votre place est d'être assis autour de cette table ?

Le cœur de Dieu est occupé de la gloire de Christ en rapport avec la joie et la bénédiction de ceux dont les cœurs se sont *soumis à sa justice* et il y a pourvu.

Si vos cœurs sont occupés de la gloire de Christ, vous ne penserez pas, dans un sens, à ce que vous êtes ou à ce que vous étiez, vos pensées se fixeront sur les bénédictions auxquelles vous êtes amenés par grâce, et dont *Christ* est la source et le centre, dans la présence de Dieu.



Miettes

*recueillies à la conférence de V., sur le Livre
des Actes des Apôtres.*

(Suite de la page 360.)

CHAP. XIII. — Maintenant nous voyons le Saint-Esprit envoyant (de la part de Christ, sans doute) des ouvriers pour travailler à l'œuvre.

C'est là une action directe de l'Esprit, agissant du dedans (voir la fin de Jean chap. XV). Le Saint-Esprit aida les apôtres dans l'accomplissement du témoignage qu'ils étaient appelés à rendre au milieu du monde.

Le Saint-Esprit rend témoignage à Christ en haut, et les douze, à Christ en bas. Le Saint-Esprit est ainsi

le *Directeur* de l'œuvre ici-bas : c'est sous son administration seule, que tout ce qui a rapport à l'œuvre doit s'accomplir.

Vers. 8.—Elymas est un type des Juifs aveugles pour un temps.

Vers. 47.— Nous avons ici une preuve remarquable d'intelligence spirituelle, là où il n'y avait pas proprement de commandement de la part du Seigneur. Et le vers. 48 est un exemple qui montre que, lorsque l'Esprit est là, il n'y a pas de découragement : les disciples se réjouissent au lieu d'être découragés par la persécution.

CHAP. XIV. — Nous avons ici la preuve qu'une religion, en possession du terrain, est l'instrument dont l'ennemi se sert pour faire opposition à la vérité ; mais s'il s'agit d'idolâtrie, l'ennemi ne manque pas de dévouement : il excite le peuple à adorer Paul et Barnabas, qui naturellement s'y opposent.

Au vers. 23, on établit des anciens. Remarquons à ce sujet, que ce n'est pas l'église qui a voté, mais que c'est Paul et Barnabas qui les ont choisis : ils étaient seuls actifs en cela, car ils ne choisirent pas, par le suffrage des autres.

CHAP. XV.— Ce qui est remarquable ici, c'est que Dieu ne permet pas que Paul et Barnabas seuls décident la question ; cela aurait fait un schisme ; mais Dieu, selon sa sagesse, amène les Juifs à juger eux-mêmes le judaïsme que l'on voulait soutenir et sous lequel on voulait placer les Gentils.

Vers. 36.— Dans un sens subordonné, Paul devient un ouvrier-chef ; envoyé par le Saint-Esprit, il pose le fondement comme un sage architecte ; puis il choisit l'un et rejette l'autre : il rejette Marc et choisit Silas, — il s'adjoint Timothée. Il prie Timothée de rester à Ephèse et Tite en Crète. Quant à Pierre, son œuvre était de fait une œuvre spéciale.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Le Cantique de Salomon.

Les Psaumes, ou même les Prophètes, si nous les examinons, pour constater le caractère du résidu d'Israël dans les derniers jours, et les circonstances que ce résidu aura à traverser alors, nous montrent un peuple dans la détresse et opprimé, après qu'il a subi diverses déceptions de la part de ceux dont il avait cru posséder l'amitié: « *Les oiseaux de proie sont sur eux tout le long de l'été, et toutes les bêtes des champs tout le long de l'hiver* » (Esaïe XVIII, 6). Tel sera l'état de la nation quand l'Assyrien l'enserrera du dehors, et que la Bête l'opprimera au dedans. Au centre de leur nationalité, là où leur cœur aura cherché du repos, là il y aura un trouble tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il y a eu une nation, et qu'il n'y en aura plus jamais (Matth. XXIV, 21): c'est le temps auquel Dieu fera une œuvre abrégée sur la terre (comp. Rom. IX, 28).

Bien que la nation en général doive passer par cette

terrible affliction, l'effet que celle-ci produira sur les méchants et sur les saints sera bien différent. La masse de la nation se sera jointe à la Bête et aura embrassé l'idolâtrie; elle aura reçu celui qui doit venir en son propre nom (Jean V, 43); l'esprit impur d'idolâtrie sera entré en Israël avec sept autres esprits plus méchants que lui (Matth. XII, 43-45). Israël aura abandonné son Dieu, rejeté son Messie, reçu l'Anti-Christ! Que lui restera-t-il quand l'oppression arrive? *« Il se dépitiera, et maudira son Roi et son Dieu: et il regardera en haut, puis il regardera vers la terre, et voilà la détresse et les ténèbres, une effrayante angoisse, et il sera enfoncé dans l'obscurité »* (Esaïe VIII, 21-22).

Mais nous avons à nous occuper du résidu attaché à Israël, aux espérances d'Israël, plus particulièrement à la relation d'Israël avec Jéhovah, mais réveillé au sentiment du mal qui règne et, là où il n'a pas fui (comp. Apoc. XII, 6), souffrant de toutes parts de ce mal. L'Esprit et la Parole de Dieu agissent dans les cœurs des fidèles: ils se rappellent les promesses faites au peuple comme peuple de Dieu; ils recherchent la fidélité à Jéhovah et, pour cette raison, sont opprimés et chassés du pays, haïs d'Israël infidèle, et cruellement persécutés par ceux qui dominent sur eux; mais, amenés au sentiment des péchés de la nation, y compris les leurs propres, ils mènent deuil sur la ruine d'Israël; ils voient l'approche des jugements et la main de Dieu déjà étendue sur eux en dur châtement. Quoique chassés dans les repaires des dragons, et bien que trouvant difficile d'espérer en Celui contre lequel ils ont péché et dont la main est étendue contre eux, ayant peine à compter sur des promesses quand tout paraît obscur,

ils espèrent cependant en Jéhovah et attendent le Messie. Quoi qu'il en soit, les promesses sont là, et Dieu établira certainement son Roi sur sa sainte montagne de Sion (Ps. II). Depuis le chap. XXXII du Deutéronome, les prophètes avaient prédit cet état de choses, en sorte que quelque sombre et terrible et, humainement parlant, désespéré qu'il soit, cet état dans les menaces mêmes qui l'accompagnent, renfermait quelque chose qui soutient l'espérance.

Les Psaumes, comme nous avons souvent eu l'occasion de le faire remarquer, répondent à cet état de choses, et nous donnent une expression divine des espérances et des afflictions de ces cœurs exercés. Je ne ferai ici qu'en rappeler les grands principes pour faire ressortir d'une manière plus claire le caractère particulier du Cantique de Salomon, et ce qu'il apportera au cœur et à la foi du résidu.— Deux grands principes caractérisent l'état du résidu au milieu de son affliction: d'abord, l'intégrité, et ensuite la confiance en Jéhovah. L'Esprit de Christ forme les fidèles à cela. Christ, parfait dans l'intégrité aussi bien que dans la confiance en Jéhovah, les rend capables par sa grâce, dans les expressions qu'il leur fournit dans ces Psaumes, d'exprimer leur confiance en dépit de tous les manquements qui rendent cette confiance plus difficile encore que même les eaux profondes par lesquelles ils passent. Cette intégrité même et l'opération de l'Esprit de Christ en eux, les conduisent nécessairement à la confession du péché et d'une longue iniquité qui était allée jusqu'à les rendre coupables de sang (comp. Ps. LI). Il est remarquable de voir ici comment la déclaration de l'intégrité et la confession des péchés se trouvent

réunis ensemble. La même chose se voit dans Job, et même dans Pierre. C'est pourquoi aussi, quand les fidèles regardent à Dieu, la miséricorde précède toujours la justice dans leurs pensées : Dieu les avait renfermés dans l'incrédulité afin qu'ils devinssent des objets de miséricorde (Rom. XI, 31). Sans doute Dieu était juste en accomplissant ses promesses ; mais il fallait que les fidèles fussent amenés à la véritable et juste position qui convenait à l'accomplissement des promesses, à cette position dans laquelle le seul « interprète, » « un entre mille » (comp. Job XXXIII, 23) pouvait les placer. Or cet « interprète » est précisément l'Esprit de Christ dans les Psaumes : Il leur montre la position de l'intégrité en confessant leurs péchés ; et alors ils peuvent compter sur la miséricorde, et ainsi sur la justice.

Telles sont les voies morales de Jéhovah ; elles sont des plus instructives et des plus intéressantes. Les Psaumes, et aussi les Prophètes, ajoutent que ce sera par l'intervention du Messie que tout cela s'accomplira, et les Prophètes, dans tous les cas, nous disent clairement que ce sera sous, « la nouvelle alliance. »

Le Cantique de Salomon, il me semble, nous apprend quelque chose de plus : nous y voyons la formation dans les fidèles qui attendent, dans l'âme enseignée de Dieu. — (effet réalisé dans quelques âmes cachées, en même temps que révélé et découvert à tous) d'affections présentées ici figurativement ; puis la révélation de l'amour dévoué du Messie pour le peuple, pour Jérusalem, le centre du peuple, sur laquelle il pleura lorsque, dans sa folie, elle le rejeta, afin que le cœur humble et enseigné de Dieu eût la conscience de cet amour et se confiât en lui quoiqu'il ne fût pas encore révélé de fait.

Le Cantique commence par la reconnaissance de la félicité qu'il y a dans l'amour du Messie. Son nom, à cause des grâces qui sont en Lui, est comme « *un parfum qui se répand* ; » il est aimé des « *hommes droits*, » de ceux, je présume, qui se sont gardés de l'idolâtrie et de la corruption. C'est la même classe de personnes, exactement, que nous retrouvons au chap. XIV de l'Apocalypse ; et qui, évidemment donc, en attendant Christ, a souffert, en un certain sens, comme Lui.

Ensuite, l'Épouse (Jérusalem) demande à être « *tirée* » par le Messie. « *Tire-moi, et nous courrons après toi* » (1, 4) ; mais elle dit « *nous*, » parce qu'elle représente réellement tous les fidèles. Alors « *le Roi* » apparaît, le Roi-Messie. Il aime Jérusalem intimement, et elle apprécie *cet* amour. Ce sont les « *hommes droits* » qui aiment le Messie. Nous savons déjà que c'est là le caractère du résidu. Les vers. 5 et 6. du chap. I, disent l'histoire de Jérusalem, de la longue persécution et de la désolation de Jacob : le soleil l'a regardée, le feu de l'épreuve ; elle avait été établie gardienne des nations pour en tirer du fruit, et elle n'avait pas gardé sa propre vigne. Ensuite, au vers. 7, elle ne voudrait être nulle part ailleurs qu'avec les troupeaux du Messie, elle ne voudait pas, comme une voyageuse dissolue, être avec d'autres qu'avec Lui. Les sentiers tracés par ceux que Dieu reconnaît comme étant guidés et qu'il guide, le témoignage au milieu du peuple de Dieu, doivent la conduire. Ceci l'amène au témoignage que le Messie rend Lui-même du plaisir qu'il prend en elle, et à la conscience que la grâce est ainsi formée en elle pour répandre son parfum (vers. 12). L'acte de Marie, blâmé par Judas, et qui répondait si bien aux circons-

tances du moment, n'est-il pas l'expression frappante de ce que nous lisons ici ? Tout ce qui précède est une sorte d'introduction qui nous montre les aspects sous lesquels l'Epoux et l'Epouse sont envisagés, ainsi que la position qu'ils occupent, en sorte que nous reconnaissons l'Epouse.

L'action et son effet vont commencer maintenant : L'Epouse prend sa place, et l'Epoux ne reconnaît qu'elle seule. Elle est « *le muguet* ; » le reste sont des épines (II, 1-2). Elle est soumise à Christ, elle le reconnaît comme le vrai arbre-fruitier, « le pommier entre les arbres de la forêt » (II, 3). Son ombre la protège ; elle en jouit et son fruit est sa joie. Jérusalem et Israël sont relevés et bénis sous le Messie ; ils se réjouissent en Lui ; ils sont abrités sous Lui. Nous voyons maintenant combien le Cantique va plus loin que les Psaumes ; car il nous fournit l'expression de la confiance dévouée du cœur de l'Epouse en l'amour du Messie, cet amour étant la source de la joie, sa joie, et la comblant de bénédiction. Lui aussi se repose dans son amour ; et elle, dans son cœur, pèse et estime la valeur de cet amour ; elle trouve ses délices en ce que Lui se repose dans son amour (II, 3-7) *. (Voy. Soph. III, 17.) Le résidu entre, par la foi, dans la joie que le Messie aura dans son amour d'Epoux pour les fidèles, et il exprime le repos que le propre cœur de la Bien-aimée trouve là.

Remarquez le vers. 8 de ce chap. II, et sa liaison avec ce qui précède, car c'est une clef pour l'intelligence de la portée de ces paroles : « *C'est la voix de mon Bien-aimé ! Voici, il vient !* » Ce rapport n'est pas accidentel ; nous

* Quoique j'aie pensé différemment, je crois qu'il faut lire au vers. 7 : « jusqu'à ce qu'*Il* le veuille. »

retrouvons la forme du vers. 7 au vers. 5. du chap. III. et au vers. 4 du chap. VIII ; et chaque fois elle est suivie par la venue du Bien-aimé, mais d'une manière qui marque un progrès. Ici, le Messie vient, se révélant Lui-même. Après le vers. 8 du chap. III, il vient couronné comme Roi-Messie, le Fils de David, le Prince de Paix, couronné au jour de ses épousailles, comme le cœur de sa mère (Israël) le couronne. Après les vers. 3 et 4 du chap. VIII, l'Épouse remonte du désert avec Lui, appuyée sur son Bien-aimé. Ici, dans ce chap. VIII, nous revenons au premier principe de bénédiction posé au vers. 3 du chap. II. La Bien-aimée a été « suscitée sous le pommier » (VIII, 5) ; c'est là qu'elle a pris naissance. Ce n'est pas sous Moïse, ni sous l'ancienne alliance, qu'Israël ou Jérusalem pouvaient vraiment trouver la bénédiction, encore moins sous l'Égypte ; mais sous Christ : Christ était pour « l'Épouse » la source, l'arbre de la bénédiction et la vie. — Ainsi, pour compléter cette suite de pensées, au lieu que d'autres vignes lui soient confiées et qu'elle ne sache pas garder la sienne propre, Salomon, Christ comme Prince de paix local, a une vigne en Bahal-Hammon (VIII, 44). Le sens de ce mot est difficile ; mais quoi qu'il en soit, c'est maintenant Salomon, le Messie lui-même, qui a la vigne. J'incline à croire que ceci a rapport à la domination universelle de Christ sur la terre, sur les peuples, la vigne qui désormais portera son fruit. Mais il y a ici une vigne spéciale, qui une fois n'avait pas été gardée, mais qui est maintenant devant l'Épouse, savoir Israël, qui, par grâce, gardera maintenant diligemment sa vigne. L'Épouse a sa vigne devant elle.

Le Cantique finit par l'expression du désir que l'E-

poux se hâte : les amis (ses compagnons) sont attentifs à écouter, pour entendre le son de sa voix. Tel est le désir des hommes droits ; mais, comme *Epouse*, elle demande à l'entendre (VIII, 13-14).

Tout ceci signale, je crois, deux choses. D'abord, nous voyons comment la foi de ceux, dont les cœurs ont été ouverts, entre dans la parfaite joie que l'amour de Christ trouve dans la bénédiction d'Israël, et spécialement de Jérusalem. Ce sentiment est exprimé ici par anticipation pour mettre cette foi en activité et pour l'encourager. Le Cantique n'est donc pas une déclaration prophétique de principes moraux, quelque profondément importants que soient ceux-ci en rapport avec les voies de Jéhovah à l'égard d'Israël, mais il est l'expression de l'amour d'Epoux que le Messie a pour son peuple, pour le peuple et pour la ville qu'Il a choisie, non à cause de ses pierres, cela va sans dire (comp. Luc XXI, 5-6) — mais comme siège de l'élection (comp. Ps. CXXXII, 15-14, et même tout le Psaume). Ensuite, le Cantique est seulement l'anticipation de la foi ; car chaque fois que l'Epouse réalise cette anticipation et qu'elle contemple l'Epoux se reposant dans son invariable amour, la pensée de sa venue suit immédiatement. Elle ne le possède pas encore de fait ; et il y a là, comme nous avons vu, quelque chose de progressif. A la fin du chap. II, l'Epouse a la conscience que le temps est venu, la grâce du Seigneur produisait et faisait germer et fleurir la bénédiction (comp. Ps. CII). Je ne mentionne pas en détail les divers exercices de cœur qui accompagnent tout cela : Il y a une vraie affection dans l'Epouse, mais elle a failli (chap. V). Je fais remarquer seulement que l'Epoux lui parle, à elle, son

Epouse : cela est juste. Christ peut donner son approbation à ceux qu'il aime. Un saint, juif ou céleste, jouit de son amour, il peut décrire ses grâces excellentes avec joie ; mais il ne prend pas sur lui de les Lui dire, à Lui. Il y a progrès aussi dans la conscience du caractère de la relation. Comme on l'a remarqué ailleurs, nous avons d'abord : « *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* » (II, 16) ; c'est le premier sentiment de consciente relation : « *Nous l'avons trouvé !* » Lui reconnaît sa Bien-aimée ; — s'il en était autrement, il n'y aurait aucun soulagement ; — et il jouit avec délices de sa beauté (III, 6 et IV, etc.) ; mais la première pensée est : « *Il est à moi.* » Ce n'est qu'après maints exercices, après qu'elle est tombée en faute, et qu'elle a reçu l'assurance du prix qu'elle a pour Lui, qu'elle dit avec un esprit plus calme : « *Je suis à mon Bien-aimé* » (VI, 5) ; je lui appartiens ; — quoique la première vérité reste toujours vraie et soit même plus profondément gravée dans le cœur, car sa valeur à Lui et son droit sont plus sentis et mieux connus ; et dans tout cela il est à nous, quel que soit son droit sur nous, et sa joie est dans la beauté et les grâces des siens.

Après ceci, il ne s'agit plus d'exercices ; mais nous trouvons l'expression des pensées de l'Epoux : Sa « *colombe,* » sa « *parfaite* » est *unique* (VI, 9-10). Il peut y avoir des nations et plusieurs peuvent se trouver en relation plus ou moins intime avec Lui, mais sa « *Bien-Aimée* » est unique. *Israël*, seul sur la terre, a cette place. Mais dès que le Messie considère ainsi sa Bien-aimée, aussitôt il remplit son cœur, — les cœurs des fidèles. Il descend pour voir les fruits de la vallée, pour voir si la vigne a fructifié, si au moins elle montre

ses bourgeons, et si ce qui représentait la vraie fidélité dans laquelle Il prenait plaisir (comme les grenades sur le vêtement d'Aaron), a fleuri (VI, 11). Tel est Israël montrant, dans son humiliation, le bourgeonnement des fruits vivants. Avant même que l'Épouse s'en aperçoive, son affection le porte sur les chariots de son « *peuple de franche volonté*; » car tel est le sens « d'*Amminadab*, » comme aussi au Ps. CX, 3; (dans le Ps. XLVII, 9, ce mot, « *Nadibim* » est traduit « *princes des peuples*. » Israël devient ainsi immédiatement comme « deux armées, » ou comme *Manahajim*, les armées du Dieu d'ancienneté (VI, 12-13; cf. Gen. XXXII, 1). Après que tout ceci a eu lieu, et quand l'Époux (VII, 1 ssq.) a fait connaître à la Bien-aimée combien il estime sa beauté, celle-ci (VII, 9 ou 10 et ssq.) répète, avec le juste sentiment du droit qu'il a sur tout, et la conscience de la grandeur de la bénédiction qu'il y a à être ainsi à sa vraie place : « *Je suis à mon Bien-aimé*. » Il est cela : son Bien-aimé ! Mais elle est à Lui ; et alors tout son cœur peut se réjouir de ce que : « *Son désir est vers moi*. » Or, c'est là la pensée à laquelle Israël avait à être formé. Les Psaumes nous présentent les exercices — les justes exercices — d'Israël ; mais cette pensée du plaisir que le Messie prend en lui, en « la Bien-aimée, » — s'y trouve à peine ; mais Israël devait le sentir. Ceci découvre un élément nouveau et des plus intéressants de la condition d'Israël, de ce dont la grâce le pourvoit, afin que tous les sentiments que la grâce peut produire lui soient divinement donnés et qu'il soit amené à cette confiance et à cette connaissance bienheureuse du Messie.

Il me semble, je le répète, que non-seulement quelques images ou quelques expressions particulières, mais

la structure tout entière de ce remarquable et mystérieux poëme, se rapportent à Israël, au résidu fidèle de Jérusalem, au dernier jour, et nous fait comprendre, mieux que toute autre portion de l'Écriture, ce qui est préparé pour Israël, quoique le livre se rattache en même temps à un grand nombre de passages des Psaumes, qui confirment l'interprétation que nous en donnons. Les parties que j'ai signalées suffiront pour indiquer le fil des pensées qui nous y sont présentées.



Miettes de quelques méditations.

(Suite de la page 358.)

1 Thess. I.

La vérité qui nous est présentée ici se rattache aux deux grands points du christianisme : La personne et l'œuvre de Christ. Le bonheur du ciel présente deux aspects : le bonheur d'être dans un lieu de sainteté et de repos et la présence de Celui qui remplit ce lieu de sainteté. Le Seigneur Jésus, qui nous a tant aimés et que nous aimons, remplit ce lieu de sainteté de Lui-même et nous serons toujours avec Lui et comme Lui. L'attente de Jésus suppose que nous connaissons l'œuvre parfaite qu'il a accomplie ; sans cela, sa venue serait le jugement. C'est lui-même que nous attendons ; si sa première venue ne nous avait pas sauvés, n'avait pas ôté tous nos péchés, nous ne pourrions pas l'attendre, car il vient juger les vivants et les morts en son apparition et en son règne. — Ce ne sont pas quelques vérités ici et là dans la tête, ni même, dans la Parole,

quelque vérité particulière, mais je parle de cette vérité qui est l'espérance des chrétiens, de l'Eglise; et cela se trouve dans tous les livres du Nouveau Testament, sauf dans deux : l'épître aux Galates et celle aux Ephésiens. Les Galates s'étaient détournés de l'espérance chrétienne, et les Ephésiens étaient dans le ciel, en esprit, sans doute; mais étant dans le ciel, il n'était pas question d'attendre Jésus. Il est de toute importance que nous comprenions que non-seulement nous sommes sauvés, mais que nous avons une part avec Jésus, que nous sommes associés à Christ. C'est tout naturel que les enfants soient heureux dans la maison de leur père. Et notre bénédiction à nous, c'est d'être avec Jésus et comme Jésus dans la maison du Père. Je vais vous citer quelques passages, pour vous montrer que constamment les Ecritures présentent cette doctrine, comme se liant à toutes les affections chrétiennes. Il y a deux aspects dans la venue de Jésus: Il vient pour placer dans le bonheur ceux qui croient, et ensuite il jugera les vivants et les morts en son apparition et en son règne; il ne faut jamais confondre ces deux choses; ce n'est pas qu'il y ait deux venues, non, mais cette venue a deux aspects.

L'effet du christianisme, c'est de rattacher le cœur à la personne de Jésus. Aussitôt que j'ai compris que Christ a tout fait pour moi, qu'il est mort pour moi, qu'il a porté mes péchés, m'a réconcilié avec Dieu, cela attire mon cœur. C'est une expérience que chaque chrétien a faite. Si le cœur est lié à Christ, naturellement le cœur désire avoir l'objet qu'il aime. Si le Seigneur vient pour juger ceux qui ont des péchés, il faut qu'il ait ôté les nôtres, sans cela il nous jugerait aussi.

Les croyants n'ont plus rien à faire avec le péché, Christ l'ayant ôté lors de sa première venue (Hébreux IX, 27-28) : Ce qui est ordonné aux hommes, c'est de mourir et puis d'être jugés, mais Christ, à sa première venue, a ôté le péché et à sa seconde venue, il n'a plus à s'occuper du péché des croyants.

A la fin de chaque chapitre de l'épître que nous lisons, l'apôtre parle de la venue de Jésus. Le fondement du salut de l'Eglise, c'est l'œuvre de Christ ; mais l'espérance de l'Eglise, c'est la venue de Christ. Si quelque croyant déloge, il va jouir de Christ ; l'âme est dans le ciel et contemple le Seigneur Jésus, je n'en ai pas de doute. En quelque sorte le chrétien en mourant quitte la mort, mais également on attend ; seulement on attend dans le ciel, mais on attend la gloire. — Les Thésaloniciens étaient très-vivants ; il y avait en eux la foi, l'amour et l'espérance — il y avait l'énergie spirituelle dans tout ce qu'ils faisaient, l'œuvre de la foi, le travail de l'amour, et la patience de l'espérance devant notre Dieu et Père. Ils avaient été convertis pour attendre Jésus du ciel, ayant quitté leurs idoles ils attendaient Jésus ; ce n'était pas quelque chose de particulier, un point de vue à eux ; ils avaient été convertis pour attendre Jésus. — Si une femme attend son mari, et qu'elle dise : Il viendra bien quand le temps sera là, elle montre qu'elle ne l'aime guère. La pensée de l'attente de Jésus se lie à toutes les affections chrétiennes. Voici quelques passages où cette doctrine est enseignée et j'ajouterai, en les citant, quelques remarques seulement.

A la fin du chap. II de cette épître, la venue de Jésus est en rapport avec les affections chrétiennes : Vous

serez, dit Paul, ma joie et ma couronne. Attendre Jésus n'est pas quelque chose de vague. Paul avait travaillé pour les Thessaloniens et ils seront sa joie et sa couronne. Le chap. III, présente l'arrivée de Jésus en relation avec la sainteté. L'apôtre pensait à la sainteté des Thessaloniens et les y encourageait, mais cela demeurait en quelque sorte caché ; l'apôtre tire le voile et dit : C'est à la venue de Jésus que l'on verra si l'on a marché dans la sainteté. Le chap. IV présente le retour de Jésus en connexion avec les voies de Dieu envers les siens. Les Thessaloniens attendaient le Seigneur Jésus pour être tous avec Lui, et quelques-uns mouraient, peut-être sous la persécution, et cela affligeait leurs frères dans la crainte que tous ne fussent pas présents à la venue de Jésus ; ils manquaient de lumière, l'apôtre corrige cette méprise en consolant leurs cœurs, et commence ainsi : Dieu amènera avec Jésus ceux qui dorment en Lui.— Si j'étais auprès du lit d'un mourant et que, pour consoler les amis qui pleurent, je leur disse : Consolez-vous, Dieu ramènera avec Jésus celui qui s'est endormi, on penserait que j'ai perdu la tête. L'apôtre explique comment Dieu les ramènera avec Jésus. Dieu ressuscitera ceux qui se sont endormis en Jésus. Vers. 16 : cri de commandement, c'est une expression militaire, il s'agit de rassembler, de serrer les rangs. Premièrement : ressusciter les morts, et deuxièmement : transmuer les vivants, et ensuite tous ensemble réunis à Jésus, étant tous avec Lui, ils l'accompagneront. On savait déjà que Jésus avait ôté le péché, qu'il avait réconcilié avec Dieu ; le cœur était lié à Lui et l'on serait heureux d'être avec Lui. — Si j'aime un objet qui est beau selon l'homme,

c'est moi qui aime ; — mais si j'aime Christ, c'est une affection divine, noble, qui attire le cœur et le sanctifie. Si j'attends Jésus, je trouve sans doute des difficultés, des peines, des tentations, mais ce qui me donne de la force, c'est l'attente de Jésus. Je ne doute pas qu'il n'y ait aussi en nous la puissance du Saint-Esprit, car l'Esprit est présent dans l'Eglise.

Chapitre V, 23. Ce passage, sans être proprement important pour le sujet qui nous occupe, montre que toute la vie chrétienne se lie au retour de Jésus.

Jean XIV. Jésus s'en va ; il semble donc qu'il va laisser les disciples et les abandonner, après qu'ils ont tout laissé pour le suivre ; mais non, Jésus ne peut pas les abandonner. Il pense à eux et s'occupe d'eux dans le ciel ; (XIII) il leur lave les pieds. Jésus ne peut pas rester dans ce monde de péché, de violence et de souillure ; il s'en va vers le Père. Les disciples auraient pu dire : Nous avons tout quitté pour Lui et maintenant il nous quitte, mais Jésus leur dit : Que votre cœur ne se trouble pas, je vais vous préparer une place dans la maison du Père ; le monde est plein de misère, mais je vais vous préparer une place en haut et puis je viens vous prendre, afin que là où je suis vous y soyez aussi. — Si j'attends un ami, je vais à la gare à sa rencontre. Si j'aime Jésus, je sors à sa rencontre ; quel bonheur d'être avec Jésus !

Actes I, 10-11 : Je cite ceci pour montrer que la promesse que Jésus avait faite aux disciples s'accomplirait. Ne pensez-pas, disent les anges, que vous l'ayez perdu. Il reviendra de la même manière que vous l'avez vu monter. C'est une espérance de tous les moments ; Dieu n'a pas voulu que nous sachions le moment, c'est une espérance constante.

Matthieu XXIV, à la fin ; Jésus avait dit aux Juifs (XXIII) qu'ils ne le verraient plus jusqu'à ce qu'ils se repentissent. En attendant le serviteur fidèle fait son devoir, mais le serviteur qui dit : « Mon Maître tarde à venir, » est tout de suite infidèle, il mange et boit avec le monde. — Je ne doute pas que ce ne soit le sort de la chrétienté. Si j'attends mon Maître, je veux qu'il trouve tout en ordre.

Chapitre XXV. Et comme l'époux tardait à venir ; quelquefois on parle de la présence du Saint-Esprit, et je crois de tout mon cœur à cette présence, mais le Saint-Esprit n'est pas l'Epoux, c'est le Fils de l'homme qui est l'Epoux. Les vierges représentent les chrétiens ou les professants jusqu'à la fin ; c'était l'attitude des chrétiens de sortir à la rencontre de l'Epoux au commencement ; mais les sages, comme les autres, s'endormirent ; seulement les sages avaient de l'huile dans leurs vaisseaux, c'était là ce qui les distinguait, car extérieurement elles se ressemblaient beaucoup ; pendant que l'Epoux était éloigné, toutes s'étaient assoupies. Q'est-ce qui les réveille ? c'est cette voix : Voici l'Epoux vient ; c'est ce qui fait ressortir la différence entre les unes et les autres. Ce qui a corrompu les serviteurs, c'est cette pensée : mon Maître tarde à venir.

Dites-moi, chers amis, si l'on savait ici à N. que, cette nuit, Christ viendra, pensez-vous que l'on poursuivrait encore les ambitions des hommes ? Mais je parle à présent aux chrétiens ; si vous disiez : Christ vient, pensez-vous que vous amasseriez de l'argent pour son arrivée ? Nous pouvons mourir, c'est vrai ; mais si je pense seulement à la mort, je dis : mes enfants auront ce que j'aurai amassé, et je suis encore un homme de

la terre. — La parabole des talents présente la fidélité pendant l'absence du Christ.

Luc XII, que vos reins soient ceints, c'est la vigilance ; et vos chandelles allumées, voilà la profession ; mais il faut qu'elle soit brillante. Ce qui caractérise le chrétien , c'est d'attendre Christ. Quelle sera la portion de ceux qui attendent ? Christ viendra et les fera mettre à table et les servira ; quelle infinie bénédiction ! Vous jouirez de ce qu'il y aura de meilleur à la table du Maître , c'est une figure sans doute, mais son cœur veut que nous soyons heureux. — Vers. 42 : Leur donner leur ration de blé dans le temps convenable ; heureux le serviteur que le Maître trouvera faisant son devoir.... c'est le ministère chrétien.... Le bonheur céleste présente ici deux aspects : 1° nous serons dans la maison du Père à sa table et Christ nous servira. 2° nous sommes héritiers avec Christ ; Il nous établira sur tout ce qu'il a. — De ces deux aspects de notre bénédiction découlent deux devoirs : 1° on attend Jésus, pour être avec Lui, et 2° : cela pousse à la fidélité dans le service.

Romains VIII, 29 : Comment et dans quelle mesure serons-nous semblables à Christ ? Si j'aime un peu, je donne un peu ; si j'aime beaucoup, je donne beaucoup ; si j'aime parfaitement, je donne parfaitement. Christ n'a pas voulu donner un peu, ni même beaucoup, mais parfaitement. Jean XIV, 27 : Il ne donne pas comme le monde donne. Si je donne une chose, je ne l'ai plus, mais Christ donne et il a encore la chose donnée, cela nous associe dans la jouissance du même objet ; et en effet il nous donne sa paix, sa gloire et même les paroles qu'il a reçues.

4 Jean III, 1-2 : Voyez quel amour... que nous soyons appelés fils de Dieu, — ou du même nom que Jésus, Lui le possédait de droit, nous, c'est par grâce. — Nous n'avons pas encore vu la gloire, mais nous savons que, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables. Du moment que nous comprenons qu'à sa première venue, Il a tout réglé quant à notre position devant Dieu, alors nous l'attendons. Nous sommes déjà enfants et nous serons semblables à Christ, et l'effet pratique en est que nous voulons lui ressembler aujourd'hui autant que possible; nous manquons tous, mais le cœur a besoin de lui ressembler. Tout se rattache, pour le chrétien, à la venue de Christ. Ayant déjà la conscience que nous sommes tels qu'il est, cela nous fait désirer de le voir. — Si nous mourons, nous serons heureux avec lui en attendant. Christ Lui-même attend que ses ennemis soient sous ses pieds; mais la première chose, c'est qu'il prendra les siens à lui et puis jugera ses ennemis. Si Jésus venait cette nuit, seriez-vous prêts? C'est l'état du chrétien d'attendre Jésus en l'aimant. Si nous n'étions pas fondés sur ce que Christ a fait à sa première venue, nous ne pourrions pas être heureux à sa seconde venue, et puis, il faut un cœur attaché à Jésus. Si vous ne pouviez pas attendre Jésus avec joie, que Dieu vous donne de vous tourner vers Lui. Tout se hâte pour le moment solennel du retour de Jésus. Que Dieu fasse que vous attendiez Jésus du ciel avec joie.

(à suivre.)



Miettes

recueillies à la conférence de V., sur le Livre
des Actes des Apôtres.

(Suite de la page 380.)

CHAP. XVI. — A la suite de ce que nous venons de lire, nous avons les travaux de Paul à Ephèse, à Thessalonique, à Corinthe et en Galatie; précieux exemple du fait que l'Esprit conduit directement les ouvriers. L'expression: « l'Esprit de Jésus » — du verset 7, désigne que c'était bien le Maître qui conduisait ses ouvriers. *L'Esprit de Christ et l'Esprit de Dieu*, c'est bien toujours le même Esprit, mais présenté sous d'autres caractères. L'Esprit de vérité et l'Esprit de Dieu sont en général les deux noms donnés à l'Esprit dans le Nouveau Testament.

CHAP. XVII et XVIII. — A Thessalonique l'inimitié des Juifs contre le témoignage et l'œuvre de Dieu se retrouve; instruments actifs de la puissance de l'ennemi, ils ne peuvent empêcher Dieu de faire son œuvre: beaucoup de Juifs et de prosélytes sont amenés à la foi. A Athènes, l'apôtre démontre l'unité du Dieu créateur et la relation de l'homme avec lui, annonçant aussi le jugement qui serait exercé contre le monde, quand l'épreuve que Dieu faisait de l'homme serait consommée.

Corinthe était une ville excessivement adonnée à la débauche, tellement que cela était devenu proverbial et cependant Dieu y avait un grand peuple; c'est là une preuve admirable que, là où le péché a abondé, la grâce a surabondé.

Néanmoins, quand il y a un mal particulier dans une localité où se trouve une assemblée, il est toujours à craindre que les chrétiens qui y sont n'en soient envahis; c'est pourquoi il faut plus de vigilance afin d'en être gardé; mais il y a toujours tendance à en être infecté. Cela peut nous faire comprendre pourquoi, dans son épître aux Corinthiens, Paul revient souvent sur ce sujet.

CHAP. XIX. — Maintenant, on arrive au bout des travaux extérieurs de Paul. Rome le préoccupait déjà, bien qu'il ne sût pas encore comment il y serait conduit.

CHAP. XX. — Ici, on voit très évidemment que la nomination est une affaire *d'autorité* : si on a pas l'autorité pour nommer, on ne doit pas s'en mêler. Hélas ! le départ de l'apôtre faisait voir ce qui arriverait après lui dans l'Eglise : des loups très dangereux s'élèveraient dans son sein.

CHAP. XXI. — Paul est ici poussé à judaïser et on voit quelle en fut la conséquence. Toutefois, Dieu est au-dessus de tout, en sorte que, malgré tout, Dieu fait que le témoignage le plus éclatant est rendu, par les grands de ce monde, au serviteur de Christ, comme un semblable témoignage avait été rendu à Christ par Ponce-Pilate.

La manière dont Paul va à Jérusalem ne présente pas un mal moral, mais l'absence de la puissance de l'Esprit pour marcher selon Dieu. Cela se voit par ces paroles de Paul : « Je ne savais pas qu'il fût souverain sacrificateur. » Le Saint-Esprit ne pouvait pas dire cela. Dieu au fond dirigeait son serviteur au sujet de la collecte qu'il portait à Jérusalem, mais c'était toutefois comme un mors pour Paul. On voit que ce que Paul fit pour plaire aux Juifs-chrétiens, ce fut précisément ce qui excita les Juifs non chrétiens.

Le tout, c'est qu'il n'aurait pas dû monter à Jérusalem, il est conduit par les circonstances et non par l'Esprit de Dieu, bien que Dieu ait pris soin de tout ce qui avait rapport à la gloire de Christ et qu'ainsi, malgré tout, Satan fût vaincu. C'est de cette manière que Dieu se glorifie. Si Israël avait monté sur la montagne des Amorrhéens, il n'aurait pas passé le Jourdain ; mais Dieu se glorifie, malgré le péché des siens, car Il domine tout.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**« Les pères, les jeunes gens et les
petits enfants » en Christ.**

1 Jean II.

Il y a dans cette épître une puissance particulière pour fortifier et raffermir nos âmes, en même temps que pour nous garantir contre les orgueilleuses prétentions des antichrists séducteurs. La Parole a pourvu à tous nos besoins. La doctrine du salut, seule, ne suffit pas; elle a été corrompue. « Maintenant, aussi, » dit l'apôtre, « il y a plusieurs antichrists » (vers. 18). « Et c'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie » (V, 11, 12)! « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché de la Parole de vie (et la vie a été manifestée, et nous avons vu et nous déclarons et

nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père, et qui a été manifestée).— Et c'est ici le message que nous avons entendu de Lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en Lui nulles ténèbres. Si nous disons que nous avons communion avec Lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité; etc » (I, 1-3, 5,6).

Dieu se révèle Lui-même. L'homme est porté à s'imaginer qu'il peut s'élever jusqu'à Dieu, et en trouvant que cette connaissance est trop haute pour lui, il se perd dans les ténèbres et ne sait plus où il est. Dans cette épître, le Saint-Esprit nous conduit à ce qui peut être « entendu et vu et contemplé et touché de la Parole de vie. » Lorsqu'il est dit : « Par ceci nous avons connu l'amour, » il est ajouté : « c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos vies pour nos frères » (III, 16). Et encore : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par Lui; en ceci est l'amour, non en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Bien-aimés, si Dieu nous aima ainsi, nous devons aussi nous aimer l'un l'autre. Personne ne vit jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous. Par ceci nous savons que nous demeurons en Lui et Lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit; et nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu; et nous

avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en Lui » (IV, 9-16). Du haut de ce que, par une intelligence mystérieuse, la pensée de l'homme peut saisir de la Divinité et de la « demeure en Dieu, » l'âme est ramenée vers la propitiation ; et ainsi l'essor le plus élevé de la pensée, toute la hauteur de la doctrine, au sujet de notre demeure en Dieu et de celle de Dieu en nous [et aucun séducteur ne saurait prétendre nous conduire plus haut], sont rattachés à cette simple et précieuse vérité que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16), — et à la marche, la plus simple et la plus naturelle pour le chrétien, dans l'amour fraternel et la piété pratique. Après avoir dit que le chrétien demeure en Dieu et Dieu en lui, la Parole revient à l'enseignement primitif pour les chrétiens les moins avancés : « Il est la propitiation pour nos péchés. » Ici les chrétiens les plus avancés et les plus simples se rencontrent, que dis-je ? les plus avancés seront les plus simples et retourneront constamment au sang. Celui qui a été enseigné de Dieu a appris à s'abaisser et ne perd jamais la conscience de son néant. L'homme mystique pourra se glorifier, mais celui qui a été amené par Christ à Dieu, sera nécessairement humble.

C'est « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. III, 16), ce n'est pas un Dieu mystique, et ainsi l'âme est gardée contre l'erreur de la séduction. Il ne nous est pas parlé de la vie seulement, mais de la vie manifestée. Nous sommes placés dans la communion avec le Père, mais c'est par Christ. Il y a l'évidence morale la plus posi-

tive, tellement qu'un homme ne peut s'y soustraire, si la vie est en lui. Si cette vie n'est pas Christ, elle est ténèbres; si elle est Christ, elle doit être jugée par Christ tel qu'il était ici-bas. « Ces choses sont écrites afin que notre joie soit accomplie » (I, 4). Je ne puis avoir davantage. J'ai la vie éternelle; j'ai la joie; j'ai la lumière, et tout cela en Christ. — Je puis arriver à connaître davantage (c'est une autre chose); mais si ma connaissance m'apporte quoi que ce soit de plus que le Père et le Fils, il y a erreur.

Mais la vie de Christ se montre au dehors. « Celui qui dit qu'il demeure en lui doit lui-même aussi marcher comme lui a marché. — « Encore une fois je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en Lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit maintenant » (le voile est déchiré et nous avons à demeurer dans la lumière). « Celui qui dit qu'il est dans la lumière et qui hait son frère, est dans les ténèbres jusqu'à maintenant etc » (II, 6, 8-10). Si vous parlez de connaissances, mes frères, sans parler de l'amour, vous vous abusez vous-mêmes: là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas Christ. La vie tout entière de Christ a été amour.

Au verset 12, l'apôtre entre dans des détails. « Je vous écris, petits enfants » (ceci s'adresse à l'ensemble de ceux à qui il écrit, et il en est de même aux versets 1 et 18 — il les comprend tous), « parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom. » Au vers. 13, l'apôtre s'adresse, d'une manière spéciale, aux « pères » (dénomination qui marque la plus grande maturité dans la grâce); mais il n'a rien de plus à leur dire que: « Vous connaissez celui qui est dès le commencement. » Et

ceci n'est pas une pensée énoncée à la légère et comme en passant, car en s'adressant à eux une seconde fois, au verset 14, il ne leur dit rien de plus élevé. Vienne qui voudra vous entretenir de choses merveilleuses, vous ne pouvez aller au delà ou au-dessus de cette parole : « Vous connaissez *Celui* qui est dès le commencement. » Il est instructif de remarquer combien peu le Saint-Esprit se sert d'adjectifs. — Quand il parle de Jésus, il n'ajoute aucune épithète. Ce Nom suffit ; il apporte avec Lui une puissance qui tient l'âme dans le respect en présence de Dieu. Là nous ne pouvons trouver à exprimer ce que nous ressentons, bien que nous le puissions et le fassions parmi des frères. Nous ne pouvons rien ajouter au Nom de Jésus. Dieu sait tout ce qu'il implique. Son regard en contemple tout le charme, et peut seul en mesurer la grandeur. Et remarquez qu'il n'est pas dit : « vous connaissez toute la doctrine » (quelque important qu'il soit que nous soyons au clair sur ce point), mais : « Vous l'avez connu, *Lui*. » Nous ne pouvons réellement posséder une vérité par la foi, si elle n'est pas rattachée à Christ dans notre âme. Christ est le seul objet de la foi du chrétien. C'est Lui qui est « dès le commencement. »

Les « jeunes gens ont vaincu le méchant. » Ici nous trouvons la puissance de la foi. Il est impossible de posséder une puissance quelconque qui soit de l'Esprit, sans être en lutte avec Satan ; et, cette puissance étant là, il y aura aussi la victoire. Toutefois, ceci suppose la mort de la chair. Souvent il y a une grande mesure de puissance sans que la chair soit soumise, et alors ce n'est pas une puissance qui résiste à Satan. C'est là que nous manquons, et ainsi nous laissons Satan entrer. Il

y a un moment de revirement pour l'âme, quand on arrive à se connaître soi-même ; — quand on apprend à voir que dans la chair il n'habite aucun bien ; que rien en nous-mêmes ne peut triompher du mal, et que « l'homme ne sera pas le plus fort par sa force » (1 Sam. II, 9). Alors on apprend à dire comme Paul : « quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Cor. XII, 10). Quand on a appris à se méfier de soi-même, on ne se hâte pas dans ce que l'on fait ; on a affaire avec Dieu. Un chrétien d'un cœur droit et qui verra le mal pourra chercher de toute sa force et de toute sa puissance à y porter remède, tandis qu'un autre, plus profondément enseigné de Dieu, commencera par s'humilier et ira à Dieu au sujet du mal, avant de se mettre à agir contre lui. Dieu accomplira toute sa volonté ; et le chrétien sincère, qui se met à l'œuvre dans sa propre puissance, pourra quelquefois être béni dans son travail, mais, plus tard, il sera abaissé, peut-être par un châtiment, et il trouvera de la bénédiction en apprenant à faire séparation entre la chair et l'Esprit.

Les « *jeunes enfants* » ont leurs péchés pardonnés et ils « *connaissent le Père.* » Les jeunes enfants en Christ sont considérés comme partageant cette bénédiction avec les pères et les jeunes gens. Il est admirable de voir comment la grâce unit ensemble le chrétien âgé et le jeune chrétien ; le chrétien âgé s'affectionne au plus jeune ; son cœur se préoccupe du petit enfant avec l'anxiété paternelle la plus vive. « Vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne, » dit l'apôtre au vers. 27, et cependant il les enseigne comme si tout dépendait de lui. Et il en sera toujours ainsi : Là où il y a beaucoup de grâce, elle se montre en ce que les forts hono-

rent les faibles. Le saint le plus avancé, au lieu de mépriser les faibles, les aimera, les enseignera, et saura reconnaître leur part bienheureuse. Voyez l'inquiétude de Paul au sujet des saints à Thessalonique : « C'est pourquoi, » dit-il, « ne pouvant plus y tenir (il avait été empêché d'aller vers eux lui-même), nous avons trouvé bon d'être laissés seul à Athènes, et nous avons envoyé Timothée etc. » (1 Thess. III, 1).

En s'adressant une seconde fois aux différents états, les « pères » et les « jeunes gens » sont interpellés au verset 14 et les jeunes enfants au verset 18. Ensuite, résumant le sens général du sujet, il les prend tous ensemble, au verset 28, et leur dit : « Et maintenant, petits enfants, *demeurez en Lui.* »

Le cœur de Jean trouvait son repos dans la connaissance de Christ. Il connaissait les voies de Jésus ; il l'avait vu de ses yeux. Nous, chers frères, nous n'avons pas ainsi vu Jésus, mais en marchant avec Lui, nous serons capables de dire : « Je le connais. » Si Christ était ici, quelles seraient ses pensées ? Ne s'affligerait-il pas sur ceux qui *vivent* dans le monde visible au lieu de vivre dans le monde invisible ? Encore très peu de temps et il ne restera rien de ce qui maintenant occupe leurs moments et leurs esprits. Est-ce que, même chez les chrétiens, la moitié du temps n'est pas consacrée à des choses qui n'ont pas de valeur ? Tandis que si nous demeurons en Lui, nous vivrons comme Lui a vécu, nous marcherons comme Lui a marché, manifestant la vie de Christ au milieu des choses de la terre. Mais le vase doit être brisé pour que Christ paraisse ; il faut que le *moi* soit mis de côté, ou bien je pourrais, dans mon zèle, tuer le serviteur du

Souverain Sacrificateur (Luc XXII). C'est en portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, que la vie aussi de Jésus sera manifestée dans notre corps mortel (2 Cor. IV). Si nous sommes des « jeunes gens, » c'est-à-dire, s'il y a de l'énergie selon l'Esprit, gardons-nous de l'énergie contraire. En s'adressant aux jeunes gens pour la seconde fois, au verset 14, l'apôtre ne mentionne pas la connaissance du Père, ni simplement la victoire : si Satan est vaincu et la chair tenue pour morte, il faut aussi résister aux choses que Satan présente pour mettre la chair en activité. « N'aimez pas le monde, dit-il, ni les choses qui sont dans le monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde etc. » (vers. 15, 17). Le Seigneur Jésus dit au Père : « Père juste, le monde ne t'a point connu » (Jean XVII); et c'est ainsi que l'apôtre place ici en contraste, devant leurs yeux, le monde et tout ce qui y appartient et le Père. — L'amour du monde est tenu hors du cœur par l'amour du Père — l'amour du monde embrasse bien des choses !

Mais il ne suffit pas de réprouver l'amour du monde : comme chrétiens notre vie ne provient pas de cette source, et ne peut avoir de communion avec ce qui en est l'esprit. Dans les circonstances journalières de la vie, nos pensées ne sont-elles pas détournées des « choses qui ne se voient pas » par celles « qui se voient ? » Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas d'être occupés de nos mains à un travail qui soit bon ; Dieu peut bénir notre âme et la garder en cela. — Mais le regard agit sur le cœur — et toutes ces diverses formes d'attraction pour

les sens, autour de nous, à quoi tendent-elles? Ne sont-elles pas tout autant de choses qui détournent le cœur loin du Père? « Le monde s'en va et sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

« C'est la dernière heure » (vers. 18). Parole solennelle et précieuse! Et pourtant la consolation peut sembler étrange, d'entendre dire, quand le monde est mauvais, qu'il deviendra plus mauvais encore. Paul écrit aux Thessaloniens : « Le mystère d'iniquité se met déjà en train » (2 Thess. II, 7). Le bien et le mal marchent en avant ensemble; mais Dieu poursuit son œuvre à Lui, en dépit de toute opposition. N'est-il pas surprenant de voir le mal prendre en apparence le dessus, sans que Dieu intervienne pour l'empêcher? Il n'intervient qu'en grâce pour tirer des hommes hors du monde, et ceux-là mêmes ne gardent pas leur premier amour! Quel tableau que celui qui nous est présenté, dans le cours de cinq à six ans, par ceux qui s'étaient rassemblés dans un véritable amour pour Jésus et les uns pour les autres! Ce même amour ne se trouve plus que rarement. Et il en était ainsi déjà du temps de Paul; il se rattache à Timothée comme à une planche de salut au milieu du naufrage (Phil. II, 19, 22). Comme le cœur est près de défaillir en voyant que tous cherchent leur propre intérêt, et non pas ce qui est de Jésus-Christ! Mais Jean dit : « C'est la dernière heure — maintenant aussi il y a plusieurs antichrists. » Cette parole arrive comme une rosée du ciel. — C'est la dernière heure! — Jésus va venir bientôt! Le cœur languit après le matin sans nuage. — On contemple avec surprise la patience de la grâce de Dieu! Mais cela for-

tifie pour le combat. — On soupire, non pas après la fin du service, mais après Dieu ; non pas après le repos qui suit la lutte, mais après le matin de la résurrection. C'est ainsi que Dieu a changé les difficultés du moment en bénédictions. Satan a beau chercher à nous faire du mal, à entraver l'œuvre de Dieu — il ne peut vaincre Celui qui a rencontré la puissance tout entière du mal et en a triomphé dans le Chef même du mal, et qui a par Lui-même remporté la victoire.

« Vous avez l'onction de la part du Saint pour vous garder » (vers. 20) (non pas de la part du *Sage*, ni du Dieu de *connaissance*). Les ennemis peuvent être rusés, mais l'Esprit qui habite en vous, vous pousse à « demeurer dans le Fils et dans le Père » (vers. 24). Il est sous-entendu que nous avons Christ.

Et maintenant, afin que nous « ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par Lui, à sa venue, « demeurez en Lui. »



Miettes de quelques méditations.

(Suite de la page 398.)

1 Cor. XV, 1-26.

La dernière fois que nous avons parlé ici du sujet qui nous occupe, nous avons montré que l'espérance du chrétien, c'est d'être avec Christ et que cette espérance est fondée sur l'œuvre que Christ a accomplie à sa première venue.

Le second retour de Christ présente deux faits, l'un pour le chrétien, l'autre pour le monde. Pour le chré-

lien, c'est d'être avec Christ ; pour le monde, c'est d'être jugé. La différence est du tout au tout. Ce n'est pas le jugement qui décidera, non ; mais qui manifestera, oui. Nous sommes tous par nature ennemis, Dieu présente sa grâce et l'homme la repousse, cela le constitue adversaire. Ce qui décide de tout, c'est la foi ou l'incrédulité. Pour le croyant le salut est complet, parfait, mais le résultat n'est pas encore manifesté. Quand Christ viendra nous serons transformés, ou, si nous sommes morts, il nous ressuscitera, ce qui au fond est la même chose ; naturellement je parle des croyants. Il vient pour nous ressusciter et nous placer auprès de lui, et puis il jugera les vivants et les morts. Mais si l'on a affaire avec le jugement on est condamné. Comme il est dit : N'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi (Ps. 143, 2). Le jugement suppose la condamnation. Quand Dieu eut créé l'homme, il le déclara parfait ; il n'y avait rien à juger, Dieu aurait jugé son œuvre, ce qui est impossible ; Dieu se serait jugé lui-même, ce qui serait une folie. Mais Adam étant tombé en cherchant de faire sa volonté, si le jugement vient, il est condamné, parce qu'il n'est plus ce que Dieu l'avait fait. Mais Christ est venu et a accompli un salut parfait et si j'ai cru ce salut, il ne viendra pas pour me juger, parce que j'ai déjà passé jugement sur moi-même et reçu le salut que Christ a accompli. Si j'ai part au salut que Christ a accompli, Il ne vient pas pour me juger, mais pour me prendre à Lui ; ainsi le jugement n'est pas ce qui décide de notre sort, puisque c'est décidé depuis longtemps ; le jugement ne fera que manifester ce qu'il en est.

Il ne faut jamais confondre la résurrection des justes

et celle des injustes, c'est de toute importance. Actes XXIV, 16, montre qu'il y a une résurrection des justes et des injustes ; mais la résurrection des justes est une prérogative, un résultat du salut. Tous les passages qui parlent de la résurrection des justes et des injustes le font d'une manière bien tranchée pour ne pas confondre les deux. Ceux qui ont cru sont déjà justifiés et ceux qui n'ont pas cru sont déjà condamnés ; c'est décidé dès aujourd'hui. Luc XIV présente la résurrection des justes distincte de celle des injustes, puisque ceux qui se sont dévoués à faire le bien ici-bas reçoivent leur récompense à la résurrection des justes, pourquoi *des justes*, si tout le monde ressuscite en même temps ? Luc XX, 35-36 : Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts, ... ne peuvent plus mourir.... Qu'est-ce qu'être estimé digne, si tout le monde y a part à ce siècle-là ? Ils ne ressuscitent pas pour que leur sort soit décidé, puisqu'ils sont déjà estimés dignes. Car aussi ils ne peuvent plus mourir, ils sont semblables aux anges et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection, quelle précieuse bénédiction !

Jean V, 24 : Celui qui a cru en Jésus a déjà la vie éternelle. Christ est la vie éternelle, et je reçois Christ pour ma vie. Et quant à mes péchés Christ les a tous portés, et s'il les a portés, Il ne vient pas pour me les imputer. Vers. 29 : En résurrection de vie, c'est de toute beauté : la puissance de vie qui a déjà vivifié nos âmes se manifestera aussi dans nos corps.

Rom. VIII, 11 : Il ressuscitera nos corps mortels par son Esprit qui habite en nous : ce n'est pas le cas des méchants. Ayant cru nous avons été scellés du Saint-

Esprit, et c'est un gage de notre résurrection. — Ce n'est pas une interprétation forcée, je ne fais que citer les passages comme ils se présentent.

Le chapitre que j'ai lu en commençant parle des croyants et non d'autres. Il y avait des gens qui niaient la résurrection. Un philosophe pouvait se vanter de l'immortalité de l'âme, parce que cela l'élevait au-dessus de la brute, mais on ne peut pas se vanter de la résurrection, où tout est de Dieu : Dieu intervient quand le corps est en poussière, et l'en retire ; autant vaudrait se vanter de sa création que de sa résurrection. Si Christ n'est pas ressuscité, tout est perdu. Mais Christ est ressuscité. Dieu aimait tellement Christ qu'Il ne pouvait pas le laisser dans la mort. La mort ne pouvait pas le retenir, parce qu'il était fils de Dieu, et Dieu ne pouvait pas le laisser au milieu des morts, parce qu'il prenait son plaisir en Lui. Il en est ainsi pour nous, seulement Christ le méritait, et nous c'est par grâce. Dans sa grâce Christ a goûté la mort, mais il en triompha ; comme il est dit : Il a brisé les barres de fer et les portes d'airain. — Et nous sommes associés à son triomphe et tout est à nous : la vie et la mort. Qu'est-ce que la mort ? Elle ne fait que me délivrer de la mort et de toute misère. Vivant dans ce corps, nous sommes absents du Seigneur ; en quittant ce corps, nous sommes présents avec le Seigneur.

Chacun en son rang, Christ est les prémices, puis ceux qui sont de Christ à son avènement, et pas d'autres. Si je disais que Christ est les prémices des méchants pour les juger, ce serait un non sens. Christ est ressuscité d'entre les morts quand les morts ne ressuscitaient pas, et par grâce, c'est pour nous la même

chose, nous laissons derrière la mort et les morts. Vers. 43 : Il est semé en déshonneur, il ressuscitera en gloire; il ne s'agit pas des méchants, ils ne ressuscitent pas en gloire. Dieu nous aime comme il aime Christ, et si nous avons part à toutes les misères du premier Adam par naissance, par la foi nous avons part à toutes les bénédictions du second Adam, la gloire, la faveur de Dieu pour nous comme pour Jésus (Jean XVII, 23). Nous avons porté l'image du premier Adam, nous rencontrons les peines, les difficultés et toutes sortes de misères : mais nous porterons aussi l'image du second Adam. Tel qu'est le céleste, tels sont les célestes. Si nous ressuscitons pour le jugement, ce n'est pas la victoire ; mais si nous ressuscitons pour la gloire ; je dis : voilà la victoire. O mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ? Sans doute il ressuscitera les justes et les injustes, mais la résurrection des justes découle d'un privilège qu'ils ont déjà, ils sont sauvés, ils ont la vie éternelle et le sceau de l'Esprit.

Phil. III, 20, 21 : Nous attendons Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement pour qu'il soit conforme au corps de sa gloire. Si nous sommes ressuscités en gloire, nous n'avons rien à faire avec le jugement. Paul est déjà depuis 1800 ans dans le ciel, c'est un peu tard de le faire paraître devant le jugement pour savoir s'il doit y aller. Si quelqu'un refuse le salut maintenant, il sera condamné.

Il y a encore Apoc. XX que je n'ai pas cité plus tôt, parce qu'on dit que c'est difficile ; ce n'est pas que je n'y croie pas de tout mon cœur. En tout cas, nous y voyons donc que la première résurrection est distante de la résurrection des méchants d'un intervalle de mille

ans. Christ vient pour prendre les siens à lui ; mais quand il s'agit de juger les morts, il ne vient pas du tout ; Il est assis sur son grand trône blanc, d'où il ne bouge pas, et le ciel et la terre s'enfuient de devant lui (Apoc. XX, 11).

Phil. III, 11 : Essayant si de quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection *d'entre les morts* et *non des morts*, c'est la force de l'expression. Pourquoi tous ces efforts de l'apôtre pour parvenir à la résurrection d'entre les morts ? Si tous les morts ressuscitent ensemble, cela n'aurait pas de sens. Quand les morts sont jugés Christ ne vient pas du tout : il y a aussi le jugement des vivants ; mais le temps ne me permettra pas de développer ce sujet aujourd'hui, je ne fais que l'introduire. Dieu avait tout assujetti à Adam ici-bas, et Adam a tout perdu en désobéissant ; la pensée de Dieu est de tout assujettir au second Adam dans le ciel et sur la terre. Comme il est dit au Ps. CX : Assieds-toi à ma droite jusqu'à.... Toutes choses ne lui sont pas encore assujetties, mais nous voyons couronné de gloire et d'honneur Celui qui a été plus bas que les anges (Hébr. II). L'apôtre cite le Ps. VIII ; la moitié de ce Psaume seulement est accomplie, l'autre moitié reste encore. Les hommes méchants ont servi à accomplir les desseins de Dieu en tuant Jésus, mais Dieu l'a ressuscité et l'a placé à sa droite et le Saint-Esprit descend du ciel à la suite de l'exaltation de Jésus, pour rassembler l'église, et quand la dernière âme qui doit en faire partie sera amenée, il ne restera plus que le jugement Dieu use de patience et d'un long support, mais c'est pour notre salut. (à suivre.)



Un Christ parfait pour des pécheurs perdus.

Pensées sur Jean VI.

Je me souviens encore de l'effet que produisit sur moi, il y a plus de vingt ans, la lecture attentive d'un article sur « les caractères distinctifs de divers écrits du Nouveau Testament. » Si cet article ne fut pas le premier, du moins ce fut l'un des premiers moyens dont Dieu se servit pour m'amener à lire l'Écriture à la lumière du sujet principal et du grand but d'une portion quelconque du saint Livre. Mais en comptant sur la grâce de Dieu, comme sur la seule cause efficace d'une vraie instruction, toute tentative de communiquer aux autres ce qui a été précieux à ma propre âme m'a toujours plus profondément convaincu de la vérité de la remarque suivante, qui se trouve dans l'écrit auquel j'ai fait allusion. On y lit : l'expression des pensées de quelqu'un et l'action de réveiller des pensées semblables chez d'autres sont deux choses fort différentes; et il est beaucoup plus difficile et beaucoup plus rare de réussir à produire cette dernière que la première. » En soumettant ces pensées à ceux qui ont déjà été amenés à lire et à entendre le témoignage de la Parole de Dieu elle-même, je ne prétends guère aller au delà de la première de ces choses.

Il y a déjà plus de vingt ou trente ans que quelques-uns d'entre nous ont connu toute la vivacité et la fraîcheur de la vérité nouvellement découverte à l'âme; et cette vérité, du moins quant à la lettre, est depuis longtemps familière à tous ceux qui sont dans le cas de

lire ces remarques. La manière dont la même Personne bénie est présentée, en Matthieu, comme le Messie d'Israël ; en Marc, dans le service actif comme ministre de la Parole ; en Luc, dans la plénitude de cette grâce, dans laquelle Lui, le Fils de l'Homme, vint aux hommes comme tels, pour chercher et sauver ce qui était perdu ; et en Jean, comme la Parole qui était au commencement, qui était avec Dieu et était Dieu, mais qui fut faite chair et habita parmi nous,— toutes ces choses, le lecteur les a souvent lues et entendues, de sorte que les mots restent dans la mémoire, qu'on les comprenne et qu'on en jouisse par l'enseignemet de l'Esprit, ou non. Plusieurs ont écrit sur le caractère particulier de l'évangile de Jean. On a montré comment la gloire, qui passe sous nos yeux dans cet évangile, est la gloire de Christ dans ses relations et ses titres divins les plus élevés, « la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité. » On a remarqué, en outre, que tandis qu'aucun autre évangile ne développe aussi richement cette gloire divine de Christ, aucun autre non plus ne nous le montre dans un contact aussi immédiat avec le pécheur, recevant de sa plénitude. Ces traits distinctifs du livre, ainsi que d'autres, quoique ne perdant jamais de leur intérêt, sont devenus pour plusieurs une vérité familière. Les remarques suivantes ne peuvent pas être comparées, quant à l'importance, à ces grands traits de l'Évangile ; mais rien n'est perdu de ce qui peut contribuer, même au plus faible degré, à la connaissance du précieux témoignage de la gloire de Celui dont il est dit : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, lui l'a fait connaître. »

En étudiant un livre quelconque, inspiré ou non ; si nous trouvons que certains mots reparaissent assez fréquemment pour réveiller l'attention, et qu'ensuite, après examen, nous découvrons que ces mêmes mots se retrouvent dans tout le livre, nous en concluons immédiatement qu'ils expriment la grande thèse ou le grand sujet du livre, ou du moins ce qui est en relation très étroite avec ce sujet. En lisant de cette manière l'Évangile de Jean, certains mots ne peuvent manquer de faire impression sur nous par la fréquence de leur emploi, tandis qu'une comparaison avec les autres évangiles nous confirmera dans la persuasion que les mots en question expriment ce qui est dans le plus intime rapport avec le grand sujet du livre. Par exemple, l'œil rencontre le mot « vie » presque du commencement à la fin de notre Évangile ; ce mot reparaît d'une manière proéminente au chap. III^e et se retrouve ensuite assez souvent pour qu'on se demande, si ce n'est pas là un de ces mots caractéristiques et s'il ne renferme pas une force particulière. Voyons. Mais avant de comparer sous ce rapport cet Évangile avec les autres, nous ferons bien de nous souvenir que, dans le Nouveau Testament, il y a plus d'un mot traduit par « vie. » L'un, ζωή, signifie la vie dans le sens strict et absolu. Je parle seulement de l'emploi de ce mot et d'autres dans le Nouveau Testament. Un autre mot, ψυχή, âme, est souvent rendu par « vie, » mais ce n'est pas l'usage naturel et ordinaire du mot, et en fût-il ainsi, on trouvera ce mot employé dans ce sens aussi souvent en Jean que dans les autres évangiles. Le mot, βίος, employé pour « vie, » dans le sens secondaire de *vivre* ou de manière de *vivre*, ne se trouve pas une seule fois

dans notre évangile. C'est du premier de ces mots, *ζωή*, la «vie» dans le sens absolu, que nous nous occupons ici. Il se trouve sept fois en Matthieu, quatre fois en Marc, six fois en Luc et trente-six fois en Jean. On pourra juger de la force et de la portée de cette expression comme caractérisant cet évangile par les passages suivants : « En elle était la *vie*. — Ne périsse pas, mais qu'il ait la *vie* éternelle. — Passé de la mort à la *vie*. — Le résurrection de *vie*. — Le pain de *vie*. — Je suis venu, afin qu'elles aient la *vie*. — Afin qu'Il donne la *vie* éternelle. — Et qu'en croyant vous ayez la *vie* par son nom. » N'est-ce rien que Celui, qui seul a la *vie* en lui-même, soit venu dans ce monde de mort pour la manifester dans sa Personne et nous la communiquer à nous qui étions morts dans nos péchés? Le fleuve de *vie*, qui de Lui coule vers les pécheurs morts, n'a pas vu son cours interrompu un seul instant, ni par sa réjection par le monde, ni par son ascension dans le ciel. Le Père l'a glorifié et lui a donné puissance sur toute chair, afin qu'Il donne la *vie* éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés.

Mais venons-en à un autre mot, le mot : « *aimer*. » Ici encore nous avons deux verbes, *ἀγαπάω*, et *φιλέω*, ayant chacun sa nuance de signification et rendus par *aimer* dans nos versions. Prenant ces deux mots et ceux qui ont un rapport immédiat avec eux, comme le substantif « *amour*, » nous trouvons l'un ou l'autre de ces mots douze fois en Matthieu, six fois en Marc, seize fois en Luc et cinquante-six fois en Jean. On peut apprécier la force et la portée de ces mots, comme caractérisant l'évangile de Jean par les passages suivants : « Dieu a tant *aimé* le monde. — Or Jésus *aimait* Marthe et sa

sœur et Lazare. — *Ayant aimé* les siens qui étaient dans le monde. — L'un de ses disciples, celui que Jésus *aimait*. — Comme je vous *ai aimés*, que vous vous *aimiez* l'un l'autre — Si quelqu'un *m'aime*, il gardera ma parole, mon Père *l'aimera*. — Afin que le monde connaisse que *j'aime* le Père. — Tu les *as aimés* comme tu m'as *m'as aimé*. — Vie et amour! Précieuses paroles! La vie, le don de l'amour! L'amour divin dans la personne du Fils, donnant une vie non-seulement éternelle quant à sa durée, mais d'une nature telle que l'amour, dont le Père a aimé le Fils, peut maintenant reposer sur ceux dont Jésus dit, en s'adressant au Père: « Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que *l'amour* dont tu m'as *aimé* soit en eux, et moi en eux. »

(à suivre.)



Fragments.

Ce n'est pas par l'obéissance de Christ à la loi que le ciel nous est ouvert, mais c'est par le sang, car le sang n'efface pas seulement les péchés, mais par lui le pécheur est justifié et revêtu de la justice de Dieu. Christ n'a pas seulement aboli le péché, mais encore, il a sanctifié les pécheurs, c'est pourquoi comme Christ est entré dans la gloire, il a aussi glorifié *en lui*, ceux qui sont sanctifiés.

Peut-on faire une différence entre : « péché couvert, » et « péché pardonné? »

Au fond, non, bien qu'il y ait une nuance : couvert, effacé aux yeux de Dieu ; la personne est couverte, cachée en sorte qu'on ne la voit pas. Pardonné : c'est l'individu qui rentre en faveur.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Un Christ parfait pour des pécheurs perdus.

Pensées sur Jean VI.

(Suite de la page 420.)

Mais dans quelle sphère a lieu la révélation de cet amour? Il est certain qu'il ne profite d'une manière vitale et éternelle qu'à ceux en qui l'opposition naturelle du cœur a été surmontée par la grâce toute-puissante, dans la communication positive de la vie. Mais est-ce seulement parmi l'ancien peuple de Dieu qu'on trouve de telles personnes? Israël est-il le seul héritier de cette bénédiction qui est infiniment au-dessus de sa terre fertile, portion accordée à ses tribus? Voyons. Le mot « monde » caractérise notre évangile autant que ceux dont nous venons de parler. Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer que le mot : *αἰών*, traduit quelque fois par « monde, » s'applique à la durée, plutôt qu'au monde lui-même considéré absolument. « Les

temps qui ont passé ou qui passent sur le monde, » ou, le monde considéré moralement, voilà ce que ce mot signifie. Le mot κόσμος, littéralement le monde, comprenant la terre et ses habitants, se trouve neuf fois en Matthieu, trois fois en Marc, trois en Luc et soixante-dix-neuf fois en Jean. Le lecteur peut juger de l'emploi de ce mot par les exemples suivants : « Dieu a tant aimé le *monde*; — le Sauveur du *monde*. — Je suis la lumière du *monde*. — Maintenant est le jugement de ce *monde*. — Je ne suis pas venu pour juger le *monde*, mais afin que le *monde* soit sauvé. — Le *monde* ne me verra plus. — Le prince de ce *monde*. — J'ai vaincu le *monde*. — Je ne prie pas pour le *monde*. — Ils ne sont pas du *monde*, comme je ne suis pas du *monde*. — Le *monde* ne t'a pas connu. » Rien donc ne peut être plus clair que ceci, savoir, que lorsque la Parole éternelle — le Fils unique fut fait chair et demeura parmi les hommes, ce fait ne concernait pas Israël seul, ou Israël plus que d'autres, mais le monde entier. C'est envers le monde que l'amour de Dieu a été manifesté dans le don de son Fils unique. C'est comme Sauveur du monde que le Seigneur Jésus est apparu et comme lumière du monde qu'Il a brillé; et maintenant qu'Il a quitté le monde et qu'Il est retourné au Père qui l'avait envoyé, Il a laissé le monde sous la solennelle responsabilité de l'avoir repoussé et de n'avoir pas connu le Père, de l'amour duquel Il était à la fois le messager, le don et l'expression. Si Jésus a pleuré sur Jérusalem, en disant: « Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants — et vous ne l'avez pas voulu, » dans quels sentiments n'a-t-il pas dû quitter ce monde, envers lequel Il a manifesté un si grand amour, amour, hélas! repoussé et foulé aux pieds par ce même monde!

Mais il est un autre mot, dont l'emploi comparatif fait voir la différence qu'il y a entre cet évangile et les autres. C'est le mot πιστεύω, *croire*. Il se trouve onze fois en Matthieu, seize en Marc, huit en Luc et quatre-vingt-dix-neuf fois en Jean. Et cette énorme disproportion dans l'emploi de ce verbe ne fait pas voir toute la différence; car sur les onze fois qu'il paraît en Matthieu, dix sont en rapport, soit avec les miracles, soit avec les faux prophètes, ou bien encore ce terme se trouve dans la bouche de moqueurs impies. Il en est de même de huit passages de Marc sur les seize qu'il contient. Mais en Jean, dans la grande majorité des cas où ce mot est employé, il exprime la foi en Jésus-Christ lui-même pour la vie éternelle. — « Afin que tous *crussent* par lui. — A ceux qui *croient* en son nom. — Afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas. — Celui qui *croit* en moi a la vie éternelle. — Si vous ne *croyez* pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés. — *Crois-tu* au Fils de Dieu? — Je *crois*, Seigneur. »

A cette dernière citation concernant l'homme qui avait été aveugle, le Saint-Esprit ajoute : « et il l'adora ! » Pussions-nous tous avoir la même simplicité de foi et une plus grande mesure de la joie profonde qui remplissait le cœur de cet homme et qui en débordait, quant il contempla, par la vue qu'il venait de recevoir, Celui que, par la foi, il connaissait maintenant comme « le Fils de Dieu. » C'est à la foi seule qu'est dévoilée la grâce et la gloire de Christ, et la foi estime Celui qu'elle reçoit bien au-dessus de toutes les bénédictions, de tous les privilèges, et de toutes les faveurs, si grands et inexprimables qu'ils soient et qui découlent de la foi. « A tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit

d'être enfants de Dieu ; savoir , à ceux qui croient en son nom. »

Ainsi nous avons vu la vie révélée en Christ et par Lui communiquée comme le don de l'amour du Père, non pas à une certaine classe de personnes ou à une nation privilégiée par sa descendance d'un saint homme, mais à tous ceux à qui il est donné, dans ce monde, de croire en Lui. C'est vraiment pour le monde que le Fils bien-aimé de Dieu est venu, comme l'expression de l'amour de Dieu envers le monde ; d'un amour qui n'a d'autre mesure que le don qui est communiqué. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Jamais jusqu'à ce moment-ci, je n'avais remarqué que nos quatre mots se trouvent dans ce seul verset : *vie, aimer, monde, croire!* De sorte qu'il réunit, comme en un faisceau, la lumière répandue dans tout le livre par la personne, la mission, l'œuvre, la vie, la mort et la résurrection en victoire du Fils de Dieu!

Abordons maintenant le chapitre VI^e. Il est important d'abord de remarquer le contraste qu'il y a entre la manière dont Christ est présenté ici et celle dont il se présente au chapitre précédent. Le grand sujet de ces deux chapitres, c'est la vie communiquée par Christ et reçue par nous. Or, dans le chap. V^e, Christ est vu dans la plénitude de la vie divine comme étant la Source et le Dispensateur de la vie qu'Il communique souverainement. Celui qui reçoit la vie est considéré comme entièrement passif et appelé à la vie par la voix créatrice et toute-puissante du Fils de Dieu. « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de

Dieu, et l'ayant entendue, ils vivront.» Ici, dans le cas du pécheur, il n'y a pas autre chose que l'impuissance de la mort elle-même, jusqu'à ce que le silence de la mort soit rompu par la voix du Fils de Dieu qui ne parle jamais en vain. Sa voix se fait entendre dans l'âme jusqu'alors morte, mais dès qu'elle a entendu cette voix, elle vit, — « et l'ayant entendue, ils vivront. » Il n'est donc pas question ici de quelque exercice des sentiments, ou de quelque besoin de l'âme dont Christ soit l'objet. Il est présenté comme Fils de Dieu dans sa compétence et son droit divins, parlant à l'âme jusqu'alors morte et elle entend et vit. Mais, au chapitre VI^e, on voit le Seigneur dans la place d'humiliation qu'il avait prise comme homme « descendu du ciel ; » et ainsi comme objet de ce sentiment et du besoin de ces désirs dont l'âme réveillée a la conscience, mais la conscience, remarquez-le bien, à cause du péché et de la ruine qu'elle n'a connus qu'après que le Fils de Dieu l'a réveillée de son profond sommeil de mort. Ce n'est pas toujours, ce n'est peut-être pas souvent que ces choses peuvent être distinguées en fait. La révélation de Christ à l'âme réveille peut-être le premier sentiment du désir après lui et produit ainsi la faim et la soif que lui peut apaiser par de nouvelles révélations de Lui-même. Mais quoique ceci soit vrai en principe, l'âme, dans cette phase de son histoire, est trop occupée d'elle-même, pour distinguer bien exactement l'ordre de ses expériences. Ce qui est beaucoup plus important, c'est la vérité par laquelle, instrumentalement, ces expériences sont produites ; et ceci, grâce à Dieu, nous l'avons, dans toute sa perfection et sa variété, dans la portion de l'Écriture que nous examinons et dans d'autres encore.

Dans la première partie de notre chapitre, nous trouvons le Seigneur accomplissant, au milieu d'Israël, les prédictions du Psaume CXXXII, dans lequel il est dit, et cela en rapport avec le choix de Sion par Jéhovah et l'établissement de David sur son trône : « Je bénirai abondamment sa nourriture, je rassasierai de pain ses pauvres. » Mais quoique Jésus soit ainsi manifesté comme l'héritier de toutes les gloires prophétiquement développés dans ce Psaume, Il ne prend point ici cette place. Israël et la terre n'étaient pas encore préparés pour cela et le temps de Dieu n'était pas encore arrivé, C'est pourquoi Jésus se retire devant les sollicitations de la multitude, sollicitations provoquées par le miracle des pains. Quand on voulut le prendre pour le faire roi, il « se retira tout seul sur la montagne. » Il indiquait ainsi qu'il serait en haut pendant l'ajournement de son royaume. Son absence dura jusqu'au moment où ses disciples furent dans un grand effroi causé par l'orage qu'ils essayèrent en traversant le lac. Jésus les rejoint avec des paroles de consolation ; « et aussitôt, la nacelle prit terre au lieu où ils allaient. » Cet épisode ne se rapporte pas tant à l'Eglise, ou aux saints qui la composent, qu'au résidu Juif des derniers jours. Pour lui le retour du Messie absent, mais glorifié, imposera silence à l'orage qui les menacera d'une ruine totale, et Il les conduira soudainement au port du repos. Avant cela les saints célestes auront été enlevés du milieu de toute la scène d'épreuve et de combat pour être avec leur Seigneur qu'ils iront rejoindre en l'air.

Cependant tout ceci n'est qu'une introduction au grand sujet de ce chapitre, sujet qui est lié à ces détails par la recherche que la foule fait du Seigneur, en le

suivant le lendemain de l'autre côté du lac. Cette foule paraît avoir été guidée par les motifs les plus vils, et le Seigneur le lui fait sentir : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé. » S'ils voulaient suivre Jésus, et c'est là tout le « travail » qu'ils avaient à faire, Jésus aurait aimé les voir venir pour chercher ce qui dure, la nourriture impérissable d'une vie impérissable que le Fils de l'homme avait pour grande mission de donner, et non la nourriture périssable d'une vie que raccourcit chaque instant de son existence. Il est le Fils de l'homme, béni soit son nom, et non simplement le Fils de Dieu, mais dans le lieu d'humiliation où il est descendu, le Père l'a séparé de toute la race humaine, en mettant sur lui seul le sceau qui le désignait comme l'objet de son approbation parfaite et de ses délices. Depuis la résurrection et l'ascension du Seigneur Jésus, les croyants sont scellés, mais c'est *en Christ* qu'ils sont ainsi distingués : « auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » Christ fut scellé à cause de ses perfections intrinsèques ; et nous, à cause de notre identification avec lui dans la position qu'il a prise comme ayant accompli la rédemption. Mais le verset que nous examinons nous amène au Fils de l'homme, comme donnant « la nourriture qui ne périt pas. »

Ceux qui pouvaient suivre Christ pour des pains seulement cherchent à excuser leur négligence au sujet

de ce don plus excellent. « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu? » telle est leur question. Dans sa patiente bonté et sa grâce le Seigneur répond : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » N'est-il pas, Lui, le seul parmi tous ceux qui ont foulé cette terre, qui ait été jugé digne d'être scellé de Dieu le Père? Il est donc évident que croire en lui est ce que Dieu doit approuver et sans cela rien autre ne peut être agréable à ses yeux.

La seule réponse des Juifs est une demande de miracles, avec une allusion à la manne que leurs pères avaient mangée, et, par cette allusion, ils semblent vouloir déprécier le miracle du jour précédent. C'est comme s'ils eussent dit au Seigneur : « Si tu veux que nous croyions en toi comme l'Envoyé de Dieu, montre-nous des choses plus grandes que celles-ci. Tu as rassasié en une fois cinq mille personnes; nos pères, dans les jours de Moïse, ont mangé la manne pendant quarante ans, selon qu'il est écrit : « Il leur a donné à manger du pain du ciel. « Toi, quel miracle fais-tu? Quelle œuvre fais-tu? » Ici le Seigneur commence à développer l'important sujet de ce chapitre. Les raisonnements de l'orgueil et de l'incrédulité des Juifs lui fournirent l'occasion; et traitant sans ménagement cet orgueil et cette incrédulité, Il se présente Lui-même comme l'objet, dans lequel tous ceux qui ont faim et soif et qui périssent dans la misère, peuvent trouver une vie et une nourriture éternelles; « Un Christ parfait pour des pécheurs dénués de tout. » Ces Juifs n'étaient pas tels à leurs yeux, aussi s'en allèrent-ils à vide. Mais que de pauvres misérables périssant de faim ont été ici rassasiés et ont trouvé en Jésus le pain de vie.

Le reste du chapitre nous montre le Seigneur sous trois points de vue différents : Christ incarné — Christ mort — Christ monté au ciel. Que Dieu nous fasse la grâce d'écouter, de recevoir et d'adorer !

« Jésus donc leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. » Le Seigneur répond ainsi, d'une manière simple, mais décisive, aux secrètes pensées des Juifs qui estimaient que Moïse, par le miracle de la manne, avait été montré plus grand que notre Seigneur. Mais, dit-il, « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel. » Il n'a fait que le recevoir lui-même, comme tout le peuple qui a subsisté quarante ans par la manne. C'était le don de Dieu, don méprisé, hélas ! par ceux qui en vivaient, précisément, comme « le véritable pain » était maintenant méprisé par leurs descendants. Le Seigneur ne continue pas ce sujet de la manne. Il ne dit pas : Moïse ne vous a pas donné ce pain du ciel, mais mon Père vous l'a donné. » Non, Il ne voulait pas parler de la manne en rapport avec le nom de Père, comme si l'importance de ce nom eût été révélée par le don de ce pain qui a nourri six-cent mille hommes et leurs familles durant quarante ans. Ce fait, en réalité, a-t-il quelque chose de plus merveilleux que ce que Dieu fait en nourrissant toutes ses créatures jour par jour, heure par heure ? « Tu ouvres ta main et tu rassasies à souhait toute chose vivante. » Les trésors du Créateur sont immenses, et la Providence les applique aisément aux besoins de la créature. Mais le nom de « Père » est lié à de plus grandes merveilles. Toutes

les richesses de la grâce sont manifestées par la révélation de ce nom. « Mon Père vous donne le véritable pain du ciel. » Quel était ce pain ? Voici la réponse : « Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Le Père a envoyé du ciel son Fils unique comme sa provision pour un monde plongé dans la mort. Il est apparu ici-bas comme l'humble Fils de l'homme. Mais ce fait intéressait le monde entier. Tous ceux qui avaient besoin de ce pain du ciel étaient les bienvenus. Cette bonté divine était envoyée, non pas aux Juifs ou aux Gentils comme distincts, mais à toute la race humaine qui périssait. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jean IV, 9). « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses » (2 Cor. V, 19). Mais le monde n'a pas voulu être réconcilié ; il n'avait et n'a aucun goût pour ce pain du ciel. Il put se trouver, chez quelques-uns de ceux qui entendaient les paroles pleines de grâce du Seigneur, une excitation passagère des affections, et ils purent s'écrier : « Seigneur, donne-nous toujours le ce pain-là ; » mais ces paroles, quand on en comprend le sens, ne font que rendre plus manifeste et plus décisive leur réjection du Sauveur. Écoutons-le :

« Et Jésus leur dit : Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura pas de faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Cher lecteur, comprenez-vous ces paroles ? La faim de votre âme a-t-elle été apaisée par ce pain du ciel, ce pain de vie ? Sa soif a-t-elle été étanchée en recevant *de Lui* et *en Lui* l'eau de la vie ? Ou serait-il possible que celui qui parcourt

ces lignes dût tomber sous le jugement renfermé dans ces paroles du Seigneur : « Mais je vous dis que vous m'avez vu et que vous ne croyez pas. » Rien n'est plus poignant que le langage de la miséricorde rejetée et de l'amour repoussé et méprisé. Tel est ici le langage du Seigneur. Il était venu ici-bas, pour être à l'égard du monde l'expression de l'amour du Père, et le Sauveur des hommes perdus. Il a, pour ainsi dire, produit ses lettres de créance dans toutes les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche et dans tous les actes d'une vie sans tache. L'un de ces actes, le miracle des pains, avait attiré la multitude après lui et on l'avait suivi de l'autre côté du lac par de vils motifs. Les Juifs ont ainsi confessé qu'ils avaient vu, mais, hélas ! ils n'avaient pas cru. Quand ils comprirent que c'était lui qui est le pain de vie, ils manifestèrent clairement que ce n'était pas pour un tel aliment qu'ils étaient venus. Ils en voulaient un semblable au pain du jour précédent, mais ils n'avaient point de cœur pour Celui qui l'avait donné. Christ était venu pour les délivrer, s'ils voulaient, d'une mort pire que celle de la faim ; mais à cet égard ils n'avaient aucun sentiment de leur danger ni de leur besoin, et par conséquent ils étaient sans cœur pour Jésus en tant que leur Sauveur et ne voulurent pas le recevoir. Ils ne comprenaient pas Jésus et n'avaient que des pensées charnelles à son sujet. Ils n'étaient pas plus mauvais que d'autres hommes. Leur incrédulité était manifeste et Christ les traite comme incrédules, comme le repoussant ; mais la même incrédulité se retrouve en tous ceux qui sont laissés à leurs propres pensées quant à Christ considéré comme « descendu du ciel. » Grâce à Dieu, il y a quelque

chose de plus. Christ était non-seulement venu au monde, aux hommes comme tels, pour leur présenter la vie et l'amour; de sorte qu'en refusant la vie et en repoussant l'amour, les hommes restaient dans leurs péchés; mais Il était venu aussi pour accomplir les conseils de l'amour du Père dans le don souverain de la vie, comme on le voit au chapitre V^e; et c'est de ceci que le Seigneur va maintenant parler, quoique encore comme « descendu » et dans l'humiliation ici-bas, et comme étant l'objet que la foi devait recevoir et s'approprier. Une telle foi, c'était évident, ne trouvait pas de place dans le cœur de l'homme, mais Dieu pouvait et voulait la donner dans sa souveraine grâce. « Tout ce que le Père me donne viendra à moi; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » C'est une chose humiliante pour nous et propre à briser nos cœurs, de voir qu'en présence de la vie et de l'amour, incarnés dans la personne du Fils de Dieu incarné, nul n'ait voulu venir à lui, nul n'ait profité de sa mission, si ce n'est ceux que le Père lui avait donnés et sur la venue desquels Il pouvait certainement compter. Dans chaque cas individuel, la volonté de l'homme aurait été contre Christ, si le Père n'eût pas résolu que quelques-uns lui seraient donnés, comme trophées de sa victoire et comme sa récompense pour être descendu du ciel. Hélas! combien notre indifférence pour un tel amour n'a-t-elle pas dû faire naître de soupirs, tels que ceux que semblent exprimer les paroles de Jésus que nous examinons? Ne se rend-il pas, en quelque sorte, compte à lui-même, de l'étonnante incrédulité de l'homme? Après tout, semble-t-il dire, je ne pouvais compter que sur cela. Rien ne peut toucher le cœur de pierre de l'hom-

me, à moins que la grâce de mon Père n'intervienne avec efficacité, mais sur cela je puis compter avec assurance. « Tout ce que le Père m'a donné viendra à moi. » Puis, voyez avec quelle perfection il garde la place de serviteur qu'il avait prise. Si quelqu'un maintenant vient à lui, c'est une preuve qu'il fait partie de ceux que le Père lui a donnés, et par conséquent il déclare qu'il ne mettra pas dehors celui qui vient. Tout cœur qui vient à Jésus est pour lui un signe évident, s'il en était besoin, de l'œuvre de grâce de son Père ; et ainsi en recevant, sans aucune allusion au passé, tous ceux qui viennent à lui, il ne fait qu'obéir à la volonté de son Père. « *Et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi.* » Précieuses paroles ! qui ont procuré une abondante consolation à plus d'une âme abattue et désespérée ; mais la valeur de ces paroles est grandement rehaussée quand on considère que la venue d'un pécheur à Christ est l'effet, non pas de la volonté inconstante de l'homme, mais de cette action du Père qui amène à Jésus ceux qu'Il lui a donnés dans les conseils de son amour avant la fondation du monde. Alors aussi, comme nous l'avons vu, la réception par le Sauveur de quiconque vient à Lui est indépendante de toute autre considération et n'est pas seulement le fruit de sa compassion pour le pécheur ; mais, comme serviteur de la volonté du Père, Il accepte, avec joie et obéissance, celui qui lui est envoyé et amené par les attrait invisibles de l'amour du Père. Et ainsi tout repose, non sur quelque bien imaginaire qui soit dans le pécheur, mais sur le choix du Père et l'amour obéissant du Fils. « Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or c'est ici la volonté

du Père qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. » Comme ceci nous montre bien qu'une œuvre plus importante et plus élevée que celle de nourrir de pain les pauvres d'Israël avait été confiée au Seigneur! Rien moins que de ressusciter au dernier jour ceux que le Père lui avait donnés, sans en perdre aucun! A qui d'autre qu'à toi, bien-aimé Sauveur, une telle tâche aurait-elle pu être confiée?

Mais comme nous venons de le voir, en montrant que sa mission réelle, quant à ses conséquences, ne dépendait nullement de la volonté de l'homme, volonté déjà connue comme étant si perverse qu'en toute occasion elle rejetait le Sauveur, on voit de plus ici que cette mission aurait pour conséquence certaine la résurrection en bénédiction de tous ceux que le Père lui avait donnés; et c'est une chose bien touchante de voir avec quelle sollicitude il tient la porte largement ouverte pour quiconque est disposé à entrer. Celui qui vient à Jésus ne peut pas encore se rendre compte du changement de sa position, comme nous avons vu que le Seigneur en a rendu compte; mais pour cela il n'en est pas moins le bienvenu et son salut final n'en est pas moins certain ou moins infaillible.

Le grand scandale alors pour les Juifs, c'était que Christ se donnait pour être descendu du ciel, comme, plus tard, dans les jours de Paul, le scandale était pour eux la doctrine de Christ crucifié, et cela précisément pour la même raison. Leur orgueil dédaignait d'être redevable à quelqu'un de si humble, et ils étaient si contents d'eux-mêmes qu'ils n'éprouvaient aucun besoin que quelqu'un descendît du ciel et beaucoup moins en-

core que quelqu'un mourût sur une croix, afin d'être leur Libérateur et leur Rédempteur. Ils ne pensaient pas que leur cas fût aussi désespéré. Ils ne pouvaient pas nier leur assujettissement national à un joug étranger, et un « grand prophète, » qui aurait poussé le peuple à se serrer autour du drapeau d'un grand capitaine, pour être par lui conduit à la victoire sur leurs oppresseurs romains, un tel Messie eût été de leur goût. Mais un homme simple, ordinaire, réputé être le fils d'un charpentier de Nazareth, déclarant qu'il était descendu du ciel, se disant le pain de vie, s'engageant à ressusciter au dernier jour ceux qui le suivaient — en d'autres termes, l'humble Jésus, se présentant comme le Sauveur de leurs âmes et le donateur de la vie éternelle, c'était là une délivrance et un libérateur dont ils n'éprouvaient aucun besoin et pour lesquels ils n'avaient pas de goût. Ils n'avaient pas de faim pour un tel pain, pas de soif pour un tel breuvage. « Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas ici Jésus, le fils de Joseph, duquel nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit celui-ci : Je suis descendu du ciel? » Ils pouvaient comprendre qu'une existence céleste, antérieure à son existence comme homme sur la terre, était impliquée dans ce langage du Seigneur et qu'il parlait ici de la gloire divine comme étant sienne, bien qu'elle fût voilée dans son humble condition de Fils de l'homme. Mais en opposition à cette déclaration du Seigneur au sujet de sa gloire divine, les Juifs mettent en contraste ce qu'ils supposent être son origine, et ils demandent : « Comment donc dit celui-ci : Je suis descendu du ciel? »

En réponse à tous ces raisonnements, le Seigneur ne fait de nouveau que se retirer dans sa propre conscience de ce qu'Il est. « Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » Nul n'a faim de ce pain de vie de manière à venir au Sauveur, sinon celui qui est attiré à Lui par un besoin pressant, besoin qui n'existe qu'en ceux que le Père attire. Les prophètes avaient déclaré que ceux qui doivent hériter des bénédictions promises à Israël dans les derniers jours, « seront tous enseignés de Dieu. » Notre Seigneur cite ici cette déclaration et se console dans l'assurance que : « Quiconque a entendu le Père et a appris de lui, vient à moi. » Tous ceux qui, en Israël, avaient intérieurement entendu la voix de Dieu, non-seulement venaient à Jésus, mais encore ils étaient transportés de joie en le faisant. Prenez Nathanaël, par exemple (Jean I, 49). Ce qui explique la venue du pécheur à Christ, ce sont ces voies de Dieu envers l'âme de celui qui était sous le figuier, ce sont ces découvertes humiliantes au sujet du *moi* et du péché, découvertes qui conduisent à la confession sincère d'une ruine totale. Mais, comme prévoyant le sens qu'on pourrait donner à ses paroles, le Seigneur ajoute : « Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu : celui-là a vu le Père. » Quels trésors renfermés dans ces quelques paroles ! Quoique des âmes puissent être enseignées de Dieu, attirées par le Père et par conséquent venues à Christ, le Père, cependant, n'est pas immédiatement révélé de manière à être vu. Il n'y avait pas d'incarnation du Père comme du Fils. Il habite une lumière inaccessible dans une nature di-

vine non manifestée. Le Père ne peut être vu que dans le Fils qui s'est humilié et est descendu du ciel pour être un homme sur la terre. « Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le Père. » Il y a une différence infinie entre ce Fils de l'homme et tous les autres hommes sur la terre. Lui avait vu le Père. Dans les profondeurs de cette éternité dans laquelle la Parole avait été « avec Dieu, » dans laquelle la « vie éternelle » était « avec le Père, celui qui parle humblement de lui-même, comme de « celui qui est de Dieu, » celui-là avait vu, ce qu'aucune créature ne peut voir, Il avait vu le Père. Quels insondables secrets d'amour, de bénédictions et de gloire sont renfermés dans ces courtes et simples paroles ! O mon âme, avance-toi ici avec respect, car c'est une terre sainte ! Celui qui était ici-bas, Celui qui avait vu le Père était ici-bas pour le faire connaître. C'est pour cela qu'Il s'était incarné et qu'Il est descendu du ciel, autrement Il serait demeuré avec le Père loin de la vue des mortels et des regards de la créature. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, lui l'a fait connaître. » Quel autre l'aurait pu ? Comment aurions-nous connu le Père autrement ? Si Jésus n'était pas venu à nous, comment la lumière de la grâce et de l'amour du Père aurait-elle pu rayonner dans nos cœurs remplis de ténèbres et répandre son éclat sur notre marche vers ces demeures d'en haut, desquelles Jésus dit plus loin : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement je vous l'eusse dit ; je vais vous préparer une place. » Quand nous serons là, avec notre adorable Jésus, comme cela sera bien en rapport avec le témoi-

gnage de ce qu'Il avait connu et dont Il avait joui de toute éternité! « Car tu m'as aimé avant la fondation du monde. »

Le Seigneur revient de ces profondeurs, et avec une grâce parfaite, à la plus simple présentation de Lui-même comme pain de vie. « En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. » La manière dont le Sauveur est reçu est bien simple. Comme un homme affamé, qui a du pain devant lui, ne fait pas de questions et n'élève pas de difficultés, mais mange et vit, ainsi, pour une âme affamée, qui a le Sauveur devant elle, la seule chose qu'elle ait à faire et qu'on puisse lui demander, c'est de Le recevoir avec reconnaissance et adoration. Mais où sont ces âmes affamées? Hélas! c'était le manque de goût pour Christ et la confiance en eux-mêmes qui empêchaient ces Juifs aveuglés de le recevoir. Précieux pain de vie, Jésus est certainement propre à nourrir, à fortifier la vie divine dans l'homme, même si cette vie en est à son premier commencement, au moment de sa communication à l'âme par la grâce! Mais sans cette faim, qu'y a-t-il? La mort! Un cadavre n'a ni appétit, ni faim, ni soif! de même une âme, qui n'a ni faim, ni soif, est morte dans ses péchés, morte quant à Dieu. C'est la femme qui cherche son bonheur sur la terre, dont la parole dit : « Celle qui vit dans le plaisir est morte en vivant » (1 Tim. V, 6); mais il serait certainement aussi vrai de dire que celui qui vit ainsi est mort aussi. Cher lecteur, si le plaisir, si le bien-être, si le monde, sous n'importe quelle forme, est tout ce que nous désirons et cherchons, alors qu'est-ce que le pain de vie peut être pour nous? Hélas! au lieu

de l'estimer, il nous paraîtra insipide et dégoûtant ! Christ ne veut pas nous aider à remporter le prix d'une course dans laquelle nous poursuivons le plaisir. Celui qui a été fait inférieur aux anges, qui a été un ouvrier, un charpentier, connu sur la terre, ainsi que les Juifs le désignaient avec mépris, comme « le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère » — Celui-là n'est pas quelqu'un en qui l'orgueil puisse trouver sa pâture ! Et quant à ceux qui recherchent le plaisir, que peuvent-ils trouver en Celui qui n'avait pas de complaisance pour lui-même, et qui a dit : « car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Les faits montrent assez clairement, qu'entre ce Jésus incarné et ceux qui l'entouraient, il n'y avait pas une pensée, ou un sentiment ou un motif en commun ; et cependant, le Seigneur continue dans sa grâce à leur présenter toutes les considérations propres à exciter en eux la faim et la soif et à réveiller des désirs après Lui, le pain de vie. Ils avaient fait allusion à la manne et, d'une manière couverte, à Moïse, comme en étant le donateur, afin de déprécier Christ. Maintenant Il revient sur ce sujet, et appelle leur attention sur ce contraste. « Vos pères ont mangé la manne au désert, et sont morts. C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement. » Paroles merveilleuses ! La manne était un témoignage de la puissance et de la grâce de Dieu ; ainsi qu'un vrai type de Christ lui-même ; mais elle n'a servi qu'à nourrir cette pauvre et misérable vie qui commence à la naissance et finit à la mort ; vie qui n'est qu'un rêve, « une vapeur qui paraît pour un peu de temps et ensuite s'évanouit » (Jacq. IV). Est-ce pour une telle vie, pour la conservation d'une telle vie et des plaisirs passagers qu'elle offre que les hommes s'agitent, se fatiguent, méprisent le ciel et toutes ses

gloires, négligent Christ et son grand salut? Oui. Il en était ainsi dans les jours du Seigneur sur la terre; et il en est encore ainsi maintenant. Oh! que les paroles du Seigneur (qui, grâces lui en soient rendues, sont « esprit et vie ») atteignent les cœurs de quelques-uns de ceux qui liront ces pages; ces paroles dans lesquelles Il met en contraste tout ce qui concerne cette pauvre et misérable vie avec cette existence sans fin, dans une paix et une joie innexprimables, cette « vie éternelle » que reçoivent tous ceux qui Le reçoivent. Ame affamée, ne peux-tu pas te nourrir de Jésus? Comme vous apaisez votre faim naturelle par un aliment convenable, ne pouvez-vous pas trouver en Jésus ce qui répond à tous vos besoins, ce qui peut satisfaire tous vos désirs? Il s'agit ici d'une vie impérissable, éternelle; « vivre à jamais » et l'effet que produit l'action de manger ce pain descendu du ciel. « Afin que quelqu'un en mange et ne meure pas; » « si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » Le monde a-t-il quelque chose qui puisse être comparé à ceci? Les plus beaux rêves de bonheur sur la terre, nourrissent-ils l'idée d'une durée sans fin? C'est justement l'élément qui fait défaut et cela gâte tout le reste. C'est une chose merveilleuse que Celui qui est là devant ces Juifs, comme le plus pauvre et le plus humble des hommes, ait la pleine conscience d'avoir une vie à communiquer, une vie que la mort ne peut atteindre et qui, dans sa nature même, est éternelle. Il n'est plus ici-bas dans l'humiliation, prononçant des paroles pleines de grâce comme celles-ci; mais Il n'a pas cessé d'être le donateur de cette vie. Il est lui-même la plénitude de la vie qu'Il donne. « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'Il donne la vie éternelle à tout ce que tu lui as donné. »

(à suivre.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Un Christ parfait pour des pécheurs perdus.*Pensées sur Jean VI.**(Suite et fin de la page 440.)*

Résumons un peu ce que nous avons examiné jnsqu'à présent. Nous avons ici le « Fils de l'homme » participant réellement à la chair et au sang, un homme conversant avec d'autres hommes qui l'ont suivi à travers le lac. Nous avons ce Fils de l'homme seul scellé de Dieu le Père. Il est aussi l'Envoyé; et la première chose pour celui qui veut plaire à Dieu, c'est de croire en Celui qu'il a envoyé. Il a de plus une viande, une nourriture à donner, laquelle dure jusqu'à la vie éternelle. Dans sa conversation avec ceux dont notre chapitre parle, le mystère de sa personne est déclaré, et bien des traits moraux de cette vie, dont Il est la parfaite expression et qu'il communiquait ici-bas, sont exposés dans ces paroles ou exprimés dans des ma-

nifestations pratiques. Il était du ciel, l'Incarné. Il était le don du Père, caractère sous lequel Il prend plaisir à parler de lui-même dans cet évangile. Il était le véritable pain — la seule et vraie nourriture de la vie divine en l'homme. Quelle parfaite adaptation aux besoins de l'homme dans ce pain descendu du ciel ! C'est lui qui donne la vie, et lui aussi qui donne ce qui la soutient. Mais, hélas ! où est-elle cette vie, si non là où elle est souverainement communiquée, après que tous l'ont traitée avec mépris ? « Ils avaient vu et n'avaient pas cru. » Il y a une porte ouverte ; celui qui vient est reçu de la manière la plus cordiale ; personne n'est renvoyé, et quiconque vient n'a plus faim ; celui qui croit n'a plus soif ; mais, en se voyant rejeté de tous, le Sauveur se consolait par cette assurance que tous ceux que le Père lui avait donnés viendraient à lui. En les recevant avec joie, en n'en repoussant aucun, on voit ainsi dans le Seigneur la perfection de son obéissance au Père ; car Il était descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais celle du Père. Comme le cœur est humilié en contemplant une telle obéissance ! Celui qui pouvait parler de ressusciter les siens au dernier jour, comme d'un acte d'obéissance aussi simple et aussi facile à exécuter que tout autre acte accompli par lui sur la terre ; celui qui parle ici comme étant chargé d'opérer ce grand acte, ce qu'il fera certainement : « Or c'est ici la volonté du Père... que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. » Quelles sûretés, précieux Sauveur ! que d'être ainsi confié à tes soins ! Et cette sûreté est la part de tous ceux qui le voient et qui croient en Lui. » Le dernier Adam est un esprit vivifiant. » Quoique

ce soit de sa *position* de résurrection qu'il est parlé dans ce passage, il y a une telle plénitude de vie dans sa *personne*, que celui qui le contemple reçoit cette vie de Lui. Croire en Lui, c'est avoir la vie éternelle. Les attraites du Père et ses enseignements secrets amèneront certainement à Jésus ceux que son amour lui a donnés. Le Père lui-même, qui n'est révélé que dans le Fils (celui qui est de Dieu), les amène au Fils par un sentiment de besoins que le Fils seul peut satisfaire. Il est le pain de vie, non d'une vie périssable, comme celle dont la manne était la nourriture au désert, mais d'une vie éternelle. Quelles insondables merveilles dans ces quelques versets ! La grâce infinie, manifestée dans le fait de l'incarnation — combien peu ces choses occupent nos cœurs légers et frivoles ! Ensuite la perfection de Jésus dans la position d'humiliation, où Il était descendu, — son obéissance absolue, et la délicatesse de son service, service qu'il accomplit dans la plus parfaite humilité ! Il avait à parler aux Juifs de Lui-même, car ils contestaient ses droits et le compareraient méchamment à Moïse et son miracle à celui de la manne. Il répond comme sentant le blâme jeté sur son Père et non sur lui-même : « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel. » Sauveur béni ! veuille nous nourrir continuellement par la foi en toi, en toute la perfection dans laquelle tu as été manifesté sous l'œil de Dieu, pendant ton séjour dans cette vallée de larmes !

Mais des merveilles plus grandes encore réclament notre attention. L'incarnation est une des merveilles, le mystère et la gloire de l'Évangile. La croix est l'autre merveille. Les annales de l'Éternité ne fournissent pas

un autre miracle comparable à ceux-là. Il n'y a rien eu de tel dans le passé ; il n'y aura rien de tel dans l'avenir. La Parole faite chair ! le Saint fait péché ! Et pourquoi ? N'était-ce pas assez que Dieu envoyât son Fils au monde , afin que nous eussions la vie par lui ? Ah ! si c'eût été là tout , pas un pécheur de la race d'Adam ne se serait trouvé en haut pour dire les louanges du Dieu Sauveur. Christ incarné n'aurait pas été le plus profond mystère de l'amour , car il n'aurait montré qu'une chose, savoir, la haine de l'homme contre Dieu et son état désespéré. Quand le Seigneur vint sur la terre, il connaissait bien cet état de ruine ; et il en avait la preuve devant les yeux. Plus l'excellence intrinsèque et la perfection morale de Jésus étaient manifestées, plus il devenait évident qu'entre lui et l'homme en chute, il n'y avait aucune qualité morale en commun. Ce n'est pas ici une question de degré, une course dans laquelle l'un est à une distance incommensurable de l'autre. Non ! c'est le contraste de l'espèce la plus absolue. Tout ce que les hommes cherchent et estiment, Jésus le fuit et l'évite. Ils n'avaient aucun goût pour tout ce en quoi son cœur trouvait ses délices. Les hommes cherchent leur propre gloire, lui ne cherchait que celle de son Père. Les hommes font leur propre volonté, lui n'a fait que celle de celui qui l'avait envoyé. Les hommes aiment ceux qui leur ressemblent et qui les aiment ; Lui a aimé ceux en lesquels il n'y avait rien qu'il pût approuver, ceux qui le haïssaient et avaient soif de son sang. Pensez à celui qui , pendant les trente-trois ans qu'il passa sur la terre, ne fit jamais une seule chose pour s'épargner, s'exalter, se servir lui-même, mais qui toujours a *agi, pensé, parlé et senti* exactement com-

me Dieu le voulait ! Que les yeux d'un homme soient ouverts , comme ils le sont , quand ses oreilles ne sont pas fermées à la voix du Fils de Dieu — que ses yeux ouverts contemplent cet Être béni , tel que les récits de l'Évangile nous le font connaître , quel en sera le résultat ? « Malheur à moi , » dira-t-il , car maintenant je suis sans espérance. J'ai fait de pénibles et inutiles efforts afin d'obtenir la vie en gardant la loi ; mais maintenant en considérant ce tableau moral , chaque trait me convainc que je suis exactement l'opposé. J'admire les voies de Jésus , je puis m'asseoir , le contempler et être dans l'admiration ; et si je pouvais lui être semblable ! mais , hélas ! chaque tentative me convainc plus profondément que tout est inutile ! Si Christ est ce en quoi Dieu prend son plaisir (et Il l'est) , alors Il ne peut jamais le trouver en moi , car ses voies et les miennes sont plus éloignées que l'orient ne l'est de l'occident. Misérable homme que je suis , que deviendrai-je ? »

Que serions-nous devenus , en effet , si Christ n'eût fait que glorifier son Père en descendant ici-bas et en y séjournant comme un homme vivant. Mais ceci n'était pas tout ; et lui-même nous l'assure : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain , il vivra éternellement ; or le pain que je donnerai , c'est ma chair , laquelle je donnerai pour la vie du monde. » Comme descendu , comme incarné , il était le pain de Dieu , le don du Père — mais il y avait là le pain qu'il voulait donner , savoir sa chair , qu'il voulait donner pour la vie du monde. Or le don de sa chair , était l'abandon de sa vie , l'abandon de lui-même à la mort , afin qu'il pût être , pour les hommes qui

périssent, ce qu'est le pain pour un misérable qui meurt de faim. Ce n'est que dans un Christ *mort* que les pécheurs peuvent trouver ce qui répond à leur plus profond besoin. Mais ce besoin peut être satisfait, car Dieu a été parfaitement glorifié au sujet du péché. Convaincu par la vie de Jésus qu'il y a une opposition morale complète entre lui et Christ, où le pécheur se tournera-t-il sinon vers la croix, où ce même Sauveur donne sa chair afin que nous vivions? Son amour a-t-il été jusque-là? oui. Rien ne pouvait satisfaire notre besoin en tant que coupables et justifier Dieu en nous justifiant, sinon la mort, sous la colère de Dieu, d'une victime expiatoire d'une valeur infinie; et l'amour de Jésus s'est trouvé à la hauteur d'une telle circonstance et il a donné sa chair pour la vie du monde. « Les Juifs disputaient entre eux et disaient : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? » Le Seigneur ne répond pas à cette question folle et charnelle; mais il répète et développe sa précédente déclaration : « En vérité, en vérité, je vous dis que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes? » Evidemment, car pour parler du sang et de la chair, de manière à pouvoir boire l'un et manger l'autre, il faut que le sang ait été séparé par la mort. De sorte qu'ici la mort de Christ est annoncée de la manière la plus claire, ainsi que la nécessité absolue de cette mort pour chaque individu, et la nécessité non moins absolue pour tout individu de la recevoir pour lui-même : « Si vous ne *mangez* la chair du Fils de l'homme et si vous ne *buvez* son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang

a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.» Quel autre aurait pu pourvoir aux besoins de nos âmes qui périssaient? Quelle autre vie aurait eu la valeur expiatoire, la puissance salubre, pour répondre, à la fois, aux exigences de la gloire morale de Dieu, à toutes ses perfections, et à nos profonds besoins comme pécheurs coupables, ruinés et sans espérance? Et pourtant, c'est comme Fils de l'homme qu'il parle ici de Lui-même. Comment aurait-il souffert la mort s'il ne fût devenu le Fils de l'homme? Ah! comme ceci lie ensemble les mystères de Bethléhem et du Calvaire, l'incarnation et la croix! Il vint pour mourir. « Maintenant en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même. » C'est à cause de « la passion de la mort qu'il a été fait un peu moindre que les anges: » Et c'est par sa mort que nous vivons. Quoiqu'il eût la vie en lui-même, quoique, par anticipation de son œuvre expiatoire, il ait, à toute époque, communiqué la vie à de pauvres pécheurs, cependant ce n'était que sur le fondement de cette œuvre que la vie pouvait découler de sa personne, pour tous ceux qui entendaient sa voix et croyaient à ses paroles pendant qu'il était sur la terre; et l'aspersion réelle, effective, du sang de cette grande et parfaite Victime expiatoire était la seule chose qui pût ouvrir les écluses de la miséricorde envers des pécheurs coupables, justement condamnés. Et maintenant ces écluses sont largement ouvertes! Christ a complètement enlevé tous les obstacles qui s'opposaient à notre salut; obstacles qui provenaient du caractère de Dieu, de sa nature sainte, de la majesté de son trône et de la fidélité de sa parole. « Le Seigneur juste aime

la justice. » Sans doute cette perfection aurait pu être manifestée dans la perdition éternelle de toute une race coupable ; mais alors comment l'amour de Dieu se serait-il exercé ? Où cet amour a-t-il été manifesté comme à la croix ? Où l'inexorable justice se voit-elle avec plus d'éclat ? Les flammes de l'enfer ne sont pas une justification aussi glorieuse de ses justes droits que l'agonie de son Fils sans défaut et sans tache. La sainte haine de Dieu contre le péché ne pouvait se manifester d'une manière plus forte que par l'abandon de ce Fils, alors qu'il buvait la coupe de la colère pour nous. Qui ne tremblerait devant ce Dieu saint, qui, plutôt que de ternir son trône et de violer la parole sortie de ses lèvres, et déclarant que le juste châtiment du péché, c'est la mort, — a livré à la mort — et à la mort de la croix Celui qui avait été dans son sein de toute éternité ? Et ensuite pensons qu'il a volontairement donné sa vie ! Par l'obéissance à son Père et par amour pour nous, il a bu volontairement la coupe de la colère, afin qu'en lui, le Crucifié, nous, pécheurs perdus, nous trouvions tout ce dont nous avons besoin. Par sa mort nous avons la vie ; et l'âme qui trouve sa faim apaisée et sa soif éteinte par ce que l'Écriture dit de Christ sur la croix, cette âme, non-seulement possède la vie, la vie éternelle, pleinement manifestée dans la résurrection de vie au dernier jour, — mais elle a, en outre, dès maintenant, une nourriture et un breuvage parfaits, et dont le Sauveur parle en disant : « Car ma chair est en vérité un aliment et mon sang est en vérité un breuvage. » En continuant à nous nourrir du Christ incarné et mort, nous demeurons en lui et lui en nous. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi

en lui.» Ce langage suppose (quoiqu'il ne le mentionne pas) le fait que celui qui l'employait ressusciterait. Ceux qui se nourrissent de Christ comme mort sont tellement identifiés avec lui comme ressuscité, qu'ici, pour la première fois, l'Écriture parle de notre demeure en lui et de lui en nous. Demeurant en lui, nous participons à tout ce qui est à lui; et par sa demeure en nous nous devenons des vases pour la manifestation de ce qu'il est. Et ce n'est pas tout. La vie de Christ comme Fils de l'homme était une vie d'entière dépendance du Père, et la nôtre est une vie de dépendance de Christ lui-même. Mais l'une est présentée comme le modèle de l'autre. Enseigne-nous, Seigneur Jésus! à vivre dans une continuelle dépendance de Toi! Ici le Seigneur résume tout le sujet dont il vient de parler: « C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non pas comme vos pères ont mangé la manne et sont morts: celui qui mangera ce pain vivra éternellement. »

La sphère, la patrie de cette vie impérissable n'est pas la terre, mais le ciel. A tous égards cette vie était une étrangère ici-bas. Elle a été parfaitement manifestée pendant les trente-trois années du séjour du Fils de l'homme sur la terre; et, comme nous l'avons vu, ce déploiement de la vie divine en l'homme est l'un des principaux sujets de cet évangile. Mais celui en qui était la vie a été manifesté comme étant un étranger dans ce monde. Partout cet évangile rend témoignage de cette vérité. Dès l'entrée nous y trouvons ces paroles: « Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Un peu plus loin: « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui: et le monde ne l'a pas connu. » Israël, son peuple,

comme nous l'avons vu, n'avait pas de cœur pour Jésus. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » Ainsi rejeté par ceux au milieu desquels il était venu, il ne cache pas d'où il venait. Il dit à Nicodème : « Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous parle des choses célestes? » Qui, comme lui, tout en étant un homme sur la terre, faisait cependant du ciel sa demeure, était compétent pour parler de ces choses qui lui étaient familières. « Et personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel; le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Telles étaient les paroles de Jésus au rabbin juif; et dans ce même chapitre (III), le Saint-Esprit, par la plume de l'Évangéliste, se plaît à rendre témoignage de lui, comme d'un céleste étranger ici-bas. « Celui qui *vient d'en haut* est au-dessus de tous; celui qui est de la terre, est de la terre, et parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage, et personne ne reçoit son témoignage. » Notre propre chapitre témoigne aussi admirablement qu'Il est venu du ciel. C'est là ce qui provoquait tant l'opposition des Juifs, opposition qui devint si ouverte et si déclarée qu'elle arracha, en quelque sorte, des lèvres du Sauveur cet exposé du contraste entre leur origine et la sienne : « vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde » (VIII). Non, il était un homme réel, véritable; et grâces à Dieu, participant, avec les enfants, à la chair et au sang; possédant aussi, comme il nous l'a déclaré, une vie qu'il voulait donner en versant son sang, afin qu'il y eût un lien entre lui

et tous ceux qui reçoivent de Lui cette vie impérissable; mais tout cela ne pouvait pas le constituer un naturel de ce monde, un citoyen de la terre. Christ était un Etranger ici-bas; et quand plusieurs de ses disciples dirent : « Cette parole est dure : qui peut l'ouïr ? » Lui, connaissant leur pensée, répond : « Ceci vous scandalise-il ? Si donc vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ? » Il donne ainsi, un peu obscurément, il est vrai, le premier indice du troisième grand fait dont notre chapitre témoigne. Christ incarné est ainsi descendu du ciel. — Christ mort — son sang répandu pour le péché des hommes; sa chair et son sang devenant l'aliment et le breuvage convenables à une vie dont le premier mouvement en nous est un sentiment de nos besoins comme pécheurs, besoins qui ne trouvent leur réponse qu'en Christ. Enfin Christ monté, impliquant nécessairement sa résurrection, mais impliquant beaucoup plus encore. La vie éternelle qui était avec le Père avant que les mondes fussent — la Parole éternelle, increée, qui a tout créé, qui, au commencement, était avec Dieu et était Dieu, — cette Parole était descendue et devenue, par ce fait de profonde humiliation, « le Fils de l'homme. » Il retournait maintenant dans cette sphère de bénédiction sans mélange et de gloire excellente, d'où il était descendu pour aller à l'étable de Bethléem et à la croix du Calvaire; mais il y retournait comme « Fils de l'homme. » Désormais il serait assis comme homme, sur le trône de son Père; et du moment qu'il est assis là, le ciel devient la demeure de tous ceux qui, mangeant sa chair et buvant son sang, participent à sa vie. La terre devient pour eux un désert, un lieu d'exil, précisément comme elle

l'a été pour Christ tout le temps de sa vie : Il est notre vie ; et ceci nous associe nécessairement avec le ciel et tout ce qui se trouve dans cette habitation de pureté et de joie. Si le péché a ouvert à l'homme le lieu de la malédiction qui était préparé pour le diable et pour ses anges , et non pour l'homme , la grâce lui a ouvert le ciel qui est aussi l'habitation spéciale, le domicile arrêté de la demeure de Dieu. « Quant aux cieux, les cieux sont à l'Eternel ; mais il a donné la terre aux fils des hommes » (Ps. CXV). Ainsi parlait le psalmiste ; et, en vérité, c'était bien là le seul héritage que nous pussions recevoir, même d'un Adam innocent. La terre lui fut donnée (Genèse I) ; mais quand son péché eut ouvert l'enfer à l'incrédulité et à l'impénitence finales, la grâce ouvrit les cieux à tous ceux qui veulent y entrer, en vertu de la Personne et de l'œuvre expiatoire de Christ. Ce que le Seigneur ne donne ici à entendre aux siens qu'obscurément est devenu depuis un fait accompli et l'un des grands faits fondamentaux du Christianisme. Le Fils de l'homme est monté où il était auparavant ; sa requête a été entendue : « Et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût. » Et dans cette gloire, il ne veut pas être seul : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde. » Le ciel est maintenant la sphère et la demeure de cette vie éternelle qui a été si parfaitement manifestée sur la terre dans la personne de celui dont il est dit : « en elle était la vie, » vie que tous ceux qui croient possèdent aussi, quoique d'une

manière indirecte. « Ceci vous scandalise-t-il? Si donc vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant? »

Il était réservé à une autre bouche et à une autre plume qu'à celles du disciple bien-aimé de développer en détail ce sujet. La position dans le ciel en Christ et avec Christ, donnée aux croyants par la grâce qui règne par la justice, par notre Seigneur Jésus-Christ : tel est le grand sujet dont Paul s'occupe. La manifestation de la vie divine sur la terre, parfaitement montrée en Christ, réellement en nous, quoique d'une manière indirecte, voilà le sujet de l'Évangile et de l'Épître de Jean. Et c'est de tous les sujets le plus vital, le plus essentiel, le plus fondamental. Mais il est profondément intéressant de rencontrer des paroles du Seigneur telles que les dernières que nous avons citées, ainsi que celles du chap. XVII, 24, paroles à la lumière desquelles on peut comprendre que, si c'est Pierre, ou Paul, ou Jean, qui sont les instruments pour la communication de la vérité, il n'y a cependant qu'un seul grand cercle de vérité qui est révélé, et dont le centre et la plénitude se trouvent dans la Personne, le sacrifice et l'exaltation du Fils de Dieu et Fils de l'homme — Christ incarné — Christ mort — Christ monté — un Christ parfait pour des pécheurs perdus!

Plusieurs de ceux qui avaient suivi le Seigneur se retirèrent de lui après avoir entendu ce discours. Ceci ne le surprit pas; mais il profite de l'occasion pour mettre à l'épreuve les cœurs de ceux qui restaient avec lui. Jésus donc leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? » Il n'est pas étonnant que Pierre prenne la parole et réponde pour tous; il ne se connaissait pas

encore, comme il s'est connu plus tard, par la grâce, lorsqu'il sortit et pleura amèrement. Néanmoins il y a dans ces paroles une chaleur, une énergie et une décision que nous pouvons bien envier; et quand nos cœurs sont mis à l'épreuve, cher lecteur, chrétien, qu'il nous soit donné de répondre de la même manière : « Nous en aller. Seigneur! auprès de qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle! » Puissent nos cœurs repousser ainsi toute pensée qui ne vient pas du Christ de Dieu. « Auprès de qui irions-nous? » Auprès de qui, en vérité? Oh! demeurons en Lui! Que notre cœur s'attache à lui avec force et qu'il soit glorifié en chacun de nous pour l'amour de son Nom!

En cette vie,
Comme Marie,
Demeurons bien près du Sauveur;
Dans le silence
De Sa présence
Chrétiens, goûtons le vrai bonheur!

Ah! sous ton aile,
Sauveur fidèle!
Notre cœur trouve un sûr rempart;
Rien n'épouvante,
Rien ne tourmente
Qui possède la bonne part.



Ton œil est-il simple?

« Si donc ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » (Matth. VI, 22).

Si un enfant ne s'est pas soucié de son père, et n'a

pas cherché à connaître ses pensées et ses désirs, il est facile de prévoir que, en présence d'une difficulté, il ne sera guère à même de comprendre ce qui sera agréable à son père. Il y a des choses que Dieu laisse sous la forme de *généralités*, afin de mettre à l'épreuve la condition *individuelle* de l'âme. Au lieu d'un enfant, supposons qu'il s'agisse d'une femme vis-à-vis de son mari: si elle a les sentiments et le cœur d'une fidèle épouse, ne saura elle pas, selon toute probabilité et sans hésiter un moment, ce qui plaira à son mari, lors même que celui-ci n'aurait jamais exprimé de volonté à ce sujet? Vous ne pouvez vous soustraire à cette épreuve, et Dieu ne veut pas que ses enfants y échappent. « Si donc ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » — Quant à un moyen facile et commode de connaître la volonté de Dieu, quant à une sorte de recette pour tel ou tel cas, il n'existo rien de pareil. Pour bien des détails cette connaissance dépend de notre propre condition spirituelle. En outre nous nous attribuons souvent une importance beaucoup trop grande; et nous nous abusons, en supposant qu'il y ait pour nous une volonté formelle de Dieu à l'égard de telle chose ou de telle autre. Dieu n'a peut-être rien à nous dire à leur sujet. Le mal consiste en ce que nous nous sommes mis à l'œuvre de notre propre chef, et il se peut que Dieu désire que nous prenions tranquillement une place plus humble.

Parfois aussi nous cherchons à connaître la volonté de Dieu, afin de savoir comment il faut agir dans des circonstances, à l'égard desquelles cette volonté serait simplement *que nous ne nous y trouvassions pas du tout*; et si notre conscience était à l'œuvre, sa première impul-

sion serait de nous en faire sortir. C'est notre propre volonté qui nous y a placés, et malgré cela nous voudrions avoir la satisfaction d'être guidés par Dieu dans un chemin que nous-mêmes avons choisi. Cela se présente bien souvent. — Nous pouvons être certains que si nous nous tenons près de Dieu, il ne nous sera pas difficile de savoir ce que Dieu veut de nous.

Dans le cours d'une vie longue et active, il peut arriver que Dieu, dans son amour, ne nous découvre pas sa volonté au moment même, afin de nous faire revenir à un état de dépendance de Lui, quand nous avons la disposition d'agir d'après notre volonté propre. — Néanmoins « si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » Il résulte nécessairement de là, que si tout le corps n'est pas éclairé, c'est que l'œil n'est pas simple. Vous me direz que c'est une pauvre consolation. Je vous répondrai que c'en est une bien grande, au contraire, pour ceux dont l'unique désir est d'avoir l'œil simple, et de marcher avec Dieu, — non pas dans le but d'échapper au souci d'avoir à apprendre sa volonté d'une manière objective, mais parce qu'ils désirent *marcher avec Dieu*. « Si donc quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui » (Jean XI, 9, 10).

Et encore : « Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean VIII, 12). Nous ne pouvons nous soustraire à cette loi morale du christianisme. « C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour que nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous, que vous soyez remplis de la *connaissance de sa volonté, en*

toute sagesse et intelligence spirituelle; pour marcher *d'une manière digne du Seigneur*, pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre; et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. I, 9, 10). Le lien de ces choses les unes avec les autres est d'une importance infinie pour l'âme : nous devons bien connaître le Seigneur, pour pouvoir marcher d'une manière qui soit digne de Lui, et c'est ainsi que nous croîtrons dans la connaissance de sa volonté. « Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde toujours de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que vous discerniez ce qui est le plus excellent, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ » (Phil. I, 9, 10). Et finalement, il est écrit : « Celui qui est spirituel discerne *toutes choses*; mais lui n'est discerné de personne » (1 Cor. II, 15).

La « volonté de Dieu » — et c'est une volonté bénie — est donc que nous ne soyons pas en état de discerner sa volonté autrement qu'en rapport avec notre condition spirituelle propre. En général, quand nous croyons juger des circonstances, c'est Dieu qui juge l'état dans lequel nous sommes. Ce que nous avons à faire, c'est de nous tenir près de Lui. Ce ne serait pas une preuve de bonté envers nous, s'il permettait que nous connussions sa volonté d'une autre manière. Avoir un directeur de conscience, par exemple, pourrait être commode; mais dans ce cas nous ne pourrions plus réellement manifester et corriger notre condition morale. Par conséquent, si nous cherchons à connaître « la volonté de Dieu » en dehors de ceci, nous cherchons mal. Et pourtant cela se fait tous les jours.

Supposons qu'un chrétien soit dans le doute et en perplexité au sujet d'une chose qui, pour un autre chrétien, plus spirituel, est parfaitement claire. — Ce dernier s'étonne, ne comprenant pas quelle peut être la difficulté. — Il n'y en a point pour lui ; et bientôt on découvre qu'elle n'existe que dans l'état d'âme de l'autre chrétien.

Quant aux *circonstances*, je crois qu'un homme peut être dirigé par elles. L'Écriture l'a admis ; toutefois c'est ce qu'elle appelle être conduit « avec un mors et un frein » (Ps. XXXII, 9). « Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher et je te guiderai de mon œil ; » voilà ce qui est promis à celui qui a la foi et qui s'attend à Dieu ; voilà le privilège dont il jouit. Vivant assez près de Dieu, pour comprendre sa volonté par un seul de ses regards, Dieu, qui est fidèle, a promis de le diriger ainsi. Nous sommes avertis de ne pas être « comme le cheval ou comme le mulet, » qui, étant sans intelligence, ne discernent pas les pensées et les désirs de leur maître. Ils ont besoin d'être conduits par « le mors et le frein. » Sans nul doute, cela vaut encore mieux que de tomber, ou de se heurter contre Celui qui nous a pris sous sa charge, mais c'est une triste condition que celle-là. Nous voyons ainsi ce que c'est que d'être *dirigé par des circonstances*. De la part de Dieu, il y a de la miséricorde, mais quant à nous, il est bien affligeant que nous en ayons besoin.

Cependant il faut distinguer entre l'intelligence de ce qu'il *convient de faire* dans de certaines circonstances, et la disposition à se laisser *guider* par elles. Celui qui se trouve dans ce dernier cas ne peut qu'agir en aveugle quant à « la volonté de Dieu. » Il n'y a alors aucun

principe moral ; — l'influence vient du dehors. Mais il se peut que je n'aie pas de jugement arrêté d'avance au sujet de ce que j'aurai à faire ; — ignorant ce que les circonstances peuvent amener, ma pensée n'est pas fixée ; toutefois, aussitôt que le moment est venu, je vois, avec une conviction entière et divine, quel est le chemin de « la volonté de Dieu, » quels sont le dessein et la puissance de l'Esprit. Mais ceci demande de la spiritualité. Ce n'est pas qu'on soit dirigé par les circonstances, mais on est dirigé de Dieu dans les circonstances, parce que, lorsqu'elles se présentent, on se tient assez près de Lui, pour pouvoir juger de ce qu'il convient de faire.

Pour ce qui regarde les impressions, Dieu peut les suggérer, et, dans le fait, il est certain que Dieu suggère des pensées à l'âme ; mais dans ce cas la convenance et le caractère moral de la chose suggérée seront aussi évidents que possible. Lorsque nous prions, Dieu peut délivrer notre cœur de certaines influences qui, étant enlevées, permettent à des influences autres et spirituelles d'agir dans l'âme ; ou bien Dieu nous fait sentir l'importance d'un devoir, que trop de préoccupation nous a fait négliger totalement.

Voici ce qui peut avoir lieu entre deux chrétiens. L'un peut ne pas avoir assez de discernement spirituel pour voir ce qui est bien, tandis qu'il acceptera la vérité aussitôt qu'elle lui sera démontrée par l'autre. Tout le monde n'est pas ingénieur ; cependant un simple charretier connaît une bonne route une fois qu'elle est faite. C'est ainsi que les impressions, qui viennent de Dieu, ne restent pas toujours à l'état d'impressions simplement. Toutefois quand elles sont de Dieu, elles

sont presque toujours distinctes. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne les produise souvent en nous quand nous marchons avec Lui, et que nous sommes attentifs à sa voix.

Quand vous parlez d'obstacles suscités par Satan, il n'est pas dit que Dieu Lui-même n'ait pas permis que ces obstacles survinssent dans l'accomplissement d'un désir juste, obstacles provenant de la surabondance du mal dans tout ce qui nous entoure.

Le cas d'un homme, agissant sans connaître la pensée de Dieu, ne devrait pas exister. La seule direction que l'on puisse donner est de ne jamais *agir* quand on ne sait pas quelle est la volonté de Dieu, sinon on sera à la merci des *circonstances*; bien que Dieu puisse, néanmoins, faire tourner toutes choses au bien de ses enfants. Mais pourquoi agir quand on ne connaît pas la volonté de Dieu? Y a-t-il donc pour cela, en tout temps, une nécessité si impérieuse? — Quand je fais une chose, dans une pleine certitude que j'accomplis la volonté de Dieu, il est évident qu'un obstacle ne sera alors qu'une épreuve pour ma foi, et ne doit pas m'arrêter. Quelquefois c'est un manque de foi qui nous arrête, par la raison que, ne marchant pas assez près de Dieu, dans la conscience de notre propre impuissance, nous n'avons pas assez de foi pour *accomplir* ce que nous avons assez de foi pour *discerner*. (à suivre.)

Pensées.

La repentance doit être prêchée à tous, mais en tenant compte, toutefois, de l'état moral de ceux à qui on la prêche. Un homme peut être très moral et un autre ne l'être pas.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Ton oeil est-il simple ?*(Suite et fin de la page 460.)*

Lorsque nous suivons notre volonté propre, ou bien que nous marchons avec négligence, Dieu, dans sa grâce, peut nous avertir par le moyen d'une difficulté, qui nous arrête si nous sommes attentifs, tandis que « les niais passent outre, et ils en payent l'amende » (Prov. XXVII, 27). Là où il y a beaucoup d'activité et de travail dans l'œuvre, Dieu peut permettre à Satan d'élever des empêchements, dans le but de nous maintenir dans la dépendance du Seigneur. Mais Dieu ne laisse jamais Satan agir autrement que sur la chair. Si nous nous éloignons de Dieu, laissant ainsi la porte ouverte, Satan peut nous faire du mal ; mais sans cela, la difficulté ne sera qu'une épreuve pour la foi, pour nous mettre en garde contre quelque danger ou quelque piège, une de ces choses qui tendent à nous élever à nos propres yeux. C'est un moyen de correction ; —

c'est-à-dire, que Dieu permet à Satan de nous troubler et de nous faire souffrir dans la chair, extérieurement, pour que l'homme intérieur soit préservé du mal. Si c'est autre chose, ce ne peuvent être que nos « si » et nos « mais, » qui nous entravent ; ou les suites de notre insouciance, qui ont donné entrée à Satan, pour nous troubler par des doutes, et des difficultés apparentes entre Dieu et nous, notre vue étant obscurcie. « Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean V, 18). En un mot, la question est purement morale.

Lorsqu'un cas se présente, que, au premier abord, nous sommes incapables de déterminer, nous découvrirons bien souvent que ce cas n'existerait pas, si notre position n'eût pas été fautive, si nous avions été précédemment dans une bonne condition morale, si une véritable spiritualité nous avait *préservés et gardés*. Tout ce qui nous reste à faire alors, c'est de nous humilier au sujet de toute la chose ; et ensuite de chercher si la Parole ne nous fournit pas un principe qui soit propre à nous diriger. — Nous trouverons bien certainement que la spiritualité est l'essentiel ; qu'elle est tout.

On dit souvent : « faites ce que Jésus aurait fait en telle ou telle circonstance ; » c'est une excellente règle, sans doute, *là, et pour le moment, où elle est applicable*. Mais sommes-nous bien souvent dans les circonstances dans lesquelles le Seigneur aurait pu se trouver ? Il serait souvent utile de se demander : « d'où me vient ce désir ? d'où me vient la pensée de faire ceci ou cela ? » J'ai trouvé que cela seul résout plus de la moitié des difficultés où les chrétiens se trouvent engagés ; et les deux tiers de ce qui reste proviennent de notre préci-

pitiation ou de péchés antérieurs. Si une pensée est de Dieu et non de la chair, nous n'aurons qu'à regarder à Dieu pour connaître la manière et le moyen de la mettre en pratique, et nous recevrons bientôt la direction dont nous avons besoin.

Il y a des cas où, même en ayant plus ou moins un motif pour agir, nous avons à être dirigés; par exemple, à propos d'une vérité, ou d'une chose semblable. Une vie de charité plus fervente, exercée avec plus d'intelligence, et mise en activité dans une plus grande proximité de Dieu; nous éclairera quant au principe qui nous pousse dans l'un ou dans l'autre sens, et nous aurons souvent à faire la découverte que notre mobile n'était que la recherche de nous-mêmes. — Mais si votre motif n'est ni l'amour, ni l'obéissance, alors c'est à vous à me dire, quelle est la raison qui vous fait agir. Car, si c'est votre volonté propre seule, vous ne pouvez pas faire servir la sagesse de Dieu à votre volonté. Ici encore nous trouvons la source d'une classe nombreuse de difficultés que Dieu ne résoudra jamais. — Alors, par sa grâce, il nous enseignera l'obéissance, et nous montrera combien de temps nous avons perdu par notre activité volontaire et personnelle. « Il fera marcher dans la justice les débonnaires, et il leur enseignera sa voie » (Ps. XXV, 9).

Souvenons-nous que la sagesse de Dieu nous conduit dans le sentier de la volonté de Dieu. Si notre propre volonté est à l'œuvre, Dieu ne peut pas s'accommoder à elle. C'est là surtout ce que nous avons à comprendre. C'est le secret de la vie de Christ. Je ne connais pas d'autre principe, d'après lequel Dieu pût agir, quoiqu'il pardonne et fasse tourner toutes choses à notre

bien. Il dirige le nouvel homme qui n'a pas d'autre volonté que Christ ; il mortifie le vieil homme, et de cette manière , il nous purifie , afin que nous portions du fruit.

« Voici, je viens pour faire ta volonté. Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté » (Ps. XL, 8).

L'affaire du portier est de garder la porte ; mais en la gardant il fait ce que son maître veut de lui. Soyons assurés que Dieu fait plus *en* nous, que nous ne faisons *pour* Lui ; et ce que nous faisons n'est pour Lui, qu'autant que Lui-même agit en nous pour le faire.



La mort est à nous.

« Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit monde, soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir : toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu » (1 Cor. III, 22-23).

Un ami me disait dernièrement : « *La mort est un monstre terrible, je la hais.* » Mon âme répondit : « Que serais-je et où serais-je sans ce monstre que vous haïssez ? » La mort est à *moi* dans le sens le plus élevé ; non simplement dans le sens le plus vulgaire, c'est-à-dire que, comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, je *peux* mourir ; mais la mort est à moi dans le sens le plus élevé ; car la mort elle-même, dans la manière dont Dieu l'a employée, dans l'usage qu'Il en a fait, est merveilleusement à moi : ma gloire et ma louange.

Et en parlant sur ce sujet, vers quoi tournerai-je d'abord mes pensées, si ce n'est vers la mort de notre

Seigneur? — « La mort du Seigneur » (1 Cor. XI, 26); « la mort du Fils de Dieu » (Rom. V, 10); « la mort du prince de vie » (Act. III, 15); voilà des expressions qui peuvent bien servir d'introduction à ce merveilleux sujet. « Je suis la résurrection et la vie, » a dit le Seigneur. Mais sans la mort, Il ne pouvait pas être, dans sa propre Personne, la résurrection selon les conseils divins; Il ne pouvait pas non plus être ouvertement manifesté comme étant la vie, le dernier Adam, Esprit vivifiant (1 Cor. XV), sans mourir d'abord. « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits » (Jean XII, 24). « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser, et le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean X, 17, 18). Et tout le long de sa carrière, Il pouvait dire: « J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli » (Luc XII, 50). Car le but de la carrière qu'Il a parcourue comme Fils de Dieu descendu de la gloire divine, telle qu'elle est déployée dans les cieux, pour devenir le Fils de l'Homme ici-bas, ce but, était « la mort, la mort même de la croix (Phil. II, 9). Merveille des merveilles, et merveille inexplicable pour la raison humaine! Le Fils de Dieu — Celui qui a créé toutes choses et qui soutient toutes choses — Celui qui est établi Juge des vivants et des morts, a été, comme Fils de l'Homme, crucifié en faiblesse (2 Cor. XIII, 4)! Et jamais sa gloire divine n'a brillé d'un plus vif éclat qu'alors. Une créature, si élevée qu'elle soit,

n'a pas le droit d'abandonner la sphère qui lui a été assignée, sa propre sphère. Une telle restriction ne pesait pas sur le Fils de Dieu. Il avait le droit d'être adoré dans les cieux, et le droit, s'Il voulait, d'être crucifié comme Fils de l'Homme. La gloire d'une créature consiste dans l'honneur qui est mis sur elle. La gloire divine s'est manifestée ici, en ce que Christ s'est dépouillé de toute la gloire extérieure attachée à la sphère ou à la position qu'il occupait, s'abaissant lui-même, afin qu'il pût montrer la parfaite expression de sa sympathie avec la pensée de son Père. Il avait une même pensée avec le Père; et Il voulut montrer cela dans la mort, la mort de la croix. La mort, salaire du péché pour le premier Adam, était, dans le cas du dernier Adam, le payement, fait par le Fils dans un amour libre, d'un tribut dû aux conseils divins et l'expression de la parfaite sympathie du Fils de Dieu comme Fils de l'Homme, avec la justification du caractère du Père devant le monde et Satan, et devant toute la race humaine en chute. Cette croix du Calvaire, de laquelle jaillit ensuite la gloire de l'Agneau mis à mort, et maintenant vivant à la droite de Dieu, — cette croix montre que la mort, la mort dans son expression la plus terrible, ta mort même, Seigneur! est à moi, ma louange et ma gloire. Si nul autre ne la réclame, moi je le fais: monstrueuse, mais pas terrible, pas haïssable, car c'était TA mort.

Ensuite, je dois faire observer que c'est de cette manière que la gloire de Dieu, comme *le Dieu de la résurrection*, était manifestée. Eden, avec un homme dans l'innocence, proclamait la puissance éternelle et la divinité, et après le déluge, dans l'alliance de l'arc-

en-ciel, ce signe de la longue patience de Dieu envers un monde méchant fut mis au jour.

Mais j'ai perdu l'innocence et Eden ; et des actes de bonté envers moi, comme pécheur dans le temps, ne peuvent pas résoudre la question du péché, ni me sauver de la colère à venir. Mais la mort du Seigneur Jésus est la porte étroite, à travers laquelle coule à flots la lumière de la gloire de Dieu, comme le Dieu de résurrection et d'une résurrection d'entre les morts.

Premièrement, Celui qui est mort est devenu Seigneur de tous dans le vaste univers ; et Il s'assiera sur le trône pour juger tous les hommes ressuscités à la résurrection générale des morts. Or Il possède certainement cette gloire comme le Fils de l'Homme. « Car l'heure vient, en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait, en résurrection de jugement » (Jean V, 28-29). Être ressuscité par la puissance irrésistible du Seigneur pour répondre de toutes les œuvres faites dans le corps, dans cette vie, voilà une pensée bien propre à inspirer de la terreur.

Mais, secondement, béni soit Dieu ! si nous voyons la lumière du grand trône blanc, nous savons aussi qu'en Celui qui y est assis et qui juge, il y a une première résurrection. « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vîendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie »... « L'heure vient et elle est maintenant que les morts (moralement morts dans les fautes et les péchés) entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue, ils vivront. Car

comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même » (vers. 24-26). Ce n'est qu'à cause du résultat de sa mort que l'apôtre pouvait écrire : « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, ainsi le Christ, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébr. IX, 27-28) ; et dans les circonstances de cette mort humiliante, les résultats certains sont ces « nouveaux cieux et cette nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » et que « nous attendons » selon sa promesse (2 Pierre III, 13).

« Dieu a ressuscité d'entre les morts, Jésus, notre Seigneur » (Rom. IV, 24). « Par lui vous croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu » (1 Pierre I, 21). Oh ! que serais-je, à quoi en serais-je quant au salut, et quant à l'espérance, si la gloire de Dieu, comme le Dieu de résurrection, n'avait pas été manifestée ; et comment aurait-elle été manifestée autrement que par la résurrection du Seigneur Jésus d'entre les morts, prémices si précieuses de la nôtre ?

Puis, en troisième lieu, on trouve encore la lumière, la lumière de la vie dans sa mort, et cette lumière ainsi trouvée manifeste toutes les choses qui sont dans les ténèbres, en découvre le vrai caractère et en neutralise le pouvoir ; Satan, le monde, l'homme, tout est manifesté par la mort du Seigneur Jésus, et leur puissance aussi est mise de côté pour la foi. La puissance de Satan a été annulée. « Puis donc que les enfants ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a par-

ticipé, afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire, le diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient assujettis toute leur vie à la servitude » (Hébr. II, 14-15).

Le Seigneur faisait allusion à sa mort quand il disait: « Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors » (Jean XII, 31). Le monde aussi trouvait son jugement dans cette même mort: « Maintenant est le jugement de ce monde »—jugement du croyant aussi, mais en bénédiction, comme Paul dit: « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde » (Galates VI, 14). C'est à la croix aussi qu'on trouve la mesure et le vrai caractère de la chair et de la vie qui est dans le sang. Quand Christ donna sa vie en rançon pour nous, il montra à la fois, dans ce seul et même acte, sa propre perfection et l'abjection de la chair. En lui-même, il était saint, sans tache, sans souillure, séparé du péché. La justice ne pouvait trouver aucune faute en lui; il était le seul qui ne pouvait pas être justement abandonné à cause de ce qu'il était. En lui tout était parfait. Il pouvait porter nos péchés en son corps sur le bois. Mais dans ce qu'il a enduré sur la croix, il y avait l'expression de ce que les hommes sont, de leur inimitié contre Dieu sous la puissance de Satan; et en même temps, dans l'abandon de Jésus, nous trouvons, à la croix, l'estimation que Dieu fait de notre péché. Le seul juste—substitut pour plusieurs injustes,—prend la coupe de la colère des mains du Père; et en s'écriant: « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? » il a donné la mesure

vraie, parfaite, divine — de l'estimation que Dieu fait de l'homme en chute. L'œil fixé sur Jésus, je ne puis pas dire : « La mort est un monstre terrible, je la hais ! » Sa mort — la mort dans son expression la plus complète — la mort, comme lui seul pouvait l'endurer, est très-précieuse et merveilleuse. C'est une merveille que Jésus soit devenu un homme en la présence de Dieu ; Il est pour moi un sujet d'étonnement ; oui, je suis comme éperdu d'admiration, quand je pense à la mort, à la mort du Seigneur qui est comme une porte ouverte, par laquelle toute la gloire du Dieu de résurrection a coulé par torrents sur le monde et qui m'a rendu capable de dire : « De celui qui dévorait est procédée la viande et du fort est procédée la douceur. »

Mais, en quatrième lieu, si la mort elle-même, la mort dans ce qu'elle a de pire, la mort vue dans sa puissance terrible manifestée, entre Dieu et le Fils de l'homme comme substitut — si alors même la mort nous tient un langage qui laisse le croyant béni en l'entendant, quoique cependant il y ait dans ce sujet une hauteur et une profondeur qui passe toute intelligence, une profondeur et une hauteur éternelles et divines, que dirons-nous des gages de la mort ? Certes la foi dit : « En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (Rom. VIII, 37). Je suis à Christ, et Christ est à Dieu. Caché dans le rocher qui fut frappé, l'ombre de la mort ne repose plus sur moi, sur ma conscience, sur mes pensées :

« Jésus est mort ! Je suis lavé,
Pas une tache dans mon âme !
Jésus est mort ! Je suis sauvé !
L'amour de Dieu, céleste flamme,
M'a fait en haut un ciel serein :

Pas un nuage sur mon âme,
Pas une ride dans mon sein !

Le Fils, maintenant sur le trône du Père dans la gloire qu'il avait auprès de Lui avant que le monde fût — le Fils m'a rendu aussi libre de tous les péchés dont j'étais chargé, qu'Il fut toujours lui-même personnellement libre de toute culpabilité. Dieu n'avait jamais rien contre lui ; et maintenant par cette mort, il n'a rien contre moi, Dieu a toujours trouvé son bon plaisir dans le Fils de son amour. Et même maintenant, chose merveilleuse, mais vraie, Dieu en Christ trouve son bon plaisir en moi.

Je fais mon compte que je suis racheté, mis à part par Dieu pour sa propre gloire. Il a pris occasion des circonstances de la chute pour manifester sa miséricorde, sa compassion et sa grâce ; et Christ, au milieu des ruines de la première création, a montré sa compétence pour s'occuper de la question du péché à l'égard de Dieu, de Satan, du monde en chute et de l'homme. L'œuvre de l'humiliation de Christ est achevée, mais elle proclame avec force sa compétence personnelle pour résoudre toute question.

Et maintenant qu'Il est en haut, Il prend occasion de notre position dans le désert où nous sommes, entre un monde égyptien et esclave et la gloire, afin de nous apprendre ce qu'Il est et aussi ce que nous sommes. Et bientôt quand la gloire paraîtra, Il mettra la dernière main à son œuvre et manifestera sa fidélité au peuple de son choix, et Il fera ceci au moins mille ans avant que la nouvelle création soit manifestée comme l'expression de la compétence qu'Il a à finir ce que sa main a commencé. Et si, individuellement, je suis retiré de

la scène de ce monde, ce sera seulement une occasion dans laquelle, selon la sagesse divine, les gloires personnelles du Fils, comme étant la Résurrection et la Vie, trouveront leur expression. Il m'a donné la vie, une vie éternelle, la vie qu'il possède dans sa résurrection et son ascension glorieuses. Si, avant qu'Il se lève de la droite du Père, Il m'appelle, je meurs ; mais je sais que le « je meurs » signifie seulement « à tout ce qui est mortel, » à tout ce qui est corruptible ici-bas, et que je cesse, pour jamais, et selon Dieu, toute relation avec les choses corruptibles ; absent du corps, je suis présent avec le Seigneur ; et j'attends avec *lui-même* le jour où sa gloire sera publiquement manifestée, et alors mon corps ressuscité et glorieux ira à sa rencontre en l'air. Si Christ ne m'appelle ; as avant qu'Il se lève, alors je ne verrai jamais la séparation du corps et de l'âme, mais sa puissance vivifiante, qui a déjà donné à mon âme une vie, en vertu de laquelle je pouvais surmonter un corps de mort, remplira tout de vie et éloignera de mon corps la mortalité et la corruptibilité, sans qu'il soit jamais séparé de mon âme qui possède déjà la vie.

Mais l'absence de la scène de ce monde et d'un corps de péché et la présence avec le Seigneur, être chez soi, est-ce là la mort ? C'est l'incrédulité qui l'affirme, parce qu'elle ne voit pas, ne connaît pas, n'attend pas la nouvelle place que Christ a ouverte et dans laquelle il est meilleur pour nous d'entrer ; elle parle comme si le caractère plus ou moins obscur de l'état intermédiaire dont parle Ezéchias (Esaïe XXXVIII) subsistait encore, maintenant que la vie et l'incorruptibilité ont lui par l'évangile. Qu'est l'agonie pour un homme céleste, un enfant de Dieu dont la conscience est libre par la

foi en un Seigneur ressuscité et monté en haut, et dont le cœur déborde de la joie que donne l'Esprit de Dieu, non contristé? qu'est la sueur froide du corps, quand sa vie tend à briser son enveloppe? la vie éternelle que le croyant possède, concentrant à la fois le cœur et la pensée sur la personne du Seigneur Jésus-Christ lui-même en haut. Oui; mais il y a un cercueil devant nous, et là repose le corps d'un frère pieux, qui, au milieu de nous, était heureux dans le Seigneur et rempli d'amour pour ses saints, et maintenant, il est parti! Oui, encore, mais parti pour aller où?... Vers le Seigneur Jésus! n'est-Il pas digne d'avoir ses bien-aimés avec lui? Pensez-vous qu'en appelant un tel « chez lui, » chez Lui-même, Il ait manqué au conseil de Dieu? Non, certes; ces paroles : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père, car le Père est plus grand que moi, » ces paroles peuvent être rappelées comme étant vraies dans ce cas aussi. Ou n'avons-nous point d'amour pour ceux qui s'en vont; point d'amour si ce n'est relativement à nous-mêmes, point de satisfaction à les voir bienheureux, encore que leur bonheur nous cause quelque privation? C'est un misérable égoïsme qui oublie la joie de Dieu et la joie de Christ accueillant en sa présence une âme qui nous quitte; qui oublie aussi le grand gain qu'a obtenu cette âme, et qui fait que nous ne pensons qu'à nous-mêmes et à notre perte. Vous qui êtes ainsi pleins de vous-mêmes, qui pouvez ainsi oublier Dieu et Christ et les amis que vous dites avoir aimés; vous pouvez bien être indignés contre l'amour étroit et personnel de votre cœur. Mais il y a une jalousie de l'amour en Dieu. Il veut que vos cœurs sachent que

Christ est suffisant pour vous satisfaire au milieu de toutes les expériences du désert. Il veut, dans cette jalousie de l'amour, que vous vous souveniez de Celui qui vous a acquis et de la joie qu'Il éprouve au sujet de ceux qui se sont endormis en Lui ; et que vous appreniez à penser et à sentir selon cette sphère dans laquelle Christ est maintenant et de laquelle il est lui-même le centre.

Que puis-je dire de la bénédiction des saints qui nous ont quittés? Je ne puis répondre à cette question que par une autre : que savez-vous de la beauté de Christ et du bonheur qu'il y a d'être avec Lui? Car si le *moi* vous domine, pourquoi donc *eux* trouveraient-ils leur aliment dans ce monde? Si vous êtes pleins de vous-mêmes, de vos plaisirs et de vos peines, de vos gains et de vos pertes, vous ne profiterez pas beaucoup de la doctrine concernant ceux qui sont absents du corps et présents avec le Seigneur. Cette doctrine ne plaît pas à votre égoïsme, et vous ne pouvez pas aimer qu'on vous demande si vous trouvez plus d'attraits en Christ qu'en toute autre chose. Le Seigneur dit au brigand converti cette parole bénie : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis; » qu'est-ce que ce brigand connaissait du paradis et de sa bénédiction? Probablement rien du tout. Mais il se fit justement un ami de Celui dont on ne pouvait pas trouver le pareil. La foi lui révéla le cœur compatissant et attrayant du Seigneur. La foi du brigand avait ouvert son cœur à la sainteté, à la confession, à la confiance dans son juge ; aussi lui fit-elle savourer la douceur de cette promesse : « En vérité, je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (Luc XXIII, 43). « Avec lui, » c'était

assez. « Absent du corps, présent (chez soi) avec le Seigneur » (2 Cor. V, 3), c'était là le « beaucoup meilleur » que Paul connaissait quant à l'état d'un saint délogé. Oui, et quant à la gloire, quelle description peut atteindre à cette hauteur : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess IV, 17) ?

Mais ceci nous amène à la question de la mesure de notre connaissance et de notre appréciation du Seigneur Jésus-Christ. Ceux qui le connaissent beaucoup et qui ont beaucoup affaire avec lui, trouveront aussi beaucoup dans cette pensée d'être avec Lui. Ils ont son Esprit et marchent dans l'Esprit, et pour un saint il n'y a rien tel que « la présence avec le Seigneur. Si le *moi* nous gouverne, nous passerons par des circonstances propres à nous faire recueillir ce qui convient à l'homme lorsqu'il pense à lui-même.

Mais si vous aimez un saint qui s'en est allé en haut, comme Etienne, que la pensée de la joie de celui que vous aimez et qui a apprécié et savouré la présence du Seigneur, ait au moins aussi une place dans votre cœur et dans votre esprit. Il est heureux maintenant dans la présence du Seigneur. Si vous l'avez aimé, que sa félicité actuelle contrebalance le sentiment de votre perte et de votre privation. Dans peu de temps, très peu de temps, le Seigneur le ressuscitera. Si le Seigneur le ressuscitait en ce moment, ce corps ne serait pas enterré, mais ressuscité pour la vie et la gloire, et vous seriez changés et enlevés ensemble en l'air à la rencontre du Seigneur pour être toujours avec lui. Quand nous rencontrerons le Seigneur, nous le connaissons, comme si nous l'avions vu. Il n'y aura pas de méprise : en la présence de Dieu, on ne peut jamais prendre une

autre personne pour Lui. Il connaîtra tous les siens qui seront autour de lui en ce jour, et les siens connaîtront comme ils ont été connus.

Il y a, dans plusieurs esprits maintenant, une affreuse incrédulité ; ils pensent que, parce que les relations et les liens terrestres sont rompus, les personnes ne se reconnaîtront pas, ou que ce qui fait notre mutuel intérêt n'existera plus. Une telle pensée est superficielle. Je connais et j'aime plusieurs de ceux qui ont été mes maîtres, mes compagnons ou mes serviteurs sur la terre ; je suis connu et aimé d'eux ; la relation a passé, mais non pas, grâces à Dieu, l'estime et l'amour mutuel que nos cœurs ont formé dans cette relation. Quand un enfant est marié, il cesse d'être un enfant dans la maison paternelle ; il est, selon Dieu, relevé du lien, mais l'amour et l'intérêt continuent ; est-ce qu'une fille cesse d'être aimée, parce qu'elle a passé sous l'autorité d'un mari et qu'elle n'a plus la relation et la responsabilité d'une enfant dans la maison ? Dans le divorce la douleur cesserait-elle pour un cœur aimant, parce que Dieu a déclaré que la relation entre l'homme et la femme a été rompue ? Les premiers liens de Paul avec les Thessaloniens pouvaient cesser, mais non pas son amour pour eux, ni leur amour pour lui, comme formé quand ils étaient ensemble sur la terre. Les Thessaloniens entoureront Paul dans la gloire et seront sa joie et la couronne dont il se glorifiera. « Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus-Christ à sa venue » (1 Thess. II, 19) ? Voyez aussi l'expression : « que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas

d'espérance »(IV, 13). Triste est la condition de ceux qui ne peuvent pas discerner ceci : occupés d'eux-mêmes et des circonstances, ils ne peuvent pas voir au loin, ils ne peuvent pas entrer dans les joies et la grâce du Seigneur.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Quelqu'un pourrait me dire : « Selon vous , il semble que la mort ne soit rien. » A cela je répons que ce n'est nullement ma pensée. Que la mort soit ce qu'elle pourra, Christ est davantage, et Il rend l'amer doux et change les ténèbres en lumière. Celui qui est en Christ, et celui-là seulement peut dire : « Plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés ! » Celui-là seulement peut dire : « O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victoire ? » La mort dans l'homme était le fruit du péché ; il y avait dans la mort du corps une terrible expression, montrant la ruine complète que le péché avait amenée sur ce corps, et ensuite elle indiquait cette seconde mort, « où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » Si le Fils de Dieu , comme Fils de l'homme , a rencontré les difficultés de la position dans laquelle l'homme se trouvait comme pécheur, Il ne put pas, Lui, en rencontrant et en portant lui-même le jugement dû au pécheur, Il ne put pas , dis-je, ni moralement, ni judiciairement, tenir pour rien le péché. Au contraire, quand Il porta sur la croix le jugement dû à nos péchés, il fut bien clairement montré que les gages du péché sont beaucoup plus terribles que tout ce que l'homme peut en penser et en connaître , même par ce qui est révélé sur la perdition éternelle du pécheur dans le lac de feu et de soufre, préparé pour le diable et pour ses anges. La croix de Christ a prouvé qu'Il ne pouvait y avoir

aucune communion entre Dieu et le Fils de l'homme fait péché et fidèle jusqu'à la mort — Christ ne reçut aucune lumière de Dieu, pendant qu'il occupait la place de substitut du pécheur. Il s'écria : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? Mais il vainquit, quoiqu'il dût laisser sa vie dans le chemin de la victoire. Il ne reste aucun jugement de péché sur l'âme de celui qui croit en Jésus-Christ. Son jugement fut notre délivrance ; mais si nous sommes délivrés, nous ne sommes pas enoore, cela est évident, délivrés de nos corps de péché et de mort, *Maintenant*, « nous portons dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle ; » et si nous sommes appelés à partir et à quitter le corps, le Seigneur peut se montrer à son peuple comme Il se montra à Etienne. Et arrive ce qui pourra ; mais déloger est beaucoup meilleur ; c'est être absent du corps et présent avec le Seigneur ; or être assimilé par l'expérience à quelque partie de la course du Seigneur ici-bas, ce n'est pas quelque chose d'étrange, quoique ce soit une chose précieuse et bénie. Or nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité. Si je considère sa mort en rapport avec la colère qui m'était due, je puis dire que c'est fini ; et la foi en moi éloigne de ma pensée l'idée que je goûterai la mort. Dans ce sens je ne verrai pas la mort. Si je considère sa mort comme l'acte par lequel il a cessé de demeurer parmi les hommes sur la terre, dans un corps qui pouvait mourir, l'heure de cette mort était pour Lui une délivrance, et pourquoi, n'en serait-il pas de même, par Lui, pour moi ?

TABLE DES MATIÈRES

du septième volume

I. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR L'ÉCRITURE.

Christ, notre Avocat (1 Jean II, 1, 2)	3, 21
« Je reviendrai » (Jean XIV, 1-3)	32
De grandes pierres et des pierres de prix	61
« Dieu est amour »	81
Les « veuves » dans Luc	90
Notes sur quelques méditations : I-VI	101
id. VII	154
id. VIII-X	207
id. XI	249
id. XII	311
« Abba, Père »	121
Psaume XVI	184
« A celui qui vaincra »	221
Miettes de quelques méditations	354, 391, 410
Les noces du fils du Roi	361
Le Cantique de Salomon	381
Les pères, les jeunes gens et les petits enfants en Christ .	401
Un Christ parfait pour des pécheurs perdus (Jean VI)	416, 421, 441
Ton œil est-il simple?	454, 461

II. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

Sur la Repentance.	29
Sur la place que la conscience occupe dans le service de l'Évangile.	41
Les Scribes et la tradition.	54
A celui qui a besoin de repos.	141
La nouvelle naissance	161, 181
Nous avons un grand Souverain Sacrificateur	201
Ce qu'est la mort pour le chrétien	241

La puissance de la rédemption	261
La paix par Jésus-Christ	284
Discipline. <i>Job.</i>	301, 321
Sur l'indépendance ecclésiastique	341
La mort est à nous	464

III. EXPLICATION DE PASSAGES.

Divers sens du mot <i>Evangile</i>	128
<i>Matth. V, 17</i>	320
Réponse à une question sur <i>Phil. III, 11</i>	271
Remarques sur <i>1 Jean II, 8</i>	298

IV. VARIÉTÉS, FRAGMENTS ET PENSÉES.

Correspondance.	40
Courte esquisse des Livres de la Bible. 56, 79, 97, 116, 154 158, 179, 198, 218, 232, 275, 299, 518	
Quelques-unes des dernières paroles de <i>W. Trotter.</i>	60
Extraits	160
Remonter le courant	272
Cantique	280
Miettes sur le Livre des Actes des Apôtres	288, 357, 359 379, 599
Fragments	420
Pensées	20, 40, 100, 140, 180, 460

